ŒUVRES

DE

ANT.-MARIN LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DE L'IMPRIMERIE DE MAUGERET FILS.

ŒUVRES

DE

A.-M. LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRÉCÉDÉES D'UNE

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR;

PAR RENÉ PERIN.

TOME III.

PARIS,

Chez MAUGERET fils, imprimeur et éditeur, rue S.-Jacques n°. 38.
ARTHUS BERTRAND, rue Haute-Feuille, n.° 23.
Et DELAUNAY, Palais Royal, galerie de bois, n°. 243.

1810.

LES FASTES,

OU

LES USAGES DE L'ANNÉE,

POËME EN SEIZE CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Ce fut en relisant les Fastes d'Ovide que je conçus l'idée du poëme que je présente au public; je me disais : pourquoi sous le même titre n'essayerait-on pas sur l'année française ce que le poëte latin exécuta sur l'année romaine ? Ce n'était pas que je ne visse malgré la parité des sujets, que les ressources n'étaient pas les mêmes pour l'exécution. Je sentais combien l'emploi de la mythologie jetait d'agrément sur la description des usages de Rome, donnait d'avantage au poëte et préparait de plaisir au lecteur. Ovide avait à rapporter les origines piquantes des fêtes de son tems : celles de nos usages sont perdues pour la plus grande partie, ou n'ont pas à beaucoup près le même attrait. Malgré ce désavantage, je n'en fus que plus animé contre les difficultés qu'il fallait vaincre : si je voyais d'un côté moins d'agrémens à semer sur mes tableaux, de l'autre je voyais plus de philosophie à répandre. Ma patience était alarmée, mais mon amour-propre était piqué. Moins mon

sujet prêtait à l'imagination, plus il y aurait de mérite à le créer. Le poëte, par l'invention, doit ressembler à Ulysse qui, brûlant de revoir sa patrie, construisit lui-même le vaisseau sur lequel il en entreprit le voyage.

D'ailleurs, les coutumes que j'avais à décrire étant appuyées nécessairement sur quelqu'une des saisons de l'année, je pouvais tracer des peintures sommaires de ces anniversaires invariables, et la base de nos usages, plus heureuse que nos usages mêmes, m'attirait invinciblement vers mon sujet.

La difficulté était de lier les objets que j'aurais à peindre. L'année, dans ses époques, n'a point de transitions : les objets graves ou frivoles y sont jetés comme au hasard. La foire Saint-Germain, par exemple, ouvre le lendemain de la fête de la Purification ; le jour des Morts touche à la Saint-Martin, et ces retours de fêtes si différentes sont placés dans les mêmes mois. Si j'eusse présenté l'année telle qu'elle est, si je n'eusse fait que montrer un usage après un autre, je donnais, au lieu d'un poëme, un recueil de pièces fugitives et disparates ; il fallait donc

chercher des transitions faciles qui fussent comme autant de ponts surbaissés où le lecteur passât sans fatigue d'un objet à l'autre ; il fallait entre un tableau majestueux et un sujet frivole, ménager des intervalles, pour ne pas présenter des couleurs trop heurtées ; il fallait quelquefois que le commencement d'un chant se sentît encore du caractére des images qui terminaient le précédent, comme on voit les eaux d'une rivière laisser au fleuve où elles se jettent une demi-teinte sensible qui ne se perd qu'au loin dans son courant ; il fallait enfin, dans d'autres occasions plus rares, savoir violer la régle que je m'étais prescrite, et passer d'un sujet à l'autre sans transition. J'ai donc ainsi tantôt lié, tantôt séparé mes tableaux ; et sans m'assujétir à finir les chants dans l'ordre des mois, j'ai suivi seulement l'année. La raison d'incohérence dans les objets m'ayant empêché de finir chaque chant avec chaque mois, j'ai été dès lors nécessairement dispensé de suivre la division de l'année, et j'ai pu préférer celle de seize chants, ayant à peu près employé quatre chants à décrire les usages de chacune des quatre saisons.

Les fêtes religieuses ne devaient pas être omises,

puisque je peignais l'année ; elles occupent peu de place dans mon poëme : plus elles inspirent de vénération, moins il fallait les prodiguer. Le morceau de la semaine sainte et de la fête de Pâques qui la suit, est le seul qui soit détaillé dans l'ouvrage. Quant aux autres, comme les objets de la foi exigent la soumission de l'esprit, je n'ai pris que le côté moral qu'elles pouvaient présenter, comme le seul dont on puisse tirer des motifs de conduite.

J'avouerai que je ne voyais pas l'étendue de mon ouvrage quand je l'ai commencé; qu'embarqué sur cette mer, et après avoir long-tems vogué, me voyant encore loin du port, j'ai été effrayé de la longueur de la traversée ; mais la variété des points de vue que je rencontrais allégeait les fatigues de la navigation ; je changeais même en quelque sorte de bâtiment sur la route : tantôt je montais le navire de Cléopâtre, orné de fleurs et de banderoles dorées ; tantôt c'était le vaisseau qu'Egée donna à son fils et qui portait des voiles noires ; tantôt je me jetais dans une nacelle de pêcheurs.

Du moment où j'ai pris la plume, je me suis

attendu à toutes les critiques; j'ai vu même assez de personnes sensées, prévenues au premier coup d'œil contre mon sujet, et je me serais déterminé à l'abandonner, si j'eusse eu moins de résolution : mais c'était un sujet neuf, et il sont si rares! C'était un sujet national varié à l'infini, où si d'un côté j'avais à craindre qu'on ne voulût voir plutôt la bigarrure que la variété, de l'autre j'avais pour encouragement ces deux vers de Boileau :

> Heureux qui dans ses vers sait d'une voix légère,
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Il faut convenir cependant que la variété même pouvait produire la monotonie dans un poëme aussi diversifié, et que la qualité la moins commune et la plus recommandée, celle qui fait le charme des écrits, devenait pour la première fois l'écueil d'un ouvrage : pour obvier à cet inconvénient, j'ai semé mon poëme de morceaux de sentiment et de philosophie ; j'ai jeté quelques épisodes, et j'ai cherché à nous garantir, mes lecteurs et moi, de la langueur du genre descriptif trop prolongé.

J'ai employé le rhythme alexandrin, quelque

matière que j'aie eue à traiter, persuadé qu'il suffisait de changer de style, sans changer de mesure. J'ai tâché, autant que je l'ai pu, de donner la forme dramatique à mes images : si la peinture vaut mieux que la description, l'action est encore au-dessus de la peinture, et rien n'anime la poésie comme d'intervenir soi-même à la fête qu'on présente; ainsi, en parlant du bal, je ne l'ai ni décrit ni peint, j'y étais.

J'ai copié ou vérifié sur les modèles plusieurs de mes tableaux, surtout les tableaux champêtres, pour ne pas peindre la campagne en citadin qui, faute de l'avoir observée, manquerait la ressemblance, et paraîtrait n'avoir connu la nature que par tradition.

Je ne me suis pas contenté de lier, par des transitions, tant d'objets différens et même opposés, de manière qu'ils dérivassent les uns des autres, au lieu de se succéder froidement et sans connexion, j'ai cru qu'il fallait laisser entrevoir dans l'ouvrage un fil moral et philosophique qui, reparaissant de tems en tems, fût la liaison générale du poëme, et suppléât à l'unité qui lui manquait.

Il fallait surtout en montrer le but. Quand les hommes, rassemblés dans l'enceinte des villes, instituèrent des lois pour se gouverner, ce ne fut là qu'une première union des familles entr'elles : les usages anniversaires, en convoquant le peuple en certains lieux, à certains tems, en ajournant les sociétés entières pour un ralliement solennel, leur montrèrent qu'elles ne sont qu'une famille subdivisée en plusieurs branches, mais ayant les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, la même existence politique.

Quelques uns de ces usages de ralliement avaient encore une utilité plus immédiate ; ils servaient à rapprocher ceux qu'une indolence naturelle, ou même des ressentimens secrets auraient tenus éloignés pour toujours. Forcés de s'assembler, de se revoir à des jours marqués, ne pouvant du moins s'en dispenser sans choquer les bienséances, le procédé les ramenait au sentiment, ils reprenaient nécessairement les uns pour les autres la bienveillance et la cordialité mutuelles que ces points de réunion faisaient renaître.

Ceux qui ont remonté jusqu'à l'origine des

sociétés, n'ont peut-être pas assez fait observer cette influence secrète des usages de ralliement sur les hommes rassemblés, et ce serait peut-être la matière d'un ouvrage à part. Tous ont parlé des lois, des mœurs, des institutions sociales; aucun d'eux n'a développé l'avantage des coutumes qui rassemblent les familles entr'elles, ou toutes les familles en même tems : quelle force cependant, quelle utilité ces coutumes n'eurent-elles pas dans tous les pays du monde ?

L'Empereur de la Chine, suivi de toute sa cour, va labourer lui-même un jour dans l'année ; cet exemple vaut seul tous les encouragemens qu'on peut donner à l'agriculture.

En France, l'usage des Cours plénières d'admettre en présence de la nation, deux fois par an, les plaintes des vassaux et des cliens, n'était-il pas le frein le plus fort qu'on pût mettre aux prévarications des juges et au despotisme des seigneurs? Les usages les plus utiles ne sont pas ceux que les hommes suivent en silence chacun de leur côté et d'une manière isolée; ce sont ceux qui ont une publicité locale, et qui les réunissent sous le même drapeau. Les occasions d'être

ensemble établissent entr'eux une sorte d'égalité dont les avantages sont sensibles : un même esprit les anime ; ils abandonnent les sentimens personnels pour s'unir aux affections générales; chacun tient à tous, et tous ne font qu'un : on se quitte soi-même sans effort, sans sacrifices; on est ce que sont les autres, on se trouve en eux ; il n'y a plus qu'une existence publique, nationale, commune, indivisible ; on se concentre tous à la fois dans l'objet qui rassemble : il n'y a plus qu'un sentiment, qu'une idée.

Qu'est-ce qui soutient la religion ? ne sont-ce pas les assemblées du peuple dans nos temples? Croira-t-on que les mêmes exercices de piété, pratiqués séparément dans l'intérieur des maisons, excitassent le même zèle, la même ferveur? Les contemplatifs ont beau vanter le recueillement de la retraite, les avantages de la méditation, ce n'est point dans la solitude, c'est dans le concours général que les âmes s'échauffent, s'électrisent : quel est le cœur sensible qui n'est pas touché dans nos églises des élans affectueux de la piété communicative et de la prière générale ?

Je n'ai point rappelé tous les Usages de l'année;

il y en a peut-être autant que de jours, et j'aurais souvent retracé des tableaux peu intéressans. Je me suis borné aux usages, quels qu'ils fussent, qui étaient susceptibles d'être ornés par la poésie. Qu'aurais-je pu tirer en effet de poétique de l'usage des pénitens bleus ou blancs, si long-tems suivi dans les provinces méridionales ?

Les anciens ne faisaient ni préfaces ni avertissemens; j'aurais dû peut-être les imiter : mais à la tête d'un poëme sur les Usages, je me suis conformé à celui de mon siècle.

J'ai mis des remarques à la fin de chaque chant, mais courtes, en petit nombre, ne voulant pas trop empietter sur le terrain des commentateurs.

POËMES

ET

PIÈCES FUGITIVES.

LES FASTES,

OU

LES USAGES

DE L'ANNÉE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Muse qui par la voix d'un Cygne harmonieux,
Né sur les bords du Tibre, et chantre de ses Dieux,
Des jours fameux dans Rome enseignas l'origine;
Échauffé comme lui par ta flamme divine,
J'ose porter mes pas dans des sentiers nouveaux;
Je chante des Français les jeux et les travaux,
Les jours que mon pays du nom de fête honore,
Et ce qui disparaît pour reparaître encore,
Le tems au double vol qui, même lorsqu'il fuit,
Ramène dans son cours les momens qu'il détruit:
L'homme, par le lien des coutumes publiques,
Peut être mieux uni que par les lois civiques.
Je peindrai les humains dans des rangs inégaux,
Et parcourant l'année en mes divers tableaux,
Je montrerai nos mœurs dans ce champ circulaire;
Que forme, par son tour, l'astre qui nous éclaire.

Fille de la nature, éternelle beauté,
Des mortels inconstans piquante Déïté,
Toi qui, dans l'arc des Cieux, suspendis ton emblême,
Et portes sur le front un prisme en diadême;
Toi qui, de tes pinceaux ou gracieux ou fiers,
Colores les objets épars dans l'univers,
Et qui, dans ce tableau si mouvant et si vaste,
Vis par le changement, règnes par le contraste,
Riche Variété, mon sujet t'appartient:
D'autres te chercheront, ta faveur me prévient:
L'année à tous momens par toi change de face;
Mes vers seront comme elle, en courant sur sa trace,
Humbles, majestueux, frivoles quelquefois.
Fais qu'aucun de ces fils ne se mêle en mes doigts;
Dans des chemins rompus, incultes ou sauvages,
Toi-même, avec adresse, applanis les passages.
Pour qu'un nouveau laurier puisse parer mon front,
Teins mes écrits changeans de l'objet qu'ils peindront.
Si la trace des Dieux fut, dit-on, reconnue
Aux parfums qu'après eux ils laissaient dans la nue,
Que dans mes vers ainsi chaque trait aperçu,
Se sente du trépied où je l'aurai conçu;
Que le plus humble objet brille encor d'étincelles;
Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Tandis que le soleil à travers les frimas,
Par d'obliques rayons effleure nos climats,
Quelle main, consacrant la première journée,
Vient ouvrir devant moi les portes de l'année?
C'est toi, Religion, le front ceint d'un bandeau,
Ton calice est auprès de l'urne du Verseau;

L'homme, si traversé dans sa course pénible,
Est rappelé vers toi, s'il porte un cœur sensible :
Comme tout est soumis aux divers changemens,
Que tout est passager, que la mort suit le tems ;
Comme il n'est point d'année où l'homme, exempt d'alarmes,
Sur les siens ou sur lui n'ait à verser des larmes,
Nous demandons au Dieu moteur de nos destins,
Qu'il prenne en main le fil de nos jours incertains,
Et qu'il conserve encor, par sa bonté suprême,
Dans ceux qui nous sont chers, la moitié de nous-même.

Ces prémices de l'an ne sont point sans appas ;
Le tems paraît alors retourner sur ses pas.
Des fleurs dont l'espérance est toujours couronnée,
Allons orner le front de la naissante année ;
Peut-être elle réserve à nos vœux assidus
Des succès jusqu'ici vainement attendus.
Nous aimons l'avenir, c'est un lointain magique,
Où l'objet s'offre à nous sous l'attrait qui nous pique :
L'espoir a beau tromper ; toujours l'homme incertain,
Prend l'appui du roseau qui rompit sous sa main.

Où s'égaraient jadis nos crédules ancêtres ?
La veille de ce jour (1) à la voix de leurs prêtres,
Le peuple désertait ses foyers sur le soir ;
Le Gaulois insensé, trop jaloux de prévoir,
S'enfonçait aux forêts, où la nuit même encore,
N'en figurait que mieux l'avenir qu'on ignore :
Là, parmi de vieux troncs, emblême naturel,
Du long âge obtenu si rarement du Ciel,
Le Druide, monté sur un autel rustique,

*

Détachait du rameau la plante prophétique
Qui germe sur le chêne, et semblait dans sa main
Être un feuillet sacré du livre du destin.
Des superstitions l'homme a brisé la chaîne,
Il n'interroge plus le destin sur un chêne;
Et sans courir au loin dans le fond des forêts,
Plus frivole et plus sage, il vole à des hochets.

Au centre de Paris est une antique enceinte,
Où l'ardente chicane a mis son labyrinthe (2) :
Tout le peuple à ses murs livre un joyeux assaut;
Des dons du nouvel an, là brille le dépôt;
La mode en vingt endroits, sur un pivot assise,
Un moulinet au front, *je change* pour devise,
Étale, sous l'abri du verre transparent,
De cent colifichets le mélange attirant;
Bagatelles de prix, joyaux, léger bagage,
Que, sur son aile, Amour va porter en hommage.

Partout le lendemain, autres soins empressés,
Et d'une même ardeur les esprits sont poussés;
C'est un peuple enfantin que la soif des étrennes
Fait, à pas alongés, trotter vers leurs marraines;
Ce sont des sansonnets, sifflés par des pédans,
Qui vont, en vers d'emprunt, haranguer leurs mamans,
Et de l'air, dont en classe ils récitent le thême,
Bégayer les transports de leur amour extrême.
Ce sont des protégés qui, vers le protecteur,
Courant se prosterner avec un ton flatteur,
Pour avoir, au besoin, audience assurée,
Dans la main des valets glissent le droit d'entrée :

Le marteau retentit aux portes des palais ;
On députe ses noms, on se voit par billets,
Et l'on croit du logis le maître assez honnête (3),
Pour vous fermer la porte à pareil jour de fête.
Le peuple, moins bizarre et surtout plus aimant,
Tout le jour est en course et se cherche vraiment ;
C'est l'hôte qu'il visite, et non le domicile.
Parmi les chars roulans le fantassin défile ;
On s'éloigne souvent de ceux que l'on poursuit,
On s'embrasse à la hâte, on se quitte et l'on fuit :
Ce jour fait pour la joie et pour sa douce ivresse,
N'admet point de discorde avec son allégresse ;
La paix, en embuscade au détour d'un chemin,
Force ici deux rivaux à se tendre la main ;
Là, les inimitiés paraissent se suspendre ;
La haine cache au moins son tison sous la cendre ;
Mais si l'accueil est feint, c'est surtout à la cour,
Où l'on prend double masque en l'honneur de ce jour,
Où vers l'heureux en place, à l'envi chacun vole
Devant le piédestal, plus que devant l'idole.
Janus, toi dont le nom par le Tibre inventé,
En tête de ce mois, parmi nous est resté,
Toi qui permis toujours ces perfides usages,
La fable, avec raison, te donna deux visages (4).

O vous qui, loin des cours, sous le chaume êtes nés,
Ces masques ne sont point sur vos fronts basannés ;
Sous la bure, en effet, vous déguisez moins l'homme :
Dans les murs des hameaux, quelque fête qu'on chôme,
Rarement vous pressez contre un perfide sein
Celui qui vous aborde en vous serrant la main :

L'an commence pour vous sous de rians auspices;
L'art n'en profane point les heureuses prémices.

C'est là que tu naquis, toi dont le nom vanté,
Des échos de Nanterre est encor répété ;
Habitante des Cieux, jadis simple bergère,
Aujourd'hui de Paris l'étoile tutélaire:
Sixte, né comme toi dans le sein des hameaux,
Mercenaire gardien du plus vil des troupeaux,
Que depuis la fortune, en miracles féconde,
Eleva par degrés au premier rang du monde,
Au faîte éblouissant de sa prospérité,
M'étonne moins que toi dans ton obscurité (5).
Ah! qu'en sa politique il est loin de la gloire
Qu'une innocente vie assure à ta mémoire!
Tu dois à ta vertu ce temple si pompeux (6),
Placé sur la montagne où tu reçois nos vœux:
Si tu vécus obscure, et pauvre et négligée,
En sceptre, après ta mort, ta houlette est changée.

Qu'entends-je? un cri joyeux sorti de mille enclos,
Dans l'air qu'il a frappé, se prolonge en échos;
Quelle foule de rois semble être proclamée?
Je reconnais la fête antique, accoutumée
De ces rois qu'une étoile errante dans les Cieux,
Guide au berceau du Christ, en marchant devant eux.
Auprès d'eux les bergers venus du voisinage,
Simples dans leurs présens, apportent en hommage
Le seigle et le froment par le lait détrempés,
Des mets pétris des sucs que l'abeille a pompés.
Aux festins de ce mois; c'est ce mets qui domine;

Usage d'une antique et modeste origine,
Qui, jusqu'en nos palais, nous retrace les mœurs
Du monde en son enfance et des premiers pasteurs.
A la table frugale, à la table splendide,
Au gâteau qu'on partage, une fève réside;
Sous le tranchant acier qui la rencontre est roi;
Le convive lui-même en a prescrit la loi;
Jadis l'urne du sort fut aux mains des Sibylles,
Vieux fantômes, l'effroi des peuples imbécilles.
Un usage opposé règne dans nos festins;
On s'écrie, *au plus jeune*, il fera nos destins.
L'enfant tire en riant les parts qu'il distribue;
On effeuille avec soin la part qu'on a reçue;
Tout-à-coup, *je suis roi* (7), crie un des conviés;
Son titre est reconnu, ses droits sont publiés :
A boire au nouveau roi! la table est son empire;
Ministres, chambellans, lui seul peut tout élire;
Et ce cri, *le roi boit!* répété par éclats,
Retentit aux deux bouts de ses nouveaux États.

La reine, par le sort, n'est pas moins souveraine;
Toujours à nos banquets la loi salique est vaine;
On ne conteste point sur les plaisirs des rois.
Ici c'est d'attrapper tout son peuple à la fois;
C'est de boire à l'insu de la table distraite,
Et les cris oubliés, l'amende est d'étiquette.
La reine abuse mieux le convive aux aguets,
Boit, rit aux yeux trompés, et gaîment stupéfaits:
La femme représente, et la fête est plus belle;
Elle donne aux plaisirs une pointe nouvelle.
Qu'on vante des Romains les superbes repas,

Glycère y paraissait, mais n'y présidait pas;
Ils y nommaient un roi; mais ces âmes hautaines
Semblaient, même en riant, n'oser nommer des reines;
La table était couverte et de rose et de thym,
Et les plus belles fleurs manquaient à leur festin.

Allume tes flambeaux (8) aux flambeaux de ces tables,
Hymen : de jeunes cœurs impatiens, aimables,
Attendaient le lien que tu vas leur tresser;
Dans la sainte tribune on vient de l'annoncer.
Chaque jour va t'offrir de nouvelles conquêtes,
L'oranger dans la serre a fleuri pour tes fêtes;
Mais sous cet appareil des noces, des concerts,
Qui sait, pour les époux, quels destins sont couverts?
Amans, vous chérissez la chaîne qui vous lie,
Sur ces premiers momens vous mesurez la vie;
L'heureux sort, quand deux cœurs ont pu se rencontrer,
Pour s'aimer dans un nœud qui doit toujours durer!
Je ne viens point flétrir les myrtes sur vos têtes:
Puisse un doux avenir suivre ces jours de fêtes!
Mais Dieu! combien de fois la foule des amans,
Prit, pour le vœu du cœur, le délire des sens!
L'amour n'est bien souvent que fausse sympathie,
Sa flamme la plus vive est bientôt amortie;
Sur la femme, homme altier, crains tes droits absolus,
Elle a trop à souffrir quand ton amour n'est plus;
N'use point du pouvoir qui t'est donné sur elle,
Tu le tiens de la loi, mais ton cœur en appelle;
Et si tu crois devoir dominer dans ces nœuds,
Mets l'orgueil de ton sexe à rendre l'autre heureux.

Et vous, de vos enfans les respectables guides,

Cherchez à leur bonheur des appuis plus solides
Que l'ambition folle et le vil intérêt :
Souvent de leur malheur vous prononcez l'arrêt;
Aimez-vous vos enfans, pour les rendre victimes
Des nœuds les plus chéris et les plus légitimes ?
Ou pour les opprimer êtes-vous leurs parens ?
Mères, garantissez vos filles des tyrans,
La loi fit éternels ces liens volontaires;
Consultez les penchans, mais plus les caractères;
On doit trembler encor quand on choisit pour soi :
Qui choisit pour un autre, ose plus que la loi.

Mais tandis que ma Muse à ces conseils s'arrête,
L'heure vole, et la nuit avance sur la fête;
On va se séparer, et les jeunes époux
Vont chercher, loin du bruit, d'autres momens plus doux :
Mais toi, qu'avant la noce, à peine ton épouse
Aperçut au travers d'une grille jalouse :
Toi qui n'as préparé par aucun soin touchant,
Je ne dis pas l'amour, mais le moindre penchant;
Quels sont ici tes droits ? d'un objet plein de charmes,
Ménages-tu si peu les pudiques alarmes ?
Iras-tu profaner les timides appas
De celle que l'hymen jette ainsi dans tes bras ?
Sa jeune âme aux desirs n'est pas ouverte encore;
Et loin de l'amener à l'amour qu'elle ignore,
Tu perds, auprès d'un cœur qui reste inanimé,
L'instant dont tu jouis, et l'espoir d'être aimé.
Ah ! vois, loin des palais, où l'amour n'entre guères,
Descendre le bonheur sur des noces vulgaires;
Hors du bal, à l'épouse on sourit en partant,

Quel modeste embarras dans son cœur palpitant !
Par les plus tendres soins l'amant l'a prévenue,
L'époux avec transport la dérobe à la vue ;
Avec ce couple heureux l'Amour seul reste en tiers :
Du ton des voluptés je peindrais dans mes vers,
L'Amour sous les berceaux de Gnide ou de Cythère ;
Mais quand l'hymen le suit, c'est dans un sanctuaire ;
Le mystère préside à des momens si doux :
Ne peignez rien ici mes vers, arrêtez-vous.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

Page 3.

(1) La veille de ce jour à la voix de leurs prêtres.

On allait cueillir le gui de chêne en cérémonie dans les forêts de Chartres, de Marseille, etc. Le Druide le coupait avec une serpe d'or, et on immolait deux taureaux blancs au pied de l'arbre.

Page 4.

(2) Au centre de Paris est une antique enceinte,
Où l'ardente chicane a mis son labyrinthe.

Le palais Marchand. On n'y voit plus aujourd'hui que de petits marchands.

Page 5.

(3) Et l'on croit du logis le maître assez honnête,
Pour vous fermer la porte à pareil jour de fête.

On paie au bureau de la poste, pour faire faire des visites de bonne année, à deux sols pièce. Le député, dit-on, est habillé de noir, l'épée au côté.

Cette invention rappelle l'usage qui était à Rome, et qui est à Genève, de louer des femmes pour pleurer aux enterremens.

Page 5.

(4) La fable, avec raison, te donna deux visages.

Ovide a mis dans ses Fastes, liv. Ier., ce vers burlesque, en parlant de Janus.

Solus de Superis qui tua terga vides.

Janus était représenté avec deux visages, pour montrer qu'il voyait le passé et l'avenir; cette allégorie ne paraît pas heureuse.

Le visage antérieur de Janus était comme celui de l'homme qui voit devant lui, sans voir l'avenir ; et à l'égard de l'autre visage, quel privilége y a-t-il à voir le passé ? La fiction du Dante est bien plus ingénieuse : il dit dans son Enfer, à propos d'un astrologue, qu'en punition de sa curiosité sur l'avenir, il a la tête retournée vers le dos.

Page 6.

(5) M'étonne moins que toi dans ton obscurité.

Sixte V disait qu'il n'y avait en Europe que trois personnes dignes de régner ; Elizabeth, reine d'Angleterre, Henri IV et lui.

Page 6.

(6) Tu dois à ta vertu ce temple si pompeux.

M. Soufflot, connu par l'élévation et la noblesse de ses idées, est l'architecte de la nouvelle église de Sainte-Geneviève ; elle est bâtie dans le goût des temples romains ; le plan intérieur de ce beau vaisseau est surtout d'une grande entente.

Page 7.

(7) Tout-à-coup, je suis rois, crie un des conviés.

Fontenelle ayant un jour la fève, vous êtes roi, lui dit-on : serez-vous despotique ? Belle demande ! répondit-il.

Page 8.

(8) Allume tes flambeaux aux flambeaux de ces tables.

On ne se marie point pendant l'Avent ; il n'est permis de faire publier des bancs que le lendemain des Rois.

CHANT II.

Quel froid a pénétré dans le sein de nos lares ?
Ces êtres qu'on nous peint sous des formes bizarres,
Ces visages bouffis, sans corps, qui dans les airs,
De leur cuisante haleine enfantent les hivers,
Ont accouru du Nord, ont partout, sur nos têtes,
Déchaîné les fureurs de leurs sourdes tempêtes;
La bise, entre nos murs, d'un souffle rigoureux,
A séché les chemins et les ruisseaux fangeux;
Le fleuve en une nuit, et d'espace en espace,
S'est couvert de glaçons voguant à la surface;
Son canal condensé par cet inerte amas,
Forme un terrain solide où j'affermis mes pas;
Et la barque et la rame, également oisives,
Abandonnent aux chars le trajet des deux rives.

C'est peu de ces objets : les hivers redoutés
Ne soufflent qu'à demi dans le sein des cités :
Tant de murs et d'abris, par leur vaste assemblage,
Des vents interceptés tempèrent le ravage !
C'est hors de toute enceinte et loin de nos remparts,
Qu'un changement de scène étonne nos regards :
Les forêts que hérisse une cîme infertile,
Les chênes ébranlés que l'Aquilon mutile,
Les torrens qui, du haut des rochers et des monts,
S'arrêtent dans le vide et pendent en glaçons;
La campagne un désert, dont la lugubre enceinte
D'une morne tristesse offre partout l'empreinte;
Un étroit horison voilé par les brouillards,

Les sinistres corbeaux qui, sur la glace épars,
Percent d'un cri funèbre une atmosphère obscure,
Et semblent annoncer la mort de la nature.

Au plus fort des hivers, sous l'âpreté des vents,
La jeunesse au front gai, pour qui tout est printems,
Sous ses pieds place un fer, et de sa lame agile
Sillonne des étangs la surface immobile;
Sur cette triste arène elle amène les ris,
Comme dans les beaux jours sur les gazons fleuris,
Par cent divers détours, jeux légers du caprice,
On se croise, on se fuit sur la glissante lice;
L'un tout prêt à tomber, de son bras étendu,
Regagne en un clin d'œil l'équilibre perdu;
Un autre dans son cours sur la glace infidelle,
S'arrête tout-à-coup, se débat et chancelle:
Il tombe; chacun rit, ses compagnons joyeux,
Le malin spectateur, et lui-même avec eux.

Comme on vit au sortir de sa grotte profonde
Cette Divinité, fille et reine de l'onde,
Sur un trône de nacre, un voile dans les airs,
Effleurer, en courant, les espaces des mers;
Telle on voit dans nos murs quelque jeune Euphrosine,
Dans un traîneau galant s'hiverner sous l'hermine;
D'un agile coursier les jarrets élancés
L'emportent sur le bord de nos ruisseaux glacés:
La machine est sans roue en forme de chaloupe;
Un pavillon léger y flotte sur la poupe,
Et l'œil qui l'aperçoit dans son cours fugitif,
Doute s'il voit un char, ou s'il voit un esquif.

Laissons ces passe-tems ou russes ou sarmates,
Ce sont d'autres plaisirs auprès de nos pénates;
Le chêne qui s'embrâse en nos foyers brûlans,
Anime nos réduits par ses feux pétillans;
La flamme hospitalière aux amis de l'étude,
A laissé la retraite et non la solitude;
Le mobile rempart qu'inventa le Chinois,
Près de nous pour abri déployé sous nos toits,
Interdisant au froid l'accès de nos asiles,
En écarte des vents les atteintes subtiles,
D'autres dépôts de feux par d'utiles conduits
Transmettent la chaleur de réduits en réduits,
Et laissant ignorer la plus âpre froidure,
Forment une autre zône et changent la nature.
La martre naît pour nous dans le fond des déserts,
L'homme sous sa dépouille affronte les hivers;
Aux lacs helvétiens les grèbes chaleureuses
Se couvrent de duvet pour nos beautés frileuses.
Le jour triste au dehors est beau sous nos lambris;
La pompe manque aux Cieux, mais elle est dans Paris.
Euterpe, Melpomène et la Muse folâtre
Attirent tour-à-tour à leur brillant théâtre,
L'élite de la ville et cent jeunes objets
Dont un galant panache embellit les attraits.
Tels qu'au mur d'un jardin l'arbre en fleur qu'on palisse,
Mille appas, les uns vrais, les autres d'artifice,
Brillent de loge en loge avec grâce alignés;
Par un œil curieux tous ces objets lorgnés,
Et même à leur insu rapprochés par un verre,
Montent au paradis, descendent au parterre,
Partagent nos regards avec l'éclat des jeux,

Et charment les langueurs d'un entr'acte ennuyeux.
Au drapeau des hivers les plaisirs se rallient :
Les cercles, les banquets, les jeux se multiplient :
Paris en est la scène et l'hiver la moisson ;
Du mortel opulent l'hiver est la saison,
Quand tout est dépouillé par les autans en guerre,
Il paraît s'enrichir des pertes de la terre :
Tout est mort ou languit, et lui seul est vivant.

O contraste ! ô destin ! à sa porte souvent
Un mortel malheureux, né sous de durs auspices ;
Par un mur seulement séparé des délices,
Surchargé des besoins qu'apportent les hivers,
Sous de fragiles toits à la bise entr'ouverts,
Ignoré, sans secours, languit, périt peut-être :
Dieu, maître des saisons, pourquoi l'as-tu fait naître ?
Pardonne ce reproche à son affreux danger ;
C'est t'implorer pour lui, plus que t'interroger.
Quand, par l'humide albâtre étendu sur la terre,
Les germes sont sauvés du froid qui la resserre,
Sur sa triste surface elle a donc des enfans
Exposés presque nus à la rigueur du tems ?
Quoi ! lorsque des hivers la violence utile
Vient détruire en nos champs l'insensible reptile,
L'homme va-t-il périr sous les mêmes glaçons,
Avec le vil insecte ennemi des moissons ?
L'indigent voyageur frappé par la froidure,
Aux corbeaux sur sa route a servi de pâture ;
Le laboureur lui-même, esclave des travaux,
De la herse, du van, du soc et de la faux,
A peine dans la nuit peut fermer la paupière,

Tant

Tant le souffle des vents ébranle sa chaumière ;
Sur la terre contr'eux il n'a qu'un frêle abri ;
Celui qui la cultive à peine en est nourri ;
De son front jaunissant la sueur méprisée,
Est le premier engrais qui l'a fertilisée;
Et ce n'est qu'en souffrant qu'il arrive au trépas,
Tributaire du riche et bienfaiteur d'ingrats.
Puisse aux chefs des cités ma voix se faire entendre !

Dans le cours que ma Muse osa seule entreprendre
Je te rencontre, Antoine, au milieu des hivers (1) ;
Reçois, ô mon patron, l'hommage de mes vers !
Habitant des rochers, et transfuge du monde,
Laisse-moi pénétrer ta retraite profonde.
L'esprit toujours rempli des objets les plus saints,
Tu fuis dans les déserts les profanes humains ;
Aux solitaires lieux, comme toi je médite,
Et le poëte ainsi tient aux mœurs de l'ermite.
Mais sur d'humbles vertus constamment appuyé,
Tu fuis loin des mortels pour en être oublié ;
D'aucunes vanités ton cœur ne s'inquiète ;
Moi par ambition je cherche la retraite ;
La solitude échauffe un enfant d'Apollon,
Du calme autour de moi, mais du bruit pour mon nom.

Le temps coule, et malgré les ravages d'Éole,
Du creux qu'elle habitait l alouette s'envole ;
Par la nature instruit sur la marche du tems,
L'oiseau donne aux humains des avis importans :
Le jour, sous les frimats que l'hiver accumule,
Tenant des nuits encor, n'est qu'un long crépuscule ;
L'alouette pourtant, hors de son nid pierreux,

Annonce par son vol un ciel moins rigoureux;
Elle avertit déjà que le soleil remonte,
Et qu'il va prolonger les momens qu'il nous compte.
Insensibles clartés, faibles accroissemens,
Le mouvement subsiste et les ressorts sont lents.
La nature, agissant dans le long cours des âges,
En montrant les progrès dérobe les passages;
Tout se forme en silence et sous la main du tems;
Les îles et les lacs, les dunes, les volcans,
L'étincelant caillou qui durcit vers Golconde,
Le grain que la culture et prépare et féconde;
Par nuance, ô mortels! vous croissez, décroissez;
Les siècles sont l'amas des momens entassés.
Ainsi l'esprit humain dans ses progrès pénibles,
N'arrive aux vérités qu'à pas imperceptibles:
La lumière des arts aujourd'hui rassemblés,
N'était qu'une aube obscure en des tems reculés.
Ainsi sous le héros que ce mois nous présente,
La science parut, mais faible et languissante;
Français, tu vis fonder les écoles des arts,
Par le fier destructeur du pays des Lombards;
Charlemagne, vainqueur des hordes germaniques
Des sources du Danube aux rivages baltiques,
Étendant ses États et son nom redouté,
Au trône d'Occident, comme Auguste monté,
Sentit, pour expier les fureurs de la guerre,
Qu'il devait être encor l'oracle de la terre.
La plume du Romain qui vainquit les Gaulois (2),
N'enseignait que la guerre en traçant ses exploits;
La plume du héros dont la France s'honore,
Quoique moins éloquente, est plus fameuse encore;

Elle a tracé ces lois, ces précieux statuts (3),
Éternel fondement de l'ordre et des vertus.

O volonté publique ! ô lois ! sublime ouvrage !
O du bonheur de tous infaillible et saint gage !
L'homme au plus bas des rangs, les rois sur la hauteur,
Tout doit vous obéir, jusqu'au législateur.

Le soleil en touchant le seuil d'un nouveau signe,
Ouvre en l'honneur des lois le jour le plus insigne*.
Terre, admire en silence, admire et confonds-toi (4),
Le genou du Très-Haut fléchit devant la loi;
Une Juive sans tache a suivi l'humble exemple
De s'exiler un tems de l'enceinte du temple :
Que craignais-tu d'entrer dans cet auguste lieu,
Toi dont le sein d'avance est le temple d'un Dieu ?
Les mères parmi nous, sous de nouveaux usages,
De l'hymen en tout tems offrent à Dieu les gages;
Tendre enfant, tu vas croître : ah ! sitôt que ton cœur
Pourra du sentiment connaître la douceur,
Retourne à ton berceau, retourne à ta naissance;
Là, contemple ta mère, après que la souffrance
A déchiré son sein, ce sein qui t'a porté.
Du Ciel à peine a-t-elle obtenu la santé,
Des forces qu'il lui rend, vois le premier usage;
Elle vient aux autels consacrer ton jeune âge :
Entends ses vœux ardens, et vois-la s'enfoncer
Dans un sombre avenir qu'elle cherche à percer :
Combien elle voudrait, dans l'amour qui la presse,

* La Purification.

Tourner ta destinée au gré de sa tendresse :
Qu'il soit heureux, dit-elle, et qu'il soit vertueux ;
Que pourrais-tu toi-même ajouter à ses vœux ?
Sois touché de ses soins, n'oublie en aucun âge,
Quels respects tu lui dois, combien son vœu t'engage.
Un jour tu seras père, et ton cœur attendri
Fera les mêmes vœux pour un enfant chéri.
Commence donc toi-même à dissiper les craintes
Dont ta mère a pour toi ressenti les atteintes :
Objet de tous ses soins, ah ! cruel ! pour retour,
N'afflige point son cœur, et ressens son amour ;
D'un fils respectueux montre-lui la tendresse,
Pour en mériter un l'appui de ta vieillesse.

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES

DU CHANT II.

Page 17.

(1) Je te rencontre, Antoine, au milieu des hivers.

Saint-Antoine, le 17 janvier. C'est le seul saint de la légende qui se trouve dans mon poëme, sans être national et sans faire époque. Ses téntations ont acquis de la célébrité par l'estampe que Caot nous en a laissée.

M. Sedaine a peint aussi ces tentations d'une manière très-originale, dans un bouquet en vers donné à une Antoinette ; tout le monde chante et sait par cœur ces couplets de l'auteur vraiment dramatique du *Philosophe sans le savoir*, une des meilleures comédies de ce siècle.

Page 18.

(2) La plume du Romain qui vainquit les Gaulois.

Les Commentaires de César me rappellent les Rêveries du maréchal de Saxe ; on aimera toujours à voir les grands capitaines être leurs propres historiens, et l'on regrette que le grand Condé, qui joignait aux talens militaires tant de culture dans l'esprit et de connaissances dans les arts, n'ait point écrit l'histoire de ses campagnes.

Page 19.

(3) Elle a tracé ces lois, ces précieux statuts.

Les Capitulaires de Charlemagne sont les résultats écrits des délibérations prises dans les assemblées du Champ de Mars : la volonté publique est consignée dans ces précieuses archives.

Page 19.

(4) Terre, admire en silence, admire et confonds-toi.

Ces vers et les suivans sont traduits librement de la belle hymne de Santeuil.

Stupete Gentes. . . . .
Se sponte legi Legifer obligat . . . .
Templo statutos abstinuit dies ;
Intrare sanctum quid pavebas
Facta dei priùs ipsa templum ?

CHANT III.

Où court donc tout ce peuple au bruit de ces fanfares?
Viens ma Muse, suivons ces juges en simarres (1);
Ils ouvrent dans Paris un enclos fréquenté,
Asile de passage au marchand présenté :
Le peuple allant, venant, fait foule en cet asile;
J'efface pour passer une épaule docile :
Le Wauxhaal anglican, les cafés attentifs
Ont dressé leur orchestre et regorgent d'oisifs.

Pour fixer en ce lieu la troupe vagabonde
Qui s'écoule sans cesse, et qui sans cesse abonde,
Vingt théâtres dressés dans des réduits étroits,
Entre des ais mal joints sont ouverts à la fois;
Il en est un surtout à ridicule scène,
Fondé par Brioché, haut de trois pieds à peine,
Pour trente magotins constans dans leurs emplois;
Petits acteurs charmans que l'on taille en plein bois,
Trottant, gesticulant, le tout par artifices,
Tirant leur jeu d'un fil et leur voix des coulisses,
Point soufflés, point sifflés, de douces mœurs entr'eux;
Aucune jalousie, aucuns débats fâcheux.
Cinq ou six fois par jour ils sortent de leur niche,
Ouvrent leur jeu : jamais de rhume sur l'affiche;
Grand concours, on s'y presse, et ces petits acteurs,
Fêtés, courus, claqués par petits spectateurs,
Ont pour premier soutien de leurs scènes bouffonnes,
Le suffrage éclatant des enfans et des bonnes.

Je vois après ces jeux, sur le chanvre tendu,
Le farceur voltigeant et dans l'air suspendu,
Des Saturnes nouveaux qui dévorent la pierre,
Des géans nés pareils aux enfans de la terre,
Un nain sur un tréteau, plus grave qu'un régent,
Un jeune homme à trois mains, propre à faire un sergent ;
Dromadaires, vautours, rhinocéros, hyènes,
Serpens, singe en famille, et marsouins et baleines ;
Tous les monstres des mers et des déserts lointains,
Des glaces de Norwège aux sables africains.
Quels cris assourdissans sur la porte des huttes,
Entrez, entrez ici ; les oiseaux et les brutes
Façonnés à l'adresse, à des tours imprévus,
D'un talent d'amateur les animaux pourvus,
L'art de la diablerie et des métamorphoses,
Sous d'amusans effets l'art de cacher les causes,
La pensée elle-même au fond de mon cerveau,
Scrutée et mise à nu par un secret nouveau ;
L'impérieux aimant parmi tous ces prestiges,
Fixant l'œil étonné sur différens prodiges,
La clef de la nature aux mains d'un charlatan,
Les jeux de la physique et l'ombre d'Ozanau,
Voltigeant à l'entour de la table paisible
Que parcourt le pouvoir d'un moteur invisible.

Délassemens publics, amusement profond,
Spectables honorés des regards de Buffon;
Il est, il est souvent des trésors de lumières
Que le sage recueille en ces jeux populaires.
De ce séjour au moins les jeux sont innocens ;
Jamais on n'y frémit des objets repoussans,

Dont Lisbonne et Madrid nous présentent la scène;
Paris ne voit point l'homme au milieu d'une arène,
Combattant les taureaux, et par eux terrassé,
Repaître l'inhumain du sang de l'insensé.

Pendant la nuit entière autres fêtes publiques * :
On relègue Morphée aux alcôves antiques
Des mortels qui des ris ont passé l'âge heureux;
La jeunesse légère et faite pour les jeux,
Laissant là le sommeil, ses vapeurs et ses songes,
Court, conduit sur ses pas de plus rians mensonges.
La nature languit encor sous les frimas,
Un ciel encore obscur attriste nos climats;
Nous n'avons ni Zéphir, ni Pomone, ni Flore,
Mais Hébé nous demeure et sa sœur Terpsichore :
Pour elles de Momus les grelots ont sonné;
Il ouvre dans la nuit son cirque illuminé,
Où le jeu des archets sur la corde harmonique,
Entretient par ses sons l'allégresse publique,
Et marquant la cadence entre ce peuple errant,
Saisit d'abord l'oreille et nous flatte en entrant.
Quelle masse mouvante, et quelle ardeur commune!
Est-ce un peuple de fous descendus de la lune?
L'un l'autre en tous les sens je les vois se presser;
C'est ce bataillon grec qu'on ne pouvait percer :
Pour un visage humain, mille faces postiches,
Pagodes en vernis, ambulantes fétiches,
Sous de longs nés crochus, grimaces de carton;
Le plus jeune en vieillard, barbe blanche au menton;

* Bal de l'Opéra.

La plus jolie a pris la plus laide figure;
Bâton d'aveugle en main, le riche est sous la bure.
Venise (2), ah! vante moins les larves de tes jeux,
La politique y vint, et ce masque est fâcheux.
Vive le bal français! jamais la gaîté folle
Ne souffre aucun intrus dans son temple frivole;
Un fausset d'étiquette y déguisant la voix,
N'y permet qu'un langage et sans suite et sans choix;
La liberté, l'amour, la feinte et la méprise
Sont les divinités de ce lieu de franchise;
La vanité se tait, la raison s'étourdit;
Sous le masque indulgent la pudeur s'enhardit;
Ici c'est un secret qu'a surpris l'artifice,
Une vengeance ailleurs qu'on tire avec malice;
Les intrigues partout, les sermens vrais ou faux,
Les ruses des amans, les piéges des rivaux;
Même la jalousie a pris l'air de la joie.
Chacun avec ardeur se cherche, se coudoie,
Se quitte, se reprend dans ces lieux enchantés;
Damis passe, repasse, attaque vingt beautés,
Questionne au travers du tourbillon qui roule,
N'attend pas la réponse et se perd dans la foule;
Agréable désordre et passe-tems chéris,
Formés du bruit confus des danses et des ris,
Rapide enchantement de ce lieu de délices,
D'égalité, d'ivresse et de joyeux caprices.

Sortons, car aussi bien vois-je au loin dans le bal,
Les flambeaux expirer sur plus d'un piédestal;
L'orchestre s'assoupit; et l'Amphyon machine
Du bout de son menton bat déjà sa poitrine;

La foule s'éclaircit, le soleil de retour,
A la terre au dehors a dû rendre le jour,
Et, comme ces oiseaux que blesse la lumière,
Chacun vole à son lit en fermant la paupière.

Momus suivi des jeux ouvre encore à la cour
Un cirque plus superbe et digne du séjour;
A la porte, il est vrai, le Dieu quitte son masque,
Les jeux n'y montrent point leur attirail fantasque;
Ce despote femelle élevé sur les grands,
L'étiquette, au ton grave, y vient marquer les rangs,
Et souvent, au sortir d'un drame qui chancelle,
L'ennui, pour changer d'air, s'est glissé derrière elle;
Mais la beauté sans voile en ces superbes lieux,
Mille appas ravissans éblouissent les yeux;
La mode, qui surtout préside à la parure,
Des recherches du goût orne encor la nature;
Le luxe a tissu d'or les riches vêtemens,
L'art a tout embelli : le feu des diamans
En étoile, en aigrette éclate au front des belles,
Et semble avec leurs yeux disputer d'étincelles.
La danse a commencé : ces quadrilles mouvans
Des deux sexes formés partent comme les vents,
Ces tours et ces retours, ces voltes et ces passes,
D'une taille élégante ont déployé les grâces;
Avec quelle souplesse on enlace les bras,
Et l'on dérobe aux yeux l'agilité des pas!
Quel sourire enchanteur, que de grâces divines,
Quel mélange d'attraits! Que ces jeunes Sabines,
Par momens dans les bras de ces enfans de Mars,
Allumeront de feux d'un seul de leurs regards!
D'un côté la pudeur embellit l'innocence,

La volupté de l'autre est encor la décence;
Les fronts sont découverts, mais l'amour est masqué.

Tandis que par ces jeux tout ce tems est marqué,
Enfans, pour ces plaisirs on étend vos lisières;
De loin vous préludez à ces danses altières:
Faites seuls les honneurs, le charme en est plus doux;
Pour qui sont les plaisirs, s'ils ne sont pas pour vous?
C'est le coup d'œil des fleurs : gentillesse naïve,
Impatience aimable et joie encor plus vive;
La mère de sa fille aime à voir les essais,
Et la grâce naissante et déjà les succès;
Sur ces fronts enfantins un premier caractère
Semble annoncer l'instinct d'un sexe né pour plaire:
Amour, tu t'applaudis de ce secret penchant,
Pour tes myrtes un jour tu vois un nouveau champ;
Sans flèches, sans flambeau, tu planes sur la danse,
Plaisir pris sans excès et surtout sans licence.
La tante, la dévote en coiffe qu'elle abat,
Qui fuit du bal public le burlesque sabat,
Le prélat décoré de la croix pectorale,
Tout assiste à ces jeux, sans crainte de scandale;
Et Momus respectant les heures du repos,
Du vent de sa marotte éteint tous les flambeaux.

Plus la saison avance et plus règnent les fêtes:
Chez le peuple surtout elle a tourné les têtes;
L'artisan qu'elle inspire a posé le marteau,
Et le verre à la main, assis dans un caveau,
Bannissant les soucis de son âme distraite,
Suit des festins du tems la bachique étiquette;

L'ardente soif du gain ne brûle plus les cœurs,
Et du vil intérêt les plaisirs sont vainqueurs.

Vers ces remparts témoins des combats de la fronde (3),
Sur tes pas, ô Folie! un peuple oisif abonde;
Des tambours, dans les mains de ces êtres falots,
Étouffent par leur bruit le son de tes grelots.
C'est là que se rallie au cri du ridicule,
Le peuple travesti qui dans nos murs circule;
C'est de là qu'un amas de bouffons renaissans,
En délire, en tumulte, attroupe les passans.
Aux fêtes de Bacchus je crois voir les Ménades.
Le sage avec l'enfant rit de ces mascarades;
Les sexes sont changés : l'homme endosse un corset,
Dont sa large carrure a rompu le lacet;
La femme en spadassin, affectant la rudesse,
De ses souples contours décèle la mollesse;
Quelques uns de la brute ont emprunté les traits,
Ont dépouillé tout l'homme, à la sottise près,
Et l'on croit voir errer sous ces formes factices,
Les amis ruminans du malheureux Ulysses.
Ce char appesanti qui chemine à pas lents,
Est surchargé partout de bouffons pétulans;
Des moqueurs bigarrés grimacent aux portières,
Joyeusement honnis du peuple en fourmilières;
D'autres enrubanés de diverses couleurs,
Mènent en laisse un bœuf tout pomponné de fleurs:
Je me figure alors ces antiques parades,
Dont Thespis de l'Attique amusait les bourgades,
Et ses acteurs hissés sur des tréteaux roulans,
Et le bouc promené qui fut le prix des chants.

Ainsi, lorsque si loin d'une origine obscure,
La tragédie en deuil, des cyprès pour parure,
S'empare des esprits à sa voix ébranlés,
Peut d'autant plus sur eux, qu'ils sont plus rassemblés;
Lorsque le grand Corneille au spectateur imprime
Les mâles sentimens de son âme sublime;
Quand, père de la scène, et lui seul sans égaux,
Aigle rapide et fier planant sur ses rivaux (4),
Il met le plus beau sceptre aux mains de Melpomène;
A voir dehors les fous dont l'essaim se promène,
Montrer de l'art naissant le burlesque tableau,
A dix pas de son trône, on le croit au berceau.

Tout passe : un jour de plus s'est levé sur nos têtes;
Il a fané les fleurs et terminé les fêtes;
Au temple un peu de cendre épars sur notre front (5),
A changé ce tumulte en un calme profond.
Des sons que je formais en chantant le délire,
J'entends frémir encor les cordes de ma lyre :
Muse, laisse mourir tant de frivoles sons,
De plus graves objets veulent de nouveaux tons.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT III.

Page 23.

(1) Viens ma Muse, suivons ces juges en simarres.

Le procureur du roi et le lieutenant de police viennent ouvrir en cérémonie la Foire St.-Germain.

Page 26.

(2) Venise, ah! vante moins les larves de tes jeux.

Que ne puis-je transcrire ici la description que j'ai entendu lire du bal de Venise, par J.-J. Rousseau, dans les Mémoires de sa vie. On reconnaît partout dans ses Confessions ce phénomène littéraire, qui, malgré le goût des paradoxes qu'on peut lui reprocher, sera toujours au dessus des critiques et des éloges, par l'énergie et la sensibilité dont ses ouvrages sont remplis. Grand peintre de passions, écrivain sublime qui a enrichi la langue française d'une multitude prodigieuse de nouvelles formes de style, soit poétiques, soit oratoires, qu'il a créées pour nous peindre ce qui n'avait pas été peint encore, ce qui semblait même se refuser à l'expression : philosophe vraiment pratique, né et mort sans fortune, qui, pour se faire un nom, a tiré toutes ses ressources de lui-même, a fui la faveur, heurté l'opinion, ramené l'homme à la nature, dédaigné l'esprit à la mode, et devancé son siècle.

Page 29.

(3) Vers ces remparts témoins des combats de la fronde.

La porte Saint-Antoine.

Page 30.

(4) Aigle rapide et fier planant sur ses rivaux.

Corneille a été le créateur de notre scène tragique; on pourrait même ajouter qu'il a donné la première bonne comédie, puisque

le Menteur a précédé les pièces de Molière. Il est le premier des tragiques, non-seulement par la date, mais par le génie qu'il a mis dans ses moindres ouvrages ; ses pièces, sans être écrites avec l'admirable pureté de Racine, ont bien plus de variété dans les plans et de mouvement dans la composition ; on n'a point encore été plus loin que le Cid, ni aussi loin qu'Héraclius et que Rodogune. On trouve même dans Corneille le germe des beautés qui constituent le caractère de Racine.

Tigre altéré de sang qui me défend les larmes.

Qui sait si ce mouvement dans la tragédie des Horaces, et plusieurs autres qu'il me serait facile de citer dans les rôles de Chimène et de Pauline, et dont aucun poëte, avant Corneille, n'avait donné le modèle, n'ont pas ouvert les yeux de Racine sur le parti qu'on pouvait tirer de ce genre de beautés ? On doit donc Racine à Corneille, et Corneil e à lui seul.

Voici une anecdote assez singulière sur ce grand homme : Deux amis étaient enthousiastes dès leur jeunesse, l'un de Corneille, l'autre de Racine ; un d'eux, dans un âge plus mur, alla rendre visite à madame la marquise de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné ; la conversation vint à tomber sur nos deux premiers tragiques, et madame de Simiane, étonnée d'entendre faire l'éloge de Corneille à un homme qui lui avait toujours préféré Racine, lui demanda la cause de ce changement d'opinion ; depuis, répondit-il, que mon ami m'a fait lire les mauvaises pièces de Corneille.

Le génie vient de la vertu et de la noblesse de l'âme, et personne ne fut plus vertueux, n'eut l'âme plus élevée que Corneille.

On demandait un jour à Crébillon pourquoi ses tragédies étaient si noires et ses héros si cruels? Quand je suis entré, dit-il, dans la carrière dramatique, Corneille s'était emparé du ciel, Racine de la terre; les enfers étaient vacans, je m'y suis jeté à corps perdu.

Page 30.

(5) Au temple un peu de cendre épars sur notre front.

Le mercredi des cendres.

CHANT IV.

HOMME à l'insecte égal devant le premier Être,
Atôme qu'anima le souffle de ton maître,
Poussière encor laissée au nombre des vivans,
Qu'attend déjà la terre et réclament les vents,
Assez l'enchantement d'une saison frivole
T'a ravi sans retour le moment qui s'envole;
Sous le joug de Circé c'est ramper trop long-tems,
Debout, reprends ta forme et saisis les instans
Assignés à ta course, hélas! si passagère,
Sur la tombe des morts lis ton itinéraire:
Profite des momens où le soleil te luit,
L'heure fuit, le jour baisse, avance et crains la nuit.

Si de ce peu d'instans, si de ce court passage,
Tu savais, plus prudent, faire un meilleur usage,
Mon luth, pour te donner ces funèbres leçons,
Ne serait point monté sur de lugubres tons;
Mais lorsque né mortel, follement tu l'oublies,
Quand l'abus du jeune âge au milieu des orgies,
Quand l'excès meurtrier de ce plaisir qui fuit,
A fait doubler le pas à la mort qui te suit,
C'est pour t'en éloigner que ma voix t'y rappelle;
Je ne t'excite point par un aveugle zèle,
A macérer ton être, à détruire un présent
Que tu n'as pu tenir que d'un Dieu bienfaisant.

Détracteur de la vie, Young, Anglais farouche (1),
Noctambule pressé que le soleil se couche,

Pour méditer en paix tes funèbres tableaux,
Apôtre de la mort, prêchant sur des tombeaux;
De quoi m'entretiens-tu! sous quel jour infidèle,
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle?
Lorsque loin des vivans, tu vis auprès des morts,
Rêveur infortuné, crois-tu veiller? tu dors:
Young, pourquoi, semblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie?
En proie aux maux du corps, en butte aux noirs chagrins,
Les jours de l'homme, hélas! sont-ils donc trop sereins?
Et veux-tu sans pitié pour les maux qu'il endure,
Ajouter à l'impôt qu'il paie à la nature?
Sais-tu même jusqu'où, de ton zèle enivrés,
Tes pareils quelquefois peuvent être égarés?
L'homme enclin aux abus, quelque loi qui le guide,
A peine à s'arrêter sur leur pente rapide;
Des vertus dans nos cœurs les excès sont voisins;
Réponds-tu qu'avec toi l'on s'arrête aux confins?
Et que dans l'âpreté d'un pieux stoïcisme,
L'austérité bientôt ne passe au fanatisme?

Je touche à cette époque où ce tyran sans yeux,
Sans oreille, étalant l'appareil monstreux
De la croix, du poignard, des flambeaux, du cilice,
Des poisons préparés jusques dans le calice,
Disputait dans sa rage au meilleur de nos rois,
Ce trône encor fumant du meurtre de Valois;
Déployait dans Paris ses bannières sanglantes,
Profanait les autels, déshonorait les tentes;
Et partout aiguisant des glaives forcenés,
Montrait nos citoyens l'un sur l'autre acharnés.

Ivri, le laboureur, en retournant ta plaine (2),
Peut-être heurte encor sous le soc qu'il promène,
Des Français immolés les ossemens poudreux,
Attestant les horreurs de ces tems malheureux.
Après les longs efforts d'une ligue fatale,
Enfin le champ d'Ivri fut le champ de Pharsale;
Mais César de Pompée orgueilleux destructeur,
Dans Rome sur son char entre en usurpateur;
Henri, que la naissance au diadême appelle,
Est encor repoussé d'une ville rebelle;
Henri, la palme en main et les larmes aux yeux,
Est forcé d'investir ces murs séditieux.
Peindrai-je les horreurs d'un siége si funeste,
Et tout ce qu'y permit la colère céleste;
Les tombeaux profanés, les assiégés nourris
Des ossemens broyés, détrempés et pétris,
Semences du trépas dans leur sein descendues,
Et bientôt avec eux à la tombe rendues?
Le règne de Henri fit pardonner ces maux;
Cessons aux eaux du Styx de tremper nos pinceaux;
Voyons ce roi vainqueur renvoyant ses cohortes,
Et Brissac de Paris ouvrant pour lui les portes,
Le premier à ses pieds reconnaître sa loi.
Sur le trône français alors s'assit un roi,
Qui sans faste élevé loin de ce rang suprême,
Dut le sceptre à l'épée et sa gloire à lui-même.

Paris ainsi rentré sous la loi de Henri (3),
A consacré ce jour solennel et chéri:
Édiles, magistrats, prêtres du premier temple,
Vous venez tous les ans donner le même exemple;

Vous ne vous assemblez dans ces momens prescrits,
Que pour représenter l'union des esprits,
Que pour la maintenir dans un peuple fidèle,
Fait pour aimer ses rois, et fameux par ce zèle.
Vous entrez dans ce temple et ces lieux révérés,
Choisis pour assembler les comices sacrés;
Vous bénissez les Cieux des clartés salutaires
Qui rendirent ce prince au culte de ses pères;
Momens si desirés, où ce peuple exaucé
Vit à la fin quel maître il avait repoussé,
Où les esprits calmés perdirent leur vertige,
Où fleurirent les lis raffermis sur leur tige.

Sitôt que le soleil plus haut sur l'horison,
Du Bélier dans le Ciel a doré la toison,
Le conducteur du soc sorti de sa chaumière,
Recommence en nos champs sa pénible carrière:
Il revoit ces sillons par l'hiver assoupis,
Où l'herbe verte encor recèle les épis;
Et quand l'homme s'aveugle et s'égorge en barbare,
Il songe à le nourrir des moissons qu'il prépare.

Propice agriculture, art des premiers humains,
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains;
Mais en quittant le soc que guidaient ses ancêtres,
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres:
Loin du bruit des combats, loin d'un féroce honneur,
Sous un abri de chaume il trouvait le bonheur;
La terre à ses besoins prodiguant ses largesses,
Faisait germer pour lui d'innocentes richesses;
Il avait pour trésors des grottes, des ruisseaux,

Des fontaines, des lacs et de rians coteaux,
La force; la santé, le sommeil sous un hêtre,
La paix, la paix du cœur, fruit du travail champêtre,
Une table frugale et ses enfans autour,
Compagnons de sa peine et doux objets d'amour.
Quel insensé quitta ces demeures tranquilles,
Pour grossir un vain peuple assemblé dans les villes,
Pour courir en esclave aux portes des palais,
Mendier le coup d'œil d'un tyran sous le dais?
Quel barbare mortel reforgea pour la guerre,
Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre,
Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond,
Que hérissa bientôt la ronce et le chardon;
Au lieu des blonds épis, éleva dans les plaines,
Les panaches flottans des légions hautaines,
Et dans le choc pressé de tant de bataillons,
Par des ruisseaux de sang inonda les sillons?

L'homme né sous le chaume et pour les soins rustiques,
Qui nous retrace encor les mœurs des tems antiques,
D'une soigneuse main se hâte de semer
Les grains que la saison demande à voir germer;
L'orge ici, là le trèfle; ailleurs dans la prairie,
Bientôt épaissira la luzerne fleurie;
Surtout l'herbe que prit pour enseigne au combat,
Rome champêtre encore avant le consulat;
Pâture destinée au quadrupède utile,
Né si fier et qu'au frein l'homme rend si docile,
Qui s'animant sous lui dans les combats sanglans,
Dans les travaux du soc le précède à pas lents.

Mais l'astre de la nuit vient de luire à ma vue,

Son globe, ami de l'œil, s'arrondit dans la nue (4);
Ce signal fut au Juif donné du haut du ciel,
Pour célébrer debout un repas solennel;
Il fixe le retour de nos fêtes austères,
De ces jours de tristesse et d'augustes mystères,
Où la religion, le plus saint des liens,
De l'Etat loi première, assemble les Chrétiens;
Le Christ, l'amour du Juif, et depuis sa victime,
En triomphe reçu dans les murs de Solime,
Jadis devant ses pas vit couvrir les chemins
De palmes, de tapis étendus par leurs mains;
De son triomphe encor pour retracer l'image,
Nous rapportons du temple un semblable feuillage;
Mais sa mort à la pompe est jointe de trop près,
Ces palmes dans nos mains sont déjà des cyprès;
Tout va se conformer en ces tristes journées,
Au profond sentiment des âmes consternées;
Et du moins dans nos murs, hors même du saint lieu,
Tout ne nous entretient que de la mort d'un Dieu;
Nos tribunaux fermés, nos théâtres dans l'ombre,
Les jeûnes redoublés, les prières sans nombre,
Le deuil du sanctuaire et des vêtemens saints,
Et les autels voilés et les flambeaux éteints,
Les lamentables chants et les pieux exemples,
Et les tubes muets de l'instrument des temples;
Le silence des airs où n'est plus entendu
Le battant balancé de l'airain suspendu,
Le Dieu de nos autels qui lui-même s'exile,
Et qui s'ensevelit dans un obscur asile,
Le tabernacle ouvert et comme abandonné,
Le peuple épars au temple, et le front prosterné.

Le culte de ces jours commande au diadême;
Le roi descend du trône, et s'oubliant lui-même (5),
Du Christ il suit l'exemple, il accomplit les lois,
Pour nous montrer, grand Dieu, que souverain des rois,
Tu vois tous les humains à la même distance.
Il s'entoure d'enfans d'une obscure naissance,
De ses mains il épanche une urne sur leurs pieds;
Par l'héritier du trône humblement essuyés,
Présage qu'aux bienfaits devant trouver des charmes,
De ses peuples un jour il essuiera les larmes.

Mais le Christ expirant ébranle de sa croix
Les divers élémens consternés à la fois;
Du temple tout-à-coup le voile se déchire,
De la voûte des cieux le soleil se retire;
Les morts de toutes parts échappés des tombeaux,
Errent enveloppés de funèbres lambeaux;
La terre, où la terreur et la nuit se répandent,
Tremble en ses profondeurs, et les rochers se fendent;
La nature languit sous un poids de douleur,
Et des cieux aux enfers atteste son auteur.
Dieu, rien ne le contient, mais lui seul il embrasse
Dans son immensité les mondes et l'espace:
Homme, un tombeau l'enferme, une garde est autour;
Mais lui-même à la vie a prédit son retour;
Mais il a sur la mort annoncé sa victoire,
Base de notre culte, ainsi que de sa gloire.
O prodige inoui réservé pour lui seul!
Dans l'ombre du trépas il s'arrache au linceul!
Sous les yeux du soldat renversé sur la terre,
De la tombe qu'il s'ouvre il écarte la pierre,

Il sort en secouant la poudre des tombeaux :
La mort dans son effroi laisse échapper sa faux ;
Il triomphe, et ce jour, objet de notre attente,
Des fêtes des Chrétiens est la plus éclatante.
Pour signaler l'instant d'un triomphe si beau,
On bénit l'eau nouvelle, ainsi qu'un feu nouveau :
Le temple où l'on traînait l'accent de la tristesse,
Ne va plus retentir que de chants d'allégresse ;
La pompe reparaît aux autels découverts,
L'airain reprend ses sons et l'orgue ses concerts.
La joie est dans le temple, elle est dans nos demeures,
Et le jeûne a cessé de ralentir les heures.
Le soleil suspendu des mains de son auteur,
Va parcourir le cercle où l'attend l'équateur,
Ouvrir une autre scène et des fêtes nouvelles,
Moins austères pour nous et non moins solennelles.
Déjà le laboureur s'applaudit en voyant
De la terre avec l'air l'accord vivifiant ;
Elle va déployer sur ces plaines immenses,
Les biens dont elle enferme et nourrit les semences ;
Déja de plus beaux jours sur nos têtes ont lui ;
Tout change : un Dieu renaît, la nature avec lui.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT IV.

Page 33.

(1) Détracteur de la vie, Young, Anglais farouche.

J'attaque ici le caractère de l'homme, et non l'ouvrage de l'écrivain. Quoique des Anglais eux-mêmes prétendent qu'Young n'est plus recherché en Angleterre, j'ai peine à concevoir ce refroidissement pour un écrivain dont les ouvrages ont tant d'analogie avec la mélancolie nationale. Pour nous, nous lui avons fait de notre mieux les honneurs de notre pays, et nous l'avons reçu comme nous accueillons tous les étrangers : mais n'avait-il donc point d'autre titre à une réception si flatteuse ? Il me semble qu'elle nous fait autant d'honneur qu'à lui. Se serait-on jamais attendu que les Françaises, dans leurs *boudoirs*, expression néologique qui n'a rien moins que le sens qu'elle présente, pussent goûter les sombres méditations du contemplatif Anglais ? Ce sont cependant les femmes qui ont le plus accrédité ses ouvrages : il a été long-tems leur manuel, et est resté celui des prédicateurs.

Le grand défaut d'Young est la monotonie des sujets qu'il a traités, et celle des métaphores trop souvent empruntées du barreau; mais il est plein d'expressions créées, mérite si rare chez des écrivains même d'une grande réputation : c'était à lui qu'il appartenait d'écrire sur la composition originale, morceau vraiment neuf, et peut-être son plus bel ouvrage.

Hervey a marché sur les traces d'Young, mais il est resté loin de son modèle : il a cru peut-être qu'il suffisait d'être triste pour être sublime; il s'en faut bien qu'Young lui-même le soit toujours.

Un homme de beaucoup d'esprit a dit que la tragédie donne

trop d'importance aux malheurs et à la mort : on sent bien que cette idée n'est pas prise dans les livres ; on pourrait faire le même reproche à Young : s'il eût eu plus de philosophie, il aurait un peu envisagé la mort comme Montagne.

Page 35.

(2) Ivri, le laboureur en retournant ta plaine.

Imitation de Virgile au premier livre des Géorgiques, dans l'épisode de la mort de César.

Scilicèt et tempus veniet cùm finibus illis,
Agricola incurvo terram molitus aratro, etc.

Page 35.

(3) Paris ainsi rentré sous la loi de Henri.

Les Cours souveraines vont en procession aux Augustins, avec le chapitre de Notre-Dame : cette cérémonie a deux objets ; le premier, de renouveler le vœu de Henri IV, lorsqu'il mit son royaume sous la protection du Ciel ; et le second, de faire une sorte d'amende honorable à ce grand prince, au nom de la ville de Paris, qui lui ferma si long-tems ses portes ; et comme les fautes des peuples ne prescrivent jamais, c'est la nation elle-même qui, fière de son repentir, se plaît à le consacrer par un témoignage anniversaire.

Page 38.

(4) Son globe, ami de l'œil, s'arrondit dans la nue.

Les Juifs faisaient la Pâque dans la pleine lune de mars, et cette fête est placée de même parmi nous.

Page 39.

(5) Le roi descend du trône, et s'oubliant lui-même.

La Cène se fait le matin du jeudi-saint, dans une salle des gardes ; c'est le roi qui lui-même lave les pieds de douze enfans.

La reine donne l'après-dîner les mêmes marques d'humilité chrétienne.

CHANT V.

Telle fut la nature aux premiers jours du monde;
Telle elle brille encor, belle autant que féconde;
Toujours riche d'attraits et de biens renaissans,
Toujours jeune au milieu des âges vieillissans,
Elle va se montrer dans sa beauté nouvelle;
Ah! comment rajeunir ma peinture avec elle?
Que je vous porte envie, ô vous qui les premiers
Avez tracé des champs les objets printanniers!
Que la fleur du sujet mit de charme à l'image!
Je perds, venu trop tard, ce piquant avantage;
L'ennui suit dans nos vers ces tableaux répétés:
C'est le pinceau qui s'use, et non pas leurs beautés.

Je parle, et le printems qu'annonçait l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle;
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tout les sommets sont verts;
Les troupeaux librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes;
Les oiseaux dans les bois par couple réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids:
J'entends le rossignol caché sous le feuillage,
Rouler les doux fredons de son tendre ramage;
Les champs d'herbes couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs rians tapis font briller les couleurs;
Le lilas flatte plus les regards de l'aurore
Que les rubis de l'Inde et les perles du Maure.

Et les zéphyrs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.

Ah! lorsque le printems d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissemens
Après de longs frimas ces spectables charmans!
Quel est le voyageur monté sur la colline,
Qui, voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour,
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux et ces aspects touchans,
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs!
Accourez avec moi, vous peintres, vous poëtes,
Palès réclame ici vos luths et vos palettes:
Savans, abandonnez vos asiles secrets,
Vous, belles, vos réduits, et vous, grands, vos palais:
Venez tous avec moi sur ces monts de verdure,
Rendre hommage au printems et bénir la nature.

Mois charmant des plaisirs, des jeux et des amours,
Pourquoi sous les Gémeaux commencer votre cours?
Vénus devait l'ouvrir; elle dont la lumière
A l'approche du soir luit aux cieux la première,
Sans doute pour hâter les amoureux desseins,
Les momens du mystère et des tendres larcins.

A peine ce beau mois, dont le retour enchante,
Ouvre, à travers les fleurs, sa carrière odorante,

Lycidas, avant l'aube éveillé par l'amour,
Devance ses rivaux aux premiers feux du jour,
Et courant au buisson voisin de la prairie,
Se hâte de cueillir l'aubépine fleurie,
Qui de la jeune Annette encor dans le sommeil,
Doit ombrager la porte et charmer le réveil :
La bergère, en sortant, sourit à cet hommage;
C'est lui, c'est Lycidas, c'est l'amant qui m'engage;
Avec moi vingt bergers ont dansé sous l'ormeau,
Mais Lycidas le soir compte seul mon troupeau;
Est-ce à de nouveaux soins que je dois me méprendre?
Ah! le plus diligent est toujours le plus tendre.

Dans ce groupe confus de jeunes villageois
N'entends-je pas l'archet sous de rustiques doigts?
L'épousée au milieu de la troupe joyeuse,
Sous un chapeau de fleurs et jamais soucieuse,
S'avance vers le lieu pour la noce apprêté;
La saison fait les frais de la solennité.
Sous ces berceaux rians de verdure nouvelle,
Cette noce en plein air est plus vive et plus belle :
Quel palais, quel banquet paraîtrait plus pompeux!
Et la terre et le ciel se sont parés pour eux:
De la danse à la table et de la table aux danses,
Et la terre gémit sous leurs lourdes cadences;
Le couple qu'en ses nœuds l'hymen a vu vieillir,
De ses anciens transports s'est senti tressaillir;
Dans leurs yeux ranimés l'allégresse pétille,
La noce ne paraît qu'une même famille :
Goûtez ces doux momens, fortunés villageois,
Les nœuds que vous formez sont tous de votre choix :

Le tems resserre encor, sous vos chaumes tranquilles,
Le lien qu'il relâche ou qu'il rompt dans nos villes ;
Pour vous le joug d'hymen semble s'être adouci ;
Le travail loin de vous écarte le souci :
Le nombre des enfans porte ailleurs la détresse ;
Croissant pour vous servir, ils sont votre richesse :
Ainsi dans les forêts un chêne vigoureux
N'est jamais surchargé de ses rameaux nombreux.

Tout grossier que paraît d'esprit et de langage
Au peuple des cités le peuple du village,
L'amour dans les hameaux s'avise quelquefois
D'ingénieux moyens dignes des plus adroits.
Blaise et Silvain brûlaient pour la même bergère ;
Unis, quoique rivaux, ce n'est pas l'ordinaire,
Chaque jour à Chloé des hommages nouveaux :
Pour elle ils dénichaient tarins et francs moineaux,
Dans des prisons d'osier les offraient à leur belle ;
Eux-mêmes, plus captifs, plus assidus près d'elle :
Sous des ombrages frais s'endormait-elle aux champs ?
Ils voudraient dans les airs faire taire les vents ;
Pour elle, en la saison, l'un fauche et l'autre fane :
Rentre-t-elle au jardin, qui pare sa cabane ?
Quelle douce surprise a son œil enchanté !
Où la place était nue, un berceau s'est voûté.
Même accueil de leurs soins était le doux salaire,
Tous deux également traités par la bergère.
On la croira coquette, on s'y connaîtra peu ;
Elle aimait l'un des deux et renfermait son feu.
L'amour, jamais plus vrai que lorsqu'il dissimule,
De tromper deux amans aurait trop de scrupule.

Nos rivaux de concert l'abordèrent un jour :
Soyez franche, Chloé, vous savez notre amour,
Vous connaissez nos vœux, parlez-nous sans mystère,
Chacun de nous vous aime, un seul a dû vous plaire;
Ce serait nous tenir trop long-tems en souci,
Au nom de vos appas déclarez-vous ici :
Volontiers, j'y consens, répond la pastourelle,
A demain, car ma mère en ce moment m'appelle :
Oui, sous les peupliers que baigne ce ruisseau,
Demain je me déclare et devant le hameau.
Demain ! le tems alors semble fuir en arrière :
La belle au rendez-vous arrive la première,
En buse, en rubans neufs, les cheveux ceints de fleurs :
Viennent nos deux bergers, l'un porte ses couleurs ;
Une même guirlande est encor sur sa tête ;
Il a l'air d'un vainqueur dont la palme était prête :
L'autre berger se montre et ne s'est point paré,
C'est un soin qu'Amour prend et néglige à son gré.
Ils attendent tous deux l'aveu de leur maîtresse ;
Mais quoi ! la verra-t-on publier sa tendresse ?
L'aveu devant témoins serait trop indiscret,
Le tête-à-tête même à peine le permet :
Entre les deux bergers, elle avance, s'arrête,
Détache la couronne, ornement de sa tête,
Et la donne au berger vêtu plus simplement,
Pour prendre le feston que portait l'autre amant.
Du reste elle se tait..... Elle prend..... elle donne :
Quel est celui qu'elle aime et que son choix couronne ?
Peut-être que Chloé s'expliqua d'un regard :
Des présens, jeune fille en fait-elle au hasard ?
Prendre de son berger engage la bergère :

Qui que ce soit des deux que la belle préfère,
L'un eut sa main, et l'autre un refus adouci.
Belles, ce n'est qu'à vous de prononcer ici :
La bergère se tut, je me tairai comme elle.

Partez, jeunes guerriers, le devoir vous appelle ;
Partez pour ces remparts dont les angles savans
Formeront nos neveux au grand art des Vaubans.
Ornez de vos drapeaux ces formidables villes,
De tant de légions tour-à-tour les asiles,
Ces écoles de guerre où les chefs, les soldats,
Par d'innocens défis préludent aux combats :
Et la guerre et l'amour si différens d'ivresse (1),
N'appellent sur leurs pas que l'ardente jeunesse :
La souplesse du corps, je ne sais quoi d'altier,
Et ce feu martial dans les yeux du guerrier,
Voilà sur quel écueil la plus sévère échoue ;
Vénus cache Adonis, et c'est Mars qu'elle avoue.
Belles, s'il vous en coûte alors que de vos bras
S'arrachent ces héros pour voler aux combats,
Hors même de ces tems, êtes-vous sans alarmes ?
La France vit jadis dans le métier des armes,
Et l'amour et l'honneur liés des mêmes nœuds ;
Régner, heureux jumeaux, sur des cœurs généreux :
Les guerriers se paraient des couleurs de leurs belles ;
Ils s'enorgueillissaient du nom d'amans fidèles,
Semblables à la fleur dont les rayons dorés,
Par le cours du soleil semblent être attirés,
De ces jeunes héros l'âme ardente et sensible
Suivait de deux beaux yeux l'ascendant invincible ;
Des bataillons entiers de chevaliers amans (2),
Triomphaient

Triomphaient secourus par ces doux talismans ;
Et le myrte fleuri pour les plus intrépides,
Couronnait les Renauds par la main des Armides.
Tels furent autrefois ces Rogers si fameux,
Ces Tancrèdes si fiers qui publiaient leurs feux
De l'aveu des objets qui leur avaient su plaire ;
Tant l'héroïsme alors dispensait du mystère !
Ce tems n'est plus : livrés à d'aveugles desirs,
Nos Paladins nouveaux ont bien d'autres plaisirs ;
Je ne sais quel attrait pour de viles Omphales,
Les retient à leurs pieds dans des chaînes vénales.
Guerriers, vers d'autres nœuds n'est-il plus de retour ?
Quoi ! si jeunes encor, renoncer à l'amour,
Ignorer le bonheur, et dans votre caprice,
Du plus doux des penchans avoir su faire un vice !
Hé bien ! cœurs insensés, dédaignez d'être heureux,
Mais par fierté du moins, osez rompre vos nœuds :
Pour le courage encor, je sais qu'on vous renomme,
Vous vivez dans Capoue et vous combattez Rome ;
Est-ce assez ? Vos aïeux aux combats aguerris,
D'une autre gloire encor n'étaient pas moins épris ;
Si l'honneur vous conduit par ses lois absolues,
Ne l'associez point à des mœurs dissolues,
Français aussi vaillans que l'étaient vos aïeux,
Nés pour vaincre, pour plaire, et pour aimer comme eux.

Mais le tambour qui bat frappe l'air dans la plaine (3),
Et non loin de Neuilli, les nymphes de la Seine,
La tête hors des flots, prêtent l'oreille au bruit ;
Tout un peuple empressé me devance et me suit
Vers l'enceinte où Louis voit sa garde héroïque,

Variant sous des chefs sa marche symétrique,
Former les mouvemens dont le concert précis
Fixe dans les combats les destins indécis.
D'Artois de sa présence embellit cette fête;
Légion helvétique, il marche à votre tête :
Des hommes assemblés que le spectacle est beau,
Quand l'ordre les aligne et préside au tableau!
Ces casques, ces drapeaux, ces guerrières images
Séduisent la jeunesse, enflamment les courages!
Au sortir de la plaine, oubliant l'atelier,
Le novice artisan brûle de guerroyer,
Et par son nom qu'il signe au fond d'une taverne,
Il donne à la patrie un César subalterne :
Tel jadis dans Achille, à la cour de Scyros,
L'aspect seul d'une épée éveilla le héros.

Nouveau bruit des tambours sous le choc des baguettes,
Et dans les bois voisins, écho, tu le répètes :
Le roi part, et déjà, sous ses regards sacrés
Ont repassé ces rangs de bataillons serrés
Qui virent son aïeul, abandonnant Versailles,
Moissonner avec eux ce laurier des batailles,
Qu'aux champs de Fontenoi disputa Cumberland;
Jour de gloire et de deuil! laurier triste et sanglant!
La voix de la victoire en fut presque étouffée;
La branche du cyprès fut le nœud du trophée;
Que de champs dévastés sous l'œil du laboureur
Plaintif, et du soldat détestant la fureur!
De ton cœur, ô Louis, la blessure était vive;
Toi qui sur le laurier voulait enter l'olive,
Toi jaloux seulement d'accorder tes égaux,
Tu voulais des amis et non pas des rivaux.

Encor quelques soleils, et vers ces mêmes sables
Que couvraient vers Paris des guerriers innombrables,
D'autres humains livrés à des soins plus touchans,
D'une marche plus simple entreront dans ces champs.
Demeurons, pour jouir d'un spectacle modeste,
Où doit intervenir la puissance céleste;
Nature, en secondant les soins du laboureur,
Tu parais des combats nous inspirer l'horreur;
Tu ne nourris point l'homme implacable et sauvage,
Comme ces animaux dressés pour le carnage;
Et le fer pour le soc et la faux destiné,
Dans la main du soldat te semble profané.
Tandis que dans ces blés le démon de la guerre
Epargne encor tes dons et respecte la terre,
A l'aspect de ces champs couverts de tes bienfaits,
Ton hymne est dans mon cœur, j'adore et je me tais.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

*

NOTES

DU CHANT V.

Page 48.

(1) Et la guerre et l'amour, si différens d'ivresse.

Ovide dit à peu près de même dans son Art d'Aimer, liv. 1.

Militat omnis amans, et habet sua castra Cupido.

Page 48.

(2) Des bataillons entiers de chevaliers amans.

Don Quichotte, ce roman si agréable d'ailleurs, en tournant en ridicule les mœurs de la Chevalerie, a non-seulement donné atteinte à la galanterie française, mais il a surtout affaibli le respect que les jeunes gens portaient aux femmes; on a vu depuis moins d'amours vraies, moins de passions durables; et de la sorte de vénération superstitieuse que les Français avaient pour leurs maîtresses, ils ont passé insensiblement à l'autre extrémité : au lieu des Renaud et des Roger, on a vu des Bussi-Rabutin et des chevaliers de Grammont.

Page 49.

(3) Mais le tambour qui bat frappe l'air dans la plaine.

La revue du roi se fait dans les premiers jours de mai, à la plaine des Sablons : le roi, à cheval, y passe en revue les deux régimens de ses gardes, après avoir fait faire devant lui les évolutions militaires ; c'est un spectacle pour les dames de la ville dont les voitures forment l'enceinte où se passe la revue ; il s'enrôle beaucoup de jeunes gens ce jour-là.

CHANT VI.

Les fêtes qu'en son cours nous ramène l'année,
Tenaient devant la foi la raison prosternée,
Et détournant nos yeux de ce séjour mortel,
Loin des objets des sens rappelaient l'homme au Ciel;
Voici les seuls momens, voici l'unique fête (1)
Où la religion sur la terre l'arrête;
Le rattache à la vie et met un prix aux soins
Que prend le laboureur pour servir nos besoins:
O toi dont les sueurs, cultivant la semence,
Ont de loin, dans ces champs, préparé l'abondance,
Ministre vigilant du Ciel qui, par tes mains,
Fertilise la terre et nourrit les humains,
Ne viens point à l'autel prier l'Etre suprême;
C'est toi qui vas chercher la religion même
Au milieu de ces champs, temple de l'Eternel
Fermé par l'horizon et voûté par le ciel.
Vers ces lieux où flottaient les enseignes guerrières,
Les zéphyrs n'enflent plus que de saintes bannières;
Les prêtres assemblés au nom d'un Dieu de paix,
A pas respectueux traversent les guérets;
Pour obtenir du Ciel des récoltes propices,
Ils ne versent le lait, ni le sang des génisses;
Mais avec tout le peuple, implorant l'Immortel,
Ils modulent en chœur un hymne solennel;
Le vieillard épuisé dans les travaux rustiques,
Ranime encor sa voix pour s'unir aux cantiques,
Et demande avec zèle une abondance, hélas!

Vaine pour lui peut-être, et qu'il ne verra pas.
Grand Dieu, bénis la terre et tes propres largesses,
Confirme notre espoir placé dans ces richesses,
Prends nos champs sous ta garde, écarte le venin
Qui s'attache aux épis et pénètre leur sein;
Que le froment sacré, nourriture première
N'avorte en nos guérets ni ne tombe en poussière;
Mais qu'un peuple innombrable y trouve le seul bien,
Par qui le pauvre est riche, et sans qui l'or n'est rien.

Quelles vives clartés ont ébloui ma vue!
De quel nouveau Tabor s'élevant dans la nue,
Par les champs de l'éther, loin de nos faibles yeux,
Le Christ est-il déjà remonté dans les cieux!
Vous qu'il a tant aimés et dont il fut le maître,
À des signes nouveaux vous l'allez reconnaître.
Quel vent impétueux! L'esprit du Tout-Puissant
Du ciel, en traits de feu, sur vos têtes descend;
Mortels illuminés, vous en qui Dieu réside,
Pleins du feu qui vous brûle et du Dieu qui vous guide;
Hérauts de l'Eternel, publiez à la fois
Ses prodiges sur vous, et son culte et ses lois;
Courez, dispersez-vous sur différens rivages,
Vous n'aurez pas besoin d'apprendre les langages;
Le Ciel vous a parlé, l'Univers vous entend.

Ils volent et déjà la lumière s'étend;
Cette foule de dieux et d'idoles bizarres,
Nés de nos passions, tous impurs ou barbares,
Des autels que dressa le mensonge insensé,
Tombe au nom d'un seul Dieu sur la terre annoncé,

Qui mit au fond des cœurs ses lois inviolables,
Et le ver du remords dans le sein des coupables.
Les tyrans sont armés; on proscrit en tout lieu,
Et l'on traîne à la mort les députés d'un Dieu:
Mais il les a munis d'une force céleste,
Leur bouche l'annonçait, leur sang versé l'atteste;
Ils meurent, mais la foi trouve d'autres soutiens;
Il renaît sur leur tombe un peuple de Chrétiens.

Loin de ces tems, la Gaule à Teutatès soumise,
Dans la nuit de l'erreur était encore assise;
Le jour va luire enfin: le chêne révéré,
Où long-tems sous l'écorce Ésus fut adoré,
Dépouillé de son Dieu ne voit plus les Druïdes
Ensanglanter son tronc abreuvé d'homicides;
Le Gaulois, abjurant ces meurtres solennels,
Epure son encens à de nouveaux autels;
Le Ciel, belle Clotilde, avait mis sur ta bouche,
Cet art qui persuade et ce charme qui touche;
Ta voix sait détacher par de pressans avis,
Le bandeau de l'erreur sur les yeux de Clovis;
Il voit, et pour jamais ta croyance est la sienne,
Son peuple ouvre les yeux et la France est chrétienne.

Ainsi donc la beauté qui sous les traits si fiers
D'Hélène et de Boulen, ravagea l'Univers,
Qu'on vit en divers tems, ardente à tout confondre,
Porter la guerre à Troie, et le schisme dans Londre,
Exerça sous tes traits un pouvoir précieux,
Qui pour l'Europe encor est un bienfait des Cieux:

Le sang a ruisselé sous les pas des Hélènes,
Et Clotilde abolit les victimes humaines.

Plût au Ciel, de Clovis que ton charme vainqueur
Eût, en ouvrant ses yeux, apprivoisé son cœur!
Plût au Ciel que ce roi, plus jaloux de sa gloire
N'eût point de Tolbiac obscurci la victoire,
Versé le sang des siens et par d'autres excès,
Souillé le nom chrétien et le sceptre français!

La fête qui rappelle à la terre éclairée (2),
Des envoyés d'un Dieu la conquête sacrée,
Mêle au milieu du temple et dans les mêmes jours,
La pompe des autels et le faste des cours;
Valois, pour consacrer la dignité nouvelle
Qui, sur le sein des grands, à nos yeux étincelle,
Prit le plus digne emblême et le plus vénéré,
Celui de l'Esprit saint, signe auguste et sacré,
Que le roi seul dispense et qu'il revêt lui-même:
La naissance est un titre à cet honneur suprême;
Brillante dignité que refusa Faber (3),
Faber, dans ses refus trop modeste ou trop fier,
Qui vit, en l'acceptant, une gloire usurpée,
Ou n'attacha de prix qu'aux honneurs de l'épée.

Vous, qui si près du maître approchez par son choix,
Tournez au bien public le commerce des rois;
En tout tems, en tout lieu ce grand objet pour guide,
Introduisez près d'eux la vérité timide;
Sulli sans fard, Sulli l'honneur de vos pareils,
Ne la présentait point seulement aux conseils:

Faites valoir ses droits avec un zèle extrême,
Au milieu des festins, et parmi les jeux même;
Un mot souvent importe, et l'on sait ce qu'il peut,
Quand la gloire du maître ou votre honneur le veut:
Aimez assez vos rois pour oser leur déplaire;
Qu'un prince ait des amis, les sujets ont un père.

Il est, s'il m'est permis de comparer ici (4)
Un village et la cour, Versaïlle et Salenci,
De plus simples honneurs, une gloire modeste,
Qu'obtient au même tems, parmi le peuple agreste,
La jeune villageoise au maintien sage et doux,
Jugée avec rigueur et par des yeux jaloux,
Intacte en sa conduite et même dans sa race,
Qui, sortant des Baucis en a suivi la trace:
Jadis de Sybaris l'habitant amolli,
Sur la rose couché s'agitait sur un pli;
Elle n'était alors que l'emblême frivole
De cette volupté dont il fit son idole;
Reine de nos jardins, rose aux vives couleurs,
Sois fière désormais d'être le prix des mœurs,
Et de voir éclater tes beautés printanières
Sur le front ingénu des modestes bergères;
Sois plus flattée encor de servir en nos jours,
De couronne aux vertus, que de lit aux amours:
La pomme à la plus belle, a dit l'antique usage;
Un plus heureux a dit: *la rose à la plus sage.*

Pour celle qui l'obtient que ce triomphe est doux!
D'honorer sa vertu l'autel même est jaloux:
Des villages voisins tout le peuple s'empresse;

Quel concours elle excite et quels cris d'allégresse!
C'est le bruit des tambours, c'est celui des mousquets,
Le seigneur la convie à ses propres banquets.
Ah! si tel est le fruit des coutumes publiques,
De resserrer encor les liens politiques,
De quel plus grand pouvoir l'usage est revêtu,
Quand sa voix nous rallie au nom de la vertu!

Fortuné Salenci, dans ta plaisible enceinte,
Les mœurs jusqu'à ce jour n'ont point reçu d'atteinte;
Assassin ni brigand n'est sorti de tes murs;
Les cœurs, de race en race, y sont demeurés purs;
L'âge de fer pour toi n'existe point encore:
Tel en de beaux climats sous l'empire de Flore,
Le Penée arrosait un tranquille vallon,
Où ne soufflait jamais le fougueux aquilon.

Soit que la peur des lois, soit que l'horreur du crime
Arrête le méchant sur le bord de l'abîme,
Il est peu de pervers d'un esprit assez noir,
Pour franchir aussi loin les bornes du devoir:
Mais le crime lui seul fait-il les maux du monde?
Faut-il des ouragans toujours pour troubler l'onde?

Paris, séjour propice aux manéges obscurs,
La fourbe eut de tout tems son dédale en tes murs;
L'homme signe, et dès-lors son astuce médite,
Les moyens d'échapper à sa promesse écrite;
Il n'est qu'un vil trompeur d'autant plus odieux,
Qu'il donne de sa foi des garans spécieux;
Qu'un arrière dessein dans son cœur sacrilége

Contre le créancier lui sert de privilége,
Et qu'il faut que la loi.... Mais quel bruit m'interrompt,
Quel spectacle un moment vient dérider mon front ?
Entendez-vous au loin le fifre, la trompette (5),
Les cris tumultueux que le peuple répète ?
Voyez-vous s'avancer, couverts de noirs manteaux,
Ces roides écuyers juchés sur leurs chevaux ;
Cavalcade peu faite aux marches régulières,
Qui vient parodier nos brigades guerrières,
Et gardant mal les rangs, plus mal les étriers,
Saisit au moindre choc le crin de ses coursiers.
C'est ce corps, dont la plume, instrument de grimoire,
D'un léger débiteur rafraîchit la mémoire ;
Et, par un griffonage autorisé des lois,
Fait trembler l'univers aux bruit de ses exploits.
Sous ces paisibles fronts, voila les Euménides
Que la justice attache aux débiteurs perfides,
Et qu'à jamais Thémis laissait dans les Enfers,
Sans l'infidélité de tant d'hommes pervers.

Venez à mon secours Juvenal et Lucile,
Prêtez-moi ces stilets trempés dans votre bile,
Non pas pour immoler sur l'autel de l'honneur,
Le parjure effronté, ni le vil suborneur :
Un doigt vengeur les montre, et leur fourbe et leurs crimes
Seront assez punis sans le fiel de mes rimes.
J'attaque moins encor ces mortels indigens,
Dont la dette est sans honte en des besoins urgens.
Dans des cœurs que déjà tant de souci consume,
Irais-je donc verser ce surcroît d'amertume ?
Mais l'indignation s'empare de mon cœur,

Quand, du sein du désordre, on prétend à l'honneur :
Puissans, lorsque je vois vos coupables largesses,
Et les gouffres honteux où tombent vos richesses,
Quand je vous vois conduire une vile Phryné
Triomphante sous l'œil de l'hymen consterné,
Affronter sur un as des chances homicides,
Préparer la disette à vos tables splendides;
Par le vent du caprice à toute heure emportés,
Changer tous les hochets de vos frivolités,
Et placer la grandeur en des dépenses vaines,
Qui du Potose même épuiseraient les veines.
Je ne vous dirai point, reculez jusqu'au tems
De ces peuples vantés, vivant de peu, contens,
Riches de leurs vertus et de leurs mœurs frugales,
Nos mœurs en sont trop loin : mais ouvrez nos annales :
Celui de vos aïeux qui pouvait aux combats
Mener plus de vassaux, nourrir plus de soldats,
Passait pour le plus grand; c'était là sa puissance,
Et sa gloire et son luxe et sa magnificence.
On ne le vit jamais envier d'autre éclat,
Il prodiguait ses biens, mais c'était pour l'Etat.
Cependant s'il vous reste une âme encor sensible,
Voyez de vos excès quelle est la suite horrible,
Combien l'oubli de l'ordre engendre de malheurs!
Combien autour de vous il fait verser de pleurs!
L'indigent ouvrier qui languit sans salaire,
Voit ses débiles mains se sécher de misère :
Mais comment de ces maux seriez-vous attendris,
Vous qui de la nature étouffez jusqu'aux cris ?
Vos enfans dépouillés, vos femmes malheureuses,
De vos égaremens victimes si nombreuses,

Dans l'abîme, avec vous, vous les précipitez,
Et l'honnête homme encor vous souffre à ses côtés!
Indulgence inconnue aux peuples helvétiques:
Malheur dans leurs cantons aux débiteurs iniques!
Celui dont le désordre a consumé les biens,
Est privé par l'Etat du droit des citoyens;
Jamais aux grands emplois on ne permet quil monte,
Et nu sur son écueil, son naufrage est sa honte.

L'heureux âge, grand Dieu! que la jeune saison,
Sans passions encor et même sans raison,
Où l'on ne connaît point tous ces tourmens des vices,
Où l'enfant marche en paix loin de ces précipices!
Des plaisirs toujours purs, point de profonds chagrins;
L'homme près du berceau coulant des jours sereins,
Est ce pilote en mer, mais non loin du rivage,
Qui commence son cours sous un ciel sans orage.

Tems fortuné des jeux et des ris ingénus,
Inestimables biens goûtés et méconnus!
Qu'avec rapidité ce bel âge s'envole!
Troupes d'adolescens, peuple aimable et frivole,
Un autre âge à grands pas va s'avancer vers toi,
Des plaisirs qu'il amène, ah! que je prends d'effroi!
Adieu repos, bonheur, âge d'or de la vie,
La coupe de Circé pour toi toujours remplie,
L'ardeur des voluptés, des desirs renaissans,
L'ivresse de ton cœur, l'extase de tes sens,
Crois-moi, ne vaudront point la douce jouissance
De tes premiers plaisirs goûtés dans l'innocence.

O jour de l'écolier, dont jamais le loisir (6)
Assez tôt ne revient au gré de son desir,
Landit! de quel plaisir d'avance tu l'enivres!
De quel œil nonchalant il effleure ses livres!
Jour charmant, quand je songe à tes heureux instans,
Je pense remonter le fleuve de mes ans,
Et mon cœur enchanté, sur sa rive fleurie,
Respire encor l'air pur du matin de la vie!
Avec combien de soin l'enfant impatient,
De loin fait les apprêts de ce jour attrayant!
Du chasseur il essaye et s'ajuste le glaive;
La nuit dans la campagne il caracole en rêve:
De la fête souvent l'esprit trop occupé,
Des pavots du sommeil son œil n'est point trempé:
Mais l'insomnie alors n'est point fille des peines;
Il ne sent point couler un feu lent dans ses veines;
Il veille avec l'espoir, et d'un esprit content
Par avance il jouit des plaisirs qu'il attend.

Comme on voit vers l'hiver les jeunes hirondelles
S'attrouper dans les airs et fuir à tire d'ailes,
Tels partis au matin les pupilles des arts,
Les uns sur des coursiers, les autres dans des chars,
Loin des murs du lycée, ont secoué sans peine
La poussière des bancs pour celle de la plaine.
Que ce jour a d'appas! que le premier coursier,
Fût-il borgne ou rétif plaît au jeune écuyer!
On dirait que déjà d'une ardeur martiale
Il pousse aux champs d'honneur le nouveau Bucéphale.
Tendre essaim de captifs qui pour tout horizon
Ne voyez que les murs d'une docte prison,

L'air est votre élément; dans ces courses champêtres,
Vous reprenez vos droits sous les yeux de vos maîtres.
Hé! quelle fleur dans l'ombre aime à s'épanouir!
Ah! respirez pour croître et courez pour jouir,
La nature et les jeux dans ces champs vous appellent.

L'astre dont les rayons dans l'espace étincellent,
Raccourcissent aux yeux les ombres des objets,
Embrâse le midi de l'ardeur de ses traits,
Plonge et pèse déjà sur la troupe ambulante;
Le terme semble fuir et l'appétit augmente;
On se hâte, on arrive : à l'ombre des ormeaux
Un gazon sert de table, on saisit les morceaux:
Non, le festin dressé dans un palais superbe,
Ne vaudrait point pour eux ce repas pris sur l'herbe.
La troupe rit, folâtre à l'abri des buissons,
Et dans des verres pleins boit l'oubli des leçons;
Ce n'est plus ce breuvage où l'eau surabondante
Ote au vin le montant de sa sève piquante;
Ils boivent le nectar tel qu'il sort des caveaux,
Et repêchent Bacchus qu'on noyait sous les eaux.
L'appétit satisfait, pour des courses légères
On se divise, on part, jeux vifs en sens contraires,
Où l'enfant, par nature ennemi du repos,
A quitté ses habits pour être plus dispos,
Ardente gymnastique où la feinte et l'adresse
Triomphent à l'envi jointes à la vitesse.
Plus loin, sous un bandeau l'enfant demi-caché
Nomme à faux quelque tems celui qui l'a touché;
Du bout d'un doigt malin le jeune essaim l'agace,
Et celui qu'il devine aussitôt prend sa place.

Un nouvel Hyacinthe émule d'Apollon,
Dirige un disque au but marqué dans ce vallon,
Contre terre avec force une balle jetée,
Ailleurs par trente mains rebondit agitée.
Le tems fuit, le jour tombe et ses rayons mourans
Ne luisent presque plus sur ces jeux différens;
On reprend sa monture, et la joyeuse troupe
Retourne vers la ville avec les ris en croupe;
Tout revient satisfait, si ce n'est le coursier,
Qui d'un vain aiguillon pressé par l'écuyer,
Alongeant de fatigue une maigre encolure,
Chemine à pas tardifs et par sa triste allure,
Aux regards des moqueurs montre assez qu'il maudit
Les champs, le cavalier, la course et le Landit.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

NOTES

DU CHANT VI.

Page 53.

(1) Voici les seuls momens, voici l'unique fête.

La fête des Rogations est de toutes les religions, parce qu'elle est de religion naturelle. Voici comme Virgile en parle:

Imprimis venerare Deos, atque annua magnæ,
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno,
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,
Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes.

Surtout hommage aux Dieux, sacrifice à Cérès,
Dès les premiers beaux jours en faveur des guérets;
Tous les ans avec vous que le peuple rustique
S'assemble pour chômer cette fête publique,
Qu'une victime aux champs pour bénir vos travaux,
Soit trois fois promenée autour des blés nouveaux.

Nous faisons aussi trois processions; la première le lundi, et les deux autres les deux jours suivans.

Page 56.

(2) La fête qui rappelle à la terre éclairée.

La réception des cordons bleus se fait ordinairement le premier janvier, le 2 février, et à la Pentecôte.

Henri III, le dernier de la branche des Valois, institua l'ordre du Saint-Esprit que représentait l'ordre de Saint-Michel établi par Louis XI.

Page 56.

(3) **Brillante dignité que refusa Faber.**

On a répété à son sujet un conte populaire, qu'il avait fait pacte avec le diable pour parvenir aux honneurs militaires, et qu'on l'avait trouvé un jour dans sa chambre au pied de son lit le cou tordu. Si on l'eût accusé de sortilége de son vivant, comme ce laboureur des environs de l'ancienne Rome, celui-ci répondit, mes bras sont tous mes enchantemens, Faber eût pu répondre dans un autre sens, mon bras a tout fait. De tous les tems les hommes ont cru si difficile de parvenir avec le mérite dépourvu de naissance, qu'ils ont cherché dans les fables les plus ridicules des causes surnaturelles à l'élévation des hommes obscurs.

Page 57.

(4) **Il est, s'il m'est permis de comparer ici.**

L'usage fondé par S. Médard, évêque de Soissons, de couronner la Rosière, a reçu plus d'éclat par M. Pelletier de Morfontaine, intendant de cette généralité; il a affecté une rente de quarante écus pour chaque Rosière.

Les mœurs du village de Salenci respirent l'innocence, la simplicité des premiers âges. Voici un exemple de désintéressement unique peut-être parmi des paysans. Un jour M. de Morfontaine, après la cérémonie de la Rosière, demanda aux habitans en quoi il pourrait leur être utile, nous ne demandons rien, répondirent-ils? Nous cultivons de notre mieux (et en effet toutes les terres de ce petit pays sont cultivées à bras au lieu de charrue); si vous jugez, ajoutèrent-ils, que nous ne payons pas assez, nous ferons de nouveaux efforts pour cultiver encore mieux et pour être plus à portée de payer les impositions. Effectivement depuis neuf ans ils n'ont présenté aucune requête.

Cette anecdote m'a été communiquée par M. de Morfontaine lui-même; il a vu, en administrateur, combien les mœurs de ce village étaient intéressantes et devaient être encouragées, et il a protégé la fête de la Rose.

Les Salenciens sont les Troglodites modernes ; ils se regardent comme la même famille : quelqu'un du bourg est-il malade, les autres le secourent avec une affection toute fraternelle. Ces mœurs sont circonscrites dans ce petit territoire ; les paysans des villages voisins ne ressemblent point à ceux-ci et ne sont que des paysans vulgaires tels qu'on en voit partout.

Depuis quelques années madame la comtesse de Ségur, à Romainville, et madame la comtesse du Roure à Louville, ont établi des fêtes de Rosières.

Monsieur et madame Elie de Beaumont ont institué au village de Canon la fête des Bonnes Gens ; et pour présenter le triomphe de la vertu dans les deux périodes opposées de la vie, ce sont de vieilles gens et de jeunes personnes qu'on couronne tous les ans et tour-à-tour.

Il est pourtant à desirer peut-être que ces établissemens si louables ne soient pas trop multipliés ; ils dégénéreraient bientôt en pures cérémonies, et dès lors ne signifieraient plus rien.

Par exemple, on ne distribue à l'église le pain béni que pour montrer tous les hommes mangeant à la même table, et les rappeler ainsi à l'égalité. Mais l'esprit de cette distribution s'est perdu, parce qu'elle est devenue cérémonie ; et n'est-il pas contre cet esprit que l'on donne les parts les plus grosses au seigneur ou aux plus considérables ? L'égalité devrait au moins régner dans la distribution, ou n'être détruite qu'en faveur du pauvre.

Page 59.

(5) Entendez-vous au loin le fifre, la trompette.

Cette cavalcade passe dans Paris le lendemain de la Trinité. Elle est composée des huissiers à cheval et à verge et des huissiers-priseurs. Ils vont chez le prévôt de Paris, chez le premier président, le lieutenant civil, et les principaux magistrats : cette cérémonie qui a l'air d'une fête, est un tocsin sonné dans le public, pour que les particuliers qui auraient à se plaindre de mauvaises manœuvres de la part de quelque huissier, viennent le dénoncer

au lieutenant civil, qui, le lendemain, fait droit sur les plaintes reçues.

Page 62.

(6) O jour de l'écolier, dont jamais le loisir.

Les écoliers de l'Université de Paris appellent *Landit*, le jour de congé qu'on leur donne le premier lundi d'après la Saint-Bernabé. Le mot Landit doit s'écrire avec un *t* et non sans *t*, comme on le trouve en plusieurs dictionnaires. Il vient du latin *indictum*, c'est-à-dire *lieu et jour indiqués*. Lorsqu'on eut apporté en France du bois de la vraie croix, l'évêque de Paris, pour faire voir cette relique au peuple, établit un *indict* annuel dans la plaine Saint-Denis.

Il s'établit depuis dans la ville une foire franche, où le recteur allait en procession. Les écoliers et les régens l'accompagnaient à cheval. C'était à cette foire que se vendait le parchemin; mais l'usage du papier la fit abolir, et la fête du Landit est restée aux écoliers.

CHANT VII.

En chantant la saison et l'usage fidèle
Qu'elle amène pour nous et qui fuit avec elle,
Ma Muse tour-à-tour vient frapper de ses chants,
Les murs sourds de la ville et les échos des champs;
L'opulent citadin sur les champs et la ville,
Partage ainsi sa vie inquiète ou tranquille;
Il ne pourrait encor, affranchi de tout soin,
Chercher pour ses loisirs ses domaines au loin :
Mais dans des jours de fête il vient, par intervalles,
Respirer les parfums des richesses rurales,
Et sur des bords charmans, mais voisins des cités,
De Flore et de Palès contempler les beautés.

Edifices épars aux rives de la Seine,
Ornement de Berci, d'Atys ou de Surêne,
Que j'aime à découvrir le long de ces coteaux,
Vos faîtes dominans sur ces humbles hameaux!
Je me dis, l'indigent n'est pas sans assistance,
Puisqu'il est si voisin de l'heureuse opulence :
Pourrait-elle souffrir que de tristes échos
Vinssent du malheureux lui porter les sanglots?

J'arrive en ces palais par des routes battues,
D'un ombrage agréable aux deux bords revêtues;
Jamais en plus grand nombre on ne se rassembla,
Et par le mouvement la ville est encor là.
Mais au coin de ce bois la driade folâtre
M'indique avec le doigt les apprêts d'un théâtre;

Un spectacle attendu! grande affaire en nos jours ;
Où ces jeux de la ville ont gagné les faubourgs,
Où, sur d'obscurs tréteaux, criant à perdre haleine,
Le bourgeois, l'artisan se piète ou se démène,
Outrage de son mieux Melpomène et sa sœur,
Et rodomont chez l'une, et chez l'autre farceur.....
Ici ce sont acteurs d'une plus haute espèce,
Des comtes et marquis ailleurs que dans la pièce,
Qui sauront un peu mieux divertir ou toucher,
Et montant sur la planche, un peu moins y broncher.
Ce sont des courtisans que leur genre de vie
Et le masque des cours style à la comédie :
Le noble, qui jadis de nos goûts fut si loin,
Vécut dans l'ignorance, un faucon sur le poing,
Et dut taxer Adam d'un excès de démence,
D'avoir porté la main à l'arbre de science,
Aujourd'hui plus instruit et pour les arts formé,
Cherche à mettre en son jeu de l'âme à jour nommé.
Sur le front de l'actrice une rougeur s'allume,
Etrangère pudeur qui n'est pas du costume,
Amoureuse empruntée et mannequin décent,
Son embarras lui donne un air intéressant.
Belles, vous avez dû vous attendre aux suffrages ;
Les applaudissemens sont ici des hommages :
Mais qui sait si l'amour qui vous parle en ces jeux,
N'apprivoisera point votre honneur ombrageux ?
Avec les traits du dieu c'est trop jouer peut-être,
La scène est son domaine, et l'acteur cache un traître.

Après ce mouvement ce sont d'autres loisirs :
La retraite a son tour, le calme a ses plaisirs,

Le jour est partagé : du tems qui nous entraîne,
Sur un cercle de fleurs l'aiguille se promène.
Pour rendre à chaque belle hommage en son réduit,
Vingt galans le matin font leur ronde sans bruit;
Le ciseau de la mode ici moins exigeante,
Elagua des habits l'ampleur toujours gênante :
D'un corsage élancé les gracieux contours,
Se dessinent bien mieux sous de lestes atours,
Et ces jeunes objets, une fleur sur leurs têtes,
Armés à la légère, en font plus de conquêtes.
Thémire en Amazone, au sortir du diné,
Monte sous cet ombrage un coursier pomponné,
Et dans l'art du centaure, Eglé moins affermie,
Sur le dos d'un ânon fait son académie.
On est rentré; Doris sous ses agiles doigts
Marie un luth sonore aux accens de sa voix;
C'est quelque vieux roman à touchante aventure,
Ou même ces vers-ci dont on fait la lecture.
Cloris demi-courbée, une aiguille à la main,
En feignant d'écouter, nuance ce dessin;
Un entretien succède, et l'esprit dans les villes,
Dérouté par le cours des visites stériles,
Plus libre à la campagne, à lui-même se rend,
Et s'étend d'autant plus que le cercle est moins grand.
La campagne admet tout, l'amusement, l'étude,
L'exercice, les arts, la douce solitude :
Là, les rapports connus et d'esprit et d'humeur,
Hâtent les amitiés, comme un fruit de primeur;
Mais ce commerce aussi sur les défauts éclaire,
Il fait bientôt percer les traits du caractère,
Et découvre de face un visage hideux,
Dont le profil menteur avait trompé nos yeux.

Vous qui voulez aux champs couler des jours tranquilles,
Arrachez ces chardons autour de vos asiles,
N'admettez.... Mais on ouvre, on appelle au festin,
Chacun adroitement se choisit son voisin :
De la cire qui luit les douces étincelles
Donnent une clarté propice au teint des belles;
Toujours de préférence à ces banquets du soir,
D'un front épanoui la gaîté vient s'asseoir;
La table offre partout de pareilles délices,
La campagne offre plus : c'est dans ces doux hospices,
C'est sous les mêmes toits que le sommeil est pris,
Et que la convenance a marqué les logis.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leurs cours silencieux;
Du disque de Phœbé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux,
Des différens objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer;
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :

Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Heureux qui s'élevant aux principes des choses,
Eclaircira le voile étendu sur les causes,
Dira comment cet astre en son cours inégal,
A la voûte des cieux si paisible fanal,
Qu'on voit si près de nous dans l'ordre planétaire,
Paraître s'approcher par amour pour la terre,
Soulève l'Océan, produit du haut des airs,
Par accès réguliers cette fièvre des mers,
Et comment l'Océan, qui submergeait la plage,
Décroissant par degrés, laisse à nu le rivage.
Hélas! d'une ombre épaisse aux yeux les plus perçans,
La nature a caché ses secrets agissans:
L'homme né pour l'erreur, comme pour l'ignorance,
N'est jamais, pour bien voir, à la juste distance;
Trop près de lui, trop loin de la chaîne du tout,
Son orgueil cependant croit en tenir un bout;
Et quoiqu'environné du faux jour des problêmes,
Il prend pour vérités d'ingénieux systêmes,
Où son esprit séduit par ses rêves divers,
Refait par impuissance et l'homme et l'univers.

Le peuple qui du moins satisfait de son être,
Ne se fatigue point à vouloir trop connaître,
Va chercher de Paris les superbes contours,
Ces chemins si rians aplanis dans nos jours (1),
Ou ces remparts jadis tout hérissés de lances,
Aujourd'hui le séjour et des jeux et des danses.
Ces chemins chaque jour arrosés, rafraîchis,

Portent moins de poussière à ces ormes blanchis;
De Bacchus en passant je vois pendre le lierre,
Sous le nom de *cafés* trente maisons de verre,
Où l'on vient savourer, et surtout sur le tard,
De ces poisons permis qu'on prend pour du nectar.
Sur un banc, dans un coin, la chanteuse montée,
Glapit une ariette assez mal écoutée,
Un Amphion en guêtre, au dehors sous l'ormeau,
D'une bannière en place étalant le tableau,
Lamente sous l'archet quelque chanson tragique;
Un porteur de billets, un robuste empirique,
Vont criant à l'envi, chacun de leur côté,
L'un, je vends la fortune, et l'autre, la santé.
Voyez-vous ces farceurs errans sur une estrade,
Arlequins, spadassins, leur burlesque boutade,
Leurs scènes en plein vent et leurs jeux fescennins;
Plus loin spectacle en boîte et peuplé d'acteurs nains,
Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme,
Où l'on voit par des trous les héros qu'on renomme.
Ailleurs, sous un cristal que l'art a façonné,
L'objet grandit aux yeux de l'enfant étonné;
Sur ses pieds il se hausse et l'œil contre le verre,
Il voyage, il observe : autres cieux, autre terre,
Il voit des feux d'Etna les brûlans réservoirs,
Londres, l'Escurial, la Chine et ses comptoirs,
Les murs de Constantin, le tombeau du Prophète,
Et les profondes mers au fond d'une cassette.

Cependant mille chars sur deux files roulans,
Venans et retournans et traînés à pas lents,
Foulent de nos remparts la plus vaste avenue.

Vous, zélés partisans de la grâce ingénue,
Sur le devant des chars jetez d'abord les yeux,
C'est là que vous verrez les chefs-d'œuvre des cieux,
Que Lise, avant l'hymen, au printems de son âge,
Naïve en ses regards, et svelte de corsage,
Ignorant de l'amour la peine et les plaisirs,
D'un air calme et distrait allume les desirs.

Ce chemin d'un côté mène à ce bois rustique,
Où l'on voit vers Longchamp, par un usage antique,
Pendant des jours sacrés et voisins des zéphyrs,
La jeunesse indévote égayer ses loisirs :
Et de l'autre il conduit vers ces bords où la Seine
Aux jeux des matelots quelquefois sert d'arène :
Montés sur leurs esquifs, œil fier, jarrets tendus,
S'avancent deux lutteurs l'un de l'autre attendus ;
Chacun d'eux présentant sa poitrine roidie,
S'entr'appuie une lance en fleuret arrondie ;
La barque en mouvement sous la main du rameur,
Entre ces assaillans redouble la vigueur,
Chaque esquif passe, fuit, rend leurs efforts stériles,
Les sépare avec force et les laisse immobiles ;
Plus souvent en adresse un des deux surpassé,
Chancelle et dans les flots par l'autre est renversé ;
Sonnez trompette, on bat des mains pendant l'aubade,
Et d'un air triomphant le vainqueur boit rasade.

Rome, voilà les jeux qu'il fallait inventer,
Et non ces jeux cruels qu'on te vit présenter,
Où le gladiateur dans une horrible escrime,
Egorgeant le vaincu, s'honorait de son crime,

Où le sang, au milieu des applaudissemens,
Coulait à si vil prix pour tes amusemens.

Pour servir d'intermède à nos joûtes nautiques,
Au bord de l'eau j'ai vu des farces aquatiques,
D'un burlesque tréteau dressé parmi des joncs,
Plusieurs s'escamotaient volubiles plongeons :
Des querelleurs tournaient d'une audace unanime,
Contre un juge de paix leur fureur pantomime,
Et noyaient la justice en habit solennel,
Aux éclats convulsifs d'un rire universel.

Frivoles passe-tems pour qui le peuple oublie
Des tableaux les plus doux la nature embellie.
Oh ! combien j'aime à voir, tant que l'œil peut porter,
De ce beau fleuve au loin le canal serpenter,
Et vers l'extrémité de ce dédale humide,
L'horizon se confondre avec son cours limpide !
Ces flots suivis des flots sur ces bords ravissans,
Même sans m'y plonger, ont rafraîchi mes sens.

Élément d'où Thalès fait sortir la nature,
Emule du soleil dans les biens sans mesure,
Que tous deux à l'envi vous versez à la fois,
O toi, du feu central l'assidu contrepoids (2),
Sans qui ce globe entier, inactive matière,
Ne serait qu'un amas de cendre et de poussière,
Et l'air qu'un morne espace où le nitre arrêté
Porterait la froidure avec l'aridité ;
Eau nécessaire à l'homme, à sa frêle existence,
Où ne ressent-on point ta féconde influence ?

Tu pénètres la terre et les corps les plus durs;
En mer autour du globe, en fleuve entre nos murs,
En source dans la roche, en vapeur dans la nue,
En ruisseaux dans nos champs et partout répandue,
Semblable pour la terre au Méandre empourpré,
Du sang qui nous anime en nos veines filtré;
Des fruits par le soleil chaque espèce est mûrie,
Mais tu dissous les sels dont leur sève est nourrie:
Tu ne pourrais tarir sans nous glacer d'effroi.
L'être animé, la plante expireraient sans toi;
Tu nourris, tu guéris; plus d'un mont qu'on renomme
T'épanche de son sein pour le secours de l'homme;
Tu roules avec toi des trésors de santé,
Préférables cent fois à l'or tant souhaité,
Dont s'enrichit ailleurs ton sable et ton rivage,
Sous les noms de l'Hermus, du Pactole et du Tage.

Mais j'aperçois l'Ennui, ce vieillard impotent,
Adroit à se glisser, quoiqu'il marche en boitant:
D'un ris faux et sournois voyant que je médite
D'étendre mon sujet par delà sa limite;
Il rôde autour de moi pour souffler sur mes vers:
Fuis loin, monstre glacé, plus froid que les hivers,
Qui bâilles, fais bâiller, sommeil pesant, mort lente:
Mon Apollon va faire une pause prudente,
Entre l'eau des courans qui nous sert tous les jours,
Et celle qu'Esculape appelle à nos secours.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT VII.

Page 73.

(1) Ces chemins si rians aplanis dans nos jours.

C'est sous la prévôté de M. de Viarme, que les nouveaux boulevarts ont été commencés ; il est bien à desirer qu'on ne gâte pas avec des maisons la variété des points de vue qu'ils présentent.

Page 76.

(2) O toi, du feu central l'assidu contrepoids.

L'eau n'est le contrepoids que du feu élémentaire ; car, dans les volcans, c'est elle au contraire qui, par un effet de l'antipathie qui est entre les deux élémens, occasionne les chocs, donne plus de violence au feu, et produit les explosions.

CHANT VIII.

Sur le chemin battu par les chars que la brigue
Fait rouler jour et nuit au séjour de l'intrigue,
Près de la Seine, au pied d'un terrain montueux,
De verdure ombragé, dont l'aspect rit aux yeux,
Il est des réservoirs et des sources publiques,
D'où jaillissent pour nous des ondes métalliques;
C'est là que le mortel débile et languissant
Boit à des tems prescrits un filtre bienfaisant,
Toutefois moins vanté que ces ondes lointaines
Que versent de leur sein vingt célèbres fontaines,
Les unes à flots clairs, pareilles au cristal,
Les autres dont les eaux empreintes du métal,
Fument des feux sauveurs que la source recèle.
Des monts de l'Ibérie aux rives de l'Andelle,
Des roches de Plombière aux cîmes du Mont-d'Or,
La nature a placé ce liquide trésor,
Et de la guérison ces dépôts salutaires:
Qui me dévoilera ces lois et ces mystères ?
Par quel secret principe on voit les minéraux,
Et le soufre s'unir avec le sel des eaux;
Comment notre santé sort ainsi du fluide;
A quel foyer central le mouvement rapide
Entretient la chaleur de ces flots bouillonnans;
Quelle vertu, féconde en secours étonnans,
Referme la blessure et raffermit la fibre,
Au cerveau rend la force, au sang un cours plus libre,
Des sucs plus agissans aux oisifs intestins,
Dissout ce levain même endurci dans nos reins,

Dilate le poumon, et dans un sein stérile,
Rend au vœu de l'hymen la nature docile?

La secourable nymphe au teint ferrugineux,
Se cache sous des rocs et des monts caverneux;
Jadis la Béotie, en oracles féconde,
Dans ses antres, dit-on, vit bouillonner une onde,
Qui de même, empruntant les vapeurs des métaux,
De ceux qui s'y plongeaient enivrait les cerveaux;
L'imposture imita ce transport frénétique,
L'érigea dans la Grèce en fureur prophétique;
Et, pour s'assujettir les mortels inquiets,
Attacha le prodige à de simples effets.
La nature agissait, et ces lois assidues,
Même en s'accomplissant, parurent suspendues;
L'ignorant fut crédule, et toujours à ses yeux,
Plus on fut hors de l'homme, et plus on tint des dieux.
Les Sibylles en proie à des fureurs soudaines,
N'ont point mis leurs trépieds au bord de nos fontaines,
Par de salubres eaux le malade humecté,
Au lieu de la démence, y puise la santé;
Tel même qui déjà touchait l'eau du Cocyte,
A ces bains envoyé, s'y plonge et ressuscite.
Là paraît le guerrier blessé dans les combats,
Par de longues douleurs racheté du trépas;
Il trempe un bras débile en une eau secourable,
Non comme dans le Styx, pour être invulnérable,
Mais pour courir encor où le péril l'attend:
Je vois auprès de lui Lise se lamentant,
Rose décolorée et qui vient languissante,
Refleurir dans le sein de cette eau bienfaisante;

Un

Un hypocondre Anglais de son spleen consumé,
Un livide Espagnol par la bile enflammé,
Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
Les vaporeux titrés, les vaporeux sans titre.
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'infirmes humains;
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade :
Il est des maux d'emprunt, des langueurs de parade,
Un peuple féminin que Sénac fatigué,
Exprès pour s'en défaire, aux bains a relégué :
D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire,
Humecter tous les ans leur chef visionnaire;
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui,
Sans songer au secret d'en préserver autrui.

Toutefois, au milieu de ces fous aquatiques,
Sont esprits amusans, charmantes lunatiques,
Qui, malades par air, faites pour le plaisir,
Se départent souvent du projet de languir :
Un nouveau Céladon a suivi sa bergère,
Céliante alléguant un mal anniversaire,
Et pour fuir par semestre un importun mari,
Dans l'onde, autre Syrinx, a cherché cet abri :
C'est souvent l'amitié sensible avec courage,
Qui sert le cacochyme et se met du voyage.
Des fontaines de Spa que l'on boive les eaux,
Là par vanité même on se croit tous égaux :
Tout est comte ou baron; le bourgeois de la veille
Sent de ces noms flatteurs chatouiller son oreille;
Mais les mêmes secours qu'ensemble on a cherchés,
Sont le plus doux lien des esprits rapprochés;

On s'unit aussitôt, et sans préliminaires,
Le besoin rend égaux, les infirmes sont frères;
L'aimable liberté vers ces antres pierreux,
Sous des habits flottans se promène avec eux;
L'espérance y paraît d'un air encor timide,
Et c'est là qu'Esculape est sans barbe et sans ride.

Un sable dans la main, le régime attentif
Partage les momens de tout ce peuple oisif;
Au sein de l'eau thermale au matin l'on se plonge,
On dispose ses sens aux vapeurs d'un doux songe;
Aux heures du repas tout est sain dans les mets,
Et l'austère hygiène écarte les excès;
La sagesse concourt aux bienfaits de la source;
Point de veilles surtout; jamais du char de l'Ourse
Le timon renversé s'enfuyant dans les cieux,
N'a vu debout l'infirme en ces paisibles lieux:
Trop heureux si le jeu n'y soufflait la ruine,
Si tant d'aventuriers, vrais oiseaux de rapine,
Pleins de l'espoir du gain, autour des tapis verts,
Ne fondaient tout-à-coup de vingt pays divers;
Si le malade aux maux n'était bien moins en proie,
Qu'aux serres des vautours que l'avarice envoie;
Faut-il qu'aux lieux où l'homme a cherché la santé,
Il porte avec son mal un mal plus indompté ?
O passion du jeu! hé quoi! l'homme en délire (1),
Même avec ses hochets se blesse et se déchire.

La fortune du moins sourit aux habitans
De ces sauvages monts si peuplés dans ces tems;
Les voyageurs que suit la richesse superbe,
Toujours de l'abondance y laissent quelque gerbe,

Et l'heureux montagnard vit jusqu'à leur retour
Des biens qu'ils ont versés le tems de leur séjour.
On a vu dans ces lieux une main tutélaire
S'ouvrir plus d'une fois pour doter la misère,
Pour servir le mortel par le sort oublié :
Hé! quel serait le cœur que n'émût de pitié
L'indigent presque nu dans le creux des montagnes,
Et ces tristes côtés du tableau des campagnes?
Non, non, l'humanité n'a point perdu ses droits,
Ne nous en plaignons point : assez d'écrivains froids
Me semblent imiter ces pleureuses antiques,
Dont Rome soudoyait les sanglots emphatiques.
Loin ces auteurs plaintifs, sans cesse découvrant
Tout ce que l'infortune a de plus déchirant,
Et de qui la pitié seulement en surface,
Est moins un sentiment qu'une vaine grimace!
Je n'irai point comme eux en de tristes écrits,
Sonder plus d'une plaie et répéter des cris :
Ne montrons les malheurs qu'à travers l'assistance;
Peignons moins les mortels courbés sous la souffrance,
Peignons moins de leurs maux l'affreuse pesanteur,
Que leur état changé par un bras protecteur;
La leçon sortira de la métamorphose,
Et je croirai du pauvre avoir plaidé la cause.

Vers Forge un malheureux de douleurs accablé,
Languissait dans un bois sous un chaume isolé :
Le toit rompu laissait à découvert sa hutte
Aux ardeurs du soleil, à la froidure en butte;
Ses enfans, sa compagne, en ce repaire affreux,
Logeaient depuis long-tems la détresse avec eux;

Le travail de ses bras était tout son partage :
Mais infirme, perclus, il languit avant l'âge.
Où serait sa ressource? elle n'était qu'aux champs;
De larmes quelquefois il baignait ses enfans,
Les pressait sur son cœur, et dans sa plainte amère :
Je supporte mes maux, mais non votre misère,
Disait-il, chers enfans, faut-il vous voir souffrir!
Faut-il sentir vos maux et ne pouvoir mourir!
Leur mère quelquefois, par des secours fidèles,
Modérait de leur faim les angoisses mortelles,
A leurs besoins, hélas! secours trop inégaux.
Il est donc des humains, qui, pour sortir des maux,
Attendent le trépas et n'ont point d'autre issue!
La hutte étroite et basse à peine est aperçue,
Elle le fut pourtant. Un bruit de chars au loin
Fait sortir ces enfans, tout hâves de besoin :
Vers ce lieu dont la peine était l'unique hôtesse,
Le Ciel guidait les pas d'une jeune princesse *;
Son rang en montrait mieux sa belle âme au grand jour;
La vertu prit ses traits pour fixer notre amour.
Sur ces infortunés elle a porté la vue,
Son cœur est attendri, sa course est suspendue;
Elle sait arrêter sur ces tristes objets,
Des yeux accoutumés aux fastes des palais.
A l'aspect du malheur ses mains compâtissantes
Font déjà passer l'or dans leurs mains indigentes;
L'or leur est inconnu. Ces malheureux sans voix
Tournaient et retournaient ce métal sous leurs doigts :
Comme eux vous l'ignoriez, mortels du premier âge;

* Madame la duchesse de Chartres.

Mais ici, par misère on n'en sait point l'usage.
Leur sort n'est qu'adouci, tu voulais le changer,
Princesse, un mot suffit, ta gloire est d'y songer.
Qui sont-ils ? d'où leur vient cet excès de disgrâces ?
Tu veux, versant tes dons, savoir où tu les places :
Des hameaux consultés la voix parlait pour eux,
Ton intérêt redouble envers ces malheureux;
La vertu dans leur sort! l'honneur dans la misère!
La pitié les servait, l'estime va plus faire :
Où sera leur séjour ? l'endroit est à leur choix;
Qu'ils veuillent habiter le village ou les bois,
Leur maison sera prête, ou bien leur ermitage;
Ils préfèrent des bois la demeure sauvage,
Tant l'habitude agit et souvent nous rend chers
Les lieux qui sont témoins des maux qu'on a soufferts!
Les ordres sont donnés, mais pour un toit modeste;
Aucune ombre de luxe, aucun présent funeste,
Rien qui corrompe enfin leurs regards ni leurs cœurs;
Tout y sera conforme à de champêtres mœurs.
Le nouveau toit s'élève assez près de la hutte,
Une haie est au bord d'un ruisseau dont la chute
Arrose le terrain qu'on destine au verger :
Celle dont la bonté daigne les protéger,
Celle qu'en si haut rang la fortune a fait naître,
A su pourvoir à tout dans ce logis champêtre :
L'âtre en voûte où les feux doivent dorer le pain,
En gonflera la pâte à l'aide du levain;
Déjà dans le jardin une vigne serpente,
La génisse mugit, la volatille chante,
Et le fuseau garni de la laine ou du lin,
Pour tourner sous le fil n'attend plus que la main.

O vous! à qui l'enclos de ce rustique asile
Sous la loi du travail, assure un sort tranquille,
La sinistre lueur de votre astre en courroux,
N'est plus sur votre tête et s'enfuit loin de vous;
Pour montrer que déjà votre demeure est prête,
Un feuillage léger est placé sur le faîte;
Les clés sont dans vos mains; venez hors d'un réduit
Où se réfugieront les oiseaux de la nuit,
Perdre le souvenir d'une peine récente,
Sous l'abri fortuné que le Ciel vous présente.

Mais au nouveau séjour qu'on vient de préparer,
Avant leur bienfaitrice aucun d'eux n'ose entrer;
Leur zèle à ses bontés jaloux de rendre grâce,
Attend que dans le bois la princesse repasse;
Ils offriront du moins à ses yeux satisfaits
Le spectacle touchant des heureux qu'elle a faits.
On l'annonce, elle vient, leurs cœurs l'ont prévenue,
Et vers elle ont volé du plus loin qu'ils l'ont vue.
Devant leur premier toit les voilà rassemblés;
L'un d'eux, parmi des fleurs, lui présente les clés:
Ah! nous vous devons tout, s'écria-t-il, princesse,
Mais agréez encor le desir qui nous presse;
Un bien manque à vos dons, ne le refusez pas.
Honorez notre asile en y portant vos pas.
Leurs vœux sont exaucés: la princesse entre, ils suivent:
Elle voit son ouvrage, ils périssaient, ils vivent!
Pénétrés de respect, comblés de sa faveur,
Ils tombent aux genoux de leur ange sauveur.
Grands, quel plus doux hommage aurait pour vous des charmes?
Votre plus beau destin est d'essuyer des larmes.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT VIII.

Page 82.

(1) O passion du jeu! hé quoi! l'homme en délire.

Il existe tant d'anecdotes sur le jeu, honteuses pour l'humanité, qu'on en doit être plus attentif à consacrer celles qui lui font honneur, et qui seront toujours si rares.

Un officier au siége d'Oudenarde jouait avec son colonel; celui-ci perdait dans une nuit presque toute sa fortune qui pouvait se monter à un million; il ne lui restait plus que le fonds de 800 liv. de rente. Dépité contre sa mauvaise étoile, il veut la braver jusqu'au bout en jouant le reste de son bien. L'officier lui propose de jouer à pair ou non tout ce qu'il venait de lui gagner, à la réserve de 24,000 livres contre les 800 livres qui lui restaient. Le colonel accepte; l'officier tire de sa poche des pièces de monnaie. *Pair ou non*, dit-il; le colonel hésite quelque tems sur le monosyllabe d'où dépend la ruine complète ou le rétablissement de sa fortune; enfin il dit *non*. *Vous avez gagné*, dit le capitaine en remettant dans sa poche, sans les montrer, les pièces de monnaie qui étaient en nombre pair.

Quel beau mensonge que celui qui non-seulement rend à un homme sa fortune, mais qui le dispense encore de la reconnaissance, et le sert ainsi dans ses biens et dans son amour-propre!

CHANT IX.

J'AIME la profondeur dès antiques forêts,
La vieillesse robuste et les pompeux sommets
Des chênes dont, sans nous, la nature et les âges,
Si haut sur notre tête ont cintré les feuillages;
On respire en ces bois sombres, majestueux,
Je ne sais quoi d'auguste et de religieux:
C'est sans doute l'aspect de ces lieux de mystère,
C'est leur profond silence et leur paix solitaire,
Qui fit croire long-tems chez le peuple Gaulois,
Que les dieux ne parlaient que dans le fond des bois.
Mais l'homme est inégal à leur vaste étendue;
Elle lasse ses pas, elle échappe à sa vue;
Humble atôme perdu sur un si grand terrain,
Même au milieu du parc dont il est souverain;
Voyageur seulement sur d'immenses surfaces,
L'homme n'est possesseur qu'en de petits espaces,
Au-dela de ses sens jamais il ne jouit;
S'il acquiert trop au loin, son domaine le fuit:
Ainsi, fier par instinct, mais prudent par faiblesse,
Lui-même il circonscrit l'espace qu'il se laisse;
Il vient sur peu d'arpens qu'il aime à partager,
Dessiner un jardin, cultiver un verger;
Il met à ces objets ses soins, ses complaisances,
Epie en la saison le réveil des semences,
Et parsemant de fleurs le clos qu'il a planté,
Il étend le terrain par la diversité.

Peut-être dans nos jours le goût de l'industrie,

Pour la variété prend la bizarrerie.
Dans de vastes jardins l'Anglais offre aux regards,
Ce que la terre ailleurs ne présente qu'épars,
Et sur un sol étroit, en dépit de l'obstacle,
Le Français est jaloux de montrer ce spectacle.
Qui ne rirait de voir ce grotesque tableau,
Des cabarets sans vin, des rivières sans eau,
Un pont sur une ornière, un mont fait à la pelle,
Des moulins, qui dans l'air ne battent que d'une aile,
Dans d'inutiles prés des vaches de carton,
Un clocher sans chapelle, et des forts sans canon,
Des rochers de sapin et de neuves ruines,
Un gazon cultivé près d'un buisson d'épines,
Et des échantillons de champs d'orge et de blé,
Et dans un coin de terre, un pays rassemblé!

Agréables jardins et vous vertes prairies,
Partagez mes regards, mes pas, mes rêveries;
Je ne suis ni ce fou, qui de bizarre humeur,
Reclus dans son bosquet, végète avec sa fleur,
Ni cet autre insensé, ne respirant qu'en plaines,
Qui préfère à l'œillet l'odeur des marjolaines.
Je me plais au milieu d'un clos délicieux,
Où la fleur autrefois monotone à nos yeux,
S'est des couleurs du prisme aujourd'hui revêtue,
Où l'homme qui l'élève et qui la perpétue,
Enrichit la nature en suivant ses leçons,
Et surprend ses secrets pour varier ses dons.

De jour en jour la terre ajoute à ses largesses:
Flore a renouvelé les festons de ses tresses;

Le chèvrefeuil s'enlace autour des arbrisseaux,
Emaille le treillage et pend à des berceaux :
Où j'ai vu le lilas et l'anémone éclore,
L'œillet s'épanouit, la rose se colore,
Le lis entre les fleurs ce qu'est le chêne aux bois,
S'énorgueillit d'orner l'écusson de nos rois,
Et de l'automne encor les richesses naissantes,
Viennent germer au pied de ces tiges riantes;
Un humble et long rempart formé de thym nouveau,
Sert agréablement de cadre à ce tableau;
Le myrte et l'oranger sortis du sein des serres,
De leurs rameaux fleuris décorent les parterres,
Et sur les murs cachés les touffes de jasmins
Font disparaître aux yeux les bornes des jardins.

O des sens enchantés délices innocentes!
O suaves beautés sans cesse renaissantes!
Ainsi que sur les fleurs Zéphir se balançant,
De leur brillant duvet, teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore,
La lyre sous mes doigts en devient plus sonore;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu se répand sur mes vers.

Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image;
Au milieu des cités et jusque dans les cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours;
Que du feu le plus vif le diamant scintille,
Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille;
L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter,

Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.
Heureux qui de l'aveu de la beauté qu'il aime,
Sur son sein palpitant peut vous placer lui-même;
Vous êtes des plaisirs l'emblême et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut:
D'une fenêtre à l'autre, on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
Point de fêtes sans vous, sans vos brillans festons;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons,
Votre émail aux autels embellit les offrandes,
Et l'horreur des tombeaux se perd sous vos guirlandes;
Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs,
Tant les aimables goûts sont au fond de nos cœurs;
Tant la nature en nous, puissante, impérieuse,
Des tristes préjugés, toujours victorieuse,
Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui,
Rappelle l'homme encore au plaisir qu'il a fui.
Ah! que sur ton instinct ta vertu se repose,
Homme, un Dieu t'apparaît dans ces buissons de rose;
Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour,
Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
La terre était en vain de moissons revêtue,
Sans les tapis de fleurs la terre eût été nue;
Elle devait encor, riche de toutes parts,
En servant nos besoins, enchanter nos regards.

Mais ces trésors des clos, luxe de la nature,
Sont-ils donc pour la terre une vaine parure?
Qu'on interroge Hermès: de ses différens soins,
De ses savans travaux que nos yeux soient témoins,
On verra que la fleur par le feu ranimée,

Se régénère encore en huile parfumée ;
On verra que la rose à nos yeux délicats,
Offre un baume aussi doux que l'était ses appas,
Et qu'à l'homme au besoin plus d'une fleur propice,
Prête un suc bienfaisant puisé dans son calice;
Souvent même de loin leur parfum respiré
Révèle au voyageur le climat desiré ;
L'odeur de l'oranger rassure ainsi d'avance
Le nocher qui surgit aux plages de Provence :
Hors d'un monde connu, nautonniers emportés,
A travers tant de mers et d'écueils affrontés,
Qu'espériez-vous ? de quoi vous servait la boussole ?
L'amante du Zéphir valut celle du pôle,
Et la terre odorante encor trop loin des yeux,
Servit mieux l'homme alors que n'auraient fait les cieux.

Hardi navigateur (1), chef non moins intrépide,
Jaloux de reculer les colonnes d'Alcide,
Des Atlantiques mers Colomb franchit les eaux.
Les vents d'un souffle heureux ont poussé ses vaisseaux :
Déjà d'un ciel lointain s'étonnent les étoiles,
Au spectacle inconnu de ces mâts, de ces voiles,
De tant de matelots, de ces fiers bataillons,
Des cylindres d'airain, et de ces pavillons,
Des cordages tendus et qui servent d'échelles
A cent mousses épars dont les pieds ont des ailes.

Diane cependant sept fois avait décrit
Cet orbe que Neuton dans les cieux lui prescrit,
Lorsque nouvel Ulysse, en un péril extrême,
Colomb se vit jeter par ses compagnons même,
Non qu'ils eussent percé sur les flots mutinés,

Des outres que gonflaient les vents emprisonnés;
La mer est aplanie, et le ciel sans nuage,
C'était dans ses vaisseaux que se formait l'orage.
C'est trop, se dirent-ils, c'est trop sur tant de mers
Errer au gré d'un homme aux bouts de l'univers.
Le dépôt du froment s'épuise dans la flotte,
L'aimant ne parle plus aux regards du pilote.
Sur quels bords inconnus Colomb nous conduit-il?
Nous faudra-t-il périr après un long exil?
La fureur les transporte; ils saisissent leur guide,
Ils vont frapper; mais lui, d'un visage intrépide,
Compagnons, leur dit-il, la terre n'est pas loin,
Ce parfum nous l'annonce et l'air m'en est témoin.
Il parle, le fer tombe, une vive allégresse
A changé leur furie en une douce ivresse:
Ils voguent pleins d'espoir, les bords sont découverts:
Terre, terre, est le cri dont ils frappent les airs;
La flotte avance, aborde; ils descendent par troupes,
Des festons de la plage ils couronnent les poupes,
Et grâces à ces fleurs qui germent sous leurs pas,
Ils sont sauvés du crime, et Colomb du trépas.

Revolons vers Paris; quel triomphe s'apprête!
Le tumulte des chars a cessé pour la fête;
Mille divers tapis aux portes sont tendus:
Sous des voiles flottans dans les airs suspendus,
Des autels sont dressés, dont l'ordre et l'industrie
Dessinent l'appareil et la pompe fleurie;
Mais un porte-étendart vient, s'avance vers nous,
Le poids du saint drapeau fait fléchir ses genoux;
Qu'aperçois-je! quel bruit! c'est une autre bannière.

Qui dispute l'honneur de marcher la première :
Devant un Dieu de paix scandaleux différend :
Ah! cessez, le plus humble est toujours le plus grand.
On m'écoute, on s'appaise, et le tumulte cesse.
La foule en double haie au long des murs se presse;
Un autre peuple en ordre et marchant sur deux rangs,
Est suivi par le prêtre et chante à divers tems,
Des herbes sur la route et des fleurs sont jetées,
Les richesses du temple en pompe sont portées,
L'or sur la dalmatique à la trame mêlé,
En superbes reliefs resplendit étalé;
Dans un ordre si beau plus le cortége avance,
Et plus s'accroît la pompe et la magnificence :
L'arche sainte est portée; en quels recueillemens
Les chants religieux se taisent par momens!
Au signal convenu des mesures prescrites,
Les pas sont ralentis, et des mains des lévites,
S'élancent en l'honneur du Dieu de l'univers,
Tous ses vases d'encens alignés dans les airs;
D'autres portent la rose en de riches corbeilles,
Le passage est jonché de ses feuilles vermeilles;
On s'arrête aux autels placés sur les chemins.
Soldat, laisse approcher ces infirmes humains;
Inclinés humblement sous cette arche sacrée,
Laisse-les y chercher la santé desirée....
Mais quel calme nouveau! L'autel de toutes parts
D'une foule innombrable a fixé les regards,
La foi, l'auguste foi de son bandeau voilée,
Des célestes parvis descend sur l'assemblée :
Vers nous, Dieu dans les mains, le prêtre retourné,
Bénit, en l'invoquant, ce peuple prosterné;

Le clairon retentit et le hautbois résonne,
Et dans les airs émus à grands coups l'airain tonne.
Cette pompe sacrée et guerrière à la fois,
L'encens dont la vapeur se répand sous nos toits,
Les temples parfumés de nouvelles guirlandes,
Les autels du dehors qu'on a chargés d'offrandes,
Les fifres, la saison, les chants et les tambours
De ce jour solennel font le plus beau des jours.

Non loin de Gentilli (2), vers ce ruisseau tranquille,
Qui tombe daus la Seine aux portes de la ville,
Et dont la nymphe obscure entre ses humbles joncs,
Détrempe cette pourpre où l'on teint les toisons,
S'ouvrent au même jour des enceintes fameuses,
Où brillent d'Arachné les merveilles pompeuses,
Les doigts de l'ouvrier, émules du pinceau
Sous la laine et la soie à l'aide du fuseau,
Font respirer la trame, exposent à ma vue
L'histoire, ou la féerie, ou la fable tissue;
Aux Belgiques cités ici plus d'un assaut
Vient de soumettre aux lis et la Meuse et l'Escaut.
Là sous de fiers coursiers une armée à la nage
Force les flots du Rhin à lui céder passage,
Le Comtois vient ailleurs, courbé devant Louis,
Remettre à ce héros les clés de son pays,
Et plus loin dans nos murs bordés d'un peuple immense,
L'envoyé du Bosphore avec pompe s'avance.

Le tranquille artisan à l'ombre de ses toits,
Dispose en ses travaux des momens à son choix;
Mais l'actif laboureur, ce rustique astronome,

Qui ne lit dans les cieux que l'art de nourrir l'homme,
S'asservit à la terre et dépend dans ses champs,
De la marche du ciel et du retour des tems.
O précurseur du Christ, ton jour va reparaître,
Ta fête est parmi nous une époque champêtre,
Le villageois aiguise et la serpe et la faux,
La moisson est prochaine, on s'apprête aux travaux.

Mais avant les travaux, grande joie au village,
Antiennes dans la place autour d'un vert branchage;
L'hymne à peine achevé, la flamme à l'arbrisseau,
La gaîté, le tumulte autour de ce rameau;
On enlace les mains, les villageois robustes
Entraînent, en dansant, les fillettes en justes,
Vont, viennent, et d'un cœur au plaisir tout entier,
Agitent de leurs pas le cercle irrégulier.

Feux qu'allume aux hameaux l'allégresse rustique,
Autrefois vers le Nil et dans la Grèce antique,
Du soleil au Cancer vous marquiez le retour;
On vous voyait briller en l'honneur de ce jour,
Où l'astre des saisons dans son ellipse immense,
En cessant de monter, s'arrête en apparence,
Fournit dans l'étendue un cours si spacieux,
Et de son apogée illuminant les cieux,
Comme un triomphateur, sur son char magnifique,
Entre pompeusement au cercle du tropique.

Depuis que le soleil au signe du Cancer,
Resplendit au plus haut des plaines de l'éther,
Il ne laisse à la nuit qu'un étroit intervalle

Entre

Entre le crépuscule et l'aube matinale :
De ce faîte des cieux où cet astre est monté,
Descendent l'abondance et la maturité,
L'une et l'autre en nos champs de son globe émanée ;
Il féconde à la fois et partage l'année.
Mais c'est vers Tornéo qu'au bout de l'horizon (3),
Il ravit en ce mois les regards du Lapon :
Au moment qu'il paraît terminer sa carrière,
Qu'il nage au bord des monts dans des flots de lumière,
O surprise! ô spectacle inconnu pour nos yeux!
Sous ce même horizon encor tout radieux,
L'astre au lieu de plonger, en rase la surface,
S'élance à l'Orient que sa lumière embrasse,
Et dans les champs des cieux recommençant son tour,
Sans aube et sans aurore il ouvre un nouveau jour.

J'admirais, et ma Muse était prête à suspendre
Les différens accords que son luth fait entendre,
Mais deux chefs de l'église aux bornes de ce mois,
Viennent dans leur éclat m'apparaître à la fois ;
De la sainte Sion double et ferme colonne,
La piété les ceint de la même couronne :
L'un est Paul, des chrétiens d'abord si redouté ;
Qui frappé vers Damas par le Ciel irrité,
Tombe persécuteur et se relève apôtre ;
Si pour porter la foi d'un bout du monde à l'autre,
Terrassé tout-à-coup par le pouvoir divin,
Le glaive de la guerre échappe de sa main,
Celui de la parole, aussi puissant peut-être,
Des esprits qu'il éclaire aussitôt le rend maître:
Pierre de ses travaux assidu compagnon,

Auprès de son collègue éternisa son nom ;
La barque d'un pêcheur en trône est transformée :
Qui l'eût cru que d'un homme humble et sans renommée,
Les successeurs couverts d'un éclat envié,
Dans Rome auraient un jour l'autel pour marche-pied,
Avec les clés du ciel tiendraient en main la foudre,
Et verraient devant eux tant de fronts dans la poudre ?
O faiblesse de l'homme ! ô fatales grandeurs !
Quel œil n'est ébloui parmi tant de splendeurs !
De nos ministres saints le plus beau droit peut-être,
Est de montrer aux rois qu'ils ont un Dieu pour maître ;
L'église à sa naissance arrêtant leurs excès,
Plaçait ainsi le Ciel entr'eux et leurs sujets ;
Ainsi du genre humain pour soutenir la cause,
Ambroise osa fermer le temple à Théodose (4).
L'église humble, indigente et courageuse alors,
N'avait que ses vertus et ses mœurs pour trésors.
Charlemagne et Pepin étendant son domaine (5),
Enflèrent son esprit d'une fierté soudaine,
Dans ses propres grandeurs, elle rompit un frein
Qu'ailleurs elle avait mis au pouvoir souverain :
Des siècles éternels et des biens invisibles,
Voilà ce qu'autrefois douze mortels paisibles,
A la terre annonçaient isolés et proscrits,
Et seulement jaloux de toucher les esprits :
Rome, loin de ces tems d'humilité profonde,
Comme au tems des consuls, se crut reine du monde ;
Le pontife hautain se réclamant du Ciel,
Osa traiter les rois en vassaux de l'autel ;
Rome sainte abaissa, plus que Rome guerrière,
Les monarques tremblans courbés sous sa bannière :

Il fallut que Philippe apprît à la dompter,
Que Louis plus saint qu'elle, osât lui résister.
Et depuis dans son sein que d'intrigues vénales!...
Jetons un voile ici sur de plus grands scandales:
Ces profanes complots sont enfin disparus,
La ligue des autels et des trônes n'est plus;
Rome n'agite plus la terre divisée,
Des droits du Vatican la limite est posée,
Le sanctuaire est pur: la vertu dans nos tems,
A paru sous les traits des Benoîts, des Cléments,
Rome est toujours le centre et le nœud des églises,
Mais la nôtre maintient ses antiques franchises:
Le diadème entier sur le front de nos rois,
Honore la tiare et respecte ses droits,
Mais la tige des lis brille en paix sur la terre,
Et semblable au laurier ne craint plus le tonnerre.

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

NOTES
DU CHANT IX.

Page 92.

(1) Hardi navigateur, chef non moins intrépide.

Cet épisode est pris en partie du poëme latin intitulé : *Connubia Florum*, que l'on trouve dans le recueil qu'a fait l'abbé d'Olivet, de toutes les poésies latines composées par la société des Jésuites. L'auteur du poëme sur le Mariage des Fleurs prétend que ce sont elles qui ont donné leur nom à la Floride.

Page 95.

(2) Non loin de Gentilli, vers ce ruisseau tranquille.

Il est question ici de la manufacture des Gobelins, établie par M. Colbert. Ce sont des hommes qui travaillent aux tapisseries.

On a bâti la manufacture près de la rivière de Bièvre, pour la commodité des opérations sur les laines : on prétend que l'eau de ce ruisseau est plus propre qu'une autre pour les laver, parce que ne rencontrant dans son cours ni le gypse, ni la chaux, elle laisse les couleurs dans l'état de pureté où elles sont en sortant des mains de l'artiste.

Page 97.

(3) Mais c'est vers Tornéo qu'au bout de l'horizon.

Le soleil ne se couche point à Tornéo le 21 juin, jour du solstice. Il n'y a dans cette ville, qui est sous le cercle polaire, que deux mois de chaleur, pendant lesquels on se hâte de faire la moisson et les vendanges.

Page 98.

(4) Ambroise osa fermer le temple à Théodose.

Après le massacre de Thessalonique, ordonné par Théodose, l'évêque lui imposa une pénitence publique. Cet empereur resta prosterné à la porte de l'église, dépouillé de ses ornemens impériaux, et demandant miséricorde.

Page 98.

(5) Charlemagne et Pepin étendant son domaine.

Ces princes furent les premiers qui, en assignant des terres au pape, lui formèrent une puissance temporelle.

On s'est souvent élevé et avec justice contre l'ambition et les prétentions de la cour de Rome; mais dans les siècles barbares où les mœurs publiques n'arrêtaient point la cruauté du despotisme, on a dû regarder comme un bonheur pour l'espèce humaine que l'église ait exercé des droits même chimériques, qui pouvaient servir de frein à la puissance arbitraire des souverains.

CHANT X.

DEMI-CERCLE de l'an te voilà parcouru :
Le Lion enflammé dans les cieux a paru,
De lui-même il s'attelle au char de la lumière,
Il secoue, en marchant, les feux de sa crinière,
Et du chien de Procris brûlant avant-coureur,
De l'été qui s'embrase annonce la fureur ;
Le volage zéphyr n'agite plus qu'à peine
La pointe des épis mûrissans dans la plaine.
O terre ! ô riche aspect des fertiles guérets !
O trésors attachés à ces blondes forêts !
Les voilà des humains ces moissons attendues,
Ces biens qu'ont préparé tant de mains assidues,
Que le peuple inquiet allait voir et revoir,
Le domaine du riche, et des autres l'espoir :
Combien de plus d'un astre on craignit l'influence,
Le souffle de Borée aux jours de la semence ;
Tantôt des eaux du ciel les refus prolongés,
Et tantôt leurs torrens dans nos champs submergés !
La terre sur les fruits vient d'épuiser sa sève,
Cieux, suspendez la pluie avant qu'on les enlève :
La cigale voltige et semble du buisson,
Crier au laboureur, *commence la moisson*.
Le soleil en effet, par son ardeur extrême,
Consumerait les fruits qu'il a mûris lui-même.

Vous, maîtres de ces champs par d'autres cultivés,
Vous qu'on verrait bientôt de fatigue énervés,

S'il fallait de vos mains cueillir ces dons des plaines,
Possesseurs étrangers à vos propres domaines,
Vous ne concevez guère à l'ombre des cités,
Ces travaux des moissons sous les feux des étés :
Mais loin de la mollesse et du luxe des villes,
La vigueur a germé dans ces sillons fertiles :
C'est sous l'ardeur du jour, sous ses rayons brûlans,
Que tant d'hommes épars sont courbés dans ces champs,
Et la faucille au poing abattent par javelles
Les trésors abondans de ces moissons nouvelles.
Soleil, globe de feux, voile-toi dans les airs;
Ces femmes, ces enfans, de sueurs tout couverts,
S'empressent au travail, et de leurs mains hâlées,
Entourent d'un lien ces gerbes assemblées;
La plaine se découvre, et la jeune perdrix,
Dans un champ dépouillé cherche en vain ses abris.
Indigent moissonneur, le cercle de ta vie
Est la fatigue, hélas! de fatigue suivie :
N'importe, avec ton corps n'endurcis point ton cœur,
Un plus pauvre que toi réclame ta faveur;
Suis de l'Iduméen la loi compatissante,
Laisse, laisse tomber la gerbe consolante,
Que le glaneur errant va chercher après toi.

Du temple et du château quel cri vient jusqu'à moi ?
La dîme! les puissans la réclament en maîtres,
Sur un sol qu'à ce prix ont cédé leurs ancêtres :
Tel est encor le droit du vertueux mortel,
Qui vit obscur et pauvre à l'ombre de l'autel,
Comme un ange de paix au milieu de ses frères,
Appaise les débats par ses soins tutélaires,

Va visitant l'infirme accablé de douleurs,
Et de l'infortuné sécha souvent les pleurs :
Prêtre, de ta vertu connais tout l'avantage,
L'exemple du pasteur fait les mœurs du village.

Tout cesse : un char reçoit les épis en faisceaux,
Et revient lentement sous le poids des monceaux :
Tout grossier qu'il paraît aux yeux de l'opulence,
C'est un char de triomphe, il porte l'abondance.
La force des états tiendra dans tous les tems
A ces grains précieux, comme à des talismans;
L'agriculture est tout. Qu'on remonte les âges,
L'homme au sortir des bois, quittant les mœurs sauvages,
Paraîtra devoir tout aux gerbes de Cérès,
Et la société naître dans les guérets.
Quand l'homme eut, las du gland, le blé pour nourriture,
Pouvait-il, isolé, suffire à la culture ?
Il fallut d'autres arts, il fallut d'autres mains,
Et qu'un pouvoir public veillât sur les terrains :
Le possesseur d'un champ à l'abri du pillage,
Paya des fruits du sol le chef puissant et sage,
Qui, sans murs et sans haie, assurait son enclos :
C'est de là que naquit le premier des impôts,
Tribut vraiment sacré fondé sur la justice,
Et payé sans murmure à la loi protectrice :
Mais des sociétés le lien s'étendit,
Des chefs ambitieux le pouvoir s'agrandit;
Bientôt tout s'altéra : l'oppression hautaine
Ajouta dans les champs la misère à la peine.
Du reste des mortels, déplorable rebut,
Le laboureur plia sous le faix du tribut,

Perdit sous les sueurs sa liberté première,
Ne rentra bien souvent qu'en pleurs sous sa chaumière,
Par ceux qu'il nourrissait devenu malheureux,
Et mis au même joug où haletaient ses bœufs.
Dans les plaines encor le Sarmate à la gêne (1),
Semble les sillonner en y traînant sa chaîne.
Tels rampaient autrefois dans nos champs desséchés,
Nos tristes laboureurs à la glèbe attachés;
Ah ! si le ciel français n'éclaire plus d'esclaves,
Si de l'homme champêtre on brisa les entraves,
Vous tous qui gouvernez, il vous serait honteux
Qu'il fût devenu libre et restât malheureux.
Soyez donc bienfaisans, que votre main mesure
Le fardeau des tributs aux dons de la culture;
Ne souffrez point surtout que la cupidité (2)
Opprime en votre nom avec impunité;
Dans les mains du colon par des lois tyranniques,
N'appesantissez point les instrumens rustiques.
Le laboureur peut tout si vous l'encouragez;
La terre accorde tout si vous le protégez.
Entendez-le vous dire, en vous montrant les plaines:
La richesse publique est le fruit de nos peines;
Ouvrez-nous donc vos cœurs : un peu moins de fardeaux,
Une part moins légère aux prix de nos travaux,
Et nous sommes heureux : seriez-vous donc barbares?
La terre est libérale; est-ce à vous d'être avares?
Que nos bras, s'il le faut, de fatigue épuisés,
Réparent les chemins ou les canaux brisés,
Nous saurons pour ces soins nous courber sans salaires;
Mais qu'au tems des moissons, en des heures si chères,
Nul de nous n'interrompe un travail commencé,

Ne tourne un œil en pleurs vers son champ délaissé;
Otez-nous pour jamais la gêne et les alarmes,
Nourris par nos sueurs, épargnez-nous des larmes.

On a vu jusqu'ici, l'on verra dans les champs,
La femme égaler l'homme en ces travaux touchans,
La première à la plaine et souvent la dernière;
Mais on la vit encor dans une autre carrière,
Tenter avec succès des efforts hazardeux,
Qui semblaient réservés à des bras plus nerveux,
Et des plus grands guerriers généreuse rivale,
Mériter quelquefois la couronne murale.

Voyez la jeune Hachette arracher d'un bras sûr (3)
Le drapeau qu'un soldat arborait sur ce mur:
Les siennes l'on suivie, et leur ardeur vaillante
Ranime l'assiégé, porte au camp l'épouvante.
Bientôt Beauvais triomphe; et toi, Charles tu fuis!
La valeur d'une femme a sauvé son pays.

Dure, dure à jamais cette marche ordonnée,
Où l'homme a consacré cette illustre journée,
Où la femme a sur lui le droit de s'arroger
Le pas qu'il lui cédait en un jour de danger:
Hé! pourquoi s'étonner qu'en ces momens d'alarmes,
Elle ait par sa valeur changé le sort des armes?
N'a-t-elle donc jamais d'un transport aussi beau,
Pour s'armer d'une lance, oublié le fuseau?
Ailleurs dans les hazards, l'amour, non sans murmure,
A vu plus d'un beau sein palpiter sous l'armure,
Aux bords du Thermodon, un peuple de Pallas,

Celle qui but les eaux du sévère Eurotas,
Dans les forêts du nord la Chérusque vaillante,
Des rochers de Zurich l'intrépide habitante,
Et plus d'une héroïne en nos heureux climats,
Par les mêmes exploits a signalé son bras.
Celle dont chaque année aux rives de la Loire,
Nous honorons encor la cendre et la mémoire,
N'a-t-elle pas jadis, bouclier de l'État,
Aux lis décolorés rendu tout leur éclat?
Sans doute l'on n'a vu qu'à de longs intervalles,
Dans un sexe si doux ces ardeurs martiales;
Hé! laisserions-nous donc des bras si délicats
Se mêler parmi nous dans le choc des combats?
Quel autre Diomède, en sa rage égarée,
S'exposerait sans honte à blesser Cythérée?
Mais sache, homme orgueilleux, qui d'un sourire altier
Relègues dans Paphos ce sexe tout entier,
Qu'il peut renaître encor des Clorindes nouvelles;
Sache que le laurier peut sur le front des belles
Etre à sa place encor, si le myrte y sied mieux.

Toutefois, sans chercher les combats furieux,
Il est trop de hazards, où d'un cœur intrépide,
Courra, sans balancer, même la plus timide:
L'être faible a des droits au bras qui le défend,
L'homme vole à la femme, et la femme à l'enfant;
Le cœur n'a point de sexe; une mère enhardie
Affronte au premier bruit un horrible incendie,
Vole au berceau d'un fils qu'enveloppent les feux,
Et l'enlève au péril dans ses bras courageux.

Subit élan du cœur, ô courage, ardeur pure;
De la sphère as-tu donc les degrés pour mesure?
Et ce rapide instinct de notre âme élancé,
Sous le poids des chaleurs n'est-il point affaissé?
Si l'astre dont les feux plongent sur notre tête,
Embrasait plus long-tems le signe qui l'arrête,
D'un courage indompté, quel mortel revêtu,
Ne sentirait bientôt affaiblir sa vertu?
La terre, dans nos champs où le soleil domine,
En arides réseaux sous mes pas se dessine;
L'eau des lacs, des étangs et des sources tarit,
La fleur se décolore et l'herbe se flétrit;
Des poudreuses forêts la cime est immobile
Et sous un ciel brûlant l'air est morne et tranquille.
Hors des prés altérés, le pâtre et son troupeau
Cherchent le frais de l'ombre et les bords d'un ruisseau;
Le jeune citadin, sous cette ardeur extrême,
Quitte ses vêtemens et son élément même,
Du bord d'une nacelle il plonge dans les flots,
Disparaît, reparaît, folâtre sans repos,
Bat les eaux de ses bras, s'adosse à la surface,
Se plie et se replie et nage avec audace.

Belles, contre les feux que nous lance Procris,
On vous a préparé de commodes abris:
Des mains de la pudeur ces toiles sont tendues,
Pour cacher les appas des nymphes demi-nues;
Ces tentes que ces pieux soutiennent sur les flots,
Irritent les desirs autour de ces enclos:
Curieux Actéons, respectez ces Dianes,
Doux objets, interdits même à l'œil des Albanes,

Jaloux de crayonner ces attraits ravissans:
Non ce n'est qu'à l'essaim des zéphyrs caressans
D'approcher cet asile et d'entr'ouvrir ces toiles.

Mais quelle obscurité du soir prévient les voiles?
Ne vois-je pas des eaux les liquides sillons,
Sur le fleuve agité s'élever par bouillons?
Fuyez, nymphes, fuyez de vos grottes humides,
Vers des abris plus sûrs hâtez vos pas timides;
L'ouragan souffle au loin sur la terre et les eaux,
La poussière volant couvre l'air et les flots;
Deux nuages formés des vapeurs de la terre,
Foyers noirs et brûlans où couve le tonnerre,
Des bouts de l'horizon dans leur marche grossis,
Tournent, gagnent des airs les contours obscurcis;
Le soir vient, et l'éclair qui dans l'ombre serpente,
Effleure de ses feux ma paupière tremblante.
Entendez ce bruit sourd d'un globe sulfureux,
Roulant profondément sous un ciel ténébreux,
La tempête commence, et l'hyade en furie
Semble abaisser un ciel qui se résout en pluie;
Ce déluge nouveau, les ténèbres des airs,
Et la grêle et la foudre et le feu des éclairs,
Dans la brute, dans l'homme ont porté l'épouvante.
Le tonnerre s'approche et la frayeur augmente,
Les atômes de soufre en leurs chocs turbulens,
Du nuage épaissi vont déchirer les flancs;
Par sa masse embrasé enfin l'air se dilate;
L'éclair luit, le coup tombe, et le tonnerre éclate.

Loin d'appaiser les feux de l'ardente saison,

L'orage semble encor réchauffer l'horizon :
Le Lion associe à ces feux qu'il exhale,
Ceux du chien qui suivit l'amante de Céphale;
Le soleil pompe encor la terrestre vapeur,
Et sa sérénité n'a qu'un éclat trompeur.
Ces momens ne sont plus pour le fils d'Uranie
Les momens de l'étude, encor moins du génie.
Le Permesse tarit, et sur ses bords divins,
La fleur brûle et languit comme dans nos jardins.
Ma Muse jusqu'ici, par sa verve entraînée,
Suivait sans haleter la course de l'année :
Plus l'astre des saisons s'élevait dans les cieux,
Plus il vivifiait mes vers harmonieux;
Mais d'un air enflammé les ardeurs assidues
Relâchent de mon luth les cordes détendues.
Muse, reposons-nous : un utile sommeil,
Me rendra, pour chanter, plus de force au réveil.

FIN DU DIXIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT X.

Page 105.

(1) Dans les plaines encor le Sarmate à la gêne.

En Pologne, le peuple, le laboureur, tout est esclave. C'est l'image de notre ancien gouvernement féodal. Un jour qu'il tombait une de ces pluies printanières si douces, si favorables aux biens de la terre, un seigneur polonais dit à son valet : voilà de l'or qui tombe. — Non parbleu, monseigneur, car vous me le feriez ramasser.

Page 105.

(2) Ne souffrez point surtout que la cupidité.

La plupart des gens en place seraient aimés sans les subalternes. Tel intendant veut le bien et doit la haine publique à son subdélégué, et ainsi dans les autres états : malheureusement ces haines indirectes ont les mêmes effets que les aversions immédiates.

Page 106.

(3) Voyez la jeune Hachette arracher d'un bras sûr.

Ce fut effectivement par une femme nommée Jeanne Hachette que la ville de Beauvais triompha du duc de Bourgogne sous Louis XI. Elle ameuta toutes les femmes de la ville, ranima le courage de la garnison, et fit lever le siége à ce prince, comme une femme de Suisse avait fait lever celui de Zurich à Albert I, empereur d'Autriche, et Jeanne d'Arc celui d'Orléans aux Anglais.

Il se fait à Beauvais une procession tous les ans en mémoire de la victoire de Jeanne Hachette, où les femmes ont le pas sur les hommes.

CHANT XI.

Voici, voici le jour des triomphes classiques (1):
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques;
Prenons place. Voyons sous d'équitables lois
Distribuer des prix où j'eus part autrefois.
Le long de ces gradins la jeunesse en attente,
S'agite, entre l'espoir et le doute flottante:
A ces jeux solennels le prince du sénat
Donne par sa présence un plus digne apparat;
Mais je vois déployer la liste triomphale,
J'entends nommer l'enfant que le talent signale:
Place au vainqueur, il passe, il reçoit le laurier,
Au bruit de la timbale et du clairon guerrier:
Jamais triomphateur dans la poudre olympique,
Jamais la palme au front poëte dramatique,
N'a senti le plaisir plus avant dans son cœur.
Les mains s'entrefrappant accueillent le vainqueur;
On le fête au retour et partout son nom vole;
Monté sur ce théâtre, il est au Capitole.
Qu'au sortir de ces lieux il lui tarde en chemin
De revoir ses parens, les palmes à la main!
Sa mère l'attendait, et pleine d'allégresse,
Contre son sein ému le presse avec tendresse:
Ainsi la Spartiate embrassait ses enfans (2),
Qui des Perses jadis revenaient triomphans.

Tels sont les fruits heureux des écoles publiques,
Et des esprits rivaux les combats pacifiques:

O puissant

O puissant aiguillon de la rivalité!
Tout languit sans le feu de son activité.
Parmi tous ces enfans qu'assemblent les lycées,
Le concours des instincts échauffe les pensées;
On s'évertue, on peut ce qu'on a cru pouvoir,
Peu remportent le prix, mais tous en ont l'espoir;
La chaleur tient au nombre. Où sont-ils les poëtes,
Les orateurs formés en de froides retraites?
Quel mortel fit son nom et se survit encor,
Qui n'ait des bancs publics pris son premier essor?

Peuple d'adolescens applaudis à tes maîtres,
Qui d'un front moins chagrin que leurs tristes ancêtres,
Consultant avec soin tes diverses humeurs,
Dirigent à la fois ton esprit et tes mœurs;
Applaudis à ce corps qui montre dans la France
Des doctes facultés la quadruple alliance.
De ses sages leçons quels secours tu reçois!
Il te forme d'avance aux différens emplois.
Dans une même enceinte assemblé pour l'étude,
Tu prends de l'union une heureuse habitude,
Et la tendre amitié va resserrer les nœuds
Que ton cœur vierge encor forma parmi les jeux.

Près de ce jour témoin des victoires classiques,
Quelle est cette autre fête entre nos murs antiques (3)?
Au temple dont les tours frappant de loin nos yeux,
Semblent par leur hauteur communiquer aux cieux,
De leur auguste reine on célèbre la gloire,
Et son apothéose est remise en mémoire.

Prêtres et magistrats assemblés au saint lieu,
Du fils du grand Henri confirmez-y le vœu;
Demandez au moteur des fortunes mortelles,
Qu'il mette cet empire à l'ombre de ses ailes,
Qu'il écarte à jamais les ennemis des lois
Et les malheurs publics nés de l'erreur des rois;
Demandez dans les chefs une vertu sublime,
Et des esprits entr'eux le concert unanime;
Des ministres intacts, du peuple respectés,
Entre les souverains la foi due aux traités,
La victoire aux combats, mais sous de justes armes,
Et surtout dans l'État une paix sans alarmes.

Ciel! à ce dernier vœu qu'au pied de cet autel,
D'un zèle si fervent j'adresse à l'Immortel,
Quel affreux souvenir, quelle horreur meurtrière
Tout à coup sur ma lèvre a glacé ma prière!
La France à cette époque, ô désastre inhumain,
D'un parricide fer se déchirait le sein:
Nuits de sang! fanatisme! ah que de nos annales
S'effacent à jamais ces fureurs infernales!
O tige des Bourbons, couvre de tes rameaux
Les cyprès épaissis autour de ces tombeaux!
Hommage à ce héros d'immortelle mémoire,
Dont un règne si juste a consacré la gloire.
Chevalier sur le trône et l'ami des humains,
Tour à tour la balance et l'épée en ses mains,
Vengeur du saint tombeau, s'il jonche l'Idumée
Des débris malheureux de sa pieuse armée,
Si, fidèle au projet que forma Godefroi,
Il déploie aux croisés l'étendard de la foi,

C'est pour tirer les siens d'une terre étrangère :
Toujours il se montra sous un grand caractère ;
Sur la religion fondant tout son espoir,
Sans laisser asservir le sceptre à l'encensoir,
Il ne confondit point le culte avec le prêtre,
Et s'il pense en chrétien, né monarque, il sait l'être.

O Louis! ô grand roi! si du séjour des cieux,
Tu daignes sur la terre encor jeter les yeux,
Tu vois sous ton saint nom, sous ton auguste image,
La France consacrer le signe du courage (4),
Et le guerrier vaillant le porter sur le cœur,
Comme pour indiquer le foyer de l'honneur.
L'un, pour en être orné réclame ses services :
Un autre, jeune encor, montre ses cicatrices,
Et sans avoir besoin d'écussons fastueux,
La vertu fait la tige et vaut tout les aïeux;
Jamais près du cordon même le plus illustre;
Cette marque d'honneur ne perd rien de son lustre;
Puisse-t-elle, attestant la guerrière chaleur,
Garantir la franchise aûtant que la valeur!
Puisse-t-elle à couvert de toute ignominie,
Des mains de la faveur n'être jamais ternie!
J'aime ces vieux Romains, ces honneurs de leurs tems
Des grandes actions sacrés représentans;
Au bras d'un citoyen qu'un autre dût la vie,
Le prix était payé des mains de la patrie;
Le feuillage du chêne, en tresses façonné,
Eclatait plus que l'or sur son front couronné,
Et la marque de gloire était la preuve insigne
Que celui qu'elle ornait s'en était rendu digne.

*

Chêne fameux dans Rome en ces tems de bonheur,
Et depuis parmi nous encor plus en honneur,
Tant que des doux zéphyrs les propices haleines
Feront verdir ta feuille aux sables de Vincennes,
On saura que Louis, juge entre ses sujets,
Siégeait sur des gazons, ton ombrage pour dais,
Et qu'empruntant la voix des arbres de Dodone,
Tu rendais avec lui les oracles du trône.

Quel plus auguste nom que le nom de ce roi,
Nos princes, comme lui, soutiens-nés de la foi,
Pourraient-ils recevoir à leur première aurore?
Tu le reçus, ô toi, prince si jeune encore,
Toi, nouveau Marcellus, que nos yeux satisfaits
Naguère ont vu monter sur le trône français;
Sage prématuré sous les fleurs du bel âge,
Toi qu'on a vu d'une âme égale à ton partage,
Modeste sous le dais, écarter les flatteurs,
Des faibles souverains trop adroits corrupteurs;
Et montrant tout entier le cœur qui les dédaigne,
Ouvrir par les bienfaits les beaux jours de ton règne.
Les siècles par cent ans sont en vain calculés;
Révolus pour les rois avant d'être écoulés,
Leur cours est inégal, les règnes font les âges.
O toi dont la vertu confirme nos présages,
Un autre ordre a paru, voici d'autres instans,
Ton règne commencé rompt la marche du tems;
Le siècle où je vivais avant son terme expire:
Cette époque éclatante a rajeuni l'empire:
Tous les cœurs t'attendaient, le passé n'est plus rien,
Le présent te couronne, et ce siècle est le tien.

Ce mois plaça ta fête auprès de ta naissance :
Cher prince, entends les vœux que fait pour toi la France;
Un mouvement plus vif anime en ce grand jour,
Les respects empressés qu'on te rend dans ta cour;
Au peuple admis sans choix tu permets que l'on ouvre
Ce magnifique Eden, riche ornement du Louvre;
La foule est en ces lieux : le jour fuit, et soudain
D'une estrade élevée aux portes du jardin,
Les cordes de cent luths montés par Polymnie (5),
Vibrent sous les archets moteurs de l'harmonie.
Peuple, faites silence, écoutez ces concerts,
Laissez-les retentir dans le calme des airs;
Dieu des bois, prends leçon de ces talens d'élite,
Les nymphes devant toi ralentiront leur fuite.

Quel bruit aux bords voisins? chaque éclair qui me luit
Devance, à tems égaux, le fracas qui le suit;
Mars à l'aimable paix a prêté son tonnerre;
La flamme aux mains des jeux a rassuré la terre;
Une juste allégresse éclate aux lieux chéris
Où la reconnaissance enflamme les esprits;
De nos deux derniers rois la bonté protectrice
Fit élever les murs de ce double édifice;
Celui que vous voyez sur ce rivage heureux,
Hardiment surmonté par ce dôme pompeux,
S'ouvre aux soldats blessés dans le champ du carnage (6),
Mutilés par la guerre, appesantis par l'âge,
Semblables à ces troncs antiques, révérés,
Sillonnés par la foudre et rendus plus sacrés.
Je ne puis contempler dans ces vastes asiles,
Ces vétérans épars traînant leurs corps débiles,

Que mon cœur attendri ne sente à leur aspect,
Une pitié profonde et qui tient du respect.

Quels différens objets, dans l'enceinte voisine,
M'offre un peuple enfantin, d'une noble origine?
Près de l'arbre vieilli, c'est le jeune arbrisseau;
Au lieu de ces soldats courbés vers le tombeau,
C'est le guerrier naissant, une race nouvelle,
En qui déjà du sang la fierté se décèle;
C'est un brillant essaim, dont la vivacité
Contraste avec les traits de la caducité;
C'est l'espoir du pays auprès de ses victimes.

Croissez, fils généreux de pères magnanimes,
Que Pallas et les arts instruisent dans ces lieux,
Vous nés pour suivre un jour les pas de vos aïeux;
A vos jeunes élans c'est l'honneur qui préside,
Et la patrie en vous voit déjà son égide.

La fête de Louis mêle aux plaisirs bruyans
Les plaisirs de l'esprit, plus chers, plus attrayans;
Le Parnasse est ouvert dans le palais du maître (7).
Ministre-roi, grand homme, ô toi que l'on vit être
L'âme de cet empire et la tête et le bras,
Malheureux toutefois, malgré le long amas
Des honneurs qu'à ton nom l'Europe entière attache,
D'avoir du despotisme ensanglanté la hache (8);
Richelieu, c'était peu que ton art réfléchi
Eût abaissé les grands près du trône affranchi,
Que ton génie ardent, secondé du courage,
Du fils de Charles VII eût consommé l'ouvrage,
Et que le Rochelois eût vu de ses remparts,

Terrasser par tes coups l'orgueil des léopards.
De toute gloire avide en tes vastes pensées,
Tu vins fonder un temple aux Muses dispersées;
Panthéon littéraire où tes soins glorieux,
De la lyre et des arts rassemblèrent les dieux;
Des faisceaux de lauriers pendent à ses colonnes,
Leurs frontons sont parés de diverses couronnes;
Sur le faîte est écrit: *A l'immortalité;*
Au fond du sanctuaire on lit *égalité:*
Là tout l'éclat du rang s'éteint près du mérite;
Qu'Ovide parmi nous en ce lieu ressuscite,
Le chevalier romain, chantre dès le berceau,
Sera fier de son luth, plus que de son anneau.

Aux soins laborieux de cet aréopage,
Fut commis par nos rois le dépôt du langage;
De fange si long-tems ce grand fleuve chargé,
Roule de tout limon aujourd'hui dégagé,
Et fixé dans son lit, mais sans borne en sa course,
Il porte au monde entier les trésors de sa source.

Erudite assemblée, arbitre des écrits,
A l'ouvrage vainqueur vous décernez un prix:
Jeune écrivain, approche en ce jour de victoire,
Reçois à tous les yeux l'or frappé pour ta gloire;
Ta première couronne attend des rejetons,
Tu vas à l'avenir ceindre encor ces festons,
Et tel cueille trois fois la palme proposée,
Qui des quarante un jour s'ouvrira l'Elysée.

Je sors, et l'on m'entraîne en ces murs où ma voix (9)
Osa chanter un jour la peinture et ses lois,

Et vint renouveler l'alliance immortelle
Entre les arts rivaux et d'Homère et d'Apelle:
Modernes Phidias, Zeuxis de notre tems,
Je vois de votre main les ouvrages récens;
Tout s'offre à moi, depuis la toile ambitieuse
Qui du temple ornera la voûte spacieuse,
Jusqu'au vélin chéri que du feu des carats,
Eglé fait enrichir pour parure à son bras.

De bustes, de portraits quel bizarre mélange!
De tableaux discordans quel assemblage étrange!
Mille divers sujets, l'un tiré du vieux tems,
L'autre de la légende, un autre des romans;
Quelques uns sont sortis du cerveau des artistes,
Objets gais pêle-mêle avec les objets tristes.
Autre confusion parmi ce peuple errant;
Je presse et suis pressé; c'est le sot, l'ignorant,
L'envieux, l'amateur. Un lourdaud du village
Est venu tout exprès travestir chaque image:
Jupiter sera pris pour le Père Eternel,
La troupe des Amours pour les Anges du ciel,
Typhon pour Gargantua, Caron pour un Saint-Pierre,
Et l'arche de Noé pour le coche d'Auxerre.

Toutefois du milieu de ce peuple hébêté,
On peut voir par hazard jaillir quelque clarté.
Qui que tu sois, artiste, ou plus ou moins illustre,
Ecoute l'homme instruit, écoute encor le rustre,
Les plus jeunes esprits, les esprits les plus mûrs:
Sitôt que tes tableaux ont tapissé ces murs,
C'est l'écrit publié, si peu sûr des suffrages,

C'est le vaisseau lancé qui s'attend aux orages.
Tu ne respires plus les flatteuses vapeurs
De l'encens des amis, prévenus ou trompeurs :
Ici ton propre élève est ton premier critique (10) :
Il a parlé; sa voix devient la voix publique.
Suis ce peuple, et parmi ses discours écoutés,
Si tu heurtes souvent de dures vérités,
Hé bien, sans t'irriter d'un jugement sévère,
Laisse arriver à toi le rayon qui t'éclaire;
Fais mieux : ne vois-tu pas de quel empressement
Se porte à ce tableau la foule en mouvement!
Comme de l'enfant même il fixe l'œil volage!
On ne peut s'arracher d'auprès de cette image.
D'où vient donc ce concours ? d'où ? de la vérité,
Et du trait naturel dans l'objet imité.
Puise dans les couleurs de semblables merveilles :
Ton art, fils du soleil, n'est point fait pour les veilles.
Lève-toi quand son char lance ses premiers feux,
C'est l'instant favorable à des travaux heureux;
Laisse tant de crayons, de pinceaux mercenaires (11)
Multiplier les traits de tant d'hommes vulgaires :
Toi, ne peins ou du moins n'expose sous nos yeux
Que ce peu de mortels favorisés des cieux :
Fuis des sujets usés le champ toujours stérile,
Assez on nous montra la colère d'Achille,
Véturie aux genoux du fier Coriolan,
Sénèque au bain de mort, affranchi d'un tyran;
Trace d'autres objets, des actions récentes;
De Bar s'élançant nu dans les mers menaçantes (12),
Pour sauver un des siens prêt d'y trouver la mort,
Le liant d'un cordage et le traînant à bord;

Peins Boussard, montre en lui huit efforts héroïques (13),
Entasse sur son front les couronnes civiques;
Peins le czar qui s'avance entre ses assassins,
Qui confond d'un coup-d'œil leurs perfides desseins,
Et sûr d'un ascendant invincible et suprême,
Fait enchaîner le chef par ses complices même;
Surtout montre d'Assas seul à cent pas des siens (14),
De nuit enveloppé d'un gros d'Hanovriens,
Au moment où leur marche obscurément formée
Va surprendre sa troupe et peut-être l'armée;
Assailli de poignards: tremble, c'est fait de toi;
Si tu parles, tu meurs. D'Assas s'écrie: *à moi*,
Auvergne, et sous vingt coups tombe aussitôt sans vie,
Sauve-garde du camp, martyr de la patrie.

Peintre que du génie échauffent les rayons,
Où peux-tu mieux trouver matière à tes crayons?
Que d'un si beau sujet ta Minerve s'empare,
Sache te pénétrer d'une vertu si rare;
Le premier hâte-toi d'achever des tableaux
Dont l'honneur tout entier demeure à tes pinceaux.
De la sublimité de ces illustres scènes,
Garde-toi de descendre aux images obscènes;
La gloire de ton art est d'attacher les yeux,
Ne les fais point baisser par des traits scandaleux;
Du riche corrompu ne sers point les caprices,
Quel talent ne languit dans l'air impur des vices
De l'art des Raphaëls soutiens la dignité,
Et vole sans rougir à l'immortalité.

FIN DU ONZIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT XI.

Page 112.

(1) Voici, voici le jour des triomphes classiques.

Cette distribution des prix se fait dans une salle de la Sorbonne; le premier président du parlement y assiste ; c'est lui qui donne le premier prix; les autres sont donnés par le recteur.

Page 112.

(2) Ainsi la Spartiate embrassait ses enfans.

Elle disait à son fils, quand il partait pour les combats : *Je t'arme de ce bouclier, rapporte-le vainqueur, ou qu'il te rapporte mort.* On reconnaît là les sentimens du vieux Horace dans Corneille.

Page 113.

(3) Quelle est cette autre fête entre nos murs antiques.

Le jour de l'Assomption, toutes les rues de la Cité et des environs du Palais sont tapissées pour la procession qui se fait en mémoire du vœu de Louis XIII, lorsqu'il mit son royaume sous la protection de la Vierge. Le parlement, la chambre des comptes, et le chapitre de Notre-Dame avec M. l'archevêque de Paris composent cette procession.

Page 115.

(4) La France consacrer le signe du courage.

Louis XIV a institué l'ordre de la croix de Saint-Louis en 1693.

Page 117.

(5) Les cordes de cent luths montés par Polymnie.

Le concert des Tuileries est donné dans le jardin, par l'orchestre de l'Opéra, à l'issue des spectacles.

Page 117.

(6) S'ouvre aux soldats blessés dans le champ du carnage.

On avait renvoyé chez eux avec des pensions la plupart des soldats de l'hôtel des Invalides, pour n'y laisser que ceux qui sont vraiment invalides, mais on a rétabli les choses dans le premier état.

A l'égard de l'Ecole Militaire, on continue d'y élever aux dépens du roi la jeune noblesse qui n'est pas riche, mais on a établi une pareille Ecole Militaire à la Flèche, et ce sont des professeurs tirés de l'Université qui ont la direction de la partie des études.

Page 118.

(7) Le Parnasse est ouvert dans le palais du maître.

L'Académie française donne alternativement chaque année, le jour de la Saint-Louis, un prix de prose et un prix de poésie : la séance est publique ; on y lit les ouvrages couronnés et d'autres morceaux de littérature de la composition de quelques académiciens.

Page 118.

(8) D'avoir du despotisme ensanglanté la hache.

Frédéric V, roi de Danemarck, dit en mourant à Christian VII, qui règne aujourd'hui : Mon fils, c'est une grande consolation pour moi à mon dernier moment de n'avoir jamais offensé personne, et de n'avoir pas une goutte de sang sur les mains.

Page 119.

(9) Je sors et l'on m'entraîne en ces murs où ma voix.

L'auteur du poëme des Fastes eut l'honneur de lire en 1769, son poëme de la Peinture dans une des salles du Louvre, devant une assemblée nombreuse, composée des peintres de l'Académie royale de peinture et sculpture, des associés à cette Académie, de quatre cents élèves et de plusieurs gens de lettres ; c'est la première lecture publique qui ait été faite dans une académie, par

un homme qui n'en était pas. Cette séance a été consignée par le secrétaire dans les registres de cette compagnie.

Page 121.

(10) Ici ton propre élève est ton premier critique.

Il est sûr que ce sont les élèves qui donnent le ton au public dans les jugemens sur les tableaux du Louvre ; c'est là qu'on les voit décider sévèrement.

Et par les écoliers les maîtres fustigés.

MOLIÈRE, *Dépit amoureux*.

Remarquez que ce même public qui suit l'avis des élèves sur les ouvrages des peintres, ne suit pas toujours les jugemens des maîtres sur les ouvrages des élèves. On expose dans une salle voisine les essais des jeunes gens, en peinture et sculpture. Le public et l'Académie prononcent quelquefois très-différemment.

Page 121.

(11) Laisse tant de crayons, de pinceaux mercenaires.

Un peintre en pastel disait assez plaisamment qu'il peignait à la durée des passions; il crayonnait le portrait d'un amant et d'une maîtresse d'après leur caractère, et le pastel tombait plutôt ou plus tard, selon le terme qu'il mettait dans son idée à leur liaison.

Page 121.

(12) De Bar s'élançant nu dans les mers menaçantes.

Le vicomte de Bar, garde-marine, s'était mis dans une barque près de Marseille, avec quatre de ses camarades. Un orage s'élève, la barque est renversée ; ils gagnent à la nage un rocher. Le vicomte de Bar s'étant aperçu qu'il leur manquait un de leurs compagnons, regarda, le vit au loin, défaillant, prêt à périr, se jeta à la mer, et le sauva. Ce jeune homme si courageux est mort depuis peu.

Page 122.

(13) Peins Boussard, montre en lui huit efforts héroïques.

Boussard, matelot de Dieppe, s'est jeté à la mer à plusieurs

reprises dans l'espace d'une heure, et a sauvé huit personnes d'un naufrage. Il a eu l'honneur de paraître devant Sa Majesté, qui l'a gratifié d'une pension, et il a été surnommé le *brave homme*.

Page 122.

(14) Surtout montre d'Assas seul à cent pas des siens.

M. d'Assas était capitaine au régiment d'Auvergne; le camp français était à Clostercamp près de Vesel.

Le dévouement de cet officier n'a peut-être point eu d'égal en aucun tems. Codrus qui se précipite et se fait tuer dans l'armée ennemie, Curtius qui se jette dans un gouffre, peuvent être regardés comme des fanatiques échauffés par des oracles. Régulus même, lié par sa promesse s'il ne réussissait pas à l'échange des prisonniers de guerre, se déshonorait en ne retournant pas à Carthage, et de plus, la mort qui l'attendait n'était ni aussi imminente, ni aussi certaine que celle d'un homme placé sous vingt baïonnettes, et qui les brave. Que M. d'Assas fût fait prisonnier par les grenadiers ennemis qui l'avaient surpris, sa gloire ne courait aucun risque, loin de lui rien reprocher, on n'eût pas même songé à la possibilité de sa belle action. C'est donc le patriotisme le plus pur, le détachement de soi-même, le mépris de la vie le plus généreux dont on ait jamais entendu parler.

Le roi vient d'acquitter la patrie envers ce brave officier, en accordant une pension à tous ses descendans jusqu'au dernier.

CHANT XII.

Un signe pacifique est levé sur ma tête,
En équilibre aux cieux la Balance s'arrête;
Depuis qu'elle y paraît, et les nuits et les jours
Par espaces égaux se partagent leur cours;
Le soleil plus oblique, en éclairant la terre,
Pompe moins la vapeur d'où sortait le tonnerre,
Et cessant de plonger comme au tems des chaleurs,
Des champêtres aspects n'éteint plus les couleurs;
Flore cède la terre et l'empire à Pomone,
L'homme va recueillir les présens de l'automne,
Les présens!.... ah! ses soins, ses efforts répétés,
Sur ces riches coteaux les ont bien achetés:
Respire, agriculteur, les vendanges sont prêtes,
Et tes derniers travaux seront du moins des fêtes.

Déjà l'on a fermé le temple de Thémis:
Les divers sénateurs qui siégent sur les lis,
N'y reparaîtront plus qu'aux jours du Sagittaire;
L'enceinte du Palais pour un tems solitaire
N'entend plus au matin le tumulte confus
Du plaideur incommode à l'avocat diffus;
Au fracas des cités déjà tout se dérobe,
Le magistrat moins grave a dépouillé sa robe,
Et sous un vêtement pour lui moins familier,
Affecte avec l'habit des airs de cavalier.
O vous, juges des torts et témoins des scandales,
Qui vivez au milieu des passions rivales,

Et vous de qui la plume et la voix tous les jours
Prêtent à l'opprimé de si nobles secours,
Qu'il doit vous être doux de quitter vos pénates,
D'échapper quelque tems à des veilles ingrates,
D'oublier les griefs, les délits, les procès,
La foule des cliens et l'ennui des placets,
Et d'aller partager à l'ombre des charmilles,
Le repos que vos soins ont su rendre aux familles.

Tandis que l'orateur et l'organe des lois
Respirent dégagés du fardeau des emplois,
Un peuple enfant sorti des liens de la classe,
Dans les champs paternels en courant se délasse,
Et dans ce même mois des régens attendu,
Pour eux l'arc du travail est aussi détendu.

Par quel jour solennel l'amante de Céphale
Ouvre-t-elle les jeux de la saison rurale!
Que vois-je au pied du Louvre, et pourquoi sur les eaux
Cette foule d'esquifs arrondis en berceaux?
Avec leurs compagnons cent lestes jouvencelles,
D'un pied vif et léger sautent dans ces nacelles!
Quel plus vaste bateau sur les ondes lancé,
Porte sur son tillac tout ce peuple pressé,
Équivoque vaisseau qui n'a dans son voyage,
Que des chevaux pour vents, que des traits pour cordage?

De Paris à Saint-Cloud hardis navigateurs,
Voguez sur ces bateaux, les jeux pour conducteurs,
Passez sur cette nef sans voiles et sans mousse,
Ce tranquille Océan, ces abîmes d'eau douce:

Côtoyez

Cotoyez prudemment la rade de Passy,
Les bords de l'île au Cygne et les sables d'Issy,
Et doublant comme un cap le pont qui mène à Sève,
Sans le secours de l'ancre, abordez où s'élève
Le palais et le parc séjour du demi-dieu,
Bienfaisant, populaire et protecteur du lieu.

O de rians coteaux l'attrayante ceinture!
Délicieux rivage, amour de la nature!
Que dans le même bois j'aime à voir réuni
Au terrain montueux un espace aplani!
De ces gazons penchans, que l'agréable scène
Figure bien la côte où jaillit l'Hippocrène!
L'onde, pour rafraîchir ces superbes jardins,
Ici s'épanche en nappe et baigne ces gradins,
Là forme un obélisque en diamans liquides,
Dont le jet brillanté réjouit les Sylphides.

Muse qui vois ce peuple autour de ces canaux,
Contempler à loisir ce théâtre des eaux,
Raconte à quel sujet l'art, de sa main puissante,
Sut captiver ainsi cette onde obéissante
Qui tombe et qui retombe au creux de ces bassins,
Par un magique élan s'ouvre en l'air des chemins,
Et fidèle au niveau dans sa route nouvelle,
Interrompt à nos yeux sa fuite naturelle.

L'arrêt du sort, dit-on, attachait autrefois
Les jours de la dryade aux arbres de ces bois;
L'arbre avait-il vieilli, la nymphe inanimée
Elle-même avec lui périssait consumée:
Le faune de ces lieux en conçut du dépit:

C'est trop voir nos moitiés sous un front décrépit,
Pour des dieux comme nous des épouses mortelles!
Encor si je n'avais à redouter pour elles
Que l'aquilon fougueux et l'outrage des ans :
Mais, ô coups plus cruels, ô regrets plus cuisans!
C'est un vil bûcheron, dont la cognée impie,
A l'arbre, à la dryade ôte à la fois la vie :
Est-ce ainsi qu'on traita les déités des eaux?
Le chêne enviera-t-il le destin des roseaux?
De plus grands dieux que nous des voûtes éternelles,
Descendirent cent fois pour ravir des mortelles;
Plus fiers dans nos amours, malgré le sort jaloux,
Enlevons des objets immortels comme nous.

Il achevait, il court. Une source est voisine,
Dont la nymphe est cachée au creux d'une colline,
Naïade un peu farouche et qui, d'un pas craintif,
Fuyait jusqu'aux regards du satyre lascif;
Trop peu sûr d'enlever la timide immortelle,
Il s'entend avec l'art pour surprendre la belle :
Il l'attire sous terre en des chemins nouveaux :
La nymphe imprudemment s'y jette avec ses eaux,
Et croit voir une pente à son onde limpide,
Lui frayer vers le fleuve un passage rapide;
Mais par l'effort de l'art son cours intercepté
L'amène au faune adroit qu'elle avait évité :
O surprise! à cent pas d'une agréable rive,
Soudain avec son onde elle se voit captive;
Mais le lieu la séduit, mais son cours vagabond
S'arrêtait pour orner l'asile d'un Bourbon;
Elle s'offensa peu de la supercherie,

Et du faune en ce parc fut l'épouse chérie.
Pourquoi nous éviter ? belles, détrompez-vous,
Tous vos pas pour nous fuir vous ramènent à nous.

A ces lieux où la ville arrive en affluence,
Le soir a rendu l'ombre et non pas le silence;
C'est un bal sans lumière, où le peuple introduit,
Sans couvrir son visage est masqué par la nuit.
D'un bout du parc à l'autre un monde noctambule
Se heurte, se confond, et la gaîté circule :
Au loin, dans les réduits les plus silencieux,
La jeunesse a porté ses pas mystérieux,
Et la maligne Annette au bord d'une eau limpide,
Précipite et retient le galant qui la guide;
Dans le parc, au dehors, et vers les bois voisins,
Banquets sous le feuillage et jeux de Tabarins.
Joie entière partout, chansons, danses légères,
Tournois non hazardeux sur vingt pieds circulaires,
Où des diminutifs du grand cheval troyen,
Portent le champion, chevalier plébéïen.
Un pivot conduit tout, et sur leurs Bucéphales,
Ils courent sans s'atteindre à distances égales,
Jaloux de détacher de leur bras étendu,
L'anneau que chacun d'eux rencontre suspendu :
Parmi les concurrens, qu'une femme entre en lice,
L'écuyer qui craindrait de passer pour novice,
Tandis que l'Amazone en tournant s'étourdit,
Passe, emporte la bague, et sa dame applaudit.

Mais Pégase trépigne, il hennit et m'appelle,
Le coursier d'Hélicon m'emporte sur son aile;

Sur le fier Hippogrife, Alstolphe ainsi monté,
Dans le vague des airs planait en liberté.
Je vois plus d'un château, plus d'une forteresse
Que ferme un pont mouvant qui s'élève ou s'abaisse;
De l'empire des fiefs orgueilleux fondemens,
Et d'un tems d'anarchie antiques monumens.
Ils sont passés ces jours de puissance arbitraire,
Où le sceptre avili pliait au gré d'un maire,
Où quiconque fondé sur le droit des châteaux,
Pouvait sous sa bannière assembler ses vassaux;
De l'homme dégradé dominateur superbe,
Sous ses pieds dédaigneux le foulait comme l'herbe;
Où le puissant hautain, rompant avec ses rois
Ce serment solennel prêté sur le pavois,
Devenu la terreur du trône et des provinces,
Du haut de tant de forts insultait à ses princes,
Quand le peuple opprimé par le pouvoir des grands,
A peine avait un maître, et craignait cent tyrans.

Vous ne regrettez point le tems de ces despotes,
Grands, aujourd'hui moins craints, vous, zélés patriotes,
Fidèles à vos rois et doux à vos vassaux,
La foudre ne part plus des tours de vos châteaux:
Aucun de vous n'y vient en rival de son maître,
Mais plus d'un parmi vous veille au travail champêtre,
Et sur d'humbles colons dont il fait le bonheur,
S'assure d'autres droits que celui du seigneur.

Honneur soit à mon siècle enseigné par Cybèle,
Toi l'ami des humains (1), ton livre nous rappelle
A ces tems fortunés où nos aïeux pasteurs

S'applaudissaient encor du nom d'agriculteurs ;
Grâce aux efforts constans de ta plume féconde,
L'homme a rétrogradé vers le berceau du monde,
Le bœuf a sur ses flancs senti plus d'aiguillons,
Plus de socs ont relui dans de nouveaux sillons,
De l'esclave des cours la morgue est disparue,
Il guide au moins de l'œil quelquefois sa charrue,
Et le riche éclairé sur ses vrais intérêts,
Conçoit qu'avec l'épi l'or germe en nos guérets.

L'air siffle, le plomb vole, et l'oiseau prend la fuite,
Le lièvre par élan se hâte vers son gîte,
Du sort de ses pareils l'un et l'autre effrayé :
Des chasseurs court vêtus je vois l'essaim à pied,
Sur les pas empressés de leurs chiens hors d'haleine,
L'un parcourt les taillis, l'autre arpente la plaine.
J'entends dans le lointain plus de tumulte encor,
Le galop des coursiers, le son bruyant du cor;
Rien n'arrête la troupe à la course éprouvée,
L'ardeur du jour, la faim et la soif est bravée ;
On traverse un courant, on gravit sur les monts,
On pénètre en un bois, on se jette en des fonds,
Les chiens intelligens suivent dans leur audace
Les esprits qu'un chevreuil a laissés sur sa trace :
Le chasseur forcené court sus tout haletant,
Il tourne à droite, à gauche, et se précipitant,
Souvent loin de sa meute il erre, il s'abandonne,
Et ne voit de plaisir qu'au tourment qu'il se donne.

Autant la chasse est vive, ardente en ses plaisirs,
Autant l'art de la pêche est lent dans ses loisirs ;

La guerre qu'on vous livre, hôtes muets de l'onde,
Au bord de ces étangs semble une paix profonde;
On plonge dans les eaux l'hameçon qu'on vous tend:
Point de sang répandu, point d'objet révoltant.
De l'appât présenté le petit peuple avide,
Croit prendre, est pris lui-même au bout du fer perfide;
Dans le courant d'un fleuve a-t-on jeté les rets,
Ils sortent tout chargés, et ployant sous le faix,
Le poisson s'y débat: mais des ondes amères,
Qu'un transfuge soit pris dans ces eaux étrangères,
Il meurt libre au sortir du filet retiré,
Et n'attend point en lâche un trépas assuré.

Mais la grappe déjà mûrissant sous la feuille,
Rit aux yeux et demande une main qui la cueille:
Jour pris, les vendangeurs pour ces joyeux travaux,
Dès le matin par troupe ont quitté les hameaux:
Oh! quel autre concours, quelle fête publique,
Pour unir les esprits vaut ce travail rustique?
Quelle sincérité, quel accord fraternel,
Règne en ce tems heureux si gaîment solennel!
Lorsqu'aux jours du printems l'abeille voltigeante
Pompe de nos jardins la richesse odorante,
Vous entendez dans l'air agité mollement,
Du jeune insecte ailé le sourd bourdonnement,
Ainsi sur les coteaux et parmi la verdure,
Des villageois épars on entend le murmure.
Femmes, filles, enfans entassent dans l'osier
Ces grappes que leur main détache avec l'acier;
On travaille en chantant, et le plaisir domine;
Lucas porte ces grains à la lèvre d'Aline;

On descend et l'on monte, et ce peuple mouvant,
Entre ces pampres verts forme un tableau vivant.
Sur la route, un cheval au regard débonnaire,
Attend de ces raisins la charge non légère,
Et long-tems désœuvré, pour charmer son ennui,
Prend sa part à des ceps placés trop près de lui.
Au pied de ce coteau la halte est une orgie,
D'un vin pur, jusqu'aux bords chaque tasse est rougie :
On boit au nouveau jus qu'attendent les caveaux,
Avant d'emplir la cuve, il bout dans les cerveaux.
Nice à son fiancé par feinte est échappée,
Et courant quelques pas, fuit pour être attrapée ;
George, le verre en main, échauffe les esprits ;
Le son du tambourin se mêle avec les cris ;
Lubin conte des champs les intrigues secrètes,
Les rendez-vous donnés le long de ces coudrettes ;
Églé surprise un soir, les injures d'Alain,
Trompeuse, cœur léger tournant comme un moulin.....
Le conteur s'interrompt, car un vieillard l'arrête :
Vous autres, vous n'avez que vos amours en tête,
La grêle a ravagé, la vigne a peu rendu,
Le travail de nos mains est à demi perdu ;
Il est bien tems, vraiment, qu'on folâtre et qu'on chante.
Hé bien, dit Mathurin, plus fou qui se lamente,
L'an prochain vaudra mieux ; buvons, point de chagrin,
Et de larmes jamais ne trempons notre vin.

Ainsi, du vendangeur l'allégresse s'empare,
Même dans une année où le pampre est avare ;
Dans la France, toujours ces momens sont joyeux.
Mais il est des cantons plus chers, plus précieux.

Où s'entrelace au thyrse une vigne choisie,
Où l'on croit sur les ceps recueillir l'ambroisie;
Non, non, ce ne fut point sur un bord isolé,
Ce fut sur le penchant des coteaux d'Auvillé,
Ce fut vers Chambertin, ou vers les murs de Beaune,
Que le dieu des raisins séduisit Erigone;
Chapelle, en ce nectar, puisait avec Chaulieu
Les bons mots, les bons vers, l'impromptu plein de feu;
Et le joyeux Vergier, en sablant le Coulange,
Apprit de Bacchus même à chanter la vendange.
Batave, je te plains, privé de ses faveurs,
Et toi, peuple insulaire, abondant en rêveurs,
Tu n'aurais point connu l'humeur atrabilaire,
Qui consume tes jours sous ta sombre atmosphère,
Le suicide affreux de ton île banni,
Aurait déjà revu l'enfer qui l'a vomi,
Si, de même que l'Inde au thyrse fut soumise,
Bacchus, avant Guillaume eût conquis la Tamise.
Tu n'aurais point livré des combats plus hardis,
Mais on t'eût vu chanter plus souvent tes ladis;
Et toi, fier Mahomet, dont la voix despotique
Défend à tes croyans notre liqueur bachique;
Toi, qui sur ton orgueil établissant tes droits,
Mets à tes pieds un sexe ailleurs maître des rois,
Lui bâtis des sérails, et lui dus des mosquées,
Va, du sceau de l'erreur tes lois sont trop marquées:
Comment croire au pigeon des deux sexes tyran,
Au despote emplumé qui dicta l'Alcoran?
Il défend des coteaux les liqueurs naturelles,
Et l'oiseau de Vénus fait enfermer les belles.

Mais Bacchus rit des lois d'un prophète jaloux,

Et le fruit défendu n'en devient que plus doux;
La Grèce a plus d'un vin qu'un iman sans scrupules
Boit avec ses houris, à l'insu des crédules.
Si je prends quelquefois un amoureux souci,
Un verre, et dans l'instant mon mal est adouci;
Délicieux breuvage et non moins salutaire,
Si la cupidité ne le mêle et l'altère;
Quoi! même la ciguë en de savantes mains,
Distille un jus salubre aux infirmes humains;
Et l'on ose verser de perfides rasades!
Canidie a touché la coupe des Ménades,
Cette source où le peuple aux sueurs condamné,
Rencontre, au lieu d'un baume, un philtre empoisonné.
Sévissez, magistrats. L'audacieux Penthée,
Sur qui Bacchus vengea son orgie insultée,
C'est ce vil mercenaire en nos murs toléré (2),
Qui profane des ceps le jus dénaturé.

Les trésors des coteaux, les trésors de la treille
Ont pris, en fermentant, une couleur vermeille;
Et déjà dans le flanc des outres préparés,
On verse à larges flots ces torrens empourprés;
Plus loin, j'entends la poutre et la vis gémissantes
Pressant les derniers sucs des grappes ruisselantes;
On s'assemble en un lieu voisin de ces travaux,
C'est un moment de fête en l'honneur des tonneaux;
Que j'aime ce concours, la gaîté villageoise,
Des vieillards dans un coin la figure matoise,
Les nouveaux épousés, qui sans de beaux discours,
Par des traits de malice expriment leurs amours,

La douce bonhomie et l'innocente ruse,
Un repas sans apprêt, les jeux, la cornemuse,
Et la ronde surtout, dont le refrein plaisant
Termine le festin, la vendange et mon chant.

FIN DU DOUZIÈME CHANT.

NOTES
DU CHANT XII.

Page 132.

(1) Toi l'ami des humains, ton livre nous rappelle.

L'auteur du livre intitulé *l'Ami des Hommes*.

Page 137.

(2) C'est ce vil mercenaire en nos murs toléré.

Un conseiller au parlement, nommée May, opina à la mort contre un cabaretier qui avait fait de faux vin.

CHANT XIII.

Vaste empire des eaux, image en ton espace,
De l'espace infini, qui toi-même t'embrasse,
Origine et tombeau des fleuves, des torrens,
Domaine illimité des abîmes, des vents;
Fluide inconcevable, orageuse étendue,
Roulant comme un tonnerre encor sourd dans la nue;
De golfes et de lacs élément composé,
Sous des cieux différens en vingt mers divisé;
Des continens du globe effrayante ceinture,
Toi dont la profondeur à peine se mesure;
Dont les flots condensés au bout de l'univers,
Nous ferment la nature à l'aspect de ces mers
Où, pour arrêter l'homme usurpateur de l'onde,
Les glaces ont posé les limites du monde;
Formidable Océan, mon œil épouvanté
N'aperçoit plus la terre et l'espace habité;
Malgré tant de pays ou féconds, ou stériles,
Que sont auprès de toi les deux mondes? deux îles?
Et depuis ce naufrage immense, universel,
Où tes flots conspirant avec les eaux du ciel,
Tout disparut un tems sous l'élément liquide,
La main qui te versa dans les déserts du vide,
A tracé ton enceinte et voulu sur tes bords,
Avec des grains de sable enchaîner tes efforts;
Ou si quelqu'autre loi, dans le progrès des âges (1),
A déplacé tes eaux et changé tes rivages,
Si d'un secret effort l'empire du trident,
De l'Orient qu'il fuit se meut vers l'Occident;

C'est d'un cours insensible, et ta vague docile,
De l'homme sur la terre a respecté l'asile :
C'est lui qui sur tes flots, égaré, sans appui,
Ne mit qu'un ais étroit entre l'abîme et lui ;
Qui dans une nacelle et fragile et légère,
Las de suivre, en voguant, la rive tutélaire,
Construisit des vaisseaux, tendit aux mâts dressés,
Cent cordages divers artistement placés ;
Tenta de nouveaux cours guidés par les étoiles,
Osa quitter la rame et déployer les voiles,
Pour ne voir au milieu des liquides déserts,
Que la double étendue et des cieux et des mers.

Toutefois, en perdant le rivage de vue,
Il ne cherchait encor qu'une plage connue ;
Inattendu prodige! enfin l'aimant parut :
Fière d'un tel secours notre audace s'accrut ;
Alors on s'avança sur tant de mers immenses,
D'un hémisphère à l'autre on franchit les distances ;
Alors, par les progrès d'un art né dans Memphis,
Colomb fit oublier les courses de Tiphis.

Qui n'eût dit qu'en forçant les barrières de l'onde,
L'homme allait rapprocher les deux moitiés du monde ;
L'Américain former avec l'Européen,
A travers l'Océan, un éternel lien ?
Quels objets curieux une terre inconnue,
Sous un tropique ardent offrait à notre vue ;
D'autres mœurs à la fois et d'autres végétaux,
Presqu'une autre nature en des climats nouveaux ;
Un peuple hospitalier, plus simple que sauvage (2),

Dont les mœurs retraçaient celles du premier âge,
Et qui sans défiance en sa noble candeur,
Ouvrait également son pays et son cœur;
O si l'Européen vers ces peuples sincères,
Eût volé plein de joie, eût reconnu des frères!
Mais pour prix de l'accueil qu'il reçut dans leurs ports,
Le barbare a jonché leur continent de morts;
Tyrans de l'Amérique, âmes dénaturées,
Trop avides de l'or qui naît en ces contrées,
Pour chercher ces trésors dans les mines conçus,
Vous avez sous la terre exilé les vaincus,
Tandis que de leurs champs leur laissant la culture,
Vous gardiez de richesse une source plus sûre.
Par un aveuglement à vous même fatal,
Il ne reste en vos mains qu'un stérile métal:
Hé quoi! pour vous nourrir, aveugles que vous êtes,
Pétrirez-vous cet or, l'objet de vos conquêtes?
Pour repeupler les lieux ravagés par vos coups,
Il faut d'autres forfaits trop faciles pour vous:
Vous courez, inhumains, aux rivages d'Afrique,
Vous traînez dans les fers un peuple pacifique;
Et le commerce a pu, grand Dieu! le croirait-on!
A ces crimes publics prostituer son nom!
L'homme à l'enchère! l'homme! ô contrastes bizarres (3).
Nous, humains dans l'Europe, en Afrique barbares!
O sages prétendus! jetez donc dans les feux,
Tous vos écrits tracés pour rendre l'homme heureux;
Hé! comment accorder vos préceptes sublimes
Avec la cruauté qui dément vos maximes?
Poursuivez, mais craignez que peut-être bientôt
L'homme dans l'Africain ne s'éveille en sursaut;

Du nombre à tout moment l'avantage lui reste,
A tout moment sur vous pend ce glaive funeste;
Tremblez qu'il ne s'élève un nouveau Spartacus,
La nature et l'instinct ne sont jamais vaincus.

Quel heureux changement, douce Pensylvanie (4),
Du Quakre sous ton ciel fait bénir le génie!
Il a dit à l'esclave, on t'a caché tes droits,
Tu naquis notre égal; travaille, tu le dois,
Mais sois libre, sois homme au moins sur ce rivage:
Qu'on dise un jour, l'Anglais en chassa l'esclavage;
L'homme était sur ces bords, pour un maître orgueilleux,
Un patrimoine absurde, un mobilier honteux,
Il y naissait esclave et fut vil avant d'être;
Il n'a plus désormais que le travail pour maître.

Puisse l'Européen briser partout les fers
Qu'il donne à son semblable en un autre univers;
L'homme se respecter lui-même en son espèce,
Et ne plus trafiquer que de l'ample richesse
Qu'apportent sur les mers ces commerçans hardis,
De Canton à Texel, et de Smyrne à Cadix.
Vous, murs de l'Orient, avec quel avantage (5)
M'offrez-vous les humains ralliés par l'usage!
A des momens prescrits on a vu sous ses nœuds
Les villes et les bourgs se rassembler entr'eux;
O plus vaste coup-d'œil! ici sont rencontrées
Toutes les nations des diverses contrées,
L'Anglais, le Musulman, le Russe, le Germain,
Et le sujet des rois et le républicain,
Et celui qui naquit sous la loi d'un despote;

Tout n'est qu'un peuple ici, tout est compatriote;
Les mœurs des nations ont disparu pour moi :
Ce n'est plus l'étranger, c'est l'homme que je voi;
L'homme cosmopolite en ce séjour abonde,
Un port est l'entrepôt des richesses du monde :
Combien aux ateliers on doit de ces trésors!
Que ne peut l'industrie et ses divers efforts!
La nature elle-même à son secours l'appelle,
La matière existait, mais la forme vient d'elle;
Ministre de nos sens, c'est trop peu pour ses soins
De servir chaque jour la foule des besoins,
De nos goûts fugitifs elle sert l'inconstance;
Par elle d'artisans subsiste un peuple immense,
Déshérité du sort, mais qui du riche oisif,
Attire à lui les biens par un travail actif,
Trouve son revenu dans son art qu'il varie,
Dans son tems sa ressource, et partout sa patrie.
Autres lieux, autre adresse, et selon le climat,
Les dons de l'industrie ont plus ou moins d'éclat :
C'est la matière ici qui relève l'ouvrage,
Ailleurs l'art a sur elle un pareil avantage;
Arrivez de Delly, magnifiques tissus,
Moins belle fut jadis la robe de Nessus;
Je vole pour cueillir, tant l'art a de prestige,
Ces rejetons fleuris échappés de leur tige;
L'Inde assembla ces fils légèrement ourdis,
Pour voiler d'un beau sein les contours arrondis;
Vous enchantez mes yeux, délicates argiles,
Qu'on façonne au Japon en divers ustensiles,
Où sont peints des châteaux élégamment cintrés,
De gros bonzes en mule et des magots lettrés :

Ces

Ces vases recevront cette liqueur charmante
Qu'au sortir des festins on nous verse fumante,
Qui réveille nos sens et porte à nos cerveaux
Une sève féconde et des esprits nouveaux.
Je vois ces végétaux, ces salubres écorces,
Qui chassent ces levains destructeurs de nos forces.
Des climats levantins combien d'autres présens,
Le commerce aux Français apporte tous les ans!
Ce colosse aux cent bras étendus sur les ondes,
Comme pour échanger les trésors des deux mondes,
Des plus lointains climats nous prodiguant les fruits,
Semble, heureux enchanteur, déplacer les pays,
Et sur le front d'Isis variant les couronnes,
Du globe où nous vivons, multiplier les zônes :
Ainsi le Hollandais s'est fait un ciel nouveau,
La moisson qu'il recueille aborde en un vaisseau;
Si, marâtre envers lui, Cérès le déshérite,
L'ancre tient lieu du soc aux marais qu'il habite.

Rendons grâces au Ciel, dont les refus prudens
L'un de l'autre ont rendu les pays dépendans.
Si la terre pour nous trop féconde en richesses,
Eût étalé partout leurs diverses espèces,
Les peuples isolés et tristement épars
Ne portaient qu'autour d'eux leurs stériles regards;
L'impérieux besoin, père de l'industrie,
Ne les eût point unis si loin de leur patrie;
Et j'ai des nations vu troubler ce concert!
Peuples, quoi ce lien qui vous était offert,
Vous l'avez pu changer en un flambeau de guerre!
Le commerce, ô prodige! a divisé la terre.

Ah! vos premiers aïeux, comme vous, inhumains,
Venaient-ils en son nom ensanglanter leurs mains,
Lorsqu'il enrichissait l'heureuse Phénicie,
Des trésors que dans Tyr il rapportait d'Asie,
Ou conduisait chargés de ses biens différens,
Ses paisibles chameaux dans l'Arabie errans?
Ce fut loin de ces tems de l'enfance du monde,
Quand de biens et de maux l'aimant, source féconde,
Eut reculé pour vous dans un autre univers,
Les bornes de la terre et les stades des mers;
Ce fut lorsqu'au-delà des liquides abîmes,
Vous voulûtes fonder des cités maritimes,
Qu'on vous vit l'un de l'autre aveuglément jaloux,
Trouver les vastes mers trop étroites pour vous,
Et lançant de vos mains la foudre sur vos têtes,
Submerger vos vaisseaux qu'épargnaient les tempêtes.

O France! ô ma patrie, avais-tu donc besoin
D'acquérir à ce prix des domaines si loin,
Sur un sol étranger, contraire à ta nature,
Où tu perds en colons ce qu'il donne en culture?
Toi qui dois te suffire et peux sur d'autres bords,
D'un fonds surabondant reverser les trésors:
De quels biens variés ton climat est la source!
Des ardeurs du tropique et des glaces de l'Ourse,
Heureusement distante et sous des astres doux,
L'Europe ne te voit qu'avec un œil jaloux,
Les Alpes d'un côté, plus loin l'immense chaîne
De ces monts héritiers du grand nom de Pirêne,
De ton beau territoire éternels boulevarts,
Et le Rhin vers le nord te servant de remparts;

De tous côtés ainsi par ton site gardée,
Vingt fleuves dans ton sein, et jamais inondée;
Voisine des deux mers, sans connaître l'effroi
Des secousses du globe ébranlé loin de toi.
Regarde et t'applaudis : quelle terre est au monde
En fruits plus abondante, en métaux plus féconde ?
Si de l'or du Pérou ton sein n'est point veiné,
Le volcan par éclats n'en sort point déchaîné (6);
Si des champs de Saba les moissons parfumées
N'enorgueillisent point tes plaines renommées,
Tu ne te répands point en ces vastes déserts
Délaissés par l'Arabe et de sables couverts :
L'homme, sans rencontrer les ours ni les panthères,
Traverse en sûreté tes forêts solitaires;
Tes landes, tes terrains, même les plus ingrats,
Pour se couvrir de fruits n'attendent que des bras :
C'est la fertilité qui du Goth, du Gépide,
Attira dans ton sein l'incursion rapide,
Et l'on vit de ton ciel ces peuples éblouis,
Conquérir ton climat bien plus que ton pays.

FIN DU TREIZIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT XIII.

Page 140.

(1) Ou si quelque autre loi dans le progrès des âges.

On ne m'objectera pas l'inondation toute récente de la Haye (en 1775); l'homme a déplacé la mer pour construire des villes; et elle cherche à rentrer dans son domaine. C'est ainsi que ceux qui bâtissent sur le terrain d'autrui ne peuvent acquérir de vraie propriété, et courent le risque à tout moment d'être chassés de leurs possessions.

Page 141.

(2) Un peuple hospitalier, plus simple que sauvage.

Les Américains aidaient eux-mêmes à débarquer aux Européens, qui devaient ravager leur pays avec tant de fureur et de cruauté.

Page 142.

(3) L'homme à l'enchère! l'homme! ô contrastes bizarres!

Je sais que pour justifier la traite des nègres, on prétend que ce sont eux-mêmes qui se vendent et qui le desirent, de peur d'être mangés par les sauvages. Mais en supposant que cela soit, comment justifier la cruauté avec laquelle on en agit avec eux? Voici l'extrait fidèle d'une lettre écrite de l'île à Vache, île et côte de Saint-Domingue.

« La manière dont on traite ces hommes dans toute la Colonie, est révoltante; les chevaux en France sont bien plus ménagés que ne le sont ici ces malheureux: à chaque mutation de maître, on

leur imprime sur le sein, en grandes lettres, avec un fer chaud, le nom du nouveau maître ; la plupart sont nus ; les mieux habillés sont en chemises et en caleçons, nu-pieds au travail : ceux qu'on établit commandans sont pris d'entr'eux, et les avertissent à coups de fouet de ne pas avoir de distractions ; chaque coup fait une incision profonde, et ils ne les ménagent pas, de peur de payer pour eux comme commandans. Jeunes filles, femmes grosses, vieillards, tout est traité avec la même rigueur. Dans toutes les cuisines du pays, il n'y a, tant en chaudrons qu'en marmites, que six ustensiles, etc., et souvent il ne leur en faut que trois pour fournir jusqu'à trente plats : se plaignent-ils qu'il leur manque quelque chose pour faire ce qu'on leur demande, on leur donne cinq ou six coups de bâton, et ils deviennent assez industrieux pour satisfaire à tout ».

Que de réflexions à faire sur cette subordination par laquelle deux ou trois blancs contiennent des millions de nègres vigoureux, qui, accoutumés à la vie la plus dure, n'ont aucun de ces besoins qui forcent les hommes à la dépendance ; ils couchent dans les prairies, de préférence à leurs cases ; ils vivraient de fruits sauvages dans des montagnes qui ne sont accessibles que pour eux ; ils n'ont pas besoin de nous ; ils sont les plus forts, et ils nous sont soumis : nous les maltraitons cruellement, et ils ne songent pas à secouer le joug.

Page 143.

(4) Quel changement heureux, douce Pensylvanie.

Les Anglais de cette partie de l'Amérique ont rendu la liberté à leurs nègres. Cet exemple d'humanité est récent, et c'est un des progrès de la philosophie dans ce siècle.

Page 143.

(5) Vous, murs de Lorient, avec quel avantage.

La vente de Lorient s'ouvre tous les ans au mois d'octobre.

Page 147.

(6) Le volcan par éclats n'en sort point déchaîné.

On a observé qu'un volcan qui est dans le Danemarck au nord de ce royaume, se ferme régulièrement tant que durent les éruptions du Vésuve, *et vice versâ.*

CHANT XIV.

COUR des rois, élément plus mobile que l'onde,
Lieu d'où celui qui règne est en spectacle au monde;
Foyer d'ambition et de grands intérêts,
De rois à souverains, de sujets à sujets;
D'où partent tour à tour et la paix et la guerre,
Et les divers traités et le sort de la terre;
Ah! combien ton tableau, brillant, mais circonscrit,
Diffère du tableau que le commerce offrit!
Las du même horizon, l'homme dans son audace,
Parcourait et la terre et la mer qui l'embrasse;
Il eût voulu franchir un espace nouveau:
L'homme ici, sans quitter l'enceinte d'un château,
Avide des honneurs, objets de sa poursuite,
Esclave de ses vœux, sans relâche s'agite,
Et fait autant de pas à promener ses fers
Dans les murs d'un palais, qu'à courir l'univers.
Comme l'astre éclatant dont le ciel est l'empire,
S'environne en son cours des sphères qu'il attire,
Ainsi le demi-dieu qui règne sous le dais,
Rassemble autour de lui ses plus nobles sujets;
Centre de mouvement, de vie et de lumière,
Lui seul donne à sa cour l'impulsion première:
Des appuis qu'on y cherche universel appui,
Tout annonce le prince en ces murs pleins de lui;
Sous les armes partout cette garde assidue,
Au dedans, au dehors nuit et jour répandue,
La pompe du palais, cet éternel concours,

Ces corps de légions, ces tentes, ces tambours;
Ces premiers courtisans si grands par leur fortune,
Ces députés des rois et plusieurs cours dans une,
L'empressement commun dont lui seul est l'objet
Par respect devant lui tout un monde muet;
A différens degrés tout ce qui l'environne,
Tout ce que son service attache à sa personne,
Son cortége, sa suite esclave avec orgueil,
Et dont il fait le sort d'un mot ou d'un coup d'œil.

Parmi tous ces honneurs rendus au diadême,
L'étiquette hautaine asservit le roi même;
Elle règne à la cour, elle tient dans ces lieux,
La place du destin qui commandait aux dieux:
Vous qui par le pouvoir paraissez leurs images,
Assiégés de respects et fatigués d'hommages,
Combien de fois l'orgueil cédant lui-même en vous,
Au desir d'être libre, à de plus simples goûts,
Avez-vous envié le charme solitaire
D'une existence obscure et d'un poste vulgaire,
Et si l'auguste emploi de rendre un peuple heureux,
N'allégeait des honneurs cet amas onéreux,
Pourriez-vous supporter la dignité cruelle
Dont la loi vous impose une gêne éternelle,
La foule de témoins qui vous prend au réveil,
Et vous poursuit le soir dans les bras du sommeil?
Pourriez-vous soutenir l'ennui des révérences,
Des contrats à signer, des vaines bienséances,
Et de tous les égards qu'il vous faut essuyer
De tant de serviteurs importuns par quartier?

Remi, qui sur Clovis versa l'eau du baptême,
Et de ce roi dans Reims bénit le diadème,
Des chrétiens à l'autel reçoit déjà les vœux,
Et dans le même instant où son retour fâcheux
Remet dans les liens des écoles publiques
La jeunesse arrachée aux loisirs domestiques,
Le prince avec les siens, ministres, favoris (1),
Vole aux murs qu'autrefois le second des Henris
Bâtit parmi ces rocs, dont le sombre assemblage
Présente la nature en sa beauté sauvage.
Partout sont enlacés dans un château fameux,
Les chiffres de ce roi galant et valeureux,
Qui des ronces du tems et de la barbarie
Vint dégager des arts la tige refleurie;
Qui, signalant la foi gardée à ses dépens (2),
Transmit aux souverains des exemples frappans,
Et montra le premier combien la politique
Cédait à la vertu dans une âme héroïque.

Nos rois en ce palais marqué d'un si beau nom,
De l'État avec eux transportent le timon,
Et surtout dans ce lieu la fortune en silence (3)
Désigne les jouets de sa fière inconstance;
Sur l'heureux abattu par un revers soudain,
La foudre, sans gronder, tombe d'un ciel serein.

N'ai-je pas vu le cerf dans la forêt prochaine,
Traverser un sentier et courir hors d'haleine?
Il passe, c'est l'éclair : dans le bois, hors du bois,
Je vois tout l'appareil qui suit les pas des rois :
L'écho répète au loin le son fier de la trompe,

Et je retrouve ici la chasse dans sa pompe.
Qu'un autre de son luth confonde les accords
Dans le bruit aigre et dur des meutes et des cors,
Je n'irai point, épris d'une ardeur meurtrière,
Haleter follement à travers la poussière,
Suivre dans ces loisirs, ou plutôt ces travaux,
Ces chasseurs tout penchés sur le cou des chevaux,
Et sans titre d'honneur, sans droit à la fatigue,
Voir succomber le cerf sous la commune ligue,
Et compter, lorsqu'il meurt, les larmes que ses yeux
Aux forêts qu'il aimait adressent pour adieux.
Hôte de l'Hélicon et nourri sur sa cime,
Je n'aime loin du bruit qu'à poursuivre la rime,
Qui rend au bout des vers le dernier son des mots,
Et qui dut en ces bois naître sœur des échos.

Non qu'ici d'un esprit à la chasse contraire,
Et des plaisirs des rois détracteur téméraire,
Je fronde un exercice utile en tous les tems,
La subsistance encor de vingt peuples errans,
Sans qui des animaux l'indestructible race
Dévorerait la terre, en couvrirait la face,
Et disputant à l'homme un domaine si beau,
Au lieu d'être sa proie, eût été son fléau.
La chasse est un système, un exercice antique,
Fondé sur la nature et sur la politique;
La loi qui, protégeant les partages certains,
Maintient chaque seigneur dans le droit des terrains,
Lui soumet et la proie errante à leur surface (4),
Et le vol de l'oiseau dans l'air qui les embrasse.
La déesse des bois corrige dans nos jours,

Par ces pénibles jeux la mollesse des cours ;
Ce plaisir salutaire appartient au jeune âge ,
Il ajoute à la force , il nourrit le courage ,
Et la Grèce autrefois vit plus d'un demi-dieu
A la lance de Mars s'essayer par l'épieu :
Mais ces jeux turbulens , mais cette utile guerre ,
Livrée aux animaux servait l'homme et la terre ;
Dans le fond des forêts la course des héros ,
D'une contrée entière assurait le repos ;
Hippolyte poussé d'une ardeur indiscrète ,
Ravagea-t-il jamais les campagnes de Crète ?
Prit-on pour lui le soin funeste au possesseur ,
De rassembler la proie au devant du chasseur ?
Pour mettre entre ses mains un butin plus facile ,
On ne dévastait point une plaine fertile ;
L'homme , pour l'intérêt de ce plaisir hautain ,
N'étendait point sur l'homme une verge d'airain ;
Et les mortels courbés sous les travaux champêtres ,
Ne versaient point de pleurs pour les jeux de leurs maîtres (5).

Le jour s'est abaissé , la cabane noircit ,
Et des palais pompeux le faîte s'obscurcit ;
On a quitté les bois pour les jeux du théâtre :
A ce mot qui révolte un zèle opiniâtre ,
Je vois dans leur vertu des sages retranchés (6) ,
Froncer pieusement leurs sourcils rapprochés ;
Le théâtre est toujours un champ qui les effraie ,
Leur œil ne veut y voir que sa première ivraie ,
Et les fruits les plus sains dans leur maturité ,
Sont demeurés suspects à leur austérité :
Vaine prévention et scrupule frivole !

Rois, la scène tragique est surtout votre école.
Britannicus vous montre à chasser les flatteurs,
Phèdre à vous défier des vils accusateurs,
Didon à respecter, fût-ce à vos périls même,
Dans un prince ennemi les droits du diadême,
Vendôme à se dompter, Othon à gouverner,
Sertorius à vaincre, Auguste à pardonner;
Alphonse et Venceslas à sentir la nature,
Cornélie à venger noblement une injure,
Mérope à secourir le mortel gémissant,
Artaxerce à frémir de perdre un innocent,
Et l'impie Athalie, en tombant dans l'abîme,
A craindre sur le trône un Dieu vengeur du crime.

De la cour, de ces lieux de splendeur éclatans,
Où me vois-je entraîner par la course du tems!
Je vous salue, enceinte auguste et révérée,
Et non moins à la mort qu'à Denis consacrée,
Temple que Dagobert construisit autrefois,
Monument redouté, dernier séjour des rois:
C'est parmi ces tombeaux habités par leur race,
Que de leur vivant même ont vu marquer leur place,
Ces potentats si fiers de tenir dans leurs mains
Les rênes de l'Empire et le sort des humains.
Pour mieux représenter leurs grandeurs abattues,
L'artiste sur le marbre a couché leurs statues,
N'osant montrer debout ces victimes du tems,
Et redonner aux morts le maintien des vivans.
C'est là qu'on vit cent rois dans la tombe descendre:
On n'y saurait marcher qu'en y foulant leur cendre,
Et les princes éteints dans ce séjour de mort,
Sont peuple par le nombre autant que par le sort.

Tu plaças dans ce temple, ô vertu souveraine !
L'urne de Duguesclin et l'urne de Turenne ;
Tous deux ont mérité par leurs rares exploits,
De mêler leur poussière aux dépouilles des rois ;
Et la place honorable où leur cendre repose,
Au milieu des tombeaux leur sert d'apothéose.

Quel est cet autre enclos qui m'annonce au dehors
Le silence du lieu dont à peine je sors !
Ces vierges du Carmel, ces recluses ferventes,
Presqu'en d'autres tombeaux se renferment vivantes !
Ce cloître, hélas ! ce champ de ronces hérissé,
Des pas de Rupelmonde était encor froissé,
Lorsqu'un plus grand exemple, ô prodige ! ô surprise !
Ciel ! la fille d'un roi ! qu'ai-je dit ? c'est Louise (7),
C'est le nom qui lui reste en son humble séjour,
Tout ce qu'elle a quitté par choix et sans retour !
Un cortége nombreux, pour des murs solitaires,
De somptueux banquets, pour des jeûnes austères,
Pour des nattes de joncs, pour les plus durs chevets,
Des lits les plus pompeux l'ouatte ou les duvets ;
Les plus riches atours, pour le voile et la bure,
Tout l'éclat de son sort, pour une vie obscure,
Fuir sa famille auguste et les plaisirs permis,
Faire vœu d'obéir, quand tout lui fut soumis ;
Au lieu des courtisans empressés à lui plaire,
Ne chercher que la voix qui tonne dans la chaire,
Et se précipiter par un effort nouveau,
Du monde en un exil, du trône en un tombeau.
O Louise ! miroir d'humilité profonde,
Veuve de tes grandeurs, morte à toi comme au monde,

Permets de regretter, dans tes autres vertus,
Les exemples puissans que la cour a perdus.
Tu n'as vu que le Ciel, et tout passe sans doute;
Mais vers le Ciel enfin n'est-il point d'autre route?
Qui fait le bien qu'il peut, sans en être orgueilleux,
Et tarit en secret les pleurs du malheureux,
Qui sait vivre en autrui meurt assez à lui-même :
Sans s'armer contre soi d'une rigueur extrême,
Celui qui domptera les viles passions,
N'entrera-t-il donc point aux saintes régions,
Avec ceux qu'on a vu déserteurs des délices,
S'abreuver d'amertume et porter les cilices?

Des fleurs dont nous parons leur temple et leur tombeau,
L'église en ce grand jour ne fait plus qu'un faisceau.
Le ciel s'ouvre : je vois les justes et les anges (8),
Autour de l'Éternel innombrables phalanges,
Ces peuples d'immortels pour qui le tems n'est plus,
Possesseurs d'un Eden dont l'impie est exclus.

Toi qui viens m'arracher l'espoir où je me fonde,
L'espoir qui me soutient sur l'océan du monde;
Toi dont l'affreux système, en limitant mon sort,
M'ouvre au bout du voyage un gouffre au lieu d'un port,
Sois d'accord avec toi, Lucrèce : quoi! faux sage,
Jaloux de te survivre au moins dans ton ouvrage,
Par ton propre desir n'es-tu pas démenti?
Un nom toujours vivant, et l'homme anéanti!
Quoi! sur cette durée où tu fondes ta gloire,
Toi-même as moins de droits que n'en a ta mémoire!
Connais mieux les destins où l'homme est appelé,

L'Eternel dans les cieux ne s'est point isolé;
Invisible à la fois et présent dans l'espace,
Hors de nous et dans nous, l'univers est sa place.
Non, la main de Dieu même à l'homme, en le créant,
N'imprima point en vain cette horreur du néant;
Je nais avec ce vœu d'un immortel partage,
Et si je l'ai conçu, l'idée en est un gage.

Mais si Dieu m'associe à sa divinité,
S'il m'approche de lui par l'immortalité,
Pour monter d'un plein vol à la sphère des anges,
Combien peu de la terre ont secoué les fanges!
Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissans autour de nos toits attristés,
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de momens limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.

Quels enclos sont ouverts! quelles étroites places (9)
Occupe entre ces murs la poussière des races!
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le tems et la mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre!
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossemens,
Tous ces débris de l'homme, abandonnés aux vents!

Ah ! si du sort commun que ce lieu nous retrace ;
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Eveille en nous de peine et répand de douleur !
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes,
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes,
La mère pleure un fils frappé dans son printems,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.

Pour vous qui les versez ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissemens l'humanité s'honore ;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.
Qu'est-ce que chaque race ? une ombre après une ombre ;
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre,
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie, ô tems, se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière,
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière
Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os (10) ;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos ;
Et l'âme qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

FIN DU QUATORZIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT XIV.

Page 153.

(1) Le prince avec les siens, ministres, favoris.

Le voyage de Fontainebleau est ordinairement fixé dans les premiers jours du mois d'octobre. Cette ville est remarquable par la forêt qui l'environne, et où les rois de France, depuis Charles VII, vont prendre le plaisir de la chasse. Elle a été bâtie par Henri II, et le château par François Ier.

Page 153.

(2) Qui, signalant la foi gardée à ses dépens.

Selon les politiques, lorsque Charles-Quint, dans le tems de la révolte des Gantois, demanda passage à François Ier. par la France, il fit une grande faute de se livrer à la parole de ce prince, et François Ier. de laisser passer l'empereur par son royaume; il fallait que l'un portât la peine de sa confiance, ou l'autre de sa bonne foi : mais la demande de l'empereur faisait honneur au roi de France, et Charles-Quint ne répondit point à sa générosité. S'il a été un des plus grands princes de l'Europe par les qualités d'homme de cabinet, François Ier., son rival en courage, lui fut en cette occasion supérieur en grandeur d'âme.

Après que le roi de France eut mis en action le beau précepte de Louis XII, on vit l'Empereur refuser à François Ier. l'investiture du Milanais, qu'il lui avait fait promettre pour celui de ses enfans qu'il voudrait; sitôt qu'il fut en Flandre, et qu'on voulut le sommer de sa parole, il répondit qu'il n'avait rien promis :

Juravi lingua, non mente.

Page 153.

(3) Et surtout dans ce lieu la fortune en silence.

Les changemens de ministres se font ordinairement à Fontainebleau.

Page 154.

(4) Lui soumet et la proie errante à leur surface.

Louis XVI a rendu un édit en 1776, qui permet aux paysans de tuer les lapins : il est le premier qui ait donné cette permission.

Page 155.

(5) Ne versaient point de pleurs pour les jeux de leurs maîtres.

M. le prince de Condé fait estimer le dégât que sa chasse a pu faire dans la campagne, et indemnise toujours au dessus de l'estimation ceux qui ont souffert quelques dommages.

Page 155.

(6) Je vois dans leur vertu des sages retranchés.

Le père Porée, jésuite, homme d'une grande piété, n'était pas d'une humeur si austère ; il nous a laissé une belle harangue latine, où il examine si les spectacles peuvent être une école de vertu, et il conclut pour l'affirmative.

Page 157.

(7) Ciel ! la fille d'un roi ! qu'ai-je dit ? c'est Louise.

Louise de Bourbon, fille de Louise XV, s'est rendue Carmélite en 1768 : c'est la première princesse qui eut le courage d'embrasser la vie religieuse, sous un institut aussi austère.

Page 158.

(8) Le ciel s'ouvre : je vois les justes et les anges.

Le mot *beaucoup d'appelés et peu d'élus* paraît désespérant dans la religion ; il semble que l'église nous console en nous ouvrant le ciel, le jour de la Toussaint. Saint-Paul dit lui-même qu'il vit des multitudes innombrables de saints au pied du trône de l'éternel.

Page 159.

(9) Quels enclos sont ouverts ! quelles étroites places.

Quittons ici les idées de destruction, pour rappeler les esprits aux idées de conservation. Quand cessera-t-on d'enterrer au milieu de la ville, et d'infecter l'air que l'on respire ? Quand les vivans ne seront-ils plus en commerce avec les cadavres ?

On crie contre les abus ; on convient de la nécessité des réformes ; et les siècles se passent à en convenir, et les meilleures idées s'évaporent en projets.

Page 160.

(10) Qu'on jette sur ces morts soit légère à leurs os.

Les anciens, qui avaient plus de respect que nous pour les morts, ne cessaient de s'écrier sur les tombeaux, *sit tibi terra levis*, que la terre vous soit légère.

CHANT XV.

Rien ne franchit son terme, et sur les pas du tems,
Des diverses saisons les retours sont constans;
Si lorsque le zéphyr du doux vent de son aile,
A fondu les glaçons que l'hiver amoncèle,
Nous ne voyons jamais sans un nouveau plaisir,
S'étendre l'horizon, et le ciel s'éclaircir,
L'arbre s'orner de fleurs, et d'aurore en aurore,
De l'an qui s'enrichit les prémices éclore,
Quelle mélancolie et quel secret ennui
Nous pénètre à son tour lorsque l'automne a fui,
Quand chaque jour aux champs ôte de leur parure!

Tout annonce l'hiver et son âpre froïdure:
La feuille sur mes pas tombant de toutes parts,
Et l'arbre presque chauve attristant mes regards (1),
Les traits demi-glacés qu'à travers l'atmosphère,
Sur les prés, dans les nuits, lance le Sagittaire,
Le disque du soleil qui, pâle à son retour,
Sans montrer ses rayons, nous ramène le jour,
Les vents qui s'engouffrant dans les forêts profondes,
Agitent les sapins, comme ils battent les ondes,
Le départ des oiseaux attroupés dans les airs,
Les humides vapeurs dont les cieux sont couverts,
Les urnes que l'hyade épuise sur nos têtes,
Les fleuves, les torrens grossis par les tempêtes,
Et les jours s'avançant vers leur dernier déclin,
Et l'année en décours qui penche vers sa fin.

Ainsi chaque saison a différens préludes,
Ainsi l'ordre dépend de ces vicissitudes;
L'univers fut orné, l'univers est flétri,
La glace va durcir où la rose a fleuri.
Ah! que tous les mortels, d'une saison si dure,
Ne peuvent-ils braver également l'injure!
Ils approchent ces jours que le sort inhumain
File pour l'indigent sur des fuseaux d'airain;
Tant que l'astre des cieux parcourant d'autres signes,
Avait rempli les airs d'influences bénignes,
Riche de la saison le pauvre avait joui,
Le fardeau des besoins portait bien moins sur lui;
Mais des rigueurs du froid il est né tributaire,
Tous le poids des hivers pèse sur sa misère:
Qui le soulagera de ce faix renaissant?
O riche, éveille-toi! deviens compatissant:
Imite ce soldat si fameux à ce titre,
Et que Tours dans ses murs a vu ceindre la mitre;
Sur sa route il rencontre un mortel inconnu,
Tout transi de froidure et le corps demi-nu;
Pauvre lui-même, il peut détourner son visage:
Il n'avait qu'un manteau, n'importe, il le partage.

O toi, plus décoré par ce trait de vertu,
Que par les saints honneurs dont tu fus revêtu,
Sur le déclin de l'an tu ne reparais guère,
Sans éclaircir le front du triste Sagittaire;
Et souvent nous voyons sous un ciel azuré,
Briller un jour serein pour ta fête épuré:
Ton retour est pour nous un moment d'allégresse;
Tu vois en ton honneur que de tables l'on dresse;

Tout sobre que tu fus, on te croit de tout tems
Le patron des banquets et le saint des gourmands.
Ces festins unissaient dans leur simple origine,
Les hôtes de la plaine et ceux de la colline :
Ceux-là montant la côte, et ceux-ci descendant;
S'arrêtaient sur le mont au milieu du penchant.
C'est là que rappelant dans leurs humbles fortunes,
Leurs champêtres travaux, leurs fatigues communes,
Dans un repas rustique ils venaient s'égayer,
Pour ne plus se revoir qu'au retour du Bélier.

Dans les villes de guerre une table burlesque
Voit éclater surtout la gaîté soldatesque ;
L'ingénu villageois qui loin de son hameau,
Nouveau stipendiaire a rejoint le drapeau,
Des générosités de sa bourse un peu nue,
S'en vient à ce festin payer sa bienvenue,
Tout oreille et tout yeux devant ces vétérans
D'humeur brusque, mais bons, gens d'honneur, restés francs,
Pour n'avoir point vécu dans l'air des capitales,
Où se perdent bientôt les mœurs les plus loyales.
Mille propos croisés animent le repas;
Ils parlent à l'envi de marches, de combats,
De retraites, d'assauts, de diverses surprises,
De cantines par eux sur l'ennemi conquises,
De manteaux pour tout lit sur le bord d'un ravin :
Les coudes sur la table, ils traversent le Rhin,
Le Var, l'Elbe, l'Escaut, parlent de leurs prouesses,
De leur chaume natal, d'adieux à leurs maîtresses,
De sabres ébréchés contre ceux des pandours;
S'interrompent soudain pour boire à leurs amours,

Et le verre à la main, mêlent avec délice,
Le nom de leur Fanchette au grand nom de Maurice.

Dans Paris, même orgie, et pour mille repas
L'Inde a fourni l'oiseau nourri dans nos climats;
Le peuple, si fidèle aux usages bachiques,
Court en foule aux faubourgs à des tables rustiques,
Et sous un vaste abri confusément assis,
Coiffe d'un vin fumeux son cerveau peu rassis.

A l'aspect de leur folle et grossière cohue,
Le riche avec dédain détournera la vue;
Mais de nos grands festins les ennuis solennels,
La froide gravité, les silences mortels,
Des convives titrés la réserve commune,
Des valets espions la présence importune,
La triste indifférence et les airs apprêtés
Qui ne permettent plus de porter les santés,
Ont-ils donc plus d'attrait que la scène bruyante
D'un peuple heureux, qui boit, rit, déraisonne et chante?

Cependant on a vu sous de bachiques toits,
Le noble, en d'autres tems, s'attabler quelquefois,
Avant qu'un faux esprit de frivole sagesse
Eût des sociétés exilé l'allégresse;
Sans croire déroger à l'orgeuil des cimiers,
Le noble partageait ces plaisirs roturiers,
Même les plus titrés s'échappaient du beau monde,
Pour aller vivre entr'eux à quelque table ronde:
Ce commerce agréable était-il donc si vain?
Là l'esprit belliqueux moussait avec le vin,
Le plaisir d'être ensemble avait pour eux des charmes

Qui resserraient encor la fraternité d'armes ;
Et moins vains, mais plus fiers, ces guerriers honorés
Ne s'amollissaient point sous des lambris dorés.

C'était dans un caveau que venaient prendre place,
Même encor de nos jours les enfans du Parnasse :
Le lierre de Bacchus fut toujours un feston (2)
De la couronne offerte aux suivans d'Apollon.
C'était là qu'ennemi de la mélancolie,
Piron faisait briller l'éclair de la saillie (3) ;
Que les esprits plus vifs, enflammés pour leur art,
Malgré les ans jaloux semblaient vieillir plus tard.
Loin d'aller usurper, pour leurs vers éphémères,
De quartiers en quartiers des succès circulaires,
A la critique entr'eux ils livraient tour à tour
L'ouvrage toujours humble avant d'être au grand jour.

Le peuple que j'ai vu buvant sous la verdure,
Et que sous des abris ramène la froidure,
Me rappelle ces tems où l'homme encore épars,
Et n'ayant que des joncs pour toits et pour remparts,
Vint chercher à la fin, en bâtissant des villes,
Un refuge plus sûr que des huttes fragiles :
Mais comme on voit les fruits de l'arbre détachés,
Se meurtrir aisément l'un de l'autre approchés,
Les hommes rassemblés bientôt se corrompirent,
Des intérêts rivaux les désordres sortirent.
Hé quoi ! j'ai cru montrer les humains plus heureux,
Plus ils sont rassemblés, plus ils ont pris de nœuds ;
Faut-il donc retrancher ce but de mon ouvrage ?
Ai-je perdu mes vers ? et changeant de langage

Faut-il donc effacer ces tableaux si touchans,
Ces tableaux d'union répétés dans mes chants?
Non, quand l'homme eut dressé les premiers murs des villes,
Contre les élémens quand il eut des asiles,
Il sut se garantir des efforts du pervers,
Comme il se défendait de l'injure des airs:
Au milieu des cités le tribunal du juge
Fut fondé pour le faible, et devint son refuge,
Et la société, grâce au bienfait des lois,
Au lieu de s'écrouler, s'affermit par son poids.
Depuis les noms sacrés d'archontes, de prytanes,
Partout, sous d'autres noms, Thémis eut des organes.
Vous qui l'êtes pour nous, corps de nos magistrats,
Vos loisirs sont finis: quel peuple suit vos pas!
Avec quel appareil dans cette auguste enceinte,
Tous en robe à longs pans et que la pourpre a teinte,
Vous venez à l'autel voisin des tribunaux,
Ouvrir et consacrer le cours de vos travaux!
Grand Dieu! toi qu'on invoque à cette auguste pompe,
Tu vois le fond des cœurs dont le dehors nous trompe,
Seul infaillible juge, arbitre souverain,
La balance jamais ne vacille en ta main;
Aux mains du magistrat daigne affermir la sienne;
Et prête à sa justice un rayon de la tienne.

Comme la fable a peint cette île de Délos,
Vagabonde long-tems à la merci des flots,
Avant qu'elle rendît dans un état tranquille,
Les oracles du Dieu dont elle était l'asile:
Tel de nos magistrats on voyait autrefois
Le tribunal errant à la suite des rois;

Quand Philippe parut, et de ses mains propices,
Vint fixer dans Paris leurs mobiles comices :
Ce grand corps, par les soins du vainqueur des Flamands,
Assemblé tel alors qu'il subsiste en nos tems,
Donne la sanction aux décrets des rois même,
Marque du sceau des lois leur volonté suprême,
Ceint les mêmes mortiers dont on vit les barons
Décorer autrefois leurs brillans écussons,
Prend place avec les pairs, et dans sa marche altière
Du Louvre a droit comme eux de franchir la barrière.

Mais qu'est-ce que la pourpre et l'éclat des mortiers,
Tant de droits si flatteurs, tant d'honneurs singuliers ?
Que l'art des Phidias, d'attributs symboliques,
Ait orné les dehors des fontaines publiques,
Qu'elles offrent à l'œil de pompeux monumens,
Elles n'existent point par ces vains ornemens,
Mais par l'eau salutaire et non interrompue
Que la source abondante aux cités distribue.
Vertueux successeurs des Harlays, des Potiers,
De leur patriotisme illustres héritiers,
Savoir vous distinguer par ces heureuses marques,
Porter les vœux du peuple aux pieds de vos monarques,
Contre l'homme en crédit de sa puissance armé (4),
Protéger l'innocent, défendre l'opprimé ;
Ennemis reconnus des obliques intrigues,
Imposer à la cour, aux artisans des brigues,
Et dénoncer aux rois par le cri de vos mœurs,
Des princes égarés les coupables flatteurs,
Qui voudraient étouffer de leur main tyrannique,
Ce qui doit nous rester de liberté publique ;

Voilà vos vrais honneurs et vos droits les plus beaux,
Voilà la gloire enfin, l'éclat des tribunaux.

Montpellier dans ses murs ouvre aussi ces comices (5)
Où je vois s'assembler sous d'augustes auspices,
La noblesse, le peuple et ce corps révéré
Que le droit de l'autel place au premier degré;
Ombre du champ de Mars et de ces tems antiques
Qui du peuple français sont les tems héroïques,
Jours libres où l'État n'eut qu'un chef dans son roi,
Où du vœu général émanait chaque loi,
Où l'on voyait enfin la nation suprême
Peser ses droits ensemble et ceux du diadême.
Ici la liberté, dans de sages avis,
Sans élever la voix comme au tems de Clovis,
Délibère, examine au nom de la province,
Quels secours le pays peut offrir à son prince.
C'est là qu'on voit Dillon déployer puissamment
Cette éloquente voix, ce talent du moment;
Là pour le bien public sa grand aâme zélée
Le montre digne chef d'une telle assemblée:
A sa voix l'indigène entreprend des travaux (6)
Qui semblaient demander des Hercules nouveaux:
Les marais desséchés et les terrains stériles
Se transforment bientôt en des plaines fertiles;
Au commerce enrichi des canaux sont ouverts
Qui joignent ce canal, le lien des deux mers.
Prodige sur prodige; et Neptune s'étonne
De voir communiquer le Rhône à la Garonne.

Tandis que dans Paris, Démosthène nouveau,
Seguier avec éclat vient rouvrir le barreau (7),

Le Louvre en son enceinte offre d'autres séances;
Des érudits, livrés à des veilles immenses ,
Sur les débris des arts et des antiquités,
Jettent incessamment de nouvelles clartés ,
Du mélange étranger purgent l'or de l'histoire,
Des écrits mutilés rétablissent la gloire ,
Percent d'un œil de lynx l'obscurité d'un sens
Qui tient à quelque usage et des lieux et des tems.
C'est par eux que l'on voit nos publics édifices ,
Du trait qui les annonce orner leurs frontispices,
Et sur l'étroit contour du métal arrondi ,
Multiplier partout un emblême applaudi.

Dieu! sur combien d'objets dans cet autre lycée
S'exercent les regards , les mains et la pensée !
Par l'homme curieux tout secret est cherché ,
L'espace est parcouru , le ciel s'est rapproché (8);
Les mutuels aspects des astres et du globe ,
N'ont plus rien qu'à nos yeux leur distance dérobe ;
Le contour de la terre est au loin mesuré ,
L'aimant présente au pôle un point plus assuré ,
Le sang reprend son cours mu par une étincelle,
La foudre se détourne et la mort avec elle ;
L'homme aux travaux créant les forces qu'il n'a pas ,
Réalise à nos yeux le géant aux cent bras ;
L'art assiége et défend , la foudre sort de terre ,
Et des tours en éclats disperse au loin la pierre ;
Par des tubes de verre où l'air a pris un corps ,
J'apprends de mon foyer quel vent souffle au dehors ;
Deux arts savent porter une clarté certaine
Sur le dédale obscur de la structure humaine ;

Des immenses calculs les fils sont raccourcis,
Mille voiles levés ou du moins éclaircis :
Un autre art revêtu d'un pouvoir sans mesure ;
Décompose à son gré l'œuvre de la nature ;
Il a dit à l'aspic, dépouille ton venin,
Sois bienfaisant pour l'homme, et passe dans son sein :
Il a dit au métal, sur la flamme ouvrière,
Change à ma volonté ta substance première :
Ainsi que les vertus des divers minéraux,
Il extrait les parfums, les sels des végétaux,
D'un pas pénible et lent sans hazarder des pentes,
Sans gravir sur des rocs pour y chercher les plantes,
Tout s'offre sous nos mains, tout s'observe de près
Dans ce jardin savant, plein des trésors d'Hermès :
Là je vois l'abrégé de la nature entière,
Sur vingt pieds de terrain j'ai parcouru la terre.

FIN DU QUINZIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT XV.

Page 164.

(1) Et l'arbre presque chauve attristant mes regards.

Le docteur Swift se promenant un jour avec Pope et Adisson, s'arrêta pour considérer un arbre qui se desséchait par la tête; ses amis, qui l'avaient laissé derrière eux, reviennent sur leurs pas, et lui demandent en quoi un arbre excitait sa curiosité : Hélas! dit-il, je finirai comme lui. Sa prédiction n'était que trop vraie. Le Lucien de l'Angleterre est mort fou.

Page 168.

(2) Le lierre de Bacchus fut toujours un feston.

C'est ce qui a fait dire à Horace :

Doctarum hederæ præmia frontium.

Page 168.

3) Piron faisait briller l'éclair de la saillie.

On a oublié dans les bons mots imprimés de Piron, de rapporter celui-ci.

Un munitionnaire, dont la fortune était suspecte, rencontrant un jour Piron, lui demanda une inscription pour un très-beau château qu'il faisait bâtir à grands frais dans une terre. Piron s'excusa d'abord sur la difficulté de trouver un trait heureux et précis. Le financier insiste, presse : Hé bien! monsieur, mettez sur la porte de votre château, *Haceldama*. Le publicain, qui avait peu lu l'écriture sainte et ignorait que ce mot signifiât *le champ du sang*, reçut avec beaucoup de reconnaissance cette inscription qu'il crut être flatteuse, Piron ayant eu l'air de lui en refuser l'explication, pour ménager sa modestie.

Page 170.

(4) Contre l'homme en crédit de sa puissance armé.

Le chancelier Voisin ayant appris qu'un scélérat avait trouvé assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, vint trouver Louis XIV dans son cabinet. *Sire*, lui dit-il en parlant du coupable, *Votre Majesté ne peut pas accorder des lettres de grâce dans un cas pareil. Je les ai promises*, dit le roi qui n'aimait pas à être contredit; *allez me chercher les sceaux. Mais, sire.... Faites ce que je veux.* Le chancelier apporte les sceaux; le roi scelle les lettres de grâce et rend les sceaux au chancelier. *Ils sont pollués*, dit celui-ci en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus.* Le roi s'écrie : *quel homme!* et jette les lettres de grâce au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier; *le feu purifie tout.*

Page 171.

(5) Montpellier dans ses murs ouvre aussi ces comices.

Les états de Languedoc se tiennent ordinairement à Montpellier, dans le mois de décembre; là se rassemble chaque année tout ce qu'il y a de plus grand et de plus instruit dans l'église, la noblesse et le tiers état, pour y délibérer librement sur l'étendue et la nature des secours que l'amour et la reconnaissance de la province doivent offrir au souverain, et pour s'occuper des besoins et du bonheur des peuples confiés à leurs soins.

Page 171.

(6) A sa voix l'indigène entreprend des travaux.

Aux avantages que M. l'archevêque de Narbonne a procurés à la province de Languedoc, et dont on a parlé dans les vers, on peut ajouter encore ceux-ci.

La terre épuisée de bois est ouverte de toutes parts pour fournir au feu le charbon qu'elle produit, et suppléer aux dissipations du luxe; les sciences honorées multiplient les inventions utiles, et donnent à l'industrie un nouvel essor. Un monument superbe élevé dans la ville de Montpellier à la gloire de Louis XIV et de

la nation, va être environné d'une galerie dans une des plus belles expositions de l'univers, où le marbre sculpté par les artistes les plus renommés, présentera les grands hommes du siècle de ce prince célèbre. Un monument d'un autre genre, dû à l'influence de l'illustre Dillon, est la rédaction du code municipal et économique du Languedoc, ouvrage qui manquait à cette province, et qui rassemblera tout ce qui a été fait de grand et d'utile depuis plus de trois siècles pour le soulagement et le bonheur de ses habitans, et pour la perfection de son administration.

Page 171.

(7) Seguier avec éclat vient rouvrir le barreau.

Le lendemain de la Sainte-Catherine, l'un des avocats généraux prononce un discours public pour la rentrée du Palais.

Page 172.

(8) L'espace est parcouru, le ciel s'est rapproché.

Ce vers et ceux qui suivent désignent l'usage des télescopes, les longitudes trouvées, les voyages des académiciens sous le pôle et sous l'équateur, les variations de la boussole reconnues, les prodiges de l'électricité, l'utilité des mécaniques, les thermomètres perfectionnés, les découvertes de la chirurgie et de la médecine, les ressources du calcul de l'infini, les opérations de la chimie.

CHANT XVI.

CHANT XVI.

Suis-je aux cieux? suis-je entré dans les concerts divins?
Suis-je admis de la terre aux chœurs des Séraphins?
A quels tems si précis chaque instrument fidèle
Parcourt des divers sons l'harmonieuse échelle,
Et présente à nos sens de plaisir enivrés,
Le contraste et l'accord dans les tons mesurés!
O Cécile! ô des sons amante ingénieuse (1),
Permets que, dans ce jour, ma main respectueuse
Ajoute une guirlande aux festons immortels
Dont Santeuil et Dryden ont paré tes autels:
Hé quel enthousiasme est plus pur et plus juste!
Qui doit de plus d'encens voir parfumer son buste,
Que celle qui se plut à moduler des airs?
Ta fête plus qu'une autre appartient aux concerts:
Sous tes doigts s'anima ce grand corps organique,
De tubes inégaux assemblage harmonique,
Elevé dans le temple, et dont le son divin
Nous charma tant de fois sous le jeu de d'Aquin.

La nature dans l'homme éveillant le génie,
Enseigna la première à chercher l'harmonie,
Et les sons différens qui vont frapper les airs,
Tracèrent les chemins jusqu'à l'art des concerts.
Que l'on prête l'oreille au bruit des météores,
Aux retentissemens des substances sonores,
Tout est harmonieux, les éclats si fréquens
Que font dans le Mexique entendre les volcans,

Lorsqu'ils lancent le roc, la lave et le bitume;
Les rapides torrens qui blanchissent d'écume,
Et qui, précipités de la hauteur des monts,
Tombent, tombent sans cesse en des gouffres sans fonds;
Des vents impétueux les souffles invisibles,
Dans les bois agités leurs sifflemens horrible,
Des lions en fureur les longs rugissemens,
Et des coursiers fougueux les fiers hennissemens,
Le tumulte des mers, quand du fond des abîmes,
Les flots amoncelés portent si haut leurs cimes,
Ces tonnerres rivaux, l'un de l'autre voisins,
Grondant profondément dans les monts Apennins,
Qui d'échos en échos, de caverne en caverne,
Prolongent dans les airs le bruit qui nous consterne,
Et qui faisant trembler la terre sous nos pas
Par éclats redoublés tombent avec fracas.

Vos sens épouvantés de ces accens terribles,
Veulent-ils être émus par des sons plus paisibles?
A ces bruits imposans, fiers et tumultueux,
La nature a mêlé des sons voluptueux.
Entendez du milieu de cette grotte obscure,
La source qui s'échappe à travers la verdure;
Entendez du ruisseau, dans son cours incertain,
Entre mille cailloux le murmure argentin,
Le roseau des vallons organe du zéphyre,
Nos chants que les échos se plaisent à redire,
Les oiseaux qui, dans l'air ce théâtre des sons,
Nous ont donné de l'art les naïves leçons.
Sous le feuillage épais d'une sombre retraite,
Le tendre rossignol et la jeune fauvette,

D'un flexible gosier vont chantant tour à tour
L'aurore, le printems, le plaisir et l'amour.

L'Arcadie autrefois, si riche en ses campagnes (2),
Vit une hamadryade errer sur ses montagnes,
Syrinx était son nom; la beauté de ses traits,
Des nymphes d'alentour effaçait les attraits;
Belle, mais inhumaine, elle avait par la fuite,
Du faune et du satyre éludé la poursuite:
O Diane! elle avait ta grâce enchanteresse,
Ta démarche, ton air et ta chaste rudesse;
On la prendrait pour toi si son arc était d'or,
Et souvent toutefois on s'y trompait encor.
Le dieu Pan l'aperçoit, il descend des montagnes:
En beauté, lui dit-il, vous passez vos compagnes;
Je suis dieu, je vous aime et le ciel m'est témoin....
A peine a-t-il parlé, la nymphe est déjà loin:
Vers les bords du Ladon elle fuyait craintive;
Son amant la poursuit et l'atteint sur la rive:
Ciel! comment échapper! la voilà dans ce lieu,
Entre les eaux du fleuve et les transports du dieu:
Nymphes, à mon secours, de loin s'écria-t-elle;
Elle trembla, pâlit, et n'en fut que plus belle.
Diane la transforme, et Pan, qui sous les eaux
Courait pour l'embrasser, embrasse des roseaux.
Il se plaint, il gémit, mais tandis qu'il soupire,
Les airs furent émus par un léger zéphyre,
Et tout à coup, du creux des roseaux frémissans,
Il entendit sortir je ne sais quels accens.
De quel étonnement son âme fut atteinte!
C'était l'air, dans les joncs, qui répétait sa plainte.

Ingrat objet, dit-il, qui dédaignais ma foi,
Ta forme a disparu, tu ne peux être à moi;
Mais je veux qu'à jamais, malgré mon sort funeste,
A l'aide de ces joncs quelque entretien nous reste.
Il dit, et dans l'instant il coupe des roseaux,
Ouvre à l'air un passage en ces divers tuyaux,
Les presse de sa lèvre, et des sons qu'il en tire,
Naissent les doux accens que la flûte soupire.
Ainsi la fable a su par un emblême heureux,
De l'amour et des arts nous découvrir les nœuds.

Infortuné mortel dont les sons harmoniques,
N'ont jamais chatouillé les fibres léthargiques,
Toi qui, loin d'éprouver l'ivresse des transports,
Fermes, comme l'aspic, ton oreille aux accords,
Fils de Deucalion, tu naquis de la pierre
Qu'aux champs de la Phocide il lançait en arrière,
Ou plutôt tu naquis près du tigre et de l'ours,
Et parmi les rochers au fond des antres sourds.
Gluck dont les fiers accens étonnent Polymnie,
Tous ces chantres divins qu'enfanta l'Ausonie,
Les célestes plaisirs n'existent point pour toi:
Voyage où tu voudras, mais, profane, crois-moi,
Fuis loin de l'Italie où la terre est sacrée,
Naples doit de ses murs te défendre l'entrée;
Toi qui hais l'harmonie, as-tu connu l'amour?
Mérites-tu d'aimer et de plaire à ton tour?
Quels baisers te sont dus sur la lèvre charmante
De la jeune beauté dont la voix nous enchante?
L'amour et l'harmonie ont des liens entr'eux:
Qui chanta le premier? ce fut l'amant heureux.

Art de plaire à l'oreille, art brillant et sonore,
Si ce fut du bonheur que l'on te vit éclore,
Tu servis à calmer les soucis renaissans,
Non comme le sommeil, par l'absence des sens,
Par la triste apathie et l'oubli de notre être,
Mais par la volupté que ton charme fait naître:
De qui reçut un cœur, inévitable aimant,
Tu parles à l'instinct, au goût, au sentiment.
Que le timbre flatteur d'une voix séduisante,
S'accorde avec les sons d'une lyre touchante,
Que le savant concours des accens combinés,
Brille dans ces rapports l'un à l'autre enchaînés,
Notre fibre répond à ce doux artifice,
Tout notre sang ému frémit avec délice,
Et dans l'enchantement de ce commerce heureux,
L'âme est plus près des sens pour jouir avec eux.

Je ne m'étonne plus qu'à tes charmans prestiges,
La Grèce ait attaché l'honneur de cent prodiges,
Qu'on ait cru que d'un luth les sons législateurs
Régissaient les états, déterminaient les mœurs,
Qu'on ait vu, tant les sons avaient alors d'empire!
Toutes les passions aux ordres de la lyre.
Les oracles eux-même empruntaient tes accens;
Le culte était fondé sur tes modes puissans;
Avec toi l'art des vers confondant son génie,
Ne formait qu'un seul art, qu'une même harmonie,
Le Barde, par des chants pleins d'âme et de fierté (3),
Enflammait la valeur, servait la liberté;
Science des accords, oui ta source est divine,
Ton charme et ton pouvoir prouvent ton origine,

Et la foi, quand notre âme aura brisé ser fers,
Nous promet dans les cieux d'ineffables concerts.

L'année est à son terme, et l'église terrible (4),
Pour détacher nos cœurs d'un monde corruptible,
Nous remplit de frayeur, et présente à nos sens
L'univers qui se brise à la borne des tems,
L'avènement d'un dieu qui, sévère ou propice,
Pèse tous les humains au poids de sa justice,
L'éternité qui s'ouvre, et dans le dernier jour,
Le dernier sort de l'homme arrêté sans retour.
La piété renaît, et sa ferveur d'avance
Nous dispose à la fête où le Christ prend naissance,
Où la nuit, du milieu de son cours dans les airs,
Voit accourir le peuple à nos temples ouverts.

Cependant le soleil dans sa marche abrégée,
Aux limites de l'an atteint son périgée.
Quand l'homme aux premiers tems vit ainsi par degrés,
Décroître sous ses yeux les jours décolorés,
Lorsqu'il vit, des momens que le soleil nous compte,
Le retour plus tardif, et la fuite plus prompte,
Qu'après ces jours bornés d'autres encor plus courts
Précipitaient l'année en abrégeant leur cours,
Il pâlit, il crut voir l'astre expirant comme elle,
Tout prêt à s'abîmer dans la nuit éternelle,
Tant les peuples en butte à d'aveugles terreurs,
De la destruction redoutant les horreurs (5),
Ne pouvaient rassurer leurs âmes consternées
Que par l'ordre constant du retour des années.

Ma course est achevée, et tandis qu'en mes vers,
Je montrais tour à tour sous des traits si divers,
L'homme, quelle que fut sa fortune ou son âge,
Si soigneux d'accourir au signal de l'usage,
Et de suivre son char dans ce cercle agité
Dont notre vie entière est le cours répété,
Je voyais célébrer de pompeux hyménées,
Les Alpes s'aplanir comme les Pyrénées,
Cet aigle des Césars nos plus fiers ennemis,
S'apprivoiser enfin jusqu'à s'unir aux lis;
Les états des Bourbons ne former qu'une chaîne;
De l'Eridan au Tage, et du Tage à la Seine,
Et l'accord fraternel qui es unissait tous,
Etre un appui pour eux, comme un bienfait pour nous;
Au milieu du bonheur et de la paix profonde
Que ces événemens semblaient promettre au monde,
Le ciel européen si pur de ces côtés,
Ailleurs retentissait de foudres redoutés;
Le malheureux Sarmate en proie à l'esclavage,
Pleurait de son pays l'humiliant partage;
Sorti de ses glaçons, le Russe menaçant,
Sur les bords du Danube attaquait le Croissant,
Et préparait le jour qui n'est pas loin encore,
Où l'Ottoman doit fuir au delà du Bosphore;
Du fluide électrique arbitre si vanté,
Franklin, né pour les arts et pour la liberté,
Semblait avoir aux cieux arraché le tonnerre
Que le fier Wasingthon lançait sur l'Angleterre;
Joseph et Frédéric vers l'Elbe s'avançaient,
Et le Nord effrayé que leurs coups menaçaient,
Croyait voir Mithridate et le jeune Pompée,

Vers l'Euphrate éperdu prêts à tirer l'épée;
Jeux barbares du sort, et dangers trop fréquens,
Que suspend tour à tour et ramène le tems.

O tems, force invisible à qui rien ne résiste,
Par qui tout se succède, et sans qui rien n'existe;
Fleuve égal et rapide où les ans et les jours
Vont tomber sans relâche emportés dans ton cours,
Et qui ne nous paraît qu'un canal immobile,
Tant la pente insensible en est douce et tranquille:
Sur ce courant secret et si peu remarqué,
L'homme qui vient de naître aussitôt embarqué,
Navigue à ta merci, sans voir aucun rivage;
Tous voudraient à jamais prolonger le voyage,
Tous redoutent le port: nul ne t'a remonté,
Nul ne t'a suspendu, ralenti, ni hâté.
Suivons le mouvement de ton cours sans limite,
Sans vouloir avancer ni retarder ta fuite;
Attachons au passé quelque doux souvenir,
Le repos au présent, l'espoir à l'avenir:
Les ans ramèneront par un ordre immuable,
Des diverses saisons la marche interminable:
Nous voyons, revoyons ce qu'un jour nos neveux
Et d'autres descendans et ceux qui naîtront d'eux,
Verront et reverront, et tous de race en race,
Tant que cet univers flottera dans l'espace.

Peuple doux, peuple aimable autant que généreux,
Français, ramène ainsi tes usages heureux:
Laisse au tems emporter la coutume frivole,
Comme au souffle des vents un atôme s'envole:

Garde-toi d'ériger les préjugés en lois :
Les usages qu'on suit sont plus fous quelquefois
Que les caprices vains d'une morgue jalouse
Xercès fouette la mer, et le doge l'épouse (6).
Anéantis surtout ces exemples cruels,
Honte de la raison, et fléau des mortels,
Les fêtes que fonda d'un esprit si bizarre,
La superstition ridicule ou barbare.
Ressuscite au contraire et remets en vigueur
Toute coutume utile et qui tombe en langueur ;
Apprends à corriger jusqu'aux meilleurs usages,
L'homme sera toujours le disciple des âges ;
Tiens à ton culte, aux mœurs, à l'estime de toi,
A cet antique honneur, ta souveraine loi,
A l'amour pour tes rois, ton premier caractère.

Puisse, ô ma nation, mon Ouvrage te plaire !
Je ne sais quel instinct d'accord avec mes vœux,
Me dit qu'il doit passer à nos derniers neveux;
Et pour tromper le tems qui pourrait le détruire,
J'attache sa durée au sort de cet Empire.

FIN DU SEIZIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES
DU CHANT XVI.

Page 177.

(1) O Cécile ! ô des sons amante ingénieuse.

C'est une croyance vulgaire que l'orgue a été inventé par Sainte-Cécile ; quelques uns prétendent que ce n'est qu'une imagination du peintre qui fit son portrait, et qui, pour animer le tableau, la représenta devant un buffet d'orgue.

Page 179.

(2) L'Arcadie autrefois, si riche en ses campagnes.

Ce morceau est traduit librement du premier livre des Métamorphoses d'Ovide, ouvrage postérieur et supérieur aux Fastes du même poëte, et si remarquable par les transitions qui lient tant d'aventures différentes.

Page 181.

(3) Le Barde, par des chants pleins d'âme et de fierté.

Les Bardes étaient les prêtres des Gaulois; ils étaient dans une grande vénération; ils chantaient les actions héroïques : il y eut aussi des Bardes en Ecosse, qu'on vit soutenir par des chants mâles le courage des peuples, et retarder ainsi la conquête de ce pays par Edouard Ier.

Page 182.

(4) L'année est à son terme, et l'église terrible.

Les Chrétiens ne sont pas les seuls peuples à qui leur religion retrace à la fin de l'année, un dieu vengeur et rémunérateur dans une autre vie. On trouve les mêmes idées chez les Indiens, les Mahométans, etc.

Page 182.

(5) De la destruction redoutant les horreurs.

Les peuples voisins de l'époque du déluge n'avaient que des idées de ravage et de destruction; le tems ne se couvrait pas, qu'ils ne crussent voir les avant-coureurs d'une nouvelle inondation du globe ; et comme c'est aux approches de l'hiver, et vers la fin de l'année que l'atmosphère se charge davantage de brouillards et de vapeurs, la fin de l'année leur parut long-tems pouvoir être celle du monde.

Page 185.

(6) Xercès fouette la mer, et le doge l'épouse.

Xercès ayant vu ses vaisseaux dispersés par les vents sur l'Hellespont, fit fouetter la mer avec des chaînes de fer, petitesse d'un despote qui pensait que la nature même lui devait obéir. Combien cette fougue du roi de Perse contraste avec le sang froid de Philippe II, qui, après la destruction de sa flotte l'*Invincible*, par la tempête, se contenta de dire : *Je ne l'avais pas envoyée contre les vents.*

Le doge de Venise va tous les ans épouser en cérémonie la mer Adriatique ; il monte le *Bucentaure*, et jette un anneau dans la mer, comme pour en prendre possession. Un sultan avec qui le doge était en guerre, le menaça de lui faire consommer le mariage.

TABLE DES SUJETS

CONTENUS

DANS LE POËME DES FASTES.

Invocation à la Variété.	Page 2
Premier de l'An.	Ibid.
Palais Marchand.	4
Fête de Sainte-Geneviève.	6
Les Rois.	Ibid.
Les Noces.	8
L'Hiver.	13
Les Patins.	14
Les Traîneaux.	Ibid.
Hiver du Riche.	15
Hiver du Pauvre.	16
Vol de l'alouette.	17
Fête de Saint-Charlemagne.	18
Ouverture de la Foire Saint-Germain.	23
Bal paré.	27
Bal d'Enfans.	28
Masques du faubourg Saint-Antoine.	29
Le Carême.	33
Réduction de Paris.	34
Plantation de Mars.	37
La Pâque.	Ibid
Le Printems.	43
Usages des Bergers le premier de Mai.	44

Noces de Village. Page 45
Départ des Officiers. 48
Mœurs de la Chevalerie. Ibid.
Revue des Gardes à la plaine des Sablons. 49
Les Rogations. 53
L'Ascension. 54
La Pentecôte. Ibid.
Voyage aux Campagnes des environs de Paris. 69
Journée de la Campagne. 70
Clair de Lune. 72
Voyages aux Eaux. 79
Les Jardins. 88
Découverte de la Floride. 92
La Fête-Dieu. 93
La Saint-Jean. 96
Solstice d'été. Ibid.
Fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul. 97
L'Été. 102
Procession à Bauvais, en l'honneur de Jeanne Hachette. 106
Bains. 108
Orage. 109
Fête de l'Assomption, vœu de Louis XIII. 113
La Saint-Barthelemi. 114
La Saint-Louis. Ibid.
Avènement de Louis XVI au trône. 116
Tuileries ouvertes au peuple. 117
Rejouissances aux Invalides et à l'Ecole Militaire. Ibid.
Séance publique à l'Académie Française pour les prix. 118

Salon de Peinture.	Page 119
L'Automne.	127
Fête de Saint-Cloud.	128
Voyages aux Terres.	131
La Chasse.	133
La Pêche.	Ibid.
Les Vendanges.	134
Vente de Lorient.	143
Position de la France.	146
Voyage de Fontainebleau et rentrée des Classes commencement d'octobre.	153
La Chasse Royale.	Ibid.
Spectacles de la Cour.	155
La Saint-Denis.	156
La Toussaint.	158
Le jour des Morts.	159
La Saint-Martin.	165
Messe Rouge.	169
Rentrée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et de celle des Sciences.	172
Féte de Sainte-Cècile.	177
Origine de la Flûte.	179
L'Avent.	182
Fête de Nolë.	Ibid.
Solstice d'hiver.	Ibid.
Epilogue.	184

FIN DE LA TABLE DES SUJETS.

LA PEINTURE,

POËME.

AVERTISSEMENT.

J'avais dessein de traduire en vers le poëme de l'abbé de Marsy sur la Peinture : les beautés dont il est rempli font regretter qu'elles ne soïent pas connues de tous les lecteurs; mais les meilleures traductions ne sont guère que les réverbérations des ouvrages originaux. D'ailleurs, ayant réfléchi sur les circonstances où l'auteur avait écrit son poëme, j'ai cru m'apercevoir qu'elles l'avaient empêché de lui donner une juste étendue, et que le sujet débordait pour ainsi dire l'ouvrage. Je me suis donc déterminé à commencer le mien, sans renoncer pourtant à profiter de tout ce qui m'avait frappé dans le poëte latin.

J'ai vu les avantages et les difficultés que je pouvais rencontrer dans mon travail; mais, sans les peser, je me suis laissé entraîner à ce qu'il avait d'attrayant, j'oserai même dire que je crois avoir senti mon sujet : cette conviction me l'a rendu plus facile, et je l'ai soutenu.

En effet, il ouvre à l'essor poétique le champ le plus vaste, il met la nature entière sous la main du poëte comme sous celle du peintre, et tout ce que l'un présente aux yeux, l'autre doit l'offrir à l'imagination.

L'art poétique était peut-être un sujet moins heureux : en traitant de lui-même, il est pour ainsi dire trop près de lui; semblable à l'œil, qui voit les objets et ne se voit pas lui-même, l'esprit humain se fatigue à se considérer; il a besoin d'éloigner les objets sur lesquels il s'exerce, et pour qu'il puisse agir librement sur eux, il faut qu'ils soient à une certaine distance. Aussi Despréaux, qui a mis dans ses vers toute la correction que Léonard de Vinci mettait dans ses tableaux, me paraît-il avoir eu à surmonter plus d'obstacles dans le choix de son sujet, et on admirera toujours qu'il ait su couvrir de tant de beautés et d'images l'aridité des détails.

La Peinture offrait plus d'avantages au poëte; s'il doit faire briller les images, quelque matière qu'il traite, et lorsque le sujet s'y refuse

le plus, pourrait-il les abandonner quand elles s'offrent d'elles-mêmes ; pourrait-il ne pas appliquer la Poésie à la Peinture, et ne pas montrer à chaque pas l'analogie des deux arts ?

La Peinture représente à tout moment l'art poétique sans le répéter : le poëte, obligé de retracer les images qu'elle amène naturellement, crée ce qu'il imite, s'approprie ce qu'il emprunte, fait valoir son art et en montre un autre.

Je n'ai point marqué de division : on verra aisément que je parle du dessin dans le premier chant, et quelquefois de l'ordonnance qu'on peut appeler le dessin moral. Le second chant traite du coloris, et je parle dans le dernier du choix des sujets, de l'expression, de l'invention, du pouvoir de la Peinture ; mais comme, dans les différentes parties de l'art, il en est qui rentrent nécessairement les unes dans les autres, je n'ai fait qu'indiquer la division de l'ouvrage, pour éviter le reproche qu'on m'eût pu faire d'avoir confondu

les matières sous une dénomination exclusive à la tête de chaque chant.

Ceux qui ont traité ce sujet avant moi ont eu des avantages qui m'ont manqué. Dufresnoy, qui nous a laissé un poëme latin sur la Peinture, était lui-même un peintre habile; il n'écrivait qu'après avoir fait des tableaux, et ses vers furent le résultat de ses connaissances pratiques.

L'abbé de Marsy, descendant du fameux sculpteur qui a fait à Versailles les bains de Latone, avait dû puiser dans les lumières de sa famille les notions qu'il a répandues dans son ouvrage.

M. Watelet, distingué par ses talens en divers genres et par son goût pour les arts, avait pris le crayon et manié le burin avant de donner son poëme de l'art de peindre; il a été le premier qui ait entrepris de chanter dans notre langue un art dont les deux autres écrivains avaient enveloppé les préceptes dans une langue étrangère et presque abandonnée.

D'aprés ces exemples, je pouvais être intimidé, je pouvais penser qu'on ne devait guère hasarder un ouvrage sur la Peinture, sans l'exercice ou une grande théorie de l'art. Mais dans les arts d'imitation, dont on juge par le sentiment autant que par l'étude, celui qui ignore les règles peut prononcer comme celui qui les posséde. Le public a-t-il donc les connaissances des artistes? N'est-ce pas cependant de son suffrage qu'ils sont jaloux? Ne le préfèrent-ils pas à celui de leurs rivaux même? Dans les sciences exactes, il y a une *série* qu'il faut suivre: celui qui n'est encore qu'aux premières propositions de la géométrie, telles que le carré de l'hypothénuse, est bien loin d'entendre les courbes transcendantes; mais l'on peut dire que les points fondamentaux des arts sont innés; ce ne sont que des détails qu'on apprend. Ainsi, quoique je n'aye jamais touché ni pinceau, ni crayon, secouru seulement de quelques lectures et de quelques conversations avec les artistes, secondé surtout par mes propres sensations à la

vue des chefs-d'œuvre de l'art, j'ai osé entreprendre mon ouvrage.

Mais quand la science m'a abandonné, j'ai appelé mon art à mon secours, j'ai tâché de substituer les beautés poétiques, j'ai imité ces peintres peu versés dans l'anatomie, qui ne sachant comment montrer le mécanisme des muscles et la souplesse des contours sur les membres des figures, pour déguiser le défaut de ces emmanchemens, les couvrent d'une riche draperie.

J'ai écrit pour le public autant que pour les peintres; un poëme doit être à l'usage de tous les lecteurs, et il en est de ce genre d'ouvrages comme de ces figures pittoresques, plus habilement combinées suivant les lois de l'optique, et qui se présentent toujours en face de quelque côté que le spectateur soit placé. Dans un sujet où le goût et le sentiment décident, ce n'est point aux artistes seulement qu'on doit parler. Les lumières sur la partie technique ne sont point nécessaires pour être frappé des beautés; des yeux

et une âme sensible, voilà ce qu'il faut pour juger d'un tableau.

J'ai voulu surtout exciter l'enthousiasme de l'art, et dans cette idée, ce qui me manquait de connaissances m'a peut-être servi. Assigner trop de régles, c'est embarrasser la marche du génie, c'est enclore de murs un champ qui doit être à plus d'une exposition pour fructifier. Si Daubignac eût été peintre, il eût sûrement composé un mauvais tableau selon toutes les règles de Léonard de Vinci; si Rubens eût fait des tragédies, il eût eu avec le génie les inégalités de Corneille. L'enthousiasme est si rare en tout genre; tant d'ouvriers et si peu d'artistes! On ordonne avec sagesse, on connaît l'harmonie, l'élégance; mais où voit-on de l'énergie, de l'élan? Le goût, si desirable à tant d'égards, sert souvent à éteindre l'invention. De là ces compositions exactes, mais froides et monotones: quelques fautes et du génie, c'est à quoi je reconnais le grand artiste.

J'ai vu au-delà même de la Peinture; j'ai voulu enflammer les esprits non seulement dans cet art,

mais dans les autres arts d'imitation; ils ont tous leurs principes dans le sentiment, ils ne forment par là qu'un seul art, ils étaient tous de mon sujet.

Mon ouvrage ne fera ni des dessinateurs ni des coloristes; mais s'il peut échauffer des peintres, si j'ai jeté dans mes vers quelques étincelles du feu que je veux allumer, mon objet est rempli, et le prix de mon travail sera dans le succès des talens que j'aurai encouragés.

Je n'ai loué aucun des peintres vivans. Le lecteur les ajoutera lui-même aux hommes célèbres que j'ai nommés: les différens genres où ils ont excellé rappelleront aisément les noms de ceux qui s'y distinguent aujourd'hui. Cet hommage implicite rendu à nos artistes vivans, m'acquitte assez envers eux: un éloge direct n'eut fait qu'animer l'envie sans les honorer davantage; d'ailleurs, la réputation des grands hommes est dans leurs travaux et non dans leurs éloges; autrement tant de vils mercenaires qui ont trafiqué de la louange et du blâme, auraient été les juges du mérite et les arbitres de la gloire.

LA PEINTURE,

POËME.

CHANT PREMIER.

Je chante l'art heureux dont le puissant génie
Redonne à l'univers une nouvelle vie,
Qui, par l'accord savant des couleurs et des traits,
Imite et fait saillir les formes des objets,
Et prêtant à l'image une vive imposture,
Laisse hésiter nos yeux entre elle et la nature.

Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur (1),
Palpitas et courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transports sous ton œil captivé
L'objet que dans ton cœur l'amour avait gravé,
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues,
Lève-toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants;

Mets dans mes vers ce feu qui, sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

Heureux père ! tu vis ce prodige nouveau (2),
Le crayon de ta fille alors fut un flambeau;
Artiste en un moment, à sa clarté propice,
Tu découpes la pierre autour de cette esquisse,
Et déjà du ciseau l'industrieux secours
Donne un corps à l'image en bombant les contours.

D'abord à la peinture on ne pouvait atteindre (3),
Tout parut plus facile à modeler qu'à peindre;
On arrondit la pierre, on façonna le bois,
Pour figurer un corps, d'un autre l'on fit choix.
Eh ! regardez l'enfant, voyez comme il imite;
Rarement à tracer la nature l'invite;
Connut-il le crayon, ses effets sont trop lents,
Trop de fois il rompra sous ses doigts pétulans.
Mais il taille le liége, il sait pétrir la cire,
Il découpe le bois, il forme, il veut construire;
Ainsi par le ciseau l'artiste commença,
Un art guida vers l'autre et bientôt l'on traça:
La peinture naquit. Toi qui, séduit par elle,
Veux tenir de sa main une palme immortelle,
Ne suis point au hasard ce dangereux attrait;
Que ce soit un instinct, et non pas un projet;
Si de l'astre fécond qui luit sur le poëte
Les rayons divergens semblent fuir ta palette,
S'ils n'ont d'un trait de flamme échauffé ton berceau,
Tes travaux seraient vains : laisse là le pinceau.
Mais toi, chéri du ciel, dont l'enfance inspirée

De la gloire a senti la soif prématurée,
Toi qui né pour les arts décelas cette ardeur,
Comme Hercule sa force, Achille sa valeur;
Regarde les talens, vois comme le génie
Prête à des sucs grossiers la chaleur et la vie;
Il veut et tout s'anime, il touche et dans l'instant
L'eau coule, un mont s'élève, une plaine s'étend,
Le jour luit, le ciel roule, enfin l'homme respire.

Fier de ta destinée et plein d'un beau délire,
Ecoute, jeune élève, il est plus d'un pinceau (4);
Vois quel est ton génie et marche à ce flambeau;
Les dons sont partagés : la nature bizarre,
Jusques dans ses faveurs paraît encore avare,
Et lorsqu'elle sourit de ses yeux complaisans,
Ne panche qu'à demi l'urne de ses présens.

L'un, né pour moissonner dans le champ de l'histoire,
Nous peindra les héros courans à la victoire,
Le front des combattans, leur choc impétueux,
Les coursiers écumans, la poussière, les feux,
Le vol du plomb rapide et plus prompt que la flèche,
Les remparts foudroyés, le vainqueur sur la brèche.

Un autre est attiré par de plus doux sujets,
Il aime à nous tracer de paisibles objets;
Il peint les bois, les prés, les ruisseaux, les campagnes,
Et les troupeaux errans au penchant des montagnes;
Sylvandre ingénument par Annette agacé,
Et la jeune laitière en jupon retroussé,
Rapportant son pot vide, un bras passé dans l'anse,
Et de la ville aux champs retournant en cadence.

Un fidèle crayon m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés a reproduit mes traits (5);
Il semble, partageant la divine puissance,
Multiplier mon être avec ma ressemblance;
La toile est un miroir où l'objet présenté
Même loin du modèle est encor répété.
Doux charme des amis, malgré le sort barbare,
Le pinceau fait tomber le mur qui les sépare;
De la mort elle-même il affaiblit les coups;
Et lorsqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage,
Reste encor près de nous et vit dans son image.

Sous le comble d'un temple, aux voûtes d'un palais,
Celui-ci suspendu les parcourt à grands traits;
Peint l'hymen de Thétis, les champs de l'Élysée,
Les brigands abattus sous le bras de Thésée;
Hercule à qui la Grèce a dressé tant d'autels,
Monte de son bûcher au rang des immortels;
Le dôme a disparu, c'est la céleste voûte.
Le peintre en son essor franchit la même route,
Perce avec le héros les espaces des cieux,
Et dans tout leur éclat il contemple les dieux.

L'autre, dans ces jardins peint d'agréables rives,
Donne aux objets trompeurs des formes fugitives;
Sur l'immense horizon que je touche des mains,
Mon regard se fatigue en ces vastes lointains;
Je parcours des palais la superbe étendue:
Cette surface est plane et recule à ma vue:
Tandis qu'à points légers, par des traits délicats,

Le pinceau d'une main, de l'autre le compas
Celui-là forme un mont avec un grain de sable;
Ce nain est un Atlas, et ce fil est un câble:
Le monde entier se meut dans le tour d'un anneau.

Là le peintre joyeux, égayant son tableau,
De ses crayons badins, dans ses peintures vives,
Fait mouvoir plaisamment ses figures naïves.
Dans ce rustique enclos que de peuple dansant!
On va, l'on vient, l'on court, on se heurte en passant,
On joue, on chante, on rit, on boit sur la verdure;
Nise danse avec Blaise, Alain prend sa future,
Et le ménétrier debout sur un tonneau,
Sous son archet aigu fait détonner Rameau.

As-tu connu ton genre? As-tu percé ce voile?
Dessine en ton cerveau, c'est la première toile.
Solitaire et rêveur au sein de tes réduits,
Au silence des bois, dans le calme des nuits,
Quelquefois en des tems, en des lieux moins tranquilles,
Et sachant être seul dans le fracas des villes,
Dispose le sujet secrètement formé,
Comme une autre Minerve il doit sortir armé.

Le sujet médité, prends le crayon, esquisse,
Par espaces réglés que la toile blanchisse.
Tu vois que les objets élevés sous la main
S'aplatissent à l'œil par le moindre lointain;
Imite de ces corps les formes raccourcies,
Vois combien la distance altère ces parties:
Que le champ du tableau soit clair et bien choisi,

Dès le premier coup d'œil que le plan soit saisi.
Ne nous présente point, dans tes folles peintures,
Ce désordre jeté par l'amas des figures,
Ces corps s'entrechoquant, ces groupes mal conçus,
Montrant une mêlée au milieu des tissus;
Mais que dans le tableau la figure première
Frappe d'abord les yeux par sa vive lumière (6);
Sur leurs bases entr'eux que les corps balancés
Se répondent des points où tu les as placés;
En reculant l'objet, fais décroître l'image,
Marque bien le concours de chaque personnage;
Que le reste au hasard seulement aperçu,
Soit comme abandonné dans un coin du tissu.

Au temple d'Esculape une école est placée;
Au milieu de l'enceinte une table dressée
Étale un corps sans vie et soustrait au tombeau;
Ferrein observe auprès, la mort tient le flambeau (7).
Le scalpel à la main, l'œil sur chaque vertèbre,
L'observateur pénètre avec la clef funèbre
Les recoins de ce corps, triste reste de nous,
Objet défiguré dont l'être s'est dissous,
Pur chef-d'œuvre des cieux, quand l'âme l'illumine,
Vil néant, quand ce feu rejoint son origine.
Tu frémis, jeune artiste, ah! surmonte l'horreur
Que porte dans tes sens cet objet de terreur,
Et si ce n'est point là que l'homme entier s'enferme,
Si ton espoir s'étend au-delà de ce terme,
Viens, reconnais encor jusques dans ces débris,
Tout ce qu'au sort humain tu dois mettre de prix;
Ces tubes, ces leviers, organes de la vie,

Ce corps où la nature épuisa son génie,
Par elle fut construit dans un ordre si beau,
Que même quand la mort l'a marqué de son sceau,
Tant qu'il n'est pas détruit dans son dernier atôme,
Il sert aux arts de base et de modèle à l'homme (8).
Il éclaire ton art : porte un œil aguerri
Sur ces canaux glacés où le sang s'est tari,
Démonte ces ressorts de l'humaine structure,
Examine des os la mobile jointure,
Les nerfs et leur dédale, et d'un regard savant,
Alors dans l'homme éteint, cherche l'homme vivant.
Ce n'est qu'en pénétrant dans le sein de l'ouvrage;
Que tu peux des dehors nous présenter l'image;
Marquer les passions et peindre avec chaleur
Le courroux enflammé, la force et la douleur.
Distingue dans le jeu des muscles et des fibres,
Les mouvemens contraints d'avec ceux qui sont libres:
Nous représentes-tu deux athlètes nerveux,
Aux prises dans l'arène et partageant les vœux?
Que leur œil teint de sang sous leur vive prunelle,
Rouge et demi caché, de fureur étincelle;
Fais sortir sur le corps de ces cruels rivaux,
Tous leurs nerfs déployés comme autant de rameaux.

Milon entr'ouvre un chêne aussi vieux que la terre,
Mais l'arbre tout à coup se rejoint et l'enserre;
Un lion qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlète entravé boit à loisir le sang.
Sur le marbre animé le Puget défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure;

Ses cheveux sont dressés, ses membres sont roidis,
Vous reculez d'effroi, vous entendez ses cris.

J'aime dans la figure, à trouver les parties
Sous leur juste mesure à l'ensemble assorties;
Par Lysippe imité, la massue à la main,
Alcide triomphant, de loin paraît un nain;
Approche, tu verras dans le bras du pygmée,
Le bras qui terrassa le monstre de Némée.

La figure toujours exige ces rapports;
Artiste, étends les bras, c'est la hauteur du corps;
Que l'exacte longueur de la tête imitée,
Par le reste du corps huit fois soit répétée;
Ne change de compas que lorsque ton pinceau
Nous présentera l'homme encor près du berceau.
Nul concert dans l'enfant du corps avec la tête,
Et l'édifice alors commence par le faîte;
La tête a plus d'ampleur, devant porter au loin
Ces esprits répandus dont tout l'homme a besoin;
Mais quand l'être est formé, lorsque tout progrès cesse,
De la tête et du corps que le concert paraisse;
Offre le mouvement et le contour aisés,
Des membres, sans combat, l'un à l'autre opposés.
Veux-tu les revêtir? peu de plis, mais faciles;
Qu'on distingue le nu sous ces formes dociles (9);
Que de ces pans légers l'adresse du pinceau
Fasse des vêtemens et non pas un fardeau,
Et qu'à l'œil abusé leur souplesse élégante
Soit la flamme qui vole, ou l'onde qui serpente.

Sculpture,

Sculpture, c'est encor à ton ciseau divin,
Que la Peinture a dû les progrès du dessin;
Autrefois la statue immobile, roidie,
De la main du sculpteur sortait toujours sans vie;
L'œil fermé, les pieds joints, les bras collés aux flancs.
Tels le Nil vit ses dieux presque dans tous les tems;
L'industrieux Dédale, honneur de la Sculpture (10),
Des liens du maillot dégagea la figure;
Fit jouer ses ressorts, lui rendit l'action,
Et fut, pour l'animer, le vrai Pygmalion.
Mais malgré cet essor la figure vulgaire,
Sans accord et sans grâce, était sans caractère;
Le beau, dans tout son jour, n'était point présenté:
Il fallut ajouter à l'objet imité;
On vit que le vrai beau disperse ses parties,
Jamais sur un seul être à la fois réunies.
L'artiste jeta l'œil éclairé par le goût,
Sur ces traits divisés, pour en former un tout,
Et sa main dans ce choix heureusement guidée
Montra l'homme parfait qui n'était qu'en idée.

Spectacle ravissant dans la Grèce étalé!
Sous ce vaste portique Appelle a rassemblé
Cet essaim de beautés, doux et brillans modèles;
L'amour vole incertain où reposer ses ailes:
Mon œil croit voir en cercle, Hélène, Flore, Hébé,
Thétis, Psyché, Diane et Vénus et Thysbé.
Déesses, pardonnez, je vous mêle aux mortelles,
C'est être égale à vous que d'être au rang des belles;
Sur les divers appas de ces jeunes objets,
Le peintre laisse errer ses regards satisfaits;

Il préfère ce bras, c'est ce pied qui l'attire,
Cet œil l'a séduit, il choisit ce sourire;
De lis plus éclatans ce cou paraît semé,
Ce front est plus uni, ce buste est mieux formé;
Plus beau dans ses contours, ce sein qu'il idolâtre,
S'élève et se sépare en deux globes d'albâtre:
En rassemblant ces traits, Appelle transporté
N'a peint aucune belle, il a peint la beauté.

Cependant, loin d'atteindre à la parfaite image
Des grâces dont Appelle inventa l'assemblage,
Peu même ont su choisir des crayons assez vrais,
Pour tracer la nature en de moindres portraits.
Tel dont la touche est sûre et n'a rien de vulgaire,
N'a jamais détaché de stature légère;
Rien d'élégant, toujours sur la tête et les bras
Son pinceau trop pesant épaissit les appas;
Vénus même de Mars empruntant la stature,
Marcherait aux combats sans plier sous l'armure.
Rubens de qui la main colore avec éclat,
Porte sur le dessin les traits de son climat (11);
Anglaise, Italienne, Espagnole, Allemande,
Partout à ses regards la nature est Flamande.

Que de jeunes proscrits! quel orage soudain
Vient ravager ces fleurs aux rives du Jourdain!
Vos fils sur votre sein, trop malheureuses mères,
Vous courez, vous fuyez loin des mains sanguinaires;
Mais l'affreux satellite est partout sur vos pas,
Il poursuit vos enfans, il les perce en vos bras:
Le lait, le sang jaillit et vos larmes ruissèlent,

Des Juives, des bourreaux les fureurs étincellent ;
L'une par les cheveux a saisi le soldat,
Sous la lance homicide une autre se débat,
La nature triomphe en son désastre même :
Rubens dans ce tableau déploie un art suprême ;
Mais son pinceau brûlant dans ces momens cruels,
Fait sortir trop de nerfs sur les bras maternels,
Et montrant au milieu de ces luttes fatales
Des deux sexes aux mains les forces presqu'égales,
Il ravit à notre œil moins ému qu'effrayé,
Tout ce que la faiblesse inspire de pitié.
Le Brun sait adoucir la stature des mères,
Dans leurs traits de leur sexe il met les caractères,
Et marquant leurs efforts, mais débiles et vains,
Peint la même défense en de plus faibles mains.

Quel mouvement heureux conforme à la nature
Le Poussin par le trait jette sur la figure,
Soit qu'il montre l'Hébreu nourri dans les déserts
D'un aliment nouveau tombé du haut des airs :
Ou sous un ciel chargé de vapeurs homicides
Le Philistin l'œil cave et les lèvres arides ;
Les morts et les mourans sur la terre étendus,
Et leurs tristes amis autour d'eux éperdus !

Quoi que vous nous traciez, jeunes rivaux d'Appelle,
Observez la nature et n'interrogez qu'elle ;
Marchez dans ce sentier toujours trop peu battu :
Zénon sur une ligne avait mis la vertu,
En deçà, hors delà, tout lui paraissait vice
La nature est de même : ô peintre encor novice !

*

Apprends à la saisir sans jamais la forcer:
C'est rester au dessous que de la surpasser.

Des peuples différens consulte les usages,
Et le costume empreint jusques sur les visages;
Prends soin de feuilleter les registres des tems,
Fouille au sein dévasté des plus vieux monumens;
Consulte ces métaux d'une forme arrondie,
Multipliant les traits qu'un autre art leur confie,
Descends enfin, descends jusqu'en ces souterrains,
Des richesses des arts les dépôts clandestins,
Aux voûtes d'Héraclée, aux débris de Palmyre,
Partout où l'on s'instruit, partout où l'on admire.

O tems! ô coups du sort! la Peinture autrefois,
La Sculpture avec elle habitait près des rois:
Des Romains toutes deux furent long-tems l'idole:
L'une, de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avaient taillé ses mains;
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome:
Toutes deux triomphaient, mais lorsqu'en d'autres tems
Rome eût tendu ses mains aux chaînes des tyrans,
Quand le luxe en ses murs eût creusé tant d'abîmes,
Elle perdit les arts pour expier ses crimes;
Le Tibre, présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former vers le nord;
La Peinture et sa sœur dans cette nuit fatale
Pleurèrent leurs trésors foulés par le Vandale;
Tout fuit, tout disparut; l'une, de ses tableaux,

Au travers de la flamme, emporta les lambeaux;
L'autre sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues :
Ces restes précieux au pillage arrachés
Sous la terre long-tems demeurèrent cachés;
Michel-Ange courut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre,
Au flambeau de l'antique à demi consumé
Il alluma ce feu dont il fut animé;
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

Page 201.

(1) Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur.

Il est dans la manière des poëtes de ramener l'invention des arts à un fait particulier; ainsi l'on a adopté dans le poëme cette origine de la Peinture, d'autant plus que cette origine poétique était encore naturelle, et ce fait particulier une indication générale. L'ombre qui dessine les objets et imite leur configuration devait donner l'idée du dessin. Quand on cherche la source des arts, il faut toujours examiner ce que la nature a offert universellement de plus propre à faire naître les idées d'imitation. Elle aime à se représenter elle-même par les reflets, par les jeux de lumière et d'ombre qui retracent les corps : leur répétition plus parfaite et plus marquée dans les eaux a dû être surtout un des objets qui ont frappé les hommes ; à ces images naturelles se sont joints les combinaisons de l'esprit, les hasards heureux, et la Peinture s'est perfectionnée.

Page 202.

(2) Heureux père ! tu vis ce prodige nouveau.

Le père de Dibutade était potier de terre dans Sicyone, ville du Péloponnèse.

Page 202.

(3) D'abord à la Peinture on ne pouvait atteindre.

La Sculpture est une copie plus matérielle, plus palpable de la nature ; elle est susceptible de tous les points de vue, elle laisse juger ses dimensions, elle parle immédiatement aux sens ; elle a dû précéder la Peinture et être le fond de cet art.

Raphaël jugeait qu'il y avait bien plus de vérité dans la Sculpture, parce qu'elle est mesurable et qu'il semble que le toucher en puisse décider autant que la vue ; la Peinture l'a consultée pour acquérir l'illusion des reliefs, c'est pour cela que les élèves commencent toujours à travailler sur ce qu'on appelle *la bosse*.

Mais d'après ces réflexions même, ne pourrait-on pas penser que la Peinture est plus surprenante d'avoir tenté l'imitation sans les moyens matériels de la Sculpture, qu'il a fallu plus de sagacité pour faire paraître un corps bombé sur une surface plate, et porter l'illusion jusqu'à nous dérober ce qui dément dans l'objet imité le rapport avec l'objet réel ?

Le champ de la Peinture est vaste ; elle peint la terre, l'eau, l'air et le feu ; la Sculpture, bornée à l'élément de la terre, ne peut rien imiter dans les trois autres.

De même que la Peinture a exigé plus de combinaisons de la part de l'artiste, il semble aussi que ses ouvrages ne puissent être sentis que par des yeux déjà exercés.

Dans la Peinture, c'est l'esprit qui enseigne aux yeux à voir ; l'enfant, peu frappé de cet art, a besoin qu'on lui fasse distinguer les objets sur un tableau, comme les rivières sur une carte de géographie ; et si lorsqu'il entre à la vie il lui faut une sorte d'apprentissage pour parvenir à voir même les objets naturels, combien lui faut-il plus d'étude pour s'instruire à discerner ceux qui ne sont qu'artificiels !

Le mécanisme de l'habitude est donc nécessaire pour jouir de la Peinture. Ainsi cet aveugle à qui on avait levé les cataractes et qui fut long-tems à apprendre à voir, n'apercevait dans les tableaux qu'une confusion de couleurs ; si pour premier essai d'objets artificiels on lui eût présenté des statues colorées ou drapées à la manière qu'il connaissait déjà dans les figures naturelles, ses sens eussent été sûrement plus accessibles à ce genre d'imitation.

Page 203.

(4) Écoute, jeune élève, il est plus d'un pinceau.

S'il est à craindre de se méprendre sur son talent, il ne l'est

pas moins de se tromper sur le choix du genre; l'Albane était né pour les images douces, comme Jules Romain pour les tableaux de force; mais quelquefois on se pique d'émulation pour un genre plus élevé, sans songer que ce n'est pas le genre, mais le talent qui fait le mérite de l'artiste. Un peintre qui aime véritablement la gloire et son art, cherche la perfection et ne sacrifie point à une prétention vaine les succès qu'il peut espérer dans un genre moins élevé auquel il est propre.

Cependant, quel que soit celui qu'il choisisse, il ne doit pas tellement s'y renfermer, qu'il néglige de s'instruire dans certaines parties des autres genres supérieurs ou inférieurs, auxquels le sien tient nécessairement par quelque côté; il doit connaître cette maxime : *ce qu'on ignore nuit à ce que l'on sait.* Il y aurait de la pédanterie à se circonscrire, et ce n'est jamais à la rigueur que l'on doit croire à la différence des genres. L'artiste doit savoir s'élever ou descendre pour suffire lui seul à ses compagnons. Le Titien peignait l'histoire et ne dédaignait point le paysage; il s'appliquait aux figures et ne négligeait point les animaux : il n'eût point laissé faire à un autre les parties d'architecture; il ne connaissait point ces exclusions et cette gêne qui ôtent l'ensemble du tableau; il ne dépendait que de lui-même.

Page 204.

(5) Un fidèle crayon m'attachant de plus près
Sous mes yeux étonnés a reproduit mes traits.

Le genre du portrait a eu moins d'estime, parce qu'il est borné communément à des intérêts particuliers : l'artiste ne traitant point un sujet qui soit sous les yeux de tout le monde, et qui mette de même son ouvrage en vue, a peu de motifs d'émulation. Ce genre a cependant un avantage général, un intérêt de tous les tems, celui de transmettre à la postérité l'image des grands hommes; et d'après cette idée on voit même un encouragement plus puissant pour le peintre de portrait que pour les autres, en ce que peignant les hommes de son tems, et les hommes ne pouvant être peints que par ceux qui les ont vus, l'artiste est sûr de rester modèle.

En effet, les sujets généraux et connus appartiennent aux artistes de tous les tems, ils sont toujours au dernier qui les traite, s'il surpasse ses prédécesseurs : les peintres de ces genres peuvent donc penser qu'on répétera leurs tableaux d'une manière plus heureuse; car qui peut se flatter d'avoir posé la borne des arts? Mais celui qui peint un illustre contemporain ne laisse point son ouvrage à refaire : nul n'osera toucher à cette imitation immédiate de l'objet; son sujet n'est qu'à lui : que de motifs pour perfectionner son tableau! la certitude d'aller à l'immortalité avec celui dont il conserve les traits, la gloire de consacrer la mémoire de ceux qui sont chers à l'humanité, l'avantage qu'il trouve pour son art même, d'avoir à peindre des hommes que l'activité de leur vie et l'énergie de leur caractère n'a guère pu laisser sans physionomie.

Page 206.

(6) Mais que dans le tableau la figure première
Frappe d'abord les yeux par sa vive lumière.

L'Albane avait peint le site d'un tableau où le Guide devait peindre une Ariane; mais quand le Guide eut vu la beauté du site, il sentit la difficulté de le surpasser; et trouvant le tableau fini, tout nu qu'il était, il refusa d'y ajouter la figure; c'est qu'il connaissait l'art de subordonner, et qu'il prévoyait qu'elle n'attirerait point les premières attentions. Dans le paysage, les figures doivent céder au site; dans un sujet historique, le site doit céder aux personnages.

Page 206.

(7) Ferrein observe auprès, la mort tient le flambeau.

Ce célèbre anatomiste, également connu par son profond savoir et son noble désintéressement, est mort cette année (28 février 1769) : il a éclairé plusieurs parties de l'anatomie.

Page 207.

(8) Il sert aux arts de base et de modèle à l'homme.

Si c'est à la nécessité qu'on doit les premières inventions,

c'est à l'anatomie qu'on doit le développement des idées dans la plupart des arts mécaniques ; le corps humain étant la machine la plus admirable, celle où toutes les lois physiques s'accomplissent avec une perfection que l'homme n'atteindra jamais.

Le plus célèbre de nos mécaniciens n'a inventé que d'après l'étude de l'anatomie, et il regarde cette science comme la source de tout ce qu'on peut tenter dans les mécaniques.

Page 208.

(9) Qu'on distingue le nu sous ces formes dociles.

Les Grecs laissaient aisément distinguer le nu, parce qu'ils peignaient leurs draperies mouillées, et qu'alors elles prenaient la forme des membres ; mais cette manière n'est point naturelle : les plis sont faits pour tomber et non pour s'entortiller autour du corps ; d'ailleurs les draperies doivent être jetées suivant l'action de la figure et le mouvement que l'air est supposé leur donner.

Les principales dimensions de la figure doivent paraître à travers les draperies : si la position des membres ne permet pas de montrer leurs proportions, c'est au pli à les indiquer : cette adresse tient au dessin, et celui qui dessine mal, ne fera jamais qu'une draperie embarrassée.

Page 209.

(10) L'industrieux Dédale, honneur de la Sculpture,
Des liens du maillot dégagea la figure.

Pline dit qu'avant Dédale les statues étaient emmaillotées, et que ce fut lui et ses successeurs qui les développèrent ; quoiqu'il en soit, Dédale ayant été le premier qui se soit fait un nom dans la Sculpture, on a cru pouvoir dans un poëme faire remonter à lui l'époque du pas qui fut fait dans son art.

Page 210.

(11) Rubens de qui la main colore avec éclat
Porte sur le dessin les traits de son climat.

En rendant toute la justice due au génie de Rubens, on s'est

permis cette improbation de la manière dont il a dessiné les figures de femme, qui sont effectivement presque toutes hommasses : plus un artiste a d'autorité, plus on doit marquer ses défauts : jamais l'admiration aveugle n'a honoré personne ; il n'est que trop de ces esprits outrés dont l'enthousiasme est une fièvre, qui louent, qui estiment tout dans un homme célèbre : l'homme de sens ressemble au chimiste, il fait la séparation des substances, tire le métal et écarte la matière terrestre.

CHANT II.

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette sève de feu qui nourrit la nature,
Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit de lumière inondé;
Le mouvement renaît, les distances, l'espace;
Tu te lèves, tout luit; tu nous fuis, tout s'efface;
Le poëte sans toi fait entendre ses vers,
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs:
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la couleur, auteur de la lumière,
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

La Peinture en naissant encor faible et rampante,
N'offrit que deux couleurs sur la toile indigente.
La pierre qui blanchit aux entrailles des monts,
Le bois noirci des feux couverts sous des gazons,
Tels furent les pinceaux et les couleurs stériles
Que l'instinct mit d'abord en des mains inhabiles,
Et dont l'art ne formait que des traits indécis
Avant les jours brillans d'Appelle et de Zeuxis.
Bientôt l'œil ennemi de la monotonie
Dédaigna ces tableaux sans éclat et sans vie,

Où, loin de la nature en voulant l'imiter,
Le peintre la traçait sans la représenter,
Et montrant les objets seulement sous deux teintes,
Semblait de ses beautés ignorer les empreintes.

Partout d'un pôle à l'autre et de la terre aux cieux,
L'univers coloré resplendit à nos yeux.
Quand l'oiseau de son chant vient saluer l'aurore,
De quel pur orangé l'orient se décore!
De quels feux le soleil peint les airs en marchant!
Quels flots de pourpre et d'or il roule à son couchant!
Sous quel aspect superbe il semble reproduire
L'assemblage grossier des vapeurs qu'il attire!
Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les airs de ton disque argenté!
Même lorsque la nuit, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur scintiller les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous ces points brillans dont le ciel est semé!
La nature partout variant les images,
De diverses couleurs a marqué ses ouvrages,
La fourrure du tigre et l'aile des oiseaux,
Et le flanc émaillé des habitans des eaux;
Par le brillant amas des divers coquillages
C'est elle qui des mers embellit les rivages,
Teint l'or, blanchit la perle et rougit le corail,
Nuance au vaste sein de la terre en travail
Le jaspe, le porphyre, et d'une main féconde
Sème le diamant aux sables de Golconde;
Le creux des souterrains veiné par les métaux,
La surface des monts couverts de végétaux,

Ces jardins, ces vergers, comme tout se colore
Sous les pinceaux d'Opis, de Pomone et de Flore!
De quels rians tapis, de quels différens verts
Ces champs sont revêtus, ces vallons sont couverts!
Combien l'or ondoyant de la moisson prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine!
Que l'ambre des raisins sous ces pampres touffus
Orne sur ces coteaux les thyrses de Bacchus!

Le peintre contempla ce tableau magnifique,
Admira la nature, et sa touche énergique:
De la variété déployant les trésors,
Elle sembla lui dire, atteins à mes efforts.
Aux veines des métaux, aux membranes des plantes
L'artiste alla chercher des couleurs plus brillantes;
Pour peindre la nature il rechercha ses dons,
Il puisa d'heureux sucs dans le sein des poisons;
Tyr lui montra la pourpre, et l'Indostan fertile
Offrit à détremper un limon plus utile.
Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô! Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante
Règnes depuis Hermès trois sceptres dans la main,
Te soumets la nature et fouilles dans son sein,
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atômes et repaîtris l'argile,
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels,
Distilles sur la flamme en filtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;

Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques,
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Tes mains savent encor, pour le plaisir des yeux,
Préparer des couleurs l'accord harmonieux;
Avant que le pinceau les unisse et les change,
Tu fais leur union et leur premier mélange :
Le feu qui détruit tout, ici régénérant,
Retombe en cendre utile et forme en dévorant.
L'argile au fer s'unit, soit pour jeter les ombres,
Soit pour brunir le vert de ces feuillages sombres;
Pour récréer nos yeux par un ciel épuré,
Le bleu qui le teindra sort du jaspe azuré;
Du plomb sort la couleur qui doit peindre l'aurore,
Du marbre et de la chaux les lis doivent éclore,
Et l'aigle voit rougir le cinabre enflammé
Qui peindra le tonnerre en sa serre allumé.

Artiste, fais broyer les couleurs séparées,
Des atômes fangeux qu'elles soient épurées,
Préside à ces détails, c'est l'intérêt de l'art :
Ne dédaigne aucun soin : vois ce fameux Mansart,
Pour bâtir ces palais sous les lois de l'équerre,
Le dos courbé lui-même il façonna la pierre;

L'art seul de la tailler du tranchant des marteaux
Cimente ces chemins suspendus sur les eaux ;
Ainsi cette couleur dont la toile est parée
Doit tout au premier soin qui l'aura préparée.
Connais les sept couleurs, sources des autres tons,
Les passages divers des divers rejetons :
Connais leur alliance et leur antipathie,
Par quel mélange adroit on les réconcilie,
Quel est l'art des reflets, leur concert et leur jeu ;
L'orangé sur la toile est-il trop près du bleu ?
Du voisinage entr'eux la discorde va naître,
Que le vert les sépare et l'accord va paraître.

Ne mets point d'un pinceau follement enhardi
Le champ de tes tableaux sous les feux du midi.
Quelle couleur peindrait au haut de sa carrière,
Le front éblouissant du dieu de la lumière ?
Et quand l'astre brûlant armé de tous ses traits,
Plongeant sur notre tête ôte l'ombre aux objets,
Comment nous les montrer ? c'est l'ombre qui détache,
Qui fait fuir les côtés, qui présente et qui cache.
Attends que le soleil s'abaissant sur les monts
Ait enfin de son globe émoussé les rayons,
Ou que d'une clarté non moins douce et propice
Aux portes du matin l'hémisphère blanchisse,
Ou que l'hyade ouvrant ses réservoirs cachés,
Ait versé par les airs ses torrens épanchés ;
Ou sous l'ardeur du jour si tu places l'image,
Entr'elle et le soleil fais passer un nuage.

N'interrompts qu'avec art la lumière en son cours ;

Surtout

Surtout que jamais l'œil ne rencontre deux jours;
Epargne le carmin, trop peu d'ombre est un voile,
L'objet en devient terne et sort peu sur la toile;
Garde ainsi que jamais le prodigue pinceau
N'y jette de lumière un trop vaste faisceau:
Que les objets tracés reflètent de leurs places
La lumière reçue à différens espaces;
Mesure l'ombre au corps, moins d'ombre y doit tomber
S'il le faut aplatir, et plus pour le bomber;
Sache affaiblir les jours, sache éclairer les ombres,
Que ce passage heureux des tons clairs aux tons sombres
Se laisse sur la toile à peine apercevoir:
Tel le jour croît vers l'aube ou décroît vers le soir;
Telle alors à nos yeux la mobile atmosphère
Presqu'insensiblement s'obscurcit ou s'éclaire.

Tourne ici tes regards, entre dans ce palais
Où sur ces murs savans, par l'accord des reflets,
Rubens de Médicis fait resplendir les fastes,
Fait jouer des couleurs les habiles contrastes;
Ce sont là tes leçons: des ombres et des jours
Sa main t'enseignera l'harmonieux concours:
Phénomène immortel, astre de la Peinture,
La couleur sous ses doigts s'embellit et s'épure (1):
Prévenant les effets du tems qui la dissout,
Comme il a coloré chaque objet pour le tout!
Porte un œil curieux sur ces riches images,
De la lumière à l'ombre admire ces passages;
Ou si tu veux encore un guide plus vanté,
Prends celui que Rubens lui-même a consulté.
Dans ce savant accord, peintre, ou toi qui veux l'être,

Le ciel est ton école et le soleil ton maître :
Confronte ton ouvrage et son cours lumineux ;
Selon que chaque zône incline vers ses feux,
De rayons inégaux il sème sa carrière ;
Ne montre, comme lui, qu'un centre de lumière,
Que la vive clarté qui part de ce foyer
Passe et se communique au tableau tout entier.

Comme une voix brillante et son timbre sonore
Ajoute à l'harmonie et l'embellit encore,
Ainsi du coloris le phosphore divin
Jette un éclat plus vif sur les traits du dessin ;
Ces raisins sont tracés et n'ont rien qui me frappe,
Mais colorez ces grains, je vais cueillir la grappe.

Tu créas le dessin, Amour ; c'est encor toi
Qui vas du coloris nous enseigner la loi.
O champs de Sicyone ! ô rive toujours chère !
Tu vis naître à la fois Dibutade et Glycère.
Glycère de sa main assortissant les fleurs,
Instruisit Pausias dans l'accord des couleurs ;
Tandis qu'elle tressait ces festons, ces guirlandes
Qui servaient aux autels de parure et d'offrandes,
Son amant les traçait d'un pinceau délicat,
Egalait sur la toile et fixait leur éclat :
Le peintre aima Glycère et l'art brilla par elle.

O couleur du jeune âge ! ô des fleurs la plus belle !
Un sang pur sur ce teint répandant la fraîcheur,
Par un tendre incarnat relève sa blancheur ;
A ce rayon divin sur des formes humaines
Le cœur bat, l'œil se trouble, un feu court dans les veines.

Mais quel vase léger et rempli de carmin
Thémire à ce miroir tient ouvert sous sa main !
Elle prend le pinceau, mais la toile !.... Ah ! Thémire !
Thémire, arrête donc : eh, quel est ton délire ?
J'ajoute à mes appas.... Qu'ajouter à des fleurs ?
De la nature ainsi ternis-tu les couleurs ?
Hélas ! à peine as-tu dans les jeux de ton âge
Vu seize fois encor renaître le feuillage,
Les usages déjà, ces tyrans indiscrets,
Par ce faux vermillon profanent tes attraits :
Imite, imite Églé ; dans cet âge qui vole,
De l'aimable pudeur conservant le symbole,
Au lever du soleil, à l'approche du soir,
La mousse pour toilette, un ruisseau pour miroir,
Contre un saule penchée, au bord d'une onde pure,
Du hâle sur son teint elle efface l'injure.
Thémire.... ce carmin désormais innocent,
Qu'aux mains de la Peinture il deviendra puissant !
Du tems sur ton visage il eût marqué les traces ;
Etendu sur la toile, il va fixer tes grâces.

Célèbre Titien, par quel charme inspiré
Tu colores les traits de ce sexe adoré !
Quand des cieux descendue en des réduits champêtres
Vénus cherche Adonis à l'ombre de ces hêtres,
Et laissant dans le bois les Amours à l'écart,
Du chasseur incertain retarde le départ ;
Lorsqu'aux bras d'un amant la déesse s'enlace,
Comme son front rougit et s'enflamme avec grâce !
Je vois dans son œil bleu le doux feu du saphir ;

Ainsi, quand le soleil se peint dans le nuage,
Le Guèbre à deux genoux confond l'astre et l'image.

Est-ce toi, Danaé? ton père en son effroi,
Elève un mur d'airain entre l'amour et toi:
Ah! si toujours ce dieu dans sa maligne joie
Trompa l'homme par l'homme et sut ravir sa proie;
Que feront la prudence et les soins d'un mortel
Contre tout le pouvoir de l'amour et du ciel?
Par jets l'or séducteur pleut du céleste ceintre,
Mais la ruse du dieu ne vaut pas l'art du peintre.

Des rivages de l'Hèbre et des sommets d'Hémus,
Accourez, accourez, suivantes de Bacchus,
Foulez d'un pied léger les campagnes de Thrace,
De vos pas cadencés dérobez-nous la trace;
Des sistres éclatans et du bruyant clairon
Le pinceau de l'artiste a marqué jusqu'au son.

A nous peindre les cieux peu de mains sont habiles:
Signale tes pinceaux dans ces plaines mobiles;
Tout dépend de cet art: de reflets en reflets
C'est le ciel qui commande au reste des objets.
Avant que d'y porter une main téméraire,
Parcours long-tems des yeux les champs de l'atmosphère,
Conforme la couleur à ce fond transparent;
Sur ce vague subtil, sur ce fluide errant
Qui partout environne et balance la terre,
Ne laisse du pinceau qu'une trace légère;
Fais plus sentir que voir l'impalpable élément,
Si tu sais peindre l'air, tu peins le mouvement.

Un ange descend-il des voûtes éternelles ?
Si je le reconnais ce n'est point à ses ailes ;
Qu'insensible en son vol sa molle agilité
Revêtisse les airs et leur fluidité ;
Qu'il ressemble, au milieu de la céleste plaine,
Au nuage argenté que le zéphyr promène.
Loin ces anges pesans qui dans un air épais
Semblent au haut du ciel nager sur des marais,
Qui de leurs membres lourds surchargent l'air qu'ils fendent,
Et qui tombent des cieux plutôt qu'ils n'en descendent.

Sous le signe brûlant de la jeune Procris,
Promenant ma pensée en des vallons fleuris,
De la voûte du ciel la scène inattendue
Vers le déclin du jour frappa soudain ma vue ;
Dans les flancs du midi l'orage était formé,
Par les feux du soleil le couchant enflammé ;
Le nuage avançait, l'astre qui nous éclaire
Lui disputait les cieux par cent jets de lumière ;
Pendant ce long combat de la nuit et du jour,
Vers l'Orient serein, Diane de retour,
Faisait luire son disque, et sa paisible image
Servait de demi-teinte entre l'astre et l'orage.

Quelle est l'âme sans verve et quel est le pinceau
Que n'enflammera pas l'aspect de ce tableau !
Quelle indolente main pour en fixer la trace,
De la voûte changeante attendra qu'il s'efface ?

Le spectacle des airs et l'étude des cieux
Sans lasser ta pensée ont fatigué tes yeux ;

Baisse-les vers ces lacs, tu verras la nature
Elle-même se peindre au cristal d'une eau pure;
Ce grand ceintre des airs sur ta tête enrichi
Se renverse et s'enfonce à tes pieds réfléchi.
Peins les airs dans les eaux, le cours des deux fluides
Et le ciel vacillant sous ces ondes limpides,
Ces flèches de lumière et leurs jets différens
Brisés contre la rive ou dans l'eau pénétrans,
Ces deux soleils levés que Neptune offre au monde,
Un globe à l'horizon et l'autre orbe dans l'onde;
De la mer en courroux ose braver l'effort,
Sois le dernier qui tremble, un Dieu veille à ton sort;
Tandis que l'air, les vents et la mer sont aux prises,
Vois des flots suspendus les formes indécises;
Recueille en ton esprit, malgré l'effroi des sens,
Ces flots amoncelés ni fixes, ni tombans;
Observe sous la vague et sauvé du naufrage,
Mais plein de la tempête, alors peins du rivage.

Qu'entends-je? ô doux accens! ô sons harmonieux!
Concert digne en effet de l'oreille des dieux!
Les lauriers toujours verts dont le Pinde s'ombrage
Agitent de plaisir leur sensible feuillage;
Dans quel contraste heureux sont modulés les sons!
Ainsi dans les couleurs sache opposer les tons:
Cet art est difficile et veut plus d'une veille,
La Musique est image et doit peindre à l'oreille,
Toi fais de la Peinture un concert à nos yeux.

Arts tous deux si puissans, quel nœud mystérieux,
Quelle secrète loi l'un à l'autre vous lie?

Cette chaîne, ô Neuton ! échappe à ton génie :
Tu dégages les cieux des atômes pressés,
De tous ces tourbillons par Descarte entassés :
La lumière en passant sans cesse réfractée
Par des chocs trop fréquens devait être arrêtée :
Ton immortel compas a tracé les sillons
Par où jusqu'à la terre elle épand ses rayons ;
Mais quel est ce rapport du son à la lumière ?
Dalembert, c'est à toi d'expliquer ce mystère :
Recule cette borne où s'arrêta Neuton,
Dis en quels points communs la lumière et le son
Dirigés l'un vers l'autre en leur course rapide
Se meuvent de concert dans le même fluide :
Indique-nous du moins dans quels mondes jaloux
S'entend cette harmonie encor sourde pour nous.

L'industrieux Castel, de ce jour qu'on ignore,
Fit peut-être à nos yeux luire une faible aurore.
Il élève en buffet l'instrument argentin
Où l'art ingénieux d'une mobile main,
Interroge l'ébène et l'ivoire harmonique,
Au bout de chaque touche un long fil élastique
Répond à des rubans l'un sur l'autre pliés,
Et selon que la main par des tons variés
Sait diriger les sons que la corde renvoie,
Plus haut chaque tissu s'entrouvre, se déploie,
Et, du pourpre, du vert, de l'orangé, du bleu,
Fait retentir à l'œil le passage et le jeu.
Mais que l'astre du jour après un long orage
Dans d'humides vapeurs lance au loin son image,
Qu'il montre à nos regards si doucement surpris

Ses rayons divisés sur l'écharpe d'Iris,
Ce grand arc qui des cieux traverse l'étendue;
Ce prisme suspendu dont s'embellit la nue,
Où par d'heureux accords cette couleur qui luit
Tient du ton qu'elle quitte et du ton qui la suit,
Où par l'effet d'un art invisible et suprême
Cette teinte n'est plus et semble encor la même,
Où laissant voir partout d'insensibles rapports
Le contraste des tons ne paraît qu'aux deux bords,
Aux campagnes du ciel oculaire harmonie
Du concert des couleurs te montre le génie.
D'un regard créateur approfondis ces lois,
Que ce sublime accord renaisse sous tes doigts,
Et pour faire briller une toile immortelle
Voyage en des climats où la nature est belle.

Quand les dieux exilés de la céleste cour
Descendirent jadis au terrestre séjour;
Errans et travestis, les lieux qu'ils habitèrent
D'une couleur plus vive aussitôt s'animèrent,
Un air, un ciel plus purs, des beaux jours plus constans
Dans ces climats heureux fixèrent le printems;
Apollon vit pour lui s'orner la Thessalie,
Mars les bords du Strymon, et Vénus l'Italie.
Honorés par leurs pas, ces magnifiques lieux
Gardent la trace encor du passage des dieux.
Jeune homme, vois l'aspect que ton ciel te présente;
Fuis Paris, Londre et Vienne, et leur zône pesante,
Fuis; tes travaux sans nerf, tes pinceaux sans éclat
Porteraient au tableau l'œil terne du climat;

Vole aux champs d'Ausonie, aux rochers helvétiques,
Aux bords de la Durance, aux climats germaniques (2);
Vois l'aspect si frappant de ces monts empourprés,
Ces pierres, ces terrains fortement colorés :
C'est dans le sein veiné de ces vastes retraites ;
C'est là que la nature apprêta tes palettes.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT II.

Page 225.

(1) La couleur sous ses doigts s'embellit et s'épure.

Il est assez extraordinaire que les peintres de l'Italie, où le climat est si beau, ayent manqué de coloris, si l'on excepte l'école vénitienne; tandis que les peintres flamands, nés sous un ciel épais, ont en général mieux colorié. Il faut croire que les artistes d'Italie, accoutumés à peindre d'après les statues antiques, n'ont cherché qu'à rendre les belles proportions de la sculpture sans s'occuper de la couleur, ou qu'en étudiant les tableaux ternis par le tems, ils en ont copié le défaut qui n'était qu'accidentel; au lieu que les peintres flamands ont, pour ainsi dire, lutté contre leur propre ciel, et cherché par l'éclat de la couleur à surmonter le vice du climat. Peut-être aussi doivent-ils le coloris de leurs tableaux à l'avantage de voir perpétuellement de belles couleurs sur le teint des Flamandes, et que cette nature animée leur a servi à embellir l'autre.

Page 233.

(1) Vole aux champs d'Ausonie, aux rochers helvétiques,
Aux bords de la Durance, aux climats germaniques.

Si l'on propose au peintre de voyager en Allemagne, ce n'est pas pour la beauté du ciel, c'est pour l'aspect des terres métalliques, les montagnes ayant une couleur prononcée que n'ont point les monticules qui nous environnent, la plupart remplis de craie et de plâtre, et moins colorés même que nos plaines sablonneuses. La vue des terrains d'Allemagne est si puissante sur les artistes, qu'il n'y a point de mauvais peintre allemand dont les tableaux n'ayent du coloris.

La couleur frappe les hommes; montrez à un enfant ou à un villageois deux estampes dont l'une sera enluminée: leurs yeux se portent sur celle-ci et ils la préfèrent à l'autre.

CHANT III.

La figure est formée et l'homme reste à naître ;
Ravis le feu des cieux, va, cours lui donner l'être ;
Dans ce corps languissant même sous la couleur
Fais circuler la vie et répands la chaleur ;
Qu'il soit frappé partout de ce rayon céleste ;
Que le port, le maintien, le visage, le geste,
Tout parle, et pour cueillir un immortel laurier
Embrasse au même instant, si tu peux, l'art entier.
Rapproche mes leçons dans un même exercice,
Le moment du génie est celui de l'esquisse ;
C'est là qu'on voit la verve et la chaleur du plan ;
Et du peintre inspiré le plus sublime élan.
Redoute un long travail ; une pénible couche
Amortirait le feu de la première touche,
Souviens-toi que tu dois souvent du même jet
Imprimer la couleur et la forme et l'effet.
Si le fils de Japet, artiste plus habile,
En formant la statue, en pétrissant l'argile
Eût dans le même instant animé son dessin,
Les dieux qu'il déroba pardonnaient son larcin.

Mais comment aux couleurs, comment à chaque image
Communiquer la vie et prêter un langage ?
Observe le mortel qui, privé de la voix,
S'évertue et s'énonce ou des yeux ou des doigts,
Avec quelle saillie il remplace et répare
Les refus obstinés de la nature avare !

Sa langue ne peut rompre un importun lien ;
Mais la voix qui lui manque est dans tout son maintien.
Eh bien ! si comme lui la figure est muette,
Que la Peinture parle et soit son interprète.
Du sceau qui la distingue empreins la passion (1),
Peins sous un air pensif l'ardente ambition,
Donne à l'effroi l'œil trouble et que son teint pâlisse,
Mets comme un double fonds dans l'œil de l'artifice,
Que le front de l'espoir paraisse s'éclaircir,
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du desir,
Compose le visage et l'air de l'hypocrite,
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite,
Elève le sourcil de l'indomptable orgueil,
Abaisse les regards de la tristesse en deuil,
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.

Joins à l'expression du visage et des traits
Une attitude heureuse et des mouvemens vrais ;
Des corps sache avec art déployer l'habitude,
Souvent le personnage est tout dans l'attitude,
Sisygambis tombant aux genoux du vainqueur
A déjà d'Alexandre adouci la rigueur :
Scévola, sans frémir, tient son bras dans la flamme,
C'est sur ce bras tendu que sort toute son âme ;
Le poing sur son épée, Achille furieux
Semble porter la main à la foudre des dieux.

Si ton œil n'a du corps pénétré la structure
Tu n'as pu ni tracer, ni poser la figure ;
Et de même au dehors tu ne peux déployer

Le feu des passions qu'en sondant leur foyer;
Descends dans ce Vésuve, et vois dans cet abîme
Quelle source de feux doit jaillir à la cime.
La passion toujours selon l'âge et les rangs
Dans des signes pareils eut des traits différens;
Pour nous peindre l'acteur mesure son théâtre,
La douleur d'un héros n'est point celle d'un pâtre;
Distingue par le sexe autant que par l'état
Les larmes d'une femme et les pleurs d'un soldat.
Le même sentiment selon les caractères
Se manifeste encor par des signes contraires;
Ce père en sa douleur d'un courage assuré
Peint les livides traits de son fils expiré.
Toi, malheureux Dédale, auteur de ta blessure
Deux fois tu veux graver ta fatale aventure,
Deux fois ton cœur se serre et tu sens sur l'airain
De ta main paternelle échapper le burin.

Conserve aux passions toute leur violence,
Fais-les parler encor jusques dans leur silence;
Laissse-nous entrevoir ces combats ignorés,
Ces mouvemens secrets dans l'âme concentrés:
Antiochus périt du mal qui le consume,
Tous les secours sont vains; le cœur plein d'amertume,
Son père lève au ciel ses regards obscurcis,
Auprès d'Antiochus Erasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince immobile,
Ne sent battre qu'à peine une artère débile;
La reine, l'œil humide et d'un front ingénu,
Paraît, le pouls s'élève et le mal est connu.

Pour tracer ces tableaux d'un crayon plus fidèle
Il faut observer l'homme et dans plus d'un modèle,
Parcours ce labyrinthe et ses trompeurs chemins
Diversement coupés chez les divers humains ;
L'homme diffère d'âme autant que de visage,
C'est le même rapport et c'est une autre image,
Tu dessines le corps, mais ton œil sert ta main;
L'âme seule voit l'âme, elle échappe au dessin.

Eh ! comment donc la peindre ? Il faut sentir toi-même
Tu ne peux la saisir sans cet instinct suprême.
Sully justifié tombe aux pieds de Henri :
Confus de son erreur, le prince jette un cri,
« Lève-toi, l'on croira que ton roi te pardonne (2) ».
Noble et sublime élan que l'héroïsme donne !
Comment nous peindras-tu ce mouvement soudain,
Si l'âme de Henri n'a passé dans ton sein,
Si du fonds de ton cœur ce récit plein de charmes
A ton œil humecté n'a fait monter les larmes ?
Le cœur vil et pervers sous le vice abattu
Jamais d'un trait profond ne peignit la vertu,
Si des cieux un moment il approche la sphère
Il y porte avec lui les vapeurs de la terre.

Le plus beau droit de l'art est d'orner les autels,
Ces asiles ouverts aux fragiles mortels,
Où, fatigué du choc des passions fatales,
L'homme vient reposer du moins par intervalles :
Sois saisi de respect et dans ces lieux divins
Songe que tu réponds des regards des humains.
Là leur vue attentive et toutes leurs pensées

Sur d'augustes tableaux doivent être fixées.
Si j'arrive pourtant dans ces temples de paix,
Que vois-je sur les murs ? les plus affreux objets,
Les fureurs des tyrans, l'invention des crimes,
Les gênes, les bûchers et le sang des victimes,
Et toujours vingt bourreaux pour un héros chrétien (3).
Ah ! qu'aujourd'hui le ciel, mon guide et mon soutien,
A qui peut-être ici ma voix sert d'interprête,
A la lyre en mes mains n'a-t-il joint la palette !
J'irais et de ce pas, j'irais dans les lieux saints
Effacer sur les murs le sang dont ils sont teints,
Ces arênes d'horreur, ces barbares exemples
Faits pour l'œil des Nérons et qu'on voit dans nos temples.
Peintre aveugle, en m'offrant ces féroces tableaux,
Quelle est donc la vertu qu'inspirent tes pinceaux ?
Quand Sparte à la victoire aguerrissait les âmes,
Lorsque du vrai courage elle y versait les flammes,
Etait-ce en présentant des champs couverts de morts,
Des soldats dont la guerre eût mutilé les corps ?
Ouvrait-on les tombeaux ? on montrait les trophées.
Donne un même aiguillon aux âmes échauffées,
Enlève sous nos yeux dans le séjour divin
Les héros de la foi, les palmes à la main ;
Ou, si tu veux montrer quel fut leur sacrifice,
Peins-les devant leur juge et non dans le supplice ;
Là marque leur constance ainsi que leur espoir :
Voilà de leur vertu le fidèle miroir,
N'en présente point d'autre et rends-leur ces hommages ;
Sers la religion sous de douces images,
Entends, remplis la loi de son auteur divin,
Peins le Juif secouru par le Samaritain,

L'humanité toujours au sublime est unie,
Sois sensible, sans l'âme, il n'est point de génie.

Quand tu ne peindras pas la vertu sous ses traits,
Peins la nature, elle a d'invincibles attraits;
Son image nous charme, elle n'est jamais vaine,
Et même à la vertu son aspect nous ramène.

Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton âme libre et pure
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor si le cœur n'est touché.
Eh! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front?
Il connut, il peignit ce sentiment profond;
Il l'épancha partout sous ses touches divines,
Il eut pour atelier le sommet des collines;
Epris de la nature et plein de ses attraits
C'était là qu'il traçait de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes,
Le repos d'un beau soir sur des sites agrestes
La monture du pâtre et les bêlans troupeaux
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce silence heureux d'un vaste p ysage
Des premiers jours du monde attendrissante image.

As-tu cette âme forte et cet instinct hardi
Par qui tout est osé, tout est approfondi?

Va,

Va, cherche la nature ou bizarre ou sauvage,
Joins son génie au tien pour saisir son ouvrage :
Montre vers le Jura l'accord de deux saisons,
La verdure à tes pieds, la glace au haut des monts;
Le fracas des torrens vomissant de ces cimes
Leurs flots retentissans tombant dans ces abîmes;
Ces rochers suspendus menaçant à la fois
Le ciel de leurs sommets, la terre de leur poids.

L'œil est le vrai dépôt de la mémoire humaine,
Mais il veut des objets, des tableaux qu'il retienne :
La nature animée et les traits importans,
Tout ce qui nous instruit, voilà ce que j'attends.

Tu peins les animaux, que leur instinct paraisse :
Sur ses genoux ployés que le chameau s'abaisse,
Et prête un dos convexe à d'énormes fardeaux;
Que vers le Labrador et sur le bord des eaux,
Le castor, architecte aussi prudent qu'habile,
Cimente cette digue et se forme un asile.
J'aime à voir sous leurs traits le coursier valeureux,
Le chien reconnaissant, l'éléphant généreux :
Que la toile en un mot jamais vide et déserte
Des faits, des vérités soit une école ouverte :
Sur un objet oiseux quand tu perds tes pinceaux,
Je crois voir Philoctète aux rives de Lemnos
Lancer obscurément contre une faible proie
Ces flèches dont le sort est de renverser Troie.

Ce n'est pas cependant que d'un front sourcilleux
Je proscrive les traits d'un badinage heureux,

Telle image à la fois est frivole et piquante ;
Les Grecs ont admiré le tableau de Timante.
Polyphême s'endort, du colosse étendu
Dans la forêt au loin le corps est répandu ;
Les satyres légers s'attroupent en silence
Immobiles autour de sa stature immense,
Quel est de leurs regards l'étonnement profond !
L'un observe son œil isolé sur son front,
L'autre le thyrse en main et d'espace en espace
Toise du vieux pasteur la gigantesque masse.

Epouse d'Antimaque, au vallon de Tempé,
De ton air ravissant que mon œil est frappé !
Moitié nymphe aux beaux yeux, moitié coursier superbe,
Ta croupe s'arrondit nonchalamment sur l'herbe ;
Tes fils pressant ton sein de la lèvre et des doigts
Sucent avec le lait la rudesse des bois ;
Le centaure sorti de la forêt voisine
Paraît à demi corps au dos de la colline,
Tient en l'air un lion qu'il perça de ses dards,
Ses fils l'ont aperçu, quel feu dans leurs regards !
Le centaure sourit à leur naissante audace,
Dans leur œil qui pétille il reconnaît sa race.
Je vois avec plaisir ces traits ingénieux
Où la saillie attire et captive les yeux.
Calot même, entraîné par sa verve burlesque,
Me plaît par les écarts de sa touche grotesque,
Lorsqu'il peint de démons Antoine harcelé,
L'enfer en mascarade et le saint désolé.

Comme on voit de deux jours la rencontre imprudente

Offusquer les objets que la toile présente,
Garde que le sujet qui doit seul nous fixer
Dans un autre jamais n'aille s'embarrasser;
Qui montre deux sujets les confond et les cache:
L'unité! l'unité! c'est ainsi qu'on m'attache;
Sans elle rien ne plaît, sans elle rien n'est beau,
Un seul fait au théâtre, un seul dans le tableau.
Mais ne vas pas non plus, sur la toile imparfaite,
Inquiéter ma vue à demi satisfaite;
Que du sujet entier le tableau soit rempli.

C'est peu de l'unité, s'il est trop embelli,
Si l'amas fastueux d'une fausse richesse
Étouffe imprudemment le fonds qui m'intéresse;
Loin les ornemens froids, les détails superflus,
Tout ce qu'on peint de trop pèse sur les tissus.

O! sublime Poussin, dans tes mâles ouvrages,
Tu n'as point au hasard jeté les personnages;
Peins-tu les eaux du ciel submergeant l'univers?
Vers ces tristes sommets déjà presque couverts,
Au peu d'humains épars sur l'abime de l'onde
Je reconnais d'abord le naufrage du monde.

Dans un moindre naufrage, au défaut des grands traits,
Horace est indigné que l'on soigne un cyprès;
Dans ce peintre insensé c'est souvent toi qu'il nomme:
Songe à l'objet premier, peins les lieux, mais peins l'homme;
L'homme est l'être sensible, et son aspect aimé
Porte un charme secret sur l'être inanimé.

Aux flammes dans la nuit cette ville est en proie;
Que la lueur au loin dans les airs se déploie,
Et que par tourbillons les vents roulent les feux.
Mais peins plus fortement des objets plus affreux,
Le citoyen fuyant loin du toit qui s'embrase,
Ceux que surprend la flamme ou que la pierre écrase,
Ceux à qui sous les pieds le feu rompt les chemins
Et qui restent aux ais suspendus par les mains;
Qu'un autre sur le seuil d'une porte enflammée
Tombe étouffé soudain par des flots de fumée,
Que la mère tremblante, un enfant dans ses bras,
Un autre à son côté, précipite ses pas.
Fais descendre un vieillard par ce mur que l'on brise,
Et qu'un nouvel Enée emporte un autre Anchise.

Veux-tu peindre à côté de cet affreux tableau
Dans le même désastre, un spectacle nouveau?
Que le pâtre au matin, vers ces vastes ruines
Apportant les tributs des campagnes voisines,
Voyant encor les airs par la cendre obscurcis,
Immobile d'effroi reste au pied du glacis;
Peins les femmes en pleurs, dans l'horreur absorbées
Et de leurs bras tremblans les corbeilles tombées.

Mais il est des objets, mais il est des tableaux
Sur qui la main stérile use en vain les pinceaux;
Change de route alors et qu'un beau stratagême
Remplace sous tes doigts l'art qui manque à lui-même.
Le poëte doit peindre et le peintre exprimer;
S'il est quelques objets qu'il ne puisse animer,

Connais mieux la Peinture, elle a sa réticence
Et tire son secours de sa propre impuissance.

Iphigénie en pleurs, sous le bandeau mortel,
De festons couronnée avance vers l'autel;
Tous les fronts sont empreints de la douleur des âmes,
Clytemnestre se meurt dans les bras de ses femmes,
Sa fille laisse voir un désespoir soumis,
Ulysse est consterné, Ménélas, tu frémis,
Calchas même est touché: mais le père, le père!...
D'atteindre à sa douleur l'artiste désespère;
Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé;
Comment nous montre-t-il Agamemnon? Voilé.

Viens admirer encor dans un nouveau spectacle
Les ressources de l'art vainqueur d'un autre obstacle:
Condé, dans ce beau lieu que Santeuil a chanté,
Respire en vingt tableaux savamment imité;
De Lens et de Rocroi que les palmes sont belles!
Que l'on aime à tracer ces tiges immortelles!
Mais quand du sang français il a rougi son bras
Forcé d'abandonner les courtines d'Arras,
Quand il laisse en partant sur sa trace guerrière
Un sillon mélangé d'ombres et de lumière:
Il faut le peindre encor ce grand homme égaré.
O Condé! par ton fils le peintre est inspiré:
Tes fastes dans les mains, la Muse de l'histoire
Déchire le feuillet qui ternirait ta gloire.

Ainsi l'allégorie au besoin servit l'art;
Mais souvent un artiste imagine au hasard,

Et pour m'embarrasser par une énigme vaine
Se perche, avec le Sphinx, sur la roche thébaine;
Mon œil impatient par la toile offusqué
Laisse dans ses brouillards le sens mal indiqué :
Le sens doit être clair quoiqu'il change d'organe,
L'allégorie habite un palais diaphane (4) :
Franchis par son secours des obstacles nouveaux,
Donne par elle un corps à des êtres moraux,
Mais sans t'envelopper trop souvent de son voile,
Je hais le peintre froid embarrassant la toile,
Dont le génie étroit sur l'emblême guindé,
A sans cesse ou sa nymphe ou son monstre affidé :
C'est toujours ou lion, ou sirène, ou furie,
C'est toujours l'abondance et sa corne fleurie.

De trois fils divisés l'orgueil envenimé
Fait rendre la couronne à leur père alarmé (5);
Sur la tête du roi si le crayon la pose
Tu n'offres à mes yeux ni le fait, ni la cause;
Eh bien! que la discorde aux serpens pour cheveux
Ombrageant de son aile un trône malheureux,
De ses livides mains place le diadême
Sur le front du monarque, aux yeux de ses fils même.
Mais quand l'histoire enseigne et parle avec clarté,
Jamais mieux qu'elle alors tu n'auras inventé,
Et ta main l'imitant, sans paraître servile
Cueille encore avec gloire une palme facile.

Il est une stupide et lourde déité;
Le Tmolus autrefois fut par elle habité;
L'Ignorance est son nom : la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur, au bord d'une eau dormante :

Le Hasard l'accompagne et l'Erreur la conduit,
De faux pas en faux pas la Sottise la suit.
Ne laisse point guider par ses mains téméraires
La main que la Peinture admet à ses mystères.
La Science toujours fut la base des arts,
Ne vas point, jeune élève, en d'imprudens écarts
Brouiller les pas du tems dans le champ de l'histoire,
Couvrir d'un baudrier les soldats du Prétoire,
Teindre des mêmes eaux le fleuve et l'Océan,
Marquer des mêmes feux l'éclair et le volcan (6),
Sur un sol étranger transportant les dryades,
Ombrager de forêts les plaines des Orcades,
Faire asseoir l'Iroquois au milieu des ormeaux,
Ou planter le palmier au bord de nos ruisseaux.
Debout derrière toi le Ridicule veille,
Il perce de ses traits l'artiste qui sommeille;
Quel que soit le laurier que le peintre ait cueilli
L'erreur de son crayon n'est point mise en oubli,
Le tableau l'éternise et cette flétrissure
Eteint plus d'un rayon sur le front d'Albert-Dure (7).

Ose, c'est là ta gloire, et c'est un de tes droits,
Mais des chemins nouveaux il est un heureux choix;
Ose, mais du vrai seul garde toujours la trace,
Guide toujours de l'œil les écarts de l'audace,
Ne vas point accoupler la panthère et l'agneau,
Mettre en un même nid l'aiglon sous l'étourneau,
Travestir sous les traits d'une grâce mondaine
Madeleine en Laïs, ou Thérèse en Hélène.
Loin de nous tout absurde et téméraire objet;
Tu peins la vérité; respecte ton sujet.

Du sacré, du profane évite le mélange,
Ne renouvelle point l'erreur de Michel-Ange:
Il peint au dernier jour le juge des mortels
Descendant pour fixer leurs destins éternels,
Les morts avec effroi ranimant leur poussière,
L'inexprimable horreur de la nature entière,
La terre tout-à-coup s'échappant de ses gonds,
Le soleil de sa sphère et les mers de leurs fonds,
Et le peintre a souillé ce tableau redoutable
Par les spectres impurs et l'enfer de la fable;
A ce bizarre aspect la raison s'indigna,
Et le voile baissé, la pudeur s'éloigna.

Ce n'est plus la raison ni le goût qui murmure,
Ce n'est plus la pudeur, j'entends de la nature
Et de l'humanité les lamentables voix;
Pour peindre un Dieu mourant sur le funeste bois
Michel-Ange aurait pu!... Le crime et le génie (8)!
Tais-toi, monstre exécrable, absurde calomnie;
Quel chef-d'œuvre de l'art eût jamais effacé
Une goutte du sang que le peintre eût versé?
Que n'eût-on vu plutôt dans ce délire extrême
Sécher la main du peintre et périr l'art lui-même!

Habile à te tracer de sublimes leçons
Jule pour les grands traits sut tailler ses crayons (9);
Lorsqu'il suit Raphaël, Jule faible et timide
Se traîne obscurément loin des pas de son guide,
Tant le génie est fait pour marcher sans appui
Et chancelle toujours dans le sillon d'autrui!
Mais à lui-même enfin quand Jule s'abandonne,
Poëte dans son art, de quels traits il étonne!

Comme de son pinceau la verve et la fierté
Eclate avec splendeur dans le palais du T !
Comme il peint les Titans frappés par le tonnerre ;
Des monts qu'ils entassaient renversés vers la terre,
Les troncs d'arbre, les rocs échappés de leur main,
Les coursiers du soleil dispersés et sans frein !
La foudre tombe au loin, et le jour qui s'égare
Par la voûte rompue entre et luit au Tenare,
Cybèle, avec effroi, presse du haut des airs
Ses lions en écume à travers les éclairs,
La mer s'enfle et bondit en montagnes humides,
Les vagues ont brisé le char des néréïdes,
Et la terre sanglante ébranlée en ses flancs
S'affaisse sous le poids des colosses fumans.

Est-ce une illusion ? Quelle douce magie,
Quel charme me transporte aux bosquets d'Idalie,
Dans la troupe enfantine et des ris et des jeux,
Aux autels de Vénus, près des amans heureux !
La foule des Amours de tous côtés assiége
L'atelier de l'Albane et celui du Corrége ;
Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur,
D'autres sur la palette étendent la couleur,
Celui-ci d'un genou qu'avec peine il avance
Veut dresser à lui seul le chevalet immense,
Il sue, il se dépite, il soulève à moitié,
Par son adresse enfin la machine est sur pied ;
Celui-là pour tracer un portrait de sa mère
Du peintre gravement conduit la main légère,
Plus il est sérieux, plus son air est charmant ;
Cet autre plus badin, va, vient étourdiment,

De son léger flambeau tire des étincelles,
De crayons plus aigus fait des flèches nouvelles,
Touche, dérange tout par ses folâtres jeux,
Il a distrait l'artiste et l'ouvrage en est mieux.

Que n'ont point su tracer sur la pierre ou la toile,
Ces Carraches, de l'art triple et brillante étoile;
Ce Paul né dans Vérone et que rien n'a distrait
Du laurier qu'il dispute à ce fier Tintoret!
Rubens, dont le génie énergique et fertile
Fut toujours secondé par sa touche facile;
Le peintre de Bruno, qui vit de ses foyers
Des artistes romains les chefs-d'œuvres altiers,
Et s'éleva lui-même aux prodiges du Tibre;
Holbein, dont le crayon fut si mâle et si libre;
Ces deux Bassans si vrais, cet heureux Vauwermans
Qui peignit des coursiers jusqu'aux hennissemens;
Le Poussin, qui toujours sans élève et sans maître
De l'art chez les Français tient le sceptre peut-être;
Ce brillant le Lorrain, au pinceau si flatteur,
Rimbrant de la lumière heureux distributeur;
Le Primatice épris des beautés de l'antique,
Destructeur du faux goût et du crayon gothique;
Vendeik, qui nous montrant le beau dans tout son jour,
De la force à la grâce a passé tour à tour;
Ce Vinci si correct, celui qui né dans Parme
Sur sa toile élégante a semé tant de charme;
Ce Guide plus touchant, ce hardi Salvator,
Et le Dominiquain méditant son essor (10),
Qui laissa si long-tems ses travaux sous un voile,

Puis déploya soudain les trésors de la toile;
Ainsi l'aigle caché dans les forêts d'Ida
Pour prendre un vol plus haut souvent le retarda.

O puissance de l'art! véritables prodiges!
O le plus séduisant, le plus doux des prestiges!
Plus on a su cacher les secrets du pinceau;
Plus il produit l'erreur, plus son triomphe est beau.
Trompé par les raisins l'oiseau vole au treillage,
L'animal belliqueux hennit à son image;
Et l'œil du connaisseur et l'œil du villageois,
La science et l'instinct sont séduits à la fois.
Créateur des objets dont il est le copiste
L'art a trompé la brute, il va tromper l'artiste:
Zeuxis, tu cours lever ce magique rideau,
Il ne cache que l'art, ce voile est le tableau.

Zirphé plus fraîche encor que la rose nouvelle,
La charmante Zirphé, fille d'un autre Appelle,
D'un seul de ses regards attirait tous les vœux:
On aspire à sa main; mais quel amant heureux,
Quel peintre dans son art saura vaincre le père?
C'est la loi qu'il impose et l'hymen se diffère.
Un élève timide, hélas! loin de l'espoir,
Des charmes de Zirphé sentait tout le pouvoir,
L'adorait en silence, et la belle ingénue
Sur lui, comme au hasard, laissait tomber sa vue;
En l'absence du peintre, il entre en son réduit,
Prend le pinceau, hasarde, il achève et s'enfuit:
L'artiste impatient que son zèle rappelle
Revole à l'atelier, à la Vénus nouvelle
Dont il arrondissait les contours animés,

Jouissant des appas par lui-même formés;
Mais un insecte ailé sur la gorge repose
Vers le point où les lis laissent fleurir la rose;
Le peintre l'aperçoit et du bout de ses doigts
Du tableau qu'il effleure il le chasse deux fois....
Mais quelle illusion ! quelle surprise extrême !
La mouche est immobile, il le devient lui-même :
Bientôt l'étonnement a fait place au courroux,
L'élève alors tremblant paraît, tombe à genoux,
C'est moi.... C'est toi ! qu'entends-je? Il se tait, s'embarrasse,
Admire, réfléchit, le relève et l'embrasse;
Sois l'époux de ma fille. Ah ! vous comblez mes vœux.
L'amour rit, l'art triomphe et trois cœurs sont heureux.

Des yeux qu'il a séduits l'art passe jusqu'à l'âme;
Des passions qu'il peint il y verse la flamme,
Le courage, l'effroi, la haine, l'amitié,
Et l'indignation, la crainte et la pitié.
Combien le cœur ému s'ouvre à cet art céleste !
Jusqu'où va son pouvoir ! tout en parle et l'atteste;
La loi qui dans Athène interdit les pinceaux
Aux doigts qu'avaient durci les serviles travaux,
La toile hospitalière au temple de Carthage
Rassurant les Troyens sur un nouveau rivage,
Protogène en honneur et de son atelier
Sauvant Rhode lui seul des assauts du bélier,
Alexandre effrayé par l'image sanglante
Du triste Palamède immolé dans sa tente,
Croyant revoir le sang dont lui-même est souillé,
Dans son sein tout à coup le remords éveillé;
Porcie à son époux s'arrachant en Romaine,

Et dans le même jour ne respirant qu'à peine ;
Au tableau des adieux d'Andromaque et d'Hector ;
L'image d'un soldat est plus puissante encor (11),
Elle arme un peuple entier victorieux d'avance :
Pierre dans Pétersbourg, Médicis dans Florence
Appellent la Peinture et d'un de ses regards
Elle semble allumer le pur flambeau des arts ;
Aux lieux qu'ils habitaient fait revivre leurs traces
Et ranime le Russe engourdi sous ses glaces.
Jeune élève, cours donc, cours saisir les pinceaux,
Vole, apprête à ton art des triomphes nouveaux.

Un autre art né du tien s'empresse à reproduire
En cent lieux différens le tableau qu'on admire ;
Par lui bravant le sort et ses coups imprévus
Tu vis où tu n'es pas, tu vis quand tu n'es plus,
La toile se consume et ton ouvrage dure :
Ainsi périt chaque être et jamais la nature.
A l'aspect des talens couronnés avant toi
Redouble de courage, agis, cherche, conçoi (12) :
Hé! dans le champ des arts quel prix, quelle victoire
A jamais épuisé les moissons de la gloire ?
Elle tient des lauriers toujours prêts pour ton front,
Féconde le terrain, les palmes y croîtront.

Par les traits immortels qui les caractérisent
Vois briller ces esprits que les cieux favorisent (13),
Ces célèbres humains créateurs dans leur art
Elevés sur la foule et comptés d'un regard,
Montrant par leur essor la distance infinie
Des efforts du travail aux élans du génie,

Planant sur l'univers, les flambeaux dans les mains,
De la hauteur des cieux éclairant les humains.
Ose les égaler en t'élevant sans guide,
L'envieux pâlira devant ton vol rapide;
Alors on sentira sous tes brûlans pinceaux
Ton âme toute entière éparse en tes tableaux.
Surtout si jusqu'ici la nature tracée
Te laisse sans secours à ta vaste pensée,
S'il faut que ton pinceau plus hardi sous ta main
Tienne de l'infini dans un ouvrage humain,
Et peigne et vivifie une image immortelle
Dont tes débiles yeux n'ont pu voir de modèle.

Quel nouveau Raphaël pourra montrer encor
Le Christ transfiguré sur le haut du Tabor?
L'air s'épure et blanchit; d'une splendeur divine
Son corps, son vêtement tout à coup s'illumine,
Son visage éblouit, l'éclair part de ses yeux;
Le Dieu tient en suspens les puissances des cieux.
Ses disciples tombés le front dans la poussière
Restent comme aveuglés sous ce poids de lumière:
Le peintre soutient seul ce céleste appareil:
Une fois l'œil de l'homme a fixé le soleil.

Moi-même je le sens, ma voix s'est renforcée,
Des esprits plus subtils montent à ma pensée,
Mon sang s'est enflammé plus rapide et plus pur,
Ou plutôt j'ai quitté ce vêtement obscur;
Ce corps mortel et vil a revêtu des ailes,
Je plane, je m'élève aux sphères éternelles,

Déjà la terre au loin n'est plus qu'un point sous moi :
Génie ! oui, d'un coup d'œil, tu m'égales à toi ;
Un foyer de lumière éclaire l'étendue.
Artiste, suis mon vol au dessus de la nue,
Un feu pur dans l'éther jaillissant par éclats
Trace en sillons de flamme, INVENTE, TU VIVRAS.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU CHANT III.

Page 236.

(1) Du sceau qui la distingue empreins la passion.

Léonard de Vinci faisant un tableau des douze apôtres, que les Cordeliers lui avaient demandé, le garda long-tems sans l'achever, ne sachant quelle expression donner à la tête de Judas, et ne croyant pas que pour le caractériser il suffise de le peindre une bourse à la main.

Page 238.

(2) « Lève-toi, l'on croira que ton roi te pardonne. »

Ce beau trait a été depuis peu exécuté en sculpture, et l'ouvrage était à Lunéville quand le roi de Danemarck y passant à son retour dans ses états, a été frappé du sujet. La ville lui a offert ce morceau de sculpture qu'il a accepté et fait transporter à Copenhague.

Voilà de ces sujets sur qui les arts doivent s'épuiser pour en éterniser l'enthousiasme : heureuse la nation qui les fournit et les âmes qui en sont touchées ! Le sentiment qu'ils inspirent n'est point sans effet : on ne peut guère admirer ces traits de magnanimité, sans qu'ils fassent naître en nous une douce émulation pour la vertu.

Page 239.

(3) Et toujours vingt bourreaux pour un héros chrétien.

La raison et la pudeur sont également d'accord pour écarter ces tableaux de cruauté qu'on voit dans plusieurs de nos églises. Si la constance des martyrs honore la religion, ce fut un si grand crime

crime de donner lieu à cet héroïsme, qu'il y a toujours du scandale à présenter dans leur histoire ces excès honteux à l'humanité et qui la déchirent.

Saint-Augustin a dit dans ses lettres, qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût point de miséricordieux et qu'il n'y eût point de misère; eh! quel est l'homme compatissant qui n'aimât pas mieux ôter l'indigence que de la soulager? De même il vaudrait mieux qu'il n'y eût jamais eu de courages aussi sublimes, que d'avoir vu naître des âmes aussi féroces pour les exercer.

Que ne peut-on retrancher de la mémoire des siècles les tems de crime et de persécution! les tyrans sont comme ces êtres qui sortent des proportions ordinaires, comme ces monstres qui sont censés ne point faire race, et dont on ne doit point perpétuer l'existence après qu'ils ne sont plus. C'est déjà trop qu'ils vivent dans l'histoire, et que voulant conserver la mémoire des événemens, on ne puisse laisser entièrement respirer les générations de l'horreur qu'inspirent les méchans à quelque distance qu'ils soient; ils ne doivent point reparaître avec toute leur fureur sur la toile, et n'y peuvent exciter que cette curiosité des âmes dures pour le spectacle des supplices, et qu'il serait trop odieux de satisfaire dans les temples; ou bien cette invincible horreur qui fait le tourment des âmes sensibles.

Enfin la représentation pittoresque de ces événemens est sûrement horrible, en ce qu'elle met les bons et les méchans en scène d'une manière nécessairement plus marquée pour le crime que pour la vertu; reproche qu'on ne peut faire à la représentation théâtrale, où le poëte, plus maître des mœurs, peut repousser par la succession des impressions celles dont il veut ôter le danger, montrer les tyrans dans plus d'un moment et amener toutes les suites de leurs forfaits; mais il n'y a point de commentaire dans le tableau, il ne peint qu'un moment et c'est celui du crime, et comme la Peinture est faite pour parler aux yeux, je vois bien plus les fureurs des bourreaux et l'appareil des tortures, que je ne vois la patience et le courage des victimes.

En supposant que ces tableaux pussent servir indirectement

à endurcir les hommes à la douleur dans des occasions moins terribles, ce ne serait pas moins un objet d'horreur que la lâcheté présentée à côté du courage; peut-être quelques âmes ferventes ne voyent dans le tableau d'un martyr que sa constance, et leur pureté saura chercher le bien à travers le scandale même; mais il n'est point dans la disposition ordinaire des esprits de s'exciter au courage à la vue de l'oppression : l'innocence à la merci des méchans ne donne que de l'indignation et de l'horreur. Montrez-moi le courage dans ces actions nobles et fermes, où le spectacle de la vertu n'est point troublé par celui des crimes.

S'il est contre la morale de chercher à amollir les âmes par des images trop licencieuses, de peindre le délire des sens, leur abandonnement dans les plaisirs, doit-il être plus permis d'étaler des passions exécrables, bien plus démenties par la nature? Est-il moins scandaleux de peindre l'acharnement de la tyrannie, que les extases de la volupté?

Les femmes, sur qui les impressions sont plus vives, doivent-elles être exposées à rencontrer dans nos églises ces images atroces qui donnent le spectacle de l'indécence avec celui de la barbarie, et blessent quelquefois l'imagination autant que l'humanité; si ces tableaux n'ont point pour elles la sorte de danger qu'on leur attribue, s'ils ne sont point la cause des accidens qu'on en raconte, comme nos plus habiles physiciens le soutiennent avec raison, peut-on nier que beaucoup de femmes prévenues de cette opinion, ne puissent être véritablement troublées à la vue des objets défigurés qu'on leur présente, et que l'inquiétude et l'agitation qu'elles en peuvent garder, ne soient un mal très-réel?

Les peintres penseront peut-être que pour l'intérêt de l'art on ne doit point abandonner ce genre de tableaux, parce que c'est le genre de la force, et que c'est là qu'on voit à découvert les différentes contractions des muscles; mais outre qu'il serait contre le respect des temples de vouloir fixer l'attention principale sur l'art et non sur le sujet représenté, les peintres, pour conserver ces robustes académies, n'ont-ils pas ces sujets où la stature des personnages et les exercices vigoureux sous lesquels on les représente,

peuvent déployer le jeu des muscles dans de fortes attitudes? Mais qu'on abandonne ces tableaux de supplice, sur lesquels on regrette que les pinceaux de Le Brun et de Jouvenet se soient épuisés, ou qu'on nous montre les souffrances dans ces hasards malheureux où l'homme n'a point de part au supplice de son semblable, comme dans le Milon de Crotone; s'il faut peindre des tortures, c'est assez de faire gémir la nature, sans affliger la vertu.

Ces réflexions paraîtront sortir des bornes d'une note; mais j'ai été entraîné par le sujet, et j'avoue que je n'ai pas été maître de m'arrêter.

Page 246.

(4) L'allégorie habite un palais diaphane.

Les peintres ont trop abusé en général de l'allégorie : si elle n'est heureuse comme celle du tableau du grand Condé dans la galerie de Chantilly, elle est presque toujours froide ou inintelligible; et même lorsqu'elle est claire, elle nuit au sujet si elle ne le sert pas, elle fait perdre de la vérité aux tableaux où elle est mêlée, et par conséquent de l'intérêt; j'aimerais mieux que le sujet fût tout entier allégorique. Les personnages fantastiques détruisent les personnages réels.

Le principal mérite de la Peinture étant dans l'imitation, il semblerait même qu'elle devrait être assujettie à ne présenter que les objets visibles; toutes les fois qu'elle se jette dans les figures chimériques, plus d'imitation, plus de modèle, plus d'objet de comparaison.

L'allégorie n'est guère la figure de la Peinture qui ne présente qu'un moment, et doit faire saisir l'objet du premier coup d'œil; si elle appartient à la poésie, c'est parce que cet art comporte la succession des images et qu'il explique lui-même ses tableaux. Rubens a beaucoup employé l'allégorie dans la galerie du Luxembourg; mais si vous exceptez l'apothéose de Henri IV, c'est bien moins dans toutes ces images symboliques qu'on doit l'admirer, que dans l'expression qu'il a donnée aux véritables personnages, comme dans le tableau de la naissance du fils de Marie de Médicis;

c'est un trait de génie que d'avoir su montrer sur le visage de la mère, la joie à travers la douleur.

Page 246.

(5) De trois fils divisés l'orgueil envenimé
Fait rendre la couronne à leur père alarmé.

Ces trois princes sont Lothaire, Pepin et Louis, tous trois fils de Louis le Débonnaire.

Page 247.

(6) Marquer des même feux l'éclair et le volcan.

Le volcan tirant sa substance d'un soufre terrestre et qui n'est point purgé des parties grossières, sa flamme n'est point celle de l'éclair, dont le feu subtil est l'effet d'une matière inflammable plus épurée qui ne cherche qu'à s'élever. En général, pour connaître la couleur qu'on doit donner à la flamme, il faut examiner quel est son aliment, elle varie autant que la nature des corps qu'elle consume.

Page 247.

(7) Le tableau l'éternise et cette flétrissure
Eteint plus d'un rayon sur le front d'Albert-Dure.

Albert-Dure ou Durer naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il fit paraître ses premières *Estampes*. L'empereur *Maximilien I* le combla de bienfaits. Durer joignait à un grand talent, des manières nobles, une conversation agréable et une heureuse physionomie. Son estampe de la *Mélancolie* est un chef-d'œuvre; ses *Vierges* sont encore d'une rare beauté. Son défaut principal était d'être observateur peu scrupuleux des costumes; dans ses tableaux, il habillait tous les peuples comme les Allemands.

Page 248.

(8) Michel-Ange aurait pu !... le crime et le génie !

On a souvent répété que pour donner plus de vérité à un crucifix, Michel-Ange poignarda un modèle mis en croix, comme si un malheureux mourant dans les convulsions de la rage, pouvait représenter un Dieu résigné qui se soumet à la mort. Comment ce délire fût-il tombé dans la tête de Michel-

Ange, de ce même artiste qui taillant un jour un buste de Brutus, s'arrêta tout-à-coup et abandonna l'ouvrage, en songeant que ce Romain avait été l'assassin de César?

Jamais le moment de l'enthousiasme ne peut être celui du crime, et même je ne puis croire que le crime et le génie soient compatibles : qu'on n'objecte point qu'il y a eu des scélérats qui avaient de grandes qualités, peut-être les passions violentes qui les agitaient ont donné à leur esprit un ressort qu'il n'aurait pas eu sans elles, et ne voit-on pas que les passions ont du génie même dans les hommes ordinaires ; mais cette énergie momentanée suppose un intérêt particulier et par conséquent susceptible d'injustice, au lieu que le génie proprement dit sans l'intérêt présent d'aucune passion personnelle, s'échauffe de lui-même, appelle à lui la nature, lui donne et en tire une vie nouvelle.

Le crime est la dureté et la personnalité d'un être qui s'isole, le génie naît de la sensibilité d'un être qui se communique ; l'un suppose un être heureux par l'enthousiasme du beau, par le sentiment d'admiration qu'il inspire ; l'autre est d'un être troublé et déjà malheureux, agité par son objet et n'en pouvant jouir même après le succès.

Ces différences originelles laissent entre le crime et le génie une évidente incompatibilité, aussi impossible à détruire que ces antipathies des corps que la chimie ne peut rapprocher ; tel le mercure, ce principe si actif, capable de pénétrer les corps les plus solides, ne s'alliera jamais avec le fer.

Page 248.

(9) Jule pour les grands traits sut tailler ses crayons.

Jule Romain est vraiment le poëte de la Peinture. Voici comme l'abbé de Marsy, dans son Poëme, parle du combat des Géans par ce peintre.

Cujus ut ad vivum species, expressa ruinæ
Jucundi attonitas erroris imagine mentes
Afficeret magis, atque artem natura juvaret
Speluncam e rudibus sine lege, sine ordine saxis
Struxit, etc.

« Pour rendre avec plus de vérité cette déroute des Géans, et pour faire » servir la nature à l'art, il a bâti une caverne, etc. »

A en juger par ces vers, il semblerait que Jule Romain se serait réellement associé à la nature pour jeter plus d'illusion dans cette image ; cependant il n'a rien fait dans le pourtour des murs où ce combat est peint, que ménager un enfoncement qui sert de cheminée.

Il serait heureux de pouvoir s'associer à la nature pour donner plus de prestige à l'imitation; mais il est bien rare qu'on réussisse à côté d'elle, l'objet de comparaison est alors trop près; les arts même qu'on a voulu réunir pour imiter la nature, n'ont fait ordinairement que s'entrenuire et s'éloigner d'elle : les bas-reliefs de Sculpture unis à la Peinture dans un même corps d'ouvrage y laissent moins d'illusion; au moins faut-il tirer de l'art qu'on met en œuvre toutes les ressources qu'il peut fournir, et savoir se concerter quelquefois avec le local lorsqu'on ne peut le changer. C'est ce qu'a exécuté un habile architecte dans la ville de Lyon. On demandait qu'il construisît une chapelle de Saint-Pierre ; mais le lieu était obscur, et ne pouvait recevoir le jour que de côté. L'artiste y bâtit la prison de l'apôtre, et tourna ainsi à l'avantage du sujet l'inconvénient du local. Comme la Sculpture et surtout la Peinture choisissent leur champ, elles sont plus indépendantes de ces obstacles ; cependant il est possible que dans des décorations d'édifice, elles rencontrent des difficultés qui retarderaient leur essor, si elles ne s'accoutument pas à les surmonter et à maîtriser le terrain. Cette facilité de travail, cet art de tirer parti du local peut être d'un grand usage et donner du prix aux plus petites choses.

Un prince romain ayant découvert dans un de ses jardins une source qui ne fournissait qu'une modique quantité d'eau, et desirant de faire servir cette découverte à l'embellissement de sa maison, s'adressa au cavalier Bernini : celui-ci ayant examiné la source et la hauteur à laquelle elle pouvait s'élever, imagina une statue représentant une nymphe qui, au sortir du bain, presse sa chevelure et en exprime la petite quantité d'eau que donnait la source.

Page 250.

(10) **Et le Dominiquain méditant son essor.**

C'est un usage établi à Rome, de faire mettre en mosaïque, dans l'église de Saint-Pierre, tous les tableaux estimés. Le Dominiquain ayant peint la communion de Saint-Jérôme, desira cette distinction, et fit exposer son tableau dans cette église, pour être jugé par le public ; mais soit ignorance, soit jalousie, son ouvrage fut méconnu et relégué comme par mépris dans un lieu où il serait peut-être encore ignoré sans la franchise du Poussin. Ce peintre apprend où est le tableau et demande à le copier : comme il travaillait, le Dominiquain entre pour observer l'impression de son ouvrage sur un artiste habile, se tient derrière lui, lie conversation et développe sur l'art la théorie la plus lumineuse ; le Poussin étonné se retourne, le voit les yeux mouillés de larmes ; le Dominiquain se nomme, le Poussin jette les pinceaux, se lève et lui baise la main avec transport ; il ne se borne pas à cet hommage, il emploie tout son crédit pour réhabiliter le tableau, qui a été copié en mosaïque dans l'église de Saint-Pierre.

Ne point nuire aux talens, ne point grossir le nombre des envieux, c'est assez pour un artiste ordinaire ; mais des esprits d'une autre trempe doivent se mettre à la tête des jugemens, vaincre l'injustice et faire révolution dans ceux qu'elle a trompés. Un artiste célèbre qui n'aurait point réclamé contre le mépris qu'on aurait fait d'un vrai talent, serait indigne de celui qu'il a reçu lui-même.

Page 253.

(11) **L'image d'un soldat est plus puissante encor.**

Effectivement il y eut un peintre qui, par la représentation d'un soldat, échauffa les Athéniens et les fit marcher au combat avec une impétuosité de courage qui leur valut la victoire ; mais comme il sentait la difficulté de remuer un peuple rassasié de chefs-d'œuvre en tout genre, il voulut s'aider encore de tout ce qui pouvait contribuer à un grand effet : il demanda que son tableau fût jugé au milieu de la place publique, le laissa sous un voile et fit entendre une musique [illegible]ière qui, par son impression,

prépara les esprits à en recevoir une autre : quand ils lui parurent suffisamment disposés, il découvrit son tableau. Les Athéniens transportés crurent voir dans ce soldat un nouveau Tyrtée.

Page 253.

(12) A l'aspect des talens couronnés avant toi
Redouble de courage, agis, cherche, conçoi.

Raphaël ayant vu un tableau de la Divinité, peint par Michel-Ange, sortit comme d'un profond sommeil, et conçut son tableau d'Isaïe.

Page 253.

(13) Par les traits immortels qui les caractérisent
Vois briller ces esprits que les cieux favorisent.

Les moindres traits de la vie privée des grands artistes décèlent encore l'ardeur de leur imagination. Donatello, fameux sculpteur, donnant à une statue le dernier coup de maillet, lui cria, *parle*.

POËMES

COURONNÉS

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET AUTRES ACADÉMIES.

LA TENDRESSE DE LOUIS XIV

POUR SA FAMILLE.

Loin d'ici, dogme affreux, système criminel,
Langage de Tibère et de Machiavel :
« Qu'un cœur tendre et sensible est fait pour le vulgaire ;
» Qu'un prince ne doit être époux, frère ni père,
» Et que toujours exempt de la commune loi,
» Un roi, pour être grand, ne doit être que roi ».
Accorder la tendresse avec la politique,
Telle fut de *Louis* la science héroïque,
Telle aussi fut sa gloire ; il chérit ses enfans,
Sur eux il épancha ses heureux sentimens ;
Des cœurs nés vertueux, richesse intéressante,
Qu'on répand, qu'on prodigue, et qui sans cesse augmente.
Le ciel lui donne un fils ; sous quel guide éclairé
Va croître cet enfant dépôt cher et sacré !
Bossuet, *Montausier*, couple illustre et fidèle,
Venez, un roi vous nomme, un père vous appelle ;
Venez près de son fils justifiant son choix,
Former ce jeune Auguste aux vertus des grands rois.
Sous leurs yeux, sous les tiens, *Louis*, ton fils s'élève ;
Ce qu'ils ont commencé, ton exemple l'achève ;
L'enfant a disparu, l'homme est déjà formé,
Le héros va paraître, à te suivre animé.
Veux-tu du fier Germain mettre les murs en poudre,
C'est aux mains de ton fils que tu remets la foudre ;

Tu l'exposes, n'importe, il s'élance au combat,
Tu veux voir au retour un héros dans tes bras;
Tu souffres comme lui d'une absence funeste;
Mais enfin dans ses fils, ce fils encor te reste.

Palais qui renfermez ces rejetons chéris,
Ouvrez-vous devant moi, laissez-moi voir *Louis*
Tour à tour caresser, interroger, instruire,
Corriger d'un regard, animer d'un sourire,
Veiller sur eux sans cesse, et se plaire avec eux,
Témoin de leurs travaux, quelquefois de leurs jeux!
Sur leurs moindres périls, il s'inquiète, il tremble;
Sa tendresse souvent près de lui les assemble,
Conseil de la nature où le cœur seul a voix,
Où l'amour paternel dicte de douces lois,
Il n'est point de moment que sa bonté n'y marque;
Ainsi le père en lui délasse le monarque,
Peut-être au milieu d'eux digne d'être admiré,
Plus qu'aux bords de l'Escaut, de périls entouré.

Malheur à qui t'ignore, ô tendresse, ô nature!
Malheur surtout aux cœurs qui t'osent faire injure!
Pierre, qui de tant d'arts enrichit son pays,
Se fut montré plus grand, en épargnant son fils;
Il suit l'exemple affreux de ce roi des Ibères,
Illustre politique et le plus dur des pères;
Le monde à leur génie aurait plus applaudi,
Mais l'un souilla le nord et l'autre le midi.

Quel coup inattendu! *Charles* sort de la vie;

Il appelle *Philippe* au trône d'Ibérie :
Ce jeune souverain, soutenu par *Louis*,
Doit y porter le sceptre entrelacé de lis.
Il part accompagné de son illustre père,
De *Louis* son aïeul, escorte heureuse et chère ;
Quel spectacle touchant ! m'abusé-je ? où va-t-il ?
Sa pompe annonce un trône, et ses pleurs un exil;
Louis pleure avec lui l'éclat qu'on lui prépare,
Et sans voir qu'il l'élève, il voit qu'il s'en sépare.

Mais ciel ! quel changement ! *Philippe* à peine est roi
L'aigle fond sur le Tage, y veut donner la loi ;
Le léopard ardent sert sa jalouse rage ;
Louis défend contre eux son sang et son ouvrage,
L'honneur et la tendresse animent cet effort.
Mais il succombe enfin ; l'aigle a pour lui le sort ;
On propose à *Louis* moins un traité qu'un crime :
Sa main soutient *Philippe*, on veut qu'elle l'opprime.
Ainsi qu'on voit la mer, sous ses flots irrités,
Snbmerger les vaisseaux qu'elle-même a portés,
Combattre est sa réponse au traité qu'il dédaigne;
L'Anglais fuit, *Charles* cède, et *Philippe* enfin règne.

O *Louis !* hâte-toi, goûte ces courts momens;
Pour ta tendresse, hélas ! je vois de longs tourmens :
Ton fils tombe, il expire ; une perte si rude
Des fureurs de la mort n'est que l'affreux prélude ;
Sur ta postérité ce monstre dévorant,
S'acharne, et de sa faux la moissonne en courant,
Sur un triple cercueil je vois la parque assise ;

Quels assauts pour *Louis !* quelle horrible surprise,
Quoi ! tant de rejetons, de son trône l'appui,
Sont tombés à la fois, frappés autour de lui !
Tels près d'un chêne altier sont brisés par l'orage
De tendres arbrisseaux plantés sous son ombrage.

Louis n'est donc plus père, il n'est donc plus aïeul,
Dans ses vastes palais, errant et resté seul,
Il ne voit après lui qu'un rejeton débile
A demi consumé, du trône espoir fragile;
Enfin, lui-même il tombe. Approche, auguste enfant,
Viens, reçois les soupirs de son cœur expirant;
C'est sur toi qu'il épanche à son heure dernière,
Les projets du monarque et tout l'amour d'un père.

Vous étiez cet enfant, vous sur ce trône heureux
Placé par la naissance, ainsi que par nos vœux;
Né pour les sentimens que la nature imprime,
De la paternité, vous l'exemple sublime,
Vous qui, comme *Louis*, plein d'un attrait si doux,
Lui donnez un rival qu'il n'eût point eu sans vous.

PRIÈRE A DIEU POUR LE ROI.

Grand Dieu, qui dans des tems d'alarmes,
Nous privant du meilleur des rois,
Daignas, par le héros qui nous donne des lois,
De la France sécher les larmes,
Rends de mon roi tous les jours triomphans,
Veille sur lui, veille sur ses enfans;
Trésors si chers pour lui, têtes pour nous si chères;
Laisse un exemple aux rois, laisse un modèle aux pères.

L'EMPIRE DE LA MODE.

Au milieu des objets que d'une main féconde,
La nature sema sur la scène du monde,
Dédaigneux dans le sein de la variété,
L'homme ingrat n'y voyait que l'uniformité :
Mais la Mode paraît, tout s'anime à sa vue ;
Partout dans les esprits l'ardeur est répandue :
Le caprice l'annonce aux mortels enflammés,
Le préjugé soumis la suit, les yeux fermés ;
L'altière vanité, sa compagne fidèle,
Agite ses hochets, en marchant devant elle ;
Le ridicule, ardent à venger ses attraits,
Sur qui s'écarte d'elle, au loin lance ses traits.

Du haut d'un char rapide, et son trône et son temple,
La Mode invente, ordonne, et règne par l'exemple.
Tels que dans nos guérets, d'Eole on voit les fils
Courber d'un seul côté les dociles épis,
Tels vers un goût nouveau les esprits qu'elle assemble
Par elle, d'un coup d'œil, sont pliés tous ensemble.
Elle chasse et ramène, elle élève, elle abat ;
Sa main au même objet donne, ôte et rend l'éclat :
Le plus bizarre usage, ou le plus incommode
Plaît, loin de révolter, adopté par la Mode ;
Ce charme que son art prête à la nouveauté,
Ajoute à la parure, et même à la beauté ;
Corrige les défauts ou les transforme en grâces,
Rajeunit la vieillesse, en cache au moins les traces,

Et donne à la folie, à la frivolité,
Et du prix, et du lustre, et de la dignité.

O Mode ! c'est par toi que la terre animée,
Sur l'aile du commerce et de la renommée,
Voit tes lois et tes dons traverser tant de mers,
Et d'un tropique à l'autre asservir l'univers.
Sur un sable mouvant par le zéphyr tracée,
Ta volonté long-tems ne peut être fixée ;
Souvent sur les mortels dont tu faisais l'espoir,
Ta rapide inconstance exerçant son pouvoir,
A révoqué tes lois, avant qu'ils les remplissent,
Tes dons portés au loin, dans le trajet vieillissent,
Et des peuples jouets de ta légèreté,
Trompent l'impatience et la crédulité.

Tu plais, tu nuis ; c'est toi dont l'esprit despotique
Fit naître avec l'orgueil la misère publique,
Et jadis entraîna par de folles erreurs
La ruine de Rome avec celle des mœurs.
Tout suit tes étendards, tout cède à tes caresses ;
La médiocrité prend l'essor des richesses,
Le nécessaire même est souvent immolé
A ce luxe inconstant par tes mains étalé.
O honte de nos jours ! la vertu pour nous plaire,
Elle-même a besoin d'être ta tributaire ;
Nul n'ose se montrer, s'il ne vit sous ta loi ;
Aucun goût n'est admis, s'il n'émane de toi ;
Tes moindres volontés sont des ordres suprêmes ;
Tu présides à tout, aux plaisirs, aux systêmes,

Aux études, aux jeux, au langage, aux écrits.
Mais quel nouvel objet frappe mes yeux surpris ?
D'Esculape, Protée a-t-il pris la science ?
De Protée, Esculape a-t-il pris l'inconstance ?
Oui, quelquefois au sein des maux et des dangers,
Mode, tu tiens le fil de nos jours passagers ;
La fortune paraît être en tout ton modèle,
Puissante, vaine, injuste et légère comme elle,
Le faux goût par ta brigue est souvent ennobli,
Et tu mets en faveur l'homme fait pour l'oubli.

Quel usage inhumain mon esprit se retrace !
Quand l'honneur va laver l'affront qu'a fait l'audace,
L'ami de l'offenseur, l'ami de l'offensé,
Livrent entr'eux, sans haine, un combat insensé ;
Mode, ce noir arrêt sort de ta bouche impie :
Ils n'ont rien à venger, ils s'arrachent la vie ;
Usage aussi cruel que ces jeux destructeurs
Pour qui Rome autrefois trouva des spectateurs.

Par toi cette liqueur loin du Croissant bannie,
Devint de tous les rangs la honteuse manie,
Des convives arma les infidèles mains,
Des Lapithes cruels retraça les festins,
Et sur la raison même exerça les ravages
Que causaient de Circé les perfides breuvages.

Eh ! qui pourrait compter la foule des abus
Enfans de ton caprice en tous lieux répandus ?
Ta légèreté même en devient le remède ;
Un goût absurde passe, un autre lui succède.

Le sage à tes décrets est bien loin d'applaudir,
Et cependant contre eux il doit peu se roidir;
Il supporte ton joug que le cynique brave,
Jamais ton ennemi, mais jamais ton esclave.

Maîtresse des esprits captivés par ton art,
Fille de l'inconstance ainsi que du hasard,
D'enchaîner l'univers, Mode, tes mains sont sûres;
Règne, préside aux jeux, gouverne nos parures,
J'abandonne ces goûts à ta frivolité;
Mais respecte les arts, les mœurs, la vérité.

LE COMMERCE.

Il est d'heureux climats, que sous un ciel serein,
La nature enrichit d'une prodigue main;
Il est de tristes bords où la terre barbare
Ferme ou n'ouvre qu'à peine un sein toujours avare;
Mais tout est limité, ses dons et ses refus;
Des besoins et des biens sont partout répandus.
Heureuse et sage loi, mère de l'harmonie,
Seul secours des humains, nœud puissant qui les lie!
Les peuples par les mers envain sont séparés,
Par la nécessité l'un vers l'autre attirés,
Des différens climats où le sort les disperse,
Je les vois se répondre, unis par le Commerce:
Les trésors à la main, il court, le besoin fuit,
L'abondance circule et le monde jouit.

Commerce, art bienfaisant, ta vigilance habile
Répare les refus d'une terre stérile;
Changé par tes présens, le bord le plus ingrat
Paraît aux yeux trompés un fertile climat;
Sous tes égales lois, tout reçoit et tout donne;
Sans même avoir semé, plus d'un pays moissonne.
La nature, asservie au caprice des tems,
Est bizarre en ses dons, tes secours sont constans.
Si tu sers nos besoins, à des biens nécessaires,
Tu joins du luxe encor les délices si chères;
Tu répands les plaisirs, l'opulence et l'éclat,
Et prépares de loin les forces de l'État.

*

Par toi Tyr fut brillante, et Carthage fameuse;
L'Arabie à tes soins dut le titre d'heureuse,
Trop indigne de l'être en ses climats féconds,
Dès qu'un vil brigandage eût profané tes dons:
Venise fut long-tems ton trône et ton école:
La Tamise, par toi, semble un autre Pactole,
Et le Batave heureux voit par tes seuls bienfaits,
L'abondance étrangère habiter ses marais.
Qui le croirait! souvent la main de la sagesse,
Pour mieux la conserver, y borne ta richesse;
Tel d'un épais feuillage un ormeau trop couvert,
Par le fer dégagé vit des rameaux qu'il perd.

Mais combien du Commerce étendis-tu l'empire,
Aiguille si fidèle au pôle qui t'attire!
Sous quels cieux éloignés nous ont poussé les flots!
Et quel globe inconnu sort pour nous du chaos!
O surprise! ô succès! sur une mer déserte,
A l'essor d'un mortel l'Amérique est ouverte;
Par ces hardis travaux, par ces nœuds fortunés
Deux mondes se sont joints, l'un de l'autre étonnés.
Le Commerce applaudit à ce brillant prodige:
Que d'illustres rameaux vont embellir sa tige!
Le Mexique vers nous fait voguer ses trésors,
Les biens de nos climats sont portés dans ses ports:
Vents heureux, soufflez seuls; respecte, mer profonde,
Ces dépôts mutuels confiés à ton onde.

Quel tumulte! à l'éclat de ces trésors nouveaux,
Les peuples attirés sont devenus rivaux:
Le liquide élément est le champ de la guerre;
On court se disputer les tributs de la terre.

Et le peuple vainqueur, seul arbitre des mers,
Saisit l'utile honneur d'enrichir l'univers;
La puissance dépend de l'empire de l'onde;
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Que d'objets sur ce bord! cent peuples n'en font qu'un;
J'y vois le monde entier; un intétêt commun
Rassemble tant d'humains de différens rivages,
Etrangers l'un pour l'autre et de lois et d'usages.
Quel pompeux appareil m'est offert sur les eaux!
On abonde, on s'empresse autour de cent vaisseaux;
Que de vœux satisfaits! Le port semble avec joie
Embrasser le vaisseau que le ciel lui renvoie;
L'impatience accourt, recueille avec transport
Les biens qu'elle attendait, errante sur ce bord.
Au vaste sein des mers le vaisseau qui s'élance,
Devant lui sur les flots voit voler l'espérance;
L'intérêt à grands cris pressant les matelots,
De ses actives mains seconde leurs travaux,
Tandis que de l'honneur la foi publique éprise,
Avec la liberté sur la poupe est assise.

Et des nobles oisifs, trop vains de leurs blasons,
Croiraient par le Commerce avilir leurs maisons!
Ah! loin ce préjugé funeste à la patrie!
L'oisiveté déroge et jamais l'industrie.
Sur l'ancre commerçante, ingrats, cessez du moins
D'attacher vos mépris, vous, servis par ses soins.

Et vous, illustre corps de guerriers maritimes,
Qui, dé nos pavillons défenseurs magnanimes,
Plutôt que de vous rendre en de rudes assauts,

Emportez par la poudre et vous et vos vaisseaux ;
A de tels dévouemens quelque prix qu'on décerne,
Souffrez qu'il en soit un pour un corps subalterne.
Séparez un peu moins dans vos esprits altiers
Les vaisseaux commerçans et les vaisseaux guerriers:
Regardez Albion, notre antique rivale ;
Qu'entr'eux elle eût tiré cette ligne fatale,
A l'empire des mers l'aurait-on vu monter ?
Peut-être, pour la vaincre, il la faut imiter.

LES HOMMES UNIS

PAR LES TALENS.

A la voix des besoins les humains se cherchèrent,
Et dans les premiers murs, loin des bois s'assemblèrent;
Mais de cette union les nouveaux fondemens
Pouvaient-ils s'affermir, sans l'appui des talens ?
Non, sans doute, mortels. Si le génie est rare,
Ne dites plus, ingrats, la nature est avare :
Les célestes présens dont vous êtes jaloux,
Entre quelques humains, sont partagés pour tous.
C'est un heureux lien qui s'étend et se serre,
Formé par peu de mains pour embrasser la terre.

Au dessus des talens sous ces traits présentés,
Brille celui qui fonde ou régit les cités,
L'art du législateur, l'auguste politique,
Non cet art d'opprimer, sourdement tyrannique,
Sous un nom respecté, talent vil et cruel;
Mais cette autre science, à l'exemple du Ciel,
Secrète quelquefois et toujours bienfaisante,
Qui consacre aux humains sa vertu vigilante,
Que le pouvoir seconde et jamais ne corrompt;
Je la vois en silence, une main sur le front,
L'autre en signe d'appui, sur un peuple étendue,
La barbarie expire à ses pieds abattue.
L'homme était, sans les lois, ou sauvage, ou pervers,

Ou le tyran de l'homme, ou seul dans l'univers;
Tout rentrait au chaos. Politique profonde,
Tu parus, on compta les premiers jours du monde;
On te vit commencer tes heureuses leçons,
Par la double harmonie et des vers et du son (*).
Sous la loi du plaisir la terre alors crut vivre,
Chantant l'amour de l'ordre, elle apprit à le suivre;
Les esprits réunis bientôt furent ornés;
C'est à l'ombre des lois que tous les arts sont nés.

Mais quels troubles civils! quel effroyable orage
Va de la politique anéantir l'ouvrage:
On se menace, on court à pas précipités;
Le fer brille, on se mêle: ah! cruels, arrêtez.
Société fatale, imprudente sagesse!
Solons, qu'avez-vous fait! trop heureuse rudesse,
Pour l'homme errant encor premier présent des Cieux;
Il n'était que farouche, il est séditieux.
L'éloquence commande: ô puissance imprévue!
Pardessus tous les cris sa voix est entendue;
Le fer tombe, tout cède, et les cœurs ulcérés,
Emportés loin de l'ordre, y sont déjà rentrés.

Ainsi donc à la fois les talens se servirent,
Et par eux des cités les liens s'affermirent;
Liens toujours plus doux et toujours plus serrés,
Dans les lieux par les arts de plus près éclairés.
Jetez au loin les yeux sur l'Egypte leur mère,
L'union des esprits fut son grand caractère;

(*) Les premières lois étaient en vers et se chantaient.

On vit s'étendre ainsi ce peuple d'inventeurs ;
Il dut ses mœurs aux arts et son empire aux mœurs.
Quand l'Alphée orgueilleux voyait à chaque lustre
Les peuples assemblés couvrir sa rive illustre,
Ces jeux où triomphaient les talens excités (*),
Étaient l'art de la Grèce et le nœud des cités.

Les talens, en des jours plus féconds en miracles,
Pour unir les mortels n'ont point connu d'obstacles.
Sagement inquiète, en ses nobles desseins,
La physique s'écrie, il est d'autres humains;
Soudain nouvel arbitre et de l'onde et d'Eole,
L'aimant qui s'ignorait, interroge le pôle ;
Sous des cieux inconnus un monde découvert,
Se réunit à nous, nous imite et nous sert.
Il n'est plus de longs cours sur l'élément humide,
Il n'est plus ni d'erreurs, ni de nocher timide,
L'œil fixé sur l'aimant, on court toutes les mers,
Le Commerce a peuplé les liquides déserts ;
Chaque route est connue, et l'onde où tout s'efface,
De la poupe qui fuit semble garder la trace.

O vous, peuples nombreux de ces vastes pays,
Découverts par l'Europe et par elle conquis,
La force vous dompta, mais nos mœurs vous soumirent,
Le fer fit la conquête, et les arts l'adoucirent :
L'Américain changé, s'unit à ses vainqueurs.
Ailleurs, du vaincu même un vainqueur prend les mœurs :
Le Catay s'asservit son conquérant barbare ;

(*) On envoyait des poëmes aux Jeux olympiques.

Tout périt, hors les lois, sous l'effort du Tartare,
Et ce long mur franchi par ses incursions,
Sépare deux pays et non deux nations.

Du rapide Wolga parcourons les rivages,
Cet empire aujourd'hui rangé sous des lois sages,
Des arts n'avait reçu, ni cherché les clartés.
Là tout était sauvage, aux lieux même habités;
Le Russe, sans commerce, et sans lois et sans villes,
Dans la férocité de ses mœurs indociles,
Sur la terre à lui-même était presque étranger;
Pierre amène les arts, Pierre vient tout changer:
Des fanges d'un marais sort une ville immense,
De la société le règne heureux commence;
Les Russes sont unis, quand leurs yeux sont ouverts.
L'univers naît par eux, comme eux pour l'univers;
Et réparant ainsi tant de siècles de honte,
Au rang des nations le monde enfin les compte.

Qui l'aurait cru? des feux par la guerre allumés,
Ces nœuds, fruits des talens, ne sont point consumés;
L'ambition encor et l'intérêt divisent,
Mais, malgré ces débats, les esprits fraternisent,
Haines des nations, vos venins sont bannis,
Les peuples sont en guerre et les hommes unis.

ÉLOGE DE LA SINCÉRITÉ.

Nymphes du double mont, dieu des Muses, silence,
Je ne veux rien de vous ; la vertu que j'encense,
N'a que la vérité pour guide, pour objet:
Dieux de la fiction respectez mon sujet.

Oui, sur nos premiers ans, Sincérité, tu règnes,
L'homme, dès qu'il est né, marche sous tes enseignes;
Son berceau semble un temple à ta gloire érigé;
Qu'on m'amène un enfant, qu'il soit interrogé,
Son cœur n'hésite point, il vole sur sa bouche :
Chaque réponse est simple, et nous charme et nous touche,
Son maintien, son air seul peint l'ingénuité,
Avant qu'il l'a prononce, il dit la vérité :
Précieuse vertu, fille de l'innocence,
O toi ! qu'on abandonne au sortir de l'enfance,
Lorsque des passions trop promptes à germer,
Le feu séditieux commence à s'allumer,
Es-tu le don d'un âge et le rebut des autres ?
Non ; tes lois, en tout tems, peuvent être les nôtres,
On voit des mortels vrais te suivre avec ardeur,
Cœurs purs, hommes par l'âge, enfans par la candeur.

Quelle foule brillante, empressée, inquiète,
Sous ces lambris dorés, en tumulte se jette !
Je reconnais la cour, ce dédale éclatant;
La feinte au double front y marche en serpentant;

C'est là que tout est fard, illusions, surface,
C'est là que l'orgueil rampe et que la haine embrasse,
Que l'amitié trahit et que par l'intérêt,
Chaque cœur déguisé paraît autre qu'il n'est:
Tu parus cependant sous ce ciel infidèle,
Rare Sincérité, tu n'y fus que plus belle;
Tu guidas Philoxène à la cour de Denys,
A la cour de nos rois, les Mornai, les Sullys,
Ardens à te servir, sans passer les limites
Qu'à ton culte ingénu la sagesse a prescrites;
On peut, sans rien outrer, suivre partout ta loi,
Et l'œil de la raison n'a jamais pris pour toi
Cette aveugle manie ou dure ou téméraire,
Qui ne peut rien souffrir, rien voiler, ni rien taire,
Caractère importun par qui tyrannisés,
Les esprits sont aigris et les cœurs divisés;
Tu sais paraître nue et n'avoir rien qui blesse,
Libre sans imprudence, et ferme sans rudesse;
Tu sais être partout l'organe de l'honneur,
L'écho de la pensée et l'image du cœur.

C'est toi qui, confondant de lâches artifices,
Oppose près des rois les Burrhus aux Narcisses.
Sur l'autel qu'un flatteur aux grands a consacré,
Le poison sous l'encens par toi seul est montré;
Par toi la vérité fait les plus grands miracles,
Prêtresse sans trépied, tu dictes ses oracles
Simples, mais plus puissans que ne fut l'art subtil
Des sybilles de Grèce et des fourbes du Nil.

Que vois-je au champ d'Ivri! vaincu par sa faiblesse,

Cet immortel Henri s'endort dans sa mollesse,
Le héros cède à l'homme et le roi n'est qu'amant;
Quel écueil imprévu! quel dangereux moment!
Sully parle; à sa voix son prince avec surprise
S'éveille, voit ses fers, en rougit et les brise.

C'est toi, Sincérité, que l'on vit quelquefois
Sévère et courageuse oser parler aux rois,
Ou pour la vérité contre la flatterie,
Ou pour l'humanité contre la tyrannie.
Ainsi des conquérans le plus ambitieux,
Veut-il, fils d'un mortel, passer pour fils des dieux;
A cette sacrilége et vaine apothéose,
Le sage Callisthène est le seul qui s'oppose :
Ainsi le jour qu'Auguste, abusant de son rang,
Allait changer le trône en tribunal de sang,
Mécène sut sauver (zèle inoui peut-être)
La vie aux accusés et la gloire à son maître.

Eh! quelle autre vertu sur la société,
Répandit plus de biens que la Sincérité!
En tous lieux, en tout tems, et sous diverses faces,
Elle a même pouvoir, même prix, mêmes grâces :
Par la main d'un ami, nous ôtant le bandeau,
Du devoir à nos yeux elle offre le flambeau,
D'une voix tour à tour modeste ou tutélaire,
Elle donne ou demande un conseil salutaire;
Elle cède au mérite, elle avoue une erreur,
L'art est son ennemi, la justice est sa sœur :
Peut-il être, sans elle, un ami véritable ?
Peut-il être un lien qui soit sûr et durable ?

Viens, céleste vertu ; l'artifice pervers
N'a que trop asservi ce parjure univers :
Brise un joug si honteux ; que ta lumière pure
Brille et dissipe en nous l'ombre de l'imposture ;
Que l'homme qui te fuit change et retourne à toi ;
Que l'enfant qui croîtra reste épris de ta loi :
Fais-nous paraître enfin toujours tels que nous sommes,
Et conserve ou reprends tes droits sur tous les hommes.

L'UTILITÉ DES DÉCOUVERTES

FAITES DANS LES SCIENCES ET DANS LES ARTS

SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.

Croire tout découvert, est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde;
Souvent, sans nous, le tems, quelquefois le hasard
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art;
Mais plus d'un germe heureux demeure oisif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore;
Le génie est ce feu, créer est son destin,
L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain.

Où suis-je entré? quel est cet appareil magique
Dressé pour nous offrir la puissance électrique?
Un nouveau phénomène (*), un rival de l'aimant,
Un fluide subtil au double mouvement,
De tout ce qui l'enferme avec force s'échappe,
Il court d'un corps à l'autre, il étincelle, il frappe.
Moteur impétueux, son rapide secours
Peut au sang arrêté (**) rendre son premier cours.
Utile découverte et ressource hardie
Pour cet art inventé par l'amour de la vie.

(*) L'électricité.

(**) Elle peut guérir la paralysie. *Voyez les leçons de physique de M. l'abbé Nolet.*

Est-ce en moi vain délire, ou prophétique ardeur ?
Mon espoir est trop grand, pour n'être qu'une erreur ;
Ce prodige naissant, dont la cause est obscure,
Mortels, doit être un jour la clef de la nature.

Séjour des malheureux que Thémis tient aux fers,
Et vous lieux d'assistance au pauvre infirme ouverts,
Vous aussi souterrains à qui nos bras arrachent
Les métaux dangereux que vos antres nous cachent,
Vaisseaux dans un long cours trop souvent égarés,
Qui portez tout un peuple en vos flancs resserrés,
A la contagion vous alliez être en proie,
Contre elle quel pouvoir la physique déploie !
Des zéphyrs excités le favorable essaim (*)
Entre de toutes parts, erre dans votre sein ;
Soudain tout est par eux rafraîchi d'un coup d'aile,
Leur haleine se joue et l'air se renouvelle :
Héros, qui dans Lemnos te vis abandonné,
Au tems où tu vécus, si cet art était né,
Peut-être on eût moins craint cette vapeur impure
Qu'au vaisseau de tes Grecs exhalait ta blessure.

Quels trésors inconnus ces savans passagers (**)
Cherchent-ils sur les mers à travers les dangers ?
Disciples de Newton, flambeaux de la physique,
Les uns sont emportés où brûle l'écliptique,

(*) Le ventilateur de M. Halles, Anglais, adopté en France pour les mines, les vaisseaux, etc.

(**) Voyages de MM. Maupertuis, Clairaut, le Camus, sous le pôle, et de MM. de la Condamine, Godin, Bouguer, sous l'équateur.

Les

Les autres sont guidés vers les antres du Nord ;
Louis même préside à leur pénible effort ;
La soif de la science a dirigé leur route ;
Des ports de nos climats partis avec le doute ;
Ils revolent vers nous avec la vérité ,
Ils n'ont craint que l'erreur , et ce voile est ôté.
Aux lieux où de la terre ils fixent la figure ,
Une illustre colonne atteste sa mesure (*) ;
Monument glorieux, plus digne de nos vers ,
Que celui dont Hercule étonna les deux mers.

Peinture, un nœud puissant aux sciences te lie ;
Elles te doivent trop pour que ma voix t'oublie ;
Avant nous le tissu par tes mains animé ,
Sous la lime du tems périssait consumé.
Quels secours ! chaque image en son ordre enlevée (**)
Sur un autre tissu passe et vit conservée :
L'envie à cet aspect baisse un front confondu ,
L'art renaît , l'œil s'étonne , et le tems est vaincu ;
Vous vivez à jamais, héros , grâces et sages ,
Vous tous dans vos portraits , l'artiste en ses ouvrages.

Qui pourrait , du burin oubliant les progrès ,
De ces traits délicats abaisser les succès ?
Ainsi que la Peinture , il imite avec grâce (***) ;
Mais l'âme des couleurs manque aux objets qu'il trace ;
Tout ne vit qu'à demi par ce sombre travail ,
Les prés sont sans verdure et les fleurs sans émail.

(*) Cette colonne a été abattue, mais elle doit être rétablie.
(**) La translation des tableaux d'une toile usée à une autre.
(***) Les tableaux imprimés.

Un autre art plus heureux dans l'instant multiplie,
Mais colore l'image, en augmente la vie:
Largesses du burin, vif éclat du pinceau,
Je vois tout réuni par ce talent nouveau.

Quel phénomène encor naît d'une autre industrie!
L'art des Zeuxis s'étend, s'éclaire et se varie;
Envain, de ce prodige un autre âge est l'auteur,
Le notre le retrouve, il en est l'inventeur:
On étale à nos yeux de nouvelles merveilles,
Peintes avec ses sucs cueillis par les abeilles;
De l'insecte rongeur ces traits sont respectés,
Sous quelque oblique aspect qu'ils nous soient présentés,
Jamais par le faux jour qu'on prendrait pour un voile,
On ne voit les objets confondus sur la toile,
Et l'on peut du pinceau réparer les erreurs,
Sans altérer l'accord des premières couleurs.
O découverte heureuse et trop peu célébrée!
O ressource publique à mon siècle assurée!
Sur les dons de Cérès quelle contagion!
L'épi tombait en poudre atteint d'un noir poison (*),
Un génie a paru dont la France s'honore,
Habile, industrieux, plus citoyen encore,
Et par un philtre utile avec art préparé,
Sous ses heureuses mains l'épi s'est épuré.

Combien d'autres secours l'homme aujourd'hui s'assure!
Que de voiles levés qui couvraient sa structure!

(*) Maladie des blés guérie par M.....

Que de ressorts adroits inventés pour nos arts(*) !
De regards créateurs jetés de toutes parts !
De succès trop nombreux, pour qu'ici je les peigne !
Combien d'autres vont naître, ô Louis, sous ton règne ;
Il faut le voir entier pour remplir mon sujet,
Mais puisse être à jamais mon ouvrage imparfait.

Est aliquid sub sole novum.

(*) Mécaniques de Vaucanson.

FIN DES POEMES COURONNÉS.

POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRE AU SOMMEIL.

Sommeil, divinité chérie,
Qui sur ton aile rembrunie,
Nous porte les songes légers,
Tu suspends dans l'âme assoupie
Les autres rêves mensongers
Qui nous occupent dans la vie ;
Viens, accours, verse tes pavots
Sur ma paupière appesantie :
Mes sens ont besoin de repos.
La nuit règne, tout est tranquile ;
Tu n'entendras dans mon hameau
Que le murmure d'un ruisseau
Qui coule autour de mon asile ;
D'auprès de moi rien ne t'exile :
Pourquoi fuirais-tu mon rideau ?
Fuis cet ambitieux qui brigue
Quelque place ou quelque brevet ;
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne sonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'insomnie
Ce lâche Zoïle tombé
Dans le marasme de l'envie ;

Et cet avare au teint plombé,
Que son inquiète manie,
Sur des monceaux d'or tient courbé.
Mais moi, moi qui te sollicite,
Après un innocent travail,
Qui sur ma porte où je t'invite,
N'ai point pour toi d'épouvantail,
J'ai quelques droits à ta visite.
Je sens que l'air se rafraîchit;
La nuit va replier ses voiles;
Déjà pâlissent les étoiles
Devant l'aube qui les blanchit;
Dieu charmant, quels lieux te retiennent?
Quels soins t'occupent loin de moi?
Quoi! des heures qui t'appartiennent
Vont-elles s'écouler sans toi?
Me suis-je trompé? le coq chante,
Il recommence, je l'entends;
Le jour va poindre et je t'attends.

Quoi! ma prière est impuissante,
Et j'ai jeté ma plainte aux vents?
Je t'invoquais, fils des ténèbres;
Toi, dieu! j'ai profané ce nom;
Reste avec tes vapeurs funèbres
Sur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres,
Les vampirs, les spectres volans,
Tous les fantômes des bords sombres,
Voilà ta cour et tes suivans.
A des épouses meurtrières,

Tu livras les fils d'Egyptus,
Et de l'incorruptible Argus,
Tu vins fermer les cent paupières.
L'habitant des murs de Paris,
En des tems de trouble et de schisme;
Dans ton lâche sein fut surpris,
Par la dague du fanatisme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi;
Tu ne fais qu'abréger la vie,
Et je puis reposer sans toi.
Le méchant seul craint l'insomnie!
Il entend trop distinctement,
Dans la nuit et dans le silence,
Cette voix de la conscience,
Qui l'agite même en dormant:
Mais le mortel irréprochable,
S'il veille seul, lorsque tout dort,
Goûte la paix inaltérable
D'un cœur à l'abri du remord;
Et cette tranquillité pure,
Écartant les sombres ennuis,
Rafraîchit son sang à mesure,
Dans la marche lente des nuits.
Mais quelle douce rêverie,
Par des charmes assoupissans,
Brouille ma pensée obscurcie,
Et laisse défaillir mes sens?
Quel baume lentement circule,
Et s'insinue en tout mon corps?
A peine ma voix articule,
Mon œil se ferme.... je m'endors.

AU CARDINAL DU PERRON.

Toi, dans le rang des cardinaux,
Moi, sans titre au rang des profanes,
Du Perron, pourquoi de tes mânes
Viens-je interrompre le repos ?
Pardonne ; j'ai l'âme un peu vaine
D'avoir vu ton grand nom mêlé
Dans ma famille Neustrienne ;
Et puisqu'enfin j'ai cette aubaine,
J'aime assez qu'il en soit parlé.
Par un écart d'une autre espèce,
Je t'écris, sans trop savoir où,
J'étais vain, je paraîtrai fou,
J'aurai beau mettre sur l'adresse :
Au flambeau de la chrétienté,
Au grand maître de la parole,
Au soutien de la papauté
Et du moderne Capitole ;
Les rayons de ton auréole
Etincèlent trop loin de moi,
Ma missive vaine et frivole
Ne parviendra pas jusqu'à toi.
J'ai cependant une espérance :
Les âmes, dit-on, dans l'absence,
Sans messager, sans aucun tiers,
Des bouts même de l'univers,

Peuvent être en correspondance (*) :
Pourquoi dans un monde inconnu,
Dans cette sphère de silence
D'où rien encor n'est revenu,
N'aurais-tu pas l'intelligence
De l'hommage qui t'est rendu,
Et de ta défunte éminence
Ne serais-je pas entendu ?
Malgré la sévère science,
Où tu surpasses tes rivaux,
Nous avons plus que l'on ne pense,
De points communs dans nos travaux.
Oui ton génie, auguste titre,
Au dessus du cardinalat,
Et qui te fit le digne arbitre
De plus d'un célèbre débat,
Ton éloquence au consistoire,
Pour obtenir de Paul jaloux
Le pardon d'un prince, entre nous,
Absous déjà par la victoire ;
C'est par là que tu tiens aux goûts
Sur qui je veux fonder ma gloire,
Quand ton génie ultramontain
Avec Mornay lutte et s'exerce,
Nul ne tient plus ferme en sa main
La lance de la controverse :
Mais tu sus chercher d'autres prix ;
Et de l'arène scholastique,
Par intervalle tu sortis

(*) Système des Platoniciens.

Pour respirer l'air poétique;
Trois lyres sur ton écusson
Qu'on frappa sans doute au Parnasse,
Prouvent assez que dans ta race,
On voyageait sur l'Hélicon.
Aussi, quoiqu'avec moins de grâce,
Moins de cadence que Bernis,
Tu pinças de tes doigts bénis
Le luth harmonieux d'Horace,
Tu sus du moins chérir son art
Même au pays de nos derviches,
Dédaignant le peuple cafard,
Ses mœurs et ses vertus postiches;
Et tu fis bien, parle sans fard;
Conviens que le controversiste
Sous un ciel toujours assez triste,
Est resserré par le terrain;
Qu'il s'agite à la même place,
Et fait dans un étroit espace,
Bien plus de pas que de chemin.
Le poëte avec moins de peine
S'élance dans de vastes champs,
Et deux coursiers sont différens,
L'un au manège et l'autre en plaine.
Cet art des vers qui de ton tems
Débile encore et sans élans,
Se traînait presque dans l'enfance;
Cet art qui, parmi tes travaux,
Te consolait de l'éminence,
Me sert d'étude et d'existence,
Et ne servait qu'à ton repos.

Mais ne crois pas mes sons frivoles;
Ni qu'ils se perdent dans les airs,
Si j'aime à moduler des airs,
Sur ces airs je mets des paroles.
Le vrai poëte né penseur
Au philosophe n'en doit guère;
Eloquent abréviateur,
Il jette par traits la lumière;
Animé du feu qu'il reçut,
Il devine ce qu'il ignore;
Il prend son vol, il est au but,
Lorsque l'autre calcule encore.

LE LEVER DU SOLEIL.

Déja l'astre du jour s'est emparé du ciel ;
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumière
Les prodiges sortis des mains de l'Éternel.
Mon âme, élance-toi vers cette clarté pure ;
Des portes du matin, admire la nature
Et remplis-toi de son auteur.
Ah ! si nos yeux pouvaient, sans blesser leur paupière,
Approcher du soleil, contempler sa splendeur,
Et s'enfoncer dans sa lumière,
Ils ne verraient qu'un océan de feux,
Que ne bornent aucuns rivages,
Que tourbillons brûlans luttant sans cesse entr'eux,
Et dès la naissance des âges,
Embrasant les plaines des cieux.
La pierre se dissout, bouillonne avec furie
Au sein de ces foyers ardens,
La flamme roule par torrens,
La lumière par flots jaillit et tombe en pluie.

C'est aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
Mais, grand Dieu, cet amas de lumière éternelle,
Qu'est-il devant tes yeux ? à peine une étincelle ;
Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuisent,

Colore seulement la surface des corps
Où ses rayons se brisent.
Ton œil plus pénétrant perce leurs profondeurs,
Réunit sous un point les déserts de l'espace ;
Il ne parcourt pas, il embrasse,
Et du même regard il sonde tous les cœurs.

A MADAME D***,

SUR LA MORT DE SON FILS, AGÉ DE HUIT ANS.

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans,
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur soufle ont séchée,
Dès les premiers jours du printems.
J'ai dû respecter des instans
Où la douleur même a des charmes;
Pour détremper un noir poison
J'ai dû laisser couler tes larmes;
Mais après la nature, écoute la raison :
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux,
Tu verras seulement l'asile du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre,
Un enfant à l'abri des maux!
Né de toi, mère tendre, il eût été sensible.
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur et la paix :
Ah ! juges-en par tes regrets,
Ton fils est délivré d'un avenir pénible,
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'est chez les morts,
Il aurait bu jusqu'à la lie,
La coupe amère de la vie
Dont il n'a touché que les bords.
Eh ! que perd-il ! qu'eût-il vu sur la terre ?
Malheur, crime ou sottise, impuissance des lois,

Les préjugés, les passions en guerre,
Les humains policés et pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,
Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infestés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près? rien, qu'un troupeau frivole
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole,
La vertu sans honneur et l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise,
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme faible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise:
En proie aux passions d'autrui,
En butte aux siennes, quel systême
Contre la fortune et lui-même
Aurait pu lui servir d'appui?
Ton fils un jour par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté
Aurait voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité,
Non pas ce que Nolet chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole,
Vains secrets qu'on ignore avec tranquillité;
Mais qu'est-ce que notre être, et quel sort arrêté
Par la volonté souveraine
Hors des tems écoulés, attend la race humaine
Dans l'immobile éternité:
Incertitude affreuse à mon âme oppressée,
Et qui vingt fois sur mon chevet

Aurait desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout dans ma faiblesse
A l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste et bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils exempt de ces combats,
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance,
Il franchit, sans effroi, l'abîme redouté
Au bord duquel épouvanté,
L'homme se rejette en arrière
Craignant la nuit et la lumière,
Et l'horreur du néant et l'immortalité.
Heureux ceux dont le Ciel abrège ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange et non pas une mort.
Ton fils a terminé son sort,
Mais du moins sous les lois de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin, arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

A UNE PETITE FILLE

DE QUATRE ANS,

QUI SE PLAISAIT AVEC MOI DANS SA JEUNESSE.

Au feu qui dans tes yeux pétille,
A cette figure gentille,
Dont soudain mon cœur raffola,
Justement, dis-je, le voilà,
Qui, sans carquois, et sans affiche,
A Paphos laissant son trousseau,
S'est avisé, pour faire niche,
D'un corps de robe et d'un fourreau;
Je ne me suis trompé de guère,
Tu n'y perdras guère à ton tour,
Si tu n'es pas le dieu d'Amour
Tu seras quelque jour sa mère;
Tu semblais te plaire avec moi,
Tu m'agaçais dans ta folie,
M'aimerais-tu de bonne foi?
Est-ce déjà coquetterie?
Se peut-il? coquette à quatre ans!
Ah! la nature est un grand maître,
Et si par instinct tu peux l'être,
Que sera-ce dans d'autres tems?
T'ai-je plu? mais quel fonds y faire?
Ton goût n'aura pas de progrès;
A ton âge on est si légère!

On

On l'est encor long-tems après.
Dieux ! l'avenir me désespère ;
Quand ma mignonne aura grandi,
Je ne serai plus étourdi,
Je n'aurai plus le droit de plaire.
De quelque grâce printannière
Chaque jour viendra te parer ;
Mais que vais-je perdre à t'attendre !
Nous n'aurons pu nous rencontrer ;
Je te verrai volage et tendre,
Dans l'illusion des beaux jours,
Cueillir les roses des amours
Quand je cesserai d'y prétendre.
Tout espoir devient superflu,
Aujourd'hui tu ne peux m'entendre,
Et dans quinze ans le voudras-tu ?

ÉPITRE A M. SEDAINE,

ARCHITECTE ET POETE.

AMI charmant, quand je te vois
Tenant ton luth et ton équerre,
Ordonner, et soudain la pierre
Se placer docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire;
Je me dis, serait-ce Amphion
Qui viendrait, au son de sa lyre,
Rebâtir Thèbe? est-ce Apollon
Qui, banni du céleste empire,
Dans ces bas lieux revient construire
La ville de Laomédon?

Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de dessins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limousins.
J'aime à te voir de ces pantins,
Gouvernant la foule automate,
T'élancer, par le sentiment,
Vers un art plus doux qui te flatte,
Et devenir au même instant
Anacréon et Dinocrate.

Cultive ce double talent;
Unir les goûts, c'est l'art des sages;
Mais songe que des derniers âges

La lyre est la plus sûre clé.
Pourquoi peint-on Pégase ailé ?
C'est qu'un poëte, par la gloire,
Voit son nom bientôt publié ;
Il vole au temple de mémoire :
Les autres arts n'y vont qu'à pié.
Ce palais qui presse la terre,
Cet obélisque renommé
Ne dure qu'autant que la pierre
Dont l'architecte l'a formé ;
Il craint les flèches du tonnerre,
Les feux débordés des volcans,
Et les secousses de la terre,
Et la hache des conquérans.
Les chefs-d'œuvre de la pensée
Bravent eux seuls tant de revers,
Et du tems la lime émoussée
Ne mord jamais sur les bons vers ;
Le tems leur fait bien moins la guerre
Qu'aux palais, qu'aux temples des dieux :
L'Iliade s'élève aux cieux,
Et l'antique Rome est sous terre.
Alexandre, comme un lion,
Fond sur Thèbes épouvantée ;
Qu'épargne-t-il ? une maison
Que Pindare avait habitée.
De ce poëte ingénieux,
Il n'osa souiller l'héritage :
Il brisa les autels des dieux ;
Mais il respecta leur langage.

*

EPITRE A M***,

QUI, APRÈS AVOIR ÉTÉ AU SERVICE, AVAIT OBTENU UN BON DE FERMIER-GÉNÉRAL.

Tu cèdes donc à l'amitié
De ta jeune et tendre moitié!
Sa volonté devient la tienne;
Tu quittes Mars, Plutus t'emmène.
Suis ce dieu frais et rebondi,
Au visage large d'une aune,
Au cou court, au ventre arrondi,
Qui répand le beau métal jaune;
Qui toujours richement couvert,
Le front levé, marche à pas fermes;
Et qu'autour d'un long tapis vert,
On adore à l'hôtel des Fermes.
La guerre est un brillant métier;
Des héros que le monde encense,
Par l'honneur et par la vaillance
Des états elle est le premier.
Mais hélas! pour monter aux grades,
Ne faut-il pas souvent passer
Sur le corps de ses camarades
Que le plomb vient de renverser?
Et tu vois que dans la finance,
Sans voir pour toi si brusquement
Expédier aucun vivant,
Te voilà maréchal de France.

Mais au faîte tant souhaité
Et du luxe et de la richesse,
Malgré ma médiocrité,
Honoreras-tu ma tendresse
De quelque sensibilité ?
Du fond d'une voiture leste,
Brûlant le pavé sur mes pas,
Lorsque, comme un trait, tu viendras
Barrer mon allure modeste,
Songeras-tu qu'à toi lié
Par une chaîne peu commune,
Sous tes traits j'ai vu l'amitié
Dans une plus humble fortune,
A mes côtés marcher à pié ?
Sous ces lambris où la sculpture
Fait courir un léger dessin,
Où du goût l'élégante main
N'a point prodigué la dorure;
Environné du superflu,
Sur les carreaux de la mollesse,
Quelquefois te souviendras-tu
Qu'aussi gais, loin de la richesse,
Sous d'autres toits plus ignorés,
Qui n'étaient vernis ni dorés,
Nous habitions avec simplesse ?
Te souviendras-tu qu'avec moi
Tu dis autrefois cent folies,
Que je te plus par des saillies
Que je ne trouvais qu'avec toi ?
Dans l'oisiveté militaire,
Ta charmante inutilité

Toujours à la société
Se trouvait prête à satisfaire;
C'était toujours le tour de plaire,
Et le moment de l'amitié.
Désormais c'est une autre affaire:
Dans la finance initié,
Comment te voir, si dans ta place,
Des importuns de tems en tems,
L'amitié ne te débarrasse?
Pardonne mon indifférence
Pour les esclavages brillans;
Plein des rêves de l'espérance,
D'autres se forgent des liens,
Ma chimère est l'insouciance,
Ma fortune est l'indépendance;
Je suis à moi : voilà mes biens.
Non qu'en cynique ici je fronde,
Et l'opulence et les heureux,
Je ne vois les biens de ce monde
D'un œil jaloux ni dédaigneux;
Ruisseau faible échappant aux yeux,
Mais roulant une onde limpide
Dans les champs de la liberté,
J'aime à voir la course rapide
Dont le Pactole est emporté.
Ta félicité m'est commune;
Et ton ami, sans nuls desirs,
Sera riche de ta fortune,
Et jouira de tes plaisirs;
Au lieu d'aller risquer ta vie
A plus d'une attaque hardie,

Dans plus d'un combat inhumain;
De braver le plomb assassin
Qui de la mort portant le germe,
S'échappe, à l'aide de la main,
Hors du tube qui le renferme;
D'affronter ces bouches d'airain
D'où sort le salpêtre en tonnerre,
Et ces redoutables chemins
Qui cachent d'affreux souterrains,
Cruels prodiges de la guerre,
D'où la foudre part sans éclair,
D'où la mort par un art perfide,
Travestie en mine homicide,
Fait sauter nos Césars en l'air :
Dans les nouvelles destinées
Du poste heureux qui t'est promis,
Tes soldats seront tes commis,
Et tes campagnes des tournées.
Que j'aurais de contentement
De te voir en nouveau confrère
De l'aréopage opulent,
Faisant raccourcir ta rapière,
La changer pacifiquement
En épée à la financière !
Vis pour porter avec éclat
Dans une nouvelle carrière,
Cette grâce si familière
A ceux de ton premier état !
Tes principes, ton caractère,
L'heureuse habitude de plaire,
Te sauveront des airs bourrus

De la suffisance importune,
Qui n'appartient qu'aux parvenus
Et qu'aux bâtards de la fortune ;
Elle enivre un cœur sans vertus,
Pour qui sa faveur est nouvelle :
Mais tous ses trésors obtenus,
Ne sont qu'un sourire de plus
Pour un cœur libre et né pour elle.

LA MORT DE CÉSAR,

TRADUCTION LIBRE DE VIRGILE.

Soleil, as-tu jamais par des prodiges vains,
Par des signes menteurs abusé les humains ?
Tu présages souvent et les perfides trames,
Et les divisions qui couvent dans les âmes.
C'est ainsi que le jour où César est tombé,
Tu perds de ta lumière, et ton disque plombé
Se conformant au deuil dont Rome était remplie,
D'une éternelle nuit menace un siècle impie;
Tout nous servit d'augure, et la terre et les eaux,
Les chiens hurlans dans l'ombre et les cris des corbeaux.
Combien de fois d'Etna la fournaise brûlante
Vomit, en se rompant, la lave ruisselante,
Et répandant au loin la flamme en tourbillons,
D'un déluge de feux inonda nos sillons.
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent,
D'inconnus tremblemens les Alpes tressaillirent;
Des forêts il sortit de lamentables voix,
Des fantômes le soir errèrent dans les bois;
L'ivoire à nos autels et l'airain dégoûtèrent;
Prodige encor plus grand ! les animaux parlèrent.
Que de gouffres ouverts, de courans arrêtés;
Le fougueux Éridan aux flots précipités,
Roi des fleuves, si fier de ce titre superbe,
D'une onde tournoyante entraîne comme l'herbe,
Les pins déracinés, l'étable et les troupeaux,

Le glaive est-il plongé dans le flanc des taureaux?
Le viscère y pâlit et le prêtre en frissonne,
Une source de sang au fond des puits bouillonne;
Les loups dans nos remparts poussent des hurlemens;
Le ciel, quoique serein, s'entr'ouvre à tous momens;
L'éclair presse l'éclair, et la comète ardente
Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.

Aux champs de Macédoine aussi l'on vit aux mains
Une seconde fois Romains contre Romains:
Et les dieux ont souffert que deux fois ma patrie,
Engraissât de son sang les plaines d'Emathie!
Loin de ces tems sans doute et de guerre et d'horreur,
Dans ces champs malheureux un jour le laboureur
En promenant le soc heurtera, non sans transes,
Et les casques rouillés, et les tronçons des lances,
Et fixera les yeux sur ces sillons nouveaux,
Sur ces grands ossemens, dépouilles des tombeaux.

EPIGRAMME.

Lorsque la fièvre et ses brûlantes crises
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ clos alors,
Où la nature et le mal sont aux prises.
Il survient un aveugle appelé médecin;
Tout au travers il frappe à l'aventure:
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la nature.

A M. LE DUC DE DURAS,

QUI VENAIT DE RECEVOIR L'ORDRE DE LA TOISON D'OR.

Semblable au héros de Colchide,
Par la valeur et l'agrément,
Comme lui, tant soit peu perfide
Dans plus d'un tendre attachement,
Vous possédez cet art charmant
Qui rend les conquêtes faciles,
Et vous avez vos Hypsipiles
Que vous trompez passablement.
Jason, par une herbe magique,
Frappa d'un sommeil léthargique
La prunelle d'un fier dragon,
Et par cette ruse, dit-on,

Ravit la toison métallique
Qui pendait en riche feston
Au pommier le plus magnifique :
Celle qu'on voit sur votre sein,
Honorable et riche apanage,
Vous arrive des bords du Tage,
Sans tricherie et sans larcin.
Grâce à la sorcière de Grèce,
Jason ravit la toison d'or :
A des charmes d'une autre espèce,
Vous devez un pareil trésor ;
Une ambassade glorieuse,
Un esprit de tous les momens,
Une âme haute et généreuse :
Ce sont là vos enchantemens.

ÉPITRE

A M. LE CHEVALIER DE SAUVIGNI.

Depuis que la fièvre fait battre
Ton artère à coups inégaux,
Et retarde les grands tableaux
Où tu nous peindras Henri-Quatre (*);
J'aurais couru tout le premier
Pour te verser la liqueur fade
Dont le fiévreux, à son foyer,
Est contraint de boire rasade;
J'aurais pu te désennuyer,
Et par des contes de peau-d'âne,
Ou t'endormir, ou t'égayer,
Toi, plus sérieux qu'un brachmane :
Nous aurions ri des mœurs du tems,
Des parfileurs, des importans,
De la satire pédantesque
De nos critiques malveillans,
Et de l'orgueil philosophesque
Des littéraires charlatans;
De ces ouvrages de génie,
Tant vantés par leurs protecteurs;
Et que le parterre expédie
Sous la moustache des prôneurs.
Mais, comme toi, la maladie
M'a surpris par analogie,

(*) M. de Sauvigni travaillait alors à sa tragédie de Gabrielle d'Estrées. (*Note de l'Éditeur.*)

Et vient de m'arrêter soudain,
Lorsque, la lyre dans la main,
Je chantais le cours de l'année (*).
Les pénates de mon logis,
Me voyant toute la journée
Demeurer auprès d'eux assis,
Moi grand coureur d'après-dînée,
Des deux coins de ma cheminée,
Se regardent tout ébaubis.

En t'écrivant ces vers sans suite,
La plume échappe de mes doigts;
Quand je cesse d'être aux abois,
Je ressens le mal qui t'agite;
Et dans mon esprit inquiet,
M'exagérant ce que j'ignore,
Je te vois plus malade encore
Que tu n'es peut-être en effet.
Je vois la diète à l'œil cave,
Venir s'asseoir à ton côté,
Et malgré Bacchus irrité,
Esculape murer ta cave.
Je vois l'ennui dans tes rideaux,
Se cacher avec l'insomnie
Ou s'il tombe quelques pavots
Sur ta paupière appesantie,
Les farfadets, les diabloteaux,
Troupe fantasque errant sans guide,
Faire de ton cerveau trop vide
Le théatre de leurs assauts.

(*) Le Mierre travaillait alors à son poëme des Fastes.

O santé, déesse chérie!
Plus on avance dans la vie,
Plus tu retires tes présens:
Mais en effeuillant la couronne
Dont tu parais nos jeunes ans,
Ah! du moins jamais n'abandonne
Deux amis dans le même tems:
L'un à l'autre est trop nécessaire.
De l'ennui du moins suspendu,
Qu'un des deux puisse aller distraire,
Par les soins d'un zèle assidu,
L'ami souffrant et solitaire
Dont il est sans cesse attendu.

VERS

SUR UNE MONTRE A SECONDES.

Autour de l'émail circulaire,
Lorsque mon œil ne considère
Que l'invisible mouvement
De l'aiguille qui seulement
Sous la convexité d'un verre
Nous marque l'heure et le moment,
A leur insensible passage,
Je me dis : le tems et l'ennui
Se sont mis ensemble en voyage;
Je n'aurai jamais le courage
D'aller d'un pas si ralenti
Au terme ordinaire de l'âge.
Mais quand je jette un œil plus sage
Sur cette autre aiguille qui court
Rapidement dans sa carrière,
Je vois trop de ma vie entière,
Hélas! combien l'espace est court;
Je lui crie, ah! cruelle, arrête:
Tu vas faner le peu de fleurs
Dont la main des jeunes erre
Voulait encor parer ma tête;
Mais elle fuit, c'est là sa loi:
Le tems, le tems trop inflexible,
Dont elle est l'image visible,

Emporte

Emporte au loin ma plainte et moi.
A cette aiguille fugitive,
Je dois du moins la flamme active
Dont elle anime mes instans,
Par sa vitesse qui me frappe
Je sens bien mieux le prix du tems;
Plus il vole, moins il m'échappe.

A M. LE BARON DE SCHEFFER,

SÉNATEUR DE SUÈDE,

SUR L'ÉDIT DE PROSCRIPTION QU'IL A FAIT RENDRE CONTRE LES USTENSILES DE CUIVRE.

AINSI donc, grâce à vos travaux,
Au plus dangereux des métaux,
Un métal plus ami succède;
Et toi, douce sécurité,
Sur tous les banquets de la Suède,
Tu descends avec la santé.
Que ne peut la vive lumière
Qu'au nord fait briller votre édit;
Sur le poison qu'il a proscrit,
Eclairer notre Europe entière!
Mais est-il aisé de servir
Le peuple hébêté qui s'obstine
A ne vouloir jamais sortir
De l'ornière de la routine?
L'usage, appuyé sur le tems
Et les préjugés imbécilles,
Ne se retire qu'à pas lents
Devant les nouveautés utiles.
En attendant ces fruits heureux,
Peu mûrs encor pour le vulgaire,
Le législateur vertueux
Commence le bien qu'il veut faire.

Il ne lui faut que cet attrait,
Et dans un rang comme le vôtre,
Sur son siècle il place un bienfait
Dont l'avantage est dans un autre.
Tel sur une route est planté
Le jeune arbre encor sans feuillage;
Un jour le voyageur flatté,
A l'abri des feux de l'été
Reposera sous son ombrage.

Vous, l'appui du trône et des lois,
Qui sûtes honorer vos rois,
Et maintenir avec courage
A la cour même le pouvoir
De cette liberté si sage
Qui n'est pas un fruit du terroir,
Sur la félicité publique
Mesurant votre dignité,
Et trop sûr que la politique
Est le soin de l'humanité;
Vous, dont le cœur et le génie
S'électrisent dans leur ardeur,
Goûtez la gloire et le bonheur
D'avoir servi votre patrie.
La peau des monstres étouffés,
Par Hercule fut revêtue,
Stockholm vous doit une statue
Du métal dont vous triomphez.

A MONSIEUR ***,

QUI ME DEMANDAIT DES VERS POUR LES METTRE EN MUSIQUE.

Aux accords de ton violon
Tu bâtirais une autre Thèbe
Plus vite même qu'Amphion;
Tu fléchirais le noir Pluton,
Et saurais tirer de l'Erèbe
Les ombres que passe Caron.
Si tu tombais comme Arion
Au fond de la mer en colère,
Pour te tirer de l'onde amère,
Un dauphin ferait le plongeon,
Et sa croupe serait plus fière,
De pouvoir reporter à terre
Un chantre d'aussi grand renom.
A tes accens, Pan, l'âme émue,
Sur ses pieds de chèvre en arrêt,
Dresse son oreille pointue
Attentive au son qui lui plaît.
Il déride son front farouche,
Sous le charme qui le ravit,
Et sourit de sa large bouche
A la compagne de sa couche,
Qui le regarde et t'applaudit.
Du vrai talent tel est l'empire :
Heureux les vers, heureux les riens
Qu'embellit ta harpe ou ta lyre!

Il fut un tems, je m'en souviens,
Où de ma muse plus sonore
Les vers faciles et coulans
Auraient pu mériter encore
D'être animés par tes accens:
Mais depuis que mon cerveau fume,
Frappé de tragiques vapeurs,
Depuis qu'agité de fureurs,
Comme la sybille de Cume,
La plus pleureuse des neuf sœurs,
De son poignard taille ma plume,
Trop fait à ces sauvages tons,
J'ai perdu cet art des chansons
Où se plaît ton esprit lyrique.
Possesseur de tous les secrets,
Chante tes vers sur ta musique,
Tu sais tenir les deux archets.

LES RIVES DU CHER.

Dans cette province de France,
Fière d'en être le jardin,
Aux mêmes champs qui de Pepin
Virent le père, à coups de lance,
Econduire le Sarrasin,
Entre une bicoque royale,
Foyer d'une ligue infernale,
Dont la noire embûche, dit-on,
A ce jeune François second,
Pensa devenir si fatale;
Et cette cité capitale
De cet agréable canton,
Ville assez digne de mémoire,
Et dont les fruits si bien confits
Fondent la richesse et la gloire
Sur les gourmands de tout pays.
Un autre eût dit sans verbiage,
En Touraine, entre Amboise et Tours;
Mais en de longs et vains discours,
Sous prétexte de beau langage,
Un poëte se plaît toujours;
Avant qu'il ait décrit ses tours,
Un autre aurait fait le voyage.

Au bord du Cher est un vallon,
Beau paysage, lieu céleste,
Où l'œil, ce voyageur si preste,

Se lasse à chercher l'horizon;
Là, depuis quarante-cinq lustres,
S'élevant du milieu des eaux,
Dans les champs de l'air, Chenonceaux
Dresse ses girouettes illustres.
Un pont en six voûtes arqué,
En six canaux partageant l'onde,
Porte ce beau château flanqué
De plus d'une tourelle ronde.
Le tems, ce grand veillard ailé
Qui détruit tout à la sourdine,
De son soufle n'a pas hâlé,
La pierre aussi blanche qu'hermine,
Dont ce château fut assemblé;
Qu'on voye encore avec surprise,
Au milieu des remparts de Blois,
A la honte d'un des Valois,
Un marbre teint du sang des Guise;
Par les crimes les plus affreux
Et par les civiles tempêtes,
Que son noir château soit fameux,
Chenonceaux, tu l'es par des fêtes.
Qu'avec plaisir je te parcours!
Ce lieu le plus beau des séjours,
Marqué partout des mêmes traces;
Servit de résidence aux Grâces,
Et de pied-à-terre aux Amours.

C'est là que cette autre Agrippine,
L'impérieuse Catherine,
Jalouse de ses volontés,

A sa politique cruelle,
Faisant servir les voluptés,
Dans les liens de sa tutelle
Tenait ses fils emmaillotés;
Et complaisante à leur jeunesse,
Les plongeant dans le doux sommeil
Des plaisirs et de la mollesse,
Les écartait avec adresse
Des soins du trône et du conseil.

C'est là que les mains désarmées,
Et non moins galant que guerrier,
Se délassait François premier,
Dans les bras de ses bien-aimées.
Sous ces voluptueux lambris
Diane choisit sa retraite;
Non la Diane des taillis,
Qui porte un croissant pour aigrette,
Et fuit, comme un trait d'arbalette
Devant les enfans de Cypris;
Mais cette mortelle charmante,
Cette Poitevine piquante
Si chère au second des Henris,
Qui de la divine ceinture,
Enchaîna l'amour et les ris,
Des bords du Cher aux bords de l'Eure.

Le Cher, dont les flots en oubli
Suivaient obscurément leur route,
Par ce palais est ennobli
Depuis qu'il en baigne la voûte.

Le batelier le plus pressé
S'arrête en extase à la vue
D'un château sur l'onde exhaussé,
L'admire et de son mât baissé,
En passant dessous le salue.
Un bois de jeunes arbrisseaux
Planté le long de ces rivages,
Borde le courant de branchages,
A demi trempés dans les eaux,
Et s'échappant de leurs dryades,
Les dieux des bois sous les roseaux,
Pressent dans leurs bras les naïades.
Riant spectacle, objets nouveaux!
Ah! que ma vue est amusée!
Les chars rencontrent les bateaux,
Par le fouet la rame est croisée.
Que de fleuves je vois d'ici,
Couchés sur leurs urnes pompeuses,
Rire en leurs barbes limoneuses,
Des rivières qu'on passe ainsi;
Mais à leur onde formidable
Qui souvent dévaste ses bords,
Je préfère une onde guéable,
Commode pour divers transports.

Vante qui voudra ce Pactole,
Où l'avare court s'abreuver,
Et ce Lignon qui fait rêver
Des amans le troupeau frivole,
Et ce Permesse tant fêté,
Qui du poëte échauffe les veines,

Et ce favorable Léthé
Où l'on puise l'oubli des peines.
O Cher ! que sont-ils près de toi !
Rive délectable et fleurie,
Seule tu réunis pour moi
Les différens dons de féerie.
Heureux qui dans la liberté,
Seul bien que le sage idolâtre,
Loin du frêle et brillant théâtre
Où l'ambitieux est monté,
Loin de la gêne des grands rôles,
Près de toi cherche le repos,
Et coule à l'ombre de tes saules
Des jours aussi purs que tes flots.
Ton eau tranquillement serpente,
Elle suit, facile en sa pente
L'inégalité des terrains :
Telle une âme douce et liante
Sait vivre avec tous les humains.
Si de quelque ouragan terrible,
La fureur vient grossir ton cours,
Torrent fougueux pendant deux jours,
Tu redeviens canal paisible.
Les passions peuvent ainsi
Quelquefois emporter le sage;
Mais ses écarts sont de passage,
Un moment le ramène aussi.

Où vont ces ombres fugitives
Voltigeant au loin sur ces rives ?
C'est vous, révérend Ducerceau,

C'est Grécourt en petit manteau,
Nourris aux bords de l'Hippocrène;
Jusque dans le parc de Veret
De l'eau de la docte fontaine
Ayant su conduire un filet,
L'un gai, mais décent et discret;
Et quoiqu'il folâtre sans cesse,
Bien sûr de n'avoir jamais fait
Baisser les yeux à la sagesse;
L'autre, plus vif dans ses tableaux;
Mais trop libre par intervalle,
Et dans la vase du Stymphale
Trempant quelquefois ses pinceaux;
Le plaisir les ramène encore
Vers ces délicieux enclos
Où leur voix badine et sonore
Lutina cent fois les échos;
Ils songent que pendant leur vie
Ils ne durent qu'à ces beaux lieux
Le charme de la rêverie
Qui monta leur lyre chérie
Sur des tons si mélodieux;
Et leur ombre bien avisée
Changerait, s'il plaisait aux dieux;
Les boulingrins de l'Elysée
Pour ces vallons aimés des cieux.

A HORTENSE.

Pourquoi crier à l'inconstance
Quand ma flamme se réfroidit ?
De moi vous vous plaignez Hortense,
Moins par amour, que par dépit.
Vous vous abusez, ce me semble,
En murmurant de ce retour :
Croyez-moi, le tems et l'amour
Ne font pas longue route ensemble.
Hé ! le moyen qu'un faible enfant
Tout semblable au peuple naissant
Que par la lisière on promène,
Puisse, sans bientôt perdre haleine,
Suivre les pas de ce géant
D'une vigueur inépuisable,
Dont le jarret infatigable
Jamais ne s'arrête en marchant :
L'amitié plus forte, au contraire,
Que le jeune essaim des amours,
Faite aux voyages de long cours,
Ne demeure point en arrière ;
Elle suit l'immortel vieillard,
Et bien avant dans la carrière
Marche plus ferme qu'au départ.
De compagnie et sans murmure,
Allons tous trois avec le tems,
Sans craindre de mésaventure ;
Les chemins sont moins attrayans,

Mais la route est beaucoup plus sûre :
Le plus heureux des sentimens
Est sans doute celui qui dure
Jusqu'au dernier de nos momens.

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE LAMBALE,

SUR SON MARIAGE.

QUAND on sort de race divine ;
Et que digne de sa splendeur ,
On répond encor par le cœur
A la plus auguste origine ;
Quand sur un front de dix-huit ans ,
D'un doux éclat la vertu brille ,
Qu'on joint à cet air de famille
Tant d'esprit et tant d'agrémens ;
Quand avec pompe on se marie ,
Que des montagnes du Piémont
Une princesse plus jolie
Que les nymphes du double mont ,
Est l'objet à qui l'on se lie ;
On est en butte aux importuns ,
Aux étourdis et même aux sages ,
Aux beaux esprits ,aux plus communs ,

On est assourdi des hommages.
Je sais qu'en ce cas dangereux,
Quelque gros suisse, à barbe torse,
De votre altesse écarte au mieux
La personne de l'ennuyeux,
Et qu'ainsi le prince est en force
Contre les assauts des fâcheux;
Mais se sauve-t-il d'une lettre,
D'un éloge persécuteur ?
Il arrive, il entre, il pénètre
Jusqu'aux salon de monseigneur.
Ah ! si dans ces jours d'étalage
Où vous tenez appartement,
Mes vers pouvaient prendre un moment
Pour vous présenter mon hommage;
Si vous n'aviez point sous la main
Quelque gentilhomme inhumain,
Que je respecte, il vous approche,
Mais qui, pour vous trop plein d'égard,
Peut mettre mon épître en poche
Sans qu'elle ait de vous un regard;
Vous pourriez voir à mon langage
Que bien loin de l'esprit du jour,
Ma muse, tant soit peu sauvage,
Doit être étrangère à la cour.
Mais vous verriez un cœur sincère,
Qui suit peu le chemin battu,
Un homme au moins dont l'âme fière
Ne fait sa cour qu'à la vertu.

A MADEMOISELLE CANAVAS,

CÉLÈBRE CHANTEUSE,

QUI AVAIT OBTENU EN ANGLETERRE LA LIBERTÉ DE SIX PRISONNIERS FRANÇAIS.

PAR des sons pleins de douceur,
Tels que le dieu de la lyre,
Aux bords du Tibre en inspire
A ce peuple né chanteur,
Avoir su faire sourire
L'Anglais austère et rêveur,
O toi! rivale d'Orphée,
C'est là le moindre trophée
Dont tu dois tirer honneur.
L'insulaire en belle humeur
Qui jette l'or à poignées
Au virtuose, à l'acteur,
T'offre en vain plus de guinées
Que l'aurore sur les fleurs
Ne laisse briller de pleurs
Dans les belles matinées.
L'or a pous toi peu d'attraits.
« Qu'on délivre six Français,
» Qu'on abrège leurs alarmes:
» Voilà, dis-tu, mes souhaits.
» Si mes chants ont quelques charmes
» C'est le seul prix que j'y mets. »

Près d'une muse si rare
Qu'illustre tant de vertu,
Quel monstre paraîtras-tu,
Hérodias trop barbare,
Dans ton triomphe honteux!
Quoi! de ta danse légère,
Tu demandes pour salaire
Que le sang coule à tes yeux.
Quel incroyable assemblage
De grâce et de cruauté,
Joindre les arts du bel âge
A tant d'inhumanité!
Le zéphyr souffler l'orage!
Telle est la férocité
De la perfide syrène,
Qui vers les écueils cachés,
Par des chants si doux entraîne
Ceux que leur charme a touchés.
O toi! dont l'art est propice
Autant qu'il est enchanteur,
Généreuse cantatrice,
Jouis de ce double honneur.
Simonide, avec justice,
Sentit la main protectrice
Des dieux chantés dans ses vers:
Toi, tu remplis leur office,
Tu chantes et romps des fers.

Mais un cri part du rivage,
Et déja la liberté,
En maritime équipage

Avec

Avec un air de gaîté,
Pour ceux que ta main dégage,
Vient de couper le cordage
Qui tient l'esquif arrêté :
Ils partent d'un cœur sensible,
Après un exil pénible,
Pour revoir des bords chéris :
Chloé, ta voix argentine,
En ravissant leurs esprits,
Eût suspendu leurs soucis,
Mais ta vertu les termine.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

Jouis du bonheur d'être père,
Par une vertu peu vulgaire
Ta fille se laisse guider;
Et malgré le sceau du notaire,
D'un trésor qu'elle eût pu garder,
Fait le partage avec un frère.
Ce brillant métal de Plutus,
Pour cette âme sensible et fière,
N'est point au titre des vertus;
Et sans cette action si belle,
Cette âme si peu personnelle,
A qui ma muse rend honneur,
Cette sybarite nouvelle
Sentait se replier sous elle
Toutes les roses du bonheur.

A ce trait digne d'un sauvage,
L'austère Jean-Jacque applaudit,
Et la bile sur son visage
De deux teintes s'en éclaircit.
Une fois donc on la bannit,
Cette cupidité fatale,
Qui corrompt l'homme et l'avilit;
J'ai vu l'intérêt, de dépit,
Briser sa balance inégale,

Et ces fils du siècle d'airain,
Ces deux fougeux antagonistes,
Le tien, le mien, le front serein,
De leurs calculs brûler les listes,
Sourire et se donner la main.

Assez de trompettes vénales
Retentirent avec éclat,
Pour des actions d'apparat
Et pour des vertus colossales :
Mais la vertu pure et sans bruit,
Peu jalouse d'être vantée,
Que la simplicité conduit,
Quel est celui qui l'a chantée ?

J'aurais pu, sage Lamoignon,
Dans une ode, au lieu d'une épître,
Consigner un si noble titre,
Parmi tous ceux de ta maison :
Mais j'ai consulté la raison ;
Ce n'est point d'une voix tonnante,
C'est à mi-voix qu'il faut qu'on chante
Des vertus sans prétention :
Cet hommage doit leur suffire ;
Les dieux du luxe et des cités,
Veulent des temples de porphyre,
Où l'or brille de tous côtés ;
Mais aux simples divinités,
Qui se cachent au creux des hêtres,
Il faut des autels de gazon,
Où ne pendent que des festons
De feuillage et de fleurs champêtres.

*

A MONSIEUR R***,

QUI M'AVAIT ADRESSÉ DES VERS.

Le feu pétille sous l'encens
Que m'offre ta main libérale,
Et de ta muse provençale
Le suffrage enivre mes sens :
Reçois ces vers reconnaissans
Que te griffonne ici ma Minerve inégale,
Sensible aux accords turbulens
De ta voix méridionale ;
Reçois, lis ce rien, mais crois-moi,
Que ce soit en bonnes fortunes,
Sans ébruiter mes rimes importunes,
Sans attrouper autour de toi,
Ni la chambre des pairs, ni celle des communes.
De ces vers qu'on lit au café,
Des complimens surtout la disgrâce est connue ;
L'on s'empresse, l'on fait cohue
Autour du lecteur étouffé ;
Le reste par derrière allonge un cou de grue,
Puis on se retire en bâillant,
Ayant trouvé tout misérable,
Et bien souvent donnant au diable
Le lecteur, le poëte et le remercîment.
Sauve mes vers de ce naufrage,
Ne lis point au frondeur, au sot, au désœuvré,
Au vain enthousiaste, au cabaliste outré ;

Mais si tu peux trouver un sage
Qui sache rire et qui soit bon humain,
Prends-le à l'écart, et le verre à la main,
Récite-lui mon badinage.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

Vous qui, parmi les neuf savantes,
Figurez sur le double mont,
De fleurs mille fois trop brillantes,
Vos mains ont couronné mon front :
Déjà de soi l'orgueil frivole
N'est que trop prompt à présumer;
L'encens qu'on brûle pour l'idole
Sert souvent à la consumer;
Le talent trop vanté s'arrête;
L'esprit par ce charme énervé,
Recule et rampe loin du faîte
Où, sans la vapeur qui l'entête,
Il serait peut-être arrivé.
Jadis le jeune Télémaque,
Suivant un phosphore flatteur,
Débarqua sur un bord trompeur,
Croyant embrasser son Itaque :
De l'amour-propre suborneur,
C'est là l'image allégorique,
Quand la folle présomption,
Pour le point de perfection,

Nous fait prendre un but chimérique :
Craignez pour moi l'heureux accueil
Dont vous honorez mon ouvrage ;
Sauvez ma muse de l'orgueil
Que doit donner votre suffrage ;
Montrez par un goût sûr et sage,
En décidant de mes travaux,
Combien votre raison diffère
Du fiel que verse l'esprit faux
D'une chouette hebdomadaire :
A nos écrits soyez sévère,
Mais si quelque tendre billet
Vous est adressé de Cythère,
Soyez indulgente au poulet,
Que la muse alors soit bergère.

SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Non, mes contemporains, non, lorsque l'an s'achève;
Je n'en murmure point : il s'est évanoui,
Mais je vois que j'en ai joui :
Je ne vois point ce qu'il m'enlève.
C'est assez que le tems qui va tout moissonnant
Du bout de ses ailes rapides,
Sillonne nos fronts en passant,
Sans creuser nous-mêmes nos rides
Par un tour d'esprit affligeant.
Des hommes que la foule vaine
Se considère à tous momens
Comme une victime du tems,
Dès qu'il m'épargne, il est la mienne,
Et d'un esprit qui se résout
Aisément à sa destinée,
Je dis : « Voilà donc une année
» Dont nous sommes venus à bout! »
Hé quoi! plus que le vol de ce tems qui nous frappe,
Aimerons-nous le fardeau de l'ennui ?
On se plaint que le tems ait fui,
Il faut qu'il pèse ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance et revois ces pédans
Qui, la férule en main, guidaient tes premiers ans;
Devant tes livres, sur ton siége,
Tu disais, en frappant du pied,
« Mon dieu! que je suis ennuyé
» De mon âge et de mon collége! »

Le tems traînait alors ses pas appesentis,
Et maintenant il prend la fuite :
Il ne va point, il va trop vite ;
Mais accorde-toi donc : maintenant et jadis
Crois-moi, rien n'a changé ; ton cœur insatiable,
Tes vœux, tes desirs inconstans,
Pauvre insensé, voilà le sable
Où ton œil mesure le tems.
Pourquoi ces révoltes si vaines,
Tous ces hélas, tous ces soupirs?
— Mais il emporte mes plaisirs ;
— Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous ta main ;
Si tu sais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir ;
L'emploi de chaque instant est un fonds que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiète ou frivole
Sur l'édredon des voluptés,
Auprès d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole,
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entr'eux de ce tems qui s'envole.
Mais veux-tu sans regret voir la fuite des ans ?
Rentre au fond de ton cœur, et tâche de te rendre
Un meilleur compte des momens ;
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

VERS

PRÉSENTÉS A S. M. LE ROI DE DANEMARCK, AU NOM D'UNE DANOISE.

PRINCE auguste, à votre passage,
Votre sujette, à vos genoux,
N'osait vous rendre un faible hommage;
Mais l'indulgence est de votre âge,
Et j'espère un regard de vous.
Dans le milieu de sa carrière,
Le char du jour trop radieux
Fait baisser notre humble paupière;
Mais le matin laisse à nos yeux
Contempler sa douce lumière;
Et votre jeune majesté,
Qui n'a que dix-neuf ans encore,
Permettra bien avec bonté
Que ma voix faible et peu sonore,
La harangue à son débotté?
De près vous avez visité
Ce peuple penseur et sévère,
Qu'entêtent le charbon de terre
Et les vapeurs de liberté.
Le Quakre qui ne sourit guère,
Le chapeau cloué sur le front,
Découvrant votre esprit profond
Sous des dehors si faits pour plaire,
Aura quitté son flegme austère.
Le sang plus d'à demi gelé

Du pâle consomptionnaire,
Tout-à-coup aura circulé :
Vous aurez vu de près ces crises,
Ces trois pouvoirs sans cesse aux prises ;
Le sceptre anglais est un roseau,
Souvent plié par les orages :
Qu'aurez-vous dit à ce tableau,
Vous, absolu sur vos rivages ?

Vous voici sous un ciel nouveau,
Maintenant vous voyez la France,
Peuple dont le prince à son gré
Exerce une heureuse puissance,
Non moins obéi qu'adoré,
Peuple qui veut passer pour sage,
N'ayant que les plaisirs pour lois,
Chez qui l'on est jeune à tout âge,
Aussi brave que le Danois,
Mais plus frivole et plus volage.

Vous irez en quittant nos bords,
Dans ce beau pays d'Ausonie,
Où le peuple et les monsignors
Sont tous sujets de l'harmonie :
Vous le verrez ce carnaval,
Toujours si fameux dans Venise :
Vous y conduirez la méprise,
Chacun s'y croira votre égal ;
C'est là qu'en style de ruelle,
Et prodigue de faux sermens,
J'ai grand peur que vos passe-tems

Ne soient de tromper bien des belles ;
Vous rentrerez trop tôt pour elles
Au sein de vos états heureux :
Vous rentrerez trop tard pour eux,
De Dédale eussiez-vous les ailes !

A MONSIEUR DORAT,

A L'OCCASION DU POEME DE LA PEINTURE.

TOI, notre Ovide et mon ami,
Toi qui d'un courage affermi,
D'une âme sensible et loyale
Défendis ma cause en tout tems
Contre la haine cordiale
Des sots, des nuls et des méchans ;
Toi-même en butte à leur cabale,
Par la foule des vers charmans
Que la vagabonde immortelle
S'empresse à porter sur son aile
Jusqu'au bout des deux continens,
Mes vers obtiennent ton suffrage,
Quelqu'orgueil doit m'être permis ;
J'acquiers de nouveaux ennemis,
Ah ! j'ai donc fait un bon ouvrage.
Au champ des arts, chez les guerriers,
Dans l'église, on connaît l'envie ;
L'envie est partout une ortie,
Qui ne croît qu'au pied des lauriers :

Mais que m'importe l'humeur vaine
De ces petits électorats,
Où l'on dénigre à la semaine
Tout ouvrage qui n'en sort pas;
Qu'importent ces nains ridicules,
A l'air gauche et collégial,
La main rouge encor des férules,
Et frondant d'un ton doctoral;
Et ce peuple non moins frivole
De désapprobateurs oisifs,
D'enthousiastes sur parole,
Ou d'admirateurs exclusifs,
Immolant tout à leur idole ?
Le tems met fin à ces procès,
Et les ouvrages à leur place,
Et je me sens assez vivace
Pour voir quelques jours mes succès.

Contre les clameurs passagères
Le vrai talent est aguerri,
Et par les vampirs littéraires,
Le sage n'est point amaigri;
Dans la paix d'un loisir chéri,
Muni d'un heureux stoïcisme,
Il peut dire, loin des prôneurs,
Je ne dois qu'à moi mes honneurs:
Voila quel est son égoïsme:
Voit-il les triomphes d'autrui ?
Il triomphe, il jouit lui-même;
Et d'un cœur libre, épanoui,
Voit la gloire de l'art qu'il aime.

L'âme froide est au rang des morts;
L'homme sensible, le génie
Eprouve de nobles transports;
La palme qu'un autre a cueillie
Est à ses yeux l'honneur du corps.

Hiboux de la littérature,
Qui poussez vos cris dans la nuit,
C'est dans l'espoir qui m'a séduit
De percer votre foule obscure,
Que vers d'heureux goûts emporté,
J'ai de l'ambition commune
Si peu connu l'activité,
Si peu courtisé la fortune:
Sûr que la médiocrité
Convient mieux à qui sert les muses,
Et que ces aimables recluses
Veulent un réduit écarté,
Loin du bruit qui suit la richesse,
Loin de la léthargique ivresse
Du luxe et de la vanité.
En des mains de finance avides
Souvent le luth se détendit;
Le laurier des arts se flétrit
Dans le jardin des Hespérides.
Un nom, voilà le vrai trésor
D'un génie aux muses fidèle.
A la course Atalante excelle:
Pour ramasser des pommes d'or,
Elle ralentit son essor,
Et le prix est perdu pour elle.

A MADAME DE VERMENOUX.

Dans ces entretiens où m'inspire
Votre grâce et votre gaîté,
Souvent je vous ai vu sourire
Aux boutades, même au délire
De mon cerveau trop exalté;
Mais dans une missive oiseuse
Je serai moins sur le trépié,
Qu'en une dispute joyeuse
Où votre esprit est de moitié;
M'accorderai-je à mon pupitre,
Pour vous traîter dans une épître
Ou de Minerve ou de Junon,
Ou pour mettre sur votre nom
D'autres sobriquets héroïques,
Traînés dans les sonnets antiques
Ou de Ronsard ou de Villon ?
Parce qu'entre divers mérites,
Sujets si dignes de mes vers,
De vos tables sans tapis verts
Les chances du jeu sont proscrites :
Qu'autour d'un ennuyeux loto,
Tout le bonheur de votre vie
Ne dépend point de la sortie
D'un capricieux numéro;
Qu'au lieu de ce plat exercice,
Du tems, sage appréciatrice,
Née avec un jugement sain,

Dans le fond de votre bergère,
De bons livres sous votre main,
Vous vous dérobez solitaire
Au tourbillon d'un monde vain;
Prendrai-je acte de la culture
Que vous tenez de la lecture
Pour vous afficher bel esprit,
Pour vous joindre au cercle en crédit,
De ces ex-beautés dénigrantes,
Qui par réforme sont pédantes,
Et philosophes par dépit?

A Dieu ne plaise que je blesse
Vos intentions et vos goûts!
Quelques vains que nous soyons tous,
Comme riverains du Permesse,
Je consens, par délicatesse,
Que ces vers ne soient qu'entre nous;
Je n'écris point sous double adresse,
L'une au public, et l'autre à vous.

C'est ainsi qu'une humeur discrète,
Bien qu'on sache ce que l'on vaut,
Réprime en moi, lorsqu'il le faut,
La gloriole du poëte.
Eh! vous ne rirez que trop tôt
D'un défaut dont mon art m'avoue.
Déjà les zéphyrs sont plus chauds,
Et le char fleuri des Gémeaux,
Sur les derniers jours de sa roue,
Nous amène des jours plus beaux.

J'irai donc vous chercher vers Sève ;
Dans ce parc riant qui s'élève,
Sur le penchant des verts coteaux.
Là, sous l'ombrage des ormeaux,
En plongeant de l'œil sur la Seine,
Nous examinerons sans peine,
Dans nos agréables débats,
Si l'altière philosophie,
Dont mon siècle fait tant de cas,
Doit fièrement prendre le pas
Sur la divine poésie ;
Si la renommée a toujours
L'estime publique à sa suite ;
Si les écrits, pour avoir cours,
Ont besoin d'un autre secours
Que d'un véritable mérite ;
Si le nombre est fécondité ;
Si la gloire contemporaine
Est toujours l'attente certaine
D'un nom chez la postérité :
Et si, malgré l'expérience,
Sur Pradon et sur Colletet,
Des tems pour faire le trajet,
Il est des chambres d'assurance
Dans nos hôtels de Rambouillet.

LE SERIN.

LE SERIN.

Une beauté chère à Catulle,
Rafolla jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule
Et la roture de l'oiseau;
Vous placez mieux votre tendresse;
Celui que votre main caresse
Est un oiseau de qualité:
Par son chant, par sa gentillesse,
Digne d'être partout fêté,
C'est le héros de son espèce,
Aussi charme-t-il sa maîtresse;
Surtout, quand de vos doigts mignons
Lui prêtant des grâces nouvelles,
Vous lui faites des échelons
Qu'il parcourt en battant des ailes.
Votre jeune cœur en est fou;
Il voltige sur la toilette,
Il est sur le sein, sur le cou;
Sur la tête, il vous sert d'aigrette;
Qu'il vous défrise, il est baisé
Entre vos lèvres demi-closes,
Et le bec du petit rusé
Semble pomper le suc des roses.
Quoi! l'oiseau donc si renommé
Pour avoir su plaire à Lesbie,
Cède au serin non moins aimé
Qui charme votre fantaisie?

Non, le chenevis parfumé
Et le nectar et l'ambroisie
Qui nourrit le moineau latin,
Dans les bocages d'Idalie,
Selon moi, ne vaut pas un grain
Du millet pris dans votre main,
Par l'oiseau dont la mélodie
Et l'aimable mutinerie
Vous amusent soir et matin.
Quand vous recevrez d'hyménée
Nouveau titre et nouveau destin,
Heureux qui dans cette journée
Prendra la place du serin.

A MADAME DE L***,

SUR DE MAUVAIS VERS A SA LOUANGE.

QUEL est, dis-moi, charmante Eglé,
Cet adorateur de province,
Qui ne se doutant point que son talent soit mince,
S'en vient te haranguer sur ce ton emmiellé ?
Bon dieu ! quel fatras de louanges !
L'amour-propre lui-même en serait ennuyé,
Et tu me fais presque pitié
D'être belle comme les anges.
La cour fait tant d'édits ! eh bien, j'en voudrais un
D'une forme toute nouvelle :
« De par le roi, défense à tout sot importun
» De faire bâiller une belle
» Avec un éloge commun,
» Ainsi qu'aux mal tournés de se mêler de danse,
» Aux voix bègues de cadence,
» Aux barbouilleurs de faubourg,
» De prendre en leur main pesante
» Le pinceau qui nous enchante
» Sous les doigts de Louthербourg. »

SUR LE MERCURE DE FRANCE.

Savez-vous d'où vient qu'au Mercure
Si souvent l'on ne trouve rien ?
C'est le carosse de voiture ;
Il faut qu'il parte, vide ou plein.

A M. L'ABBÉ BOSCOVITZ,

SUR SON POEME DES ECLIPSES.

Uranie et son art profond
Perdent pour vous leurs sombres voiles ;
Les fleurs dont vous parez son front
Ont plus d'éclat que les étoiles.

SUR LA MALADIE DE MESDAMES.

Ará sub una se vovet hostia
Triplex ....

SANTEUIL.

MAL si contagieux, jeté dans notre sein,
Dont l'atteinte est perfide et l'attaque soudaine,
Qui souvent dangereux jusque dans ton déclin,
Montres toujours la mort prochaine ;
Toi qui même chassé par des philtres puissans,
Laisses encor sur le visage
Les vestiges de ton ravage ;
Où tu parais, tout fuit, amis, parens,
Tant les périls que tu présentes
Et les frayeurs que tu répands
Isolent ceux que tu tourmentes.
Ah ! sur la tige des Bourbons
Tu n'as que trop soufflé d'homicides poisons !
Eh ! quoi, monstre impur et sauvage,
As-tu donc juré dans ta rage
De sécher tous ses rejetons ?
Etait-ce peu que ta noire puissance
A nos yeux effrayés tout-à-coup découvrant
Le spectacle d'un roi mourant,
Eût d'un crêpe funèbre enveloppé la France ?
Près d'un lit de douleur, et d'un père expirant,
Lorsque, par tant de soins, trois augustes mortelles
Ont envain combattu tes atteintes cruelles,

Acharnés de nouveau sur le sang de nos rois,
Tes serpens aussitôt se retournent contre elles,
Et les enlacent toutes trois.

Quel effort de courage en un sexe timide !
On admire l'homme intrépide
Qui, dans l'ivresse des combats,
Pour sauver son roi du trépas,
De son corps lui fait une égide :
On vante justement la femme de Brutus,
Et l'épouse d'Admète, et celle de Pœtus :
On te bénit, on te révère,
Toi qui vins dans un souterrain,
Trompant la prudence sévère
D'un surveillant trop inhumain,
Soutenir de ton lait les faibles jours d'un père
Contre les assauts de la faim.
Toutefois ces âmes divines,
Ces courageuses héroïnes,
Etaient sûres dans leur effort
De ne perdre du moins leurs secours ni leur mort.

Mais les filles d'un roi, dans leur zèle héroïque,
Prodigues envers lui de soins consolateurs,
Respirer les noires vapeurs
D'un venin qui se communique
Sans pouvoir s'assurer du fruit de leurs secours,
Sans goûter la douceur secrète
De se dire, s'il est des dangers que je cours,
Ce sont, aux dépens de mes jours,
Des jours plus chers que je rachète ;

Mais sous un simple vêtement,
Ceintes d'un humble lin, leur plus digne parure,
Dans leur fidèle empressement,
Oubliant la grandeur pour être à la nature,
Soulever dans leurs bras un père languissant,
A ses lèvres porter la coupe salutaire
Que leur amour compatissant
Cherche à lui rendre moins amère;
Le cœur déchiré par l'accent
De ses douleurs profondes et plaintives;
Entendre autour de soi tristement retentir
Et des jours et des nuits les heures si tardives
Pour qui souffre et qui voit souffrir;
Sans cesse auprès d'un père en victimes s'offrir;
Avec l'âme la plus sensible,
Redoutant pour lui les horreurs
Du mal si souvent invincible
Dont il éprouve les fureurs;
Pour lui dérober leurs terreurs,
Lui présenter un front paisible,
Et se faire l'effort pénible
De renfermer jusqu'à leurs pleurs:
O vous, Adélaïde! ô Sophie! ô Victoire!
Voilà votre courage et voilà votre gloire.

Eh! pour tout fruit d'un exemple si beau,
J'ai de vos tristes jours vu pâlir le flambeau,
Et l'ombre des cyprès s'avancer vers vos têtes,
Du lit de souffrance où vous êtes
Prête à faire un triple tombeau!

Dieu juste, sagesse profonde,
Qu'est tenté d'accuser notre esprit incertain,
Pour t'absoudre aux yeux de ce monde,
Sans doute la vertu trouve un prix dans ton sein
Mais de trois augustes mortelles,
Daigne encor parmi nous prolonger le destin;
Si le ciel les attend la terre a besoin d'elles.

SUR LE RÉTABLISSEMENT

DE LA MARINE.

Depuis que le trident, ce levier des deux mondes,
Aux bouts de l'univers fit respecter les lis,
Qui ne connaît pas sur les ondes
Le faisceau des lauriers que nous avions cueillis ?
Sur le rivage de l'Afrique,
Le croissant barbaresque ensanglanté deux fois,
Le lion d'Ibérie, et le lion belgique
Rugissant sous nos coups, et cédant à nos lois,
La chute des remparts de Gênes
Et du marbre de ses palais,
Sous le tonnerre des Français,
Devant les voiles de Duquêne,
Et Duguay-Trouin, et Jean-Bart,
Embrasant des flottes rivales,
Le front même du léopard,
Sillonné vers Dublin par nos foudres navales ?

Devant la Hogue enfin, si de cruels retours
Fanèrent ces moissons de palmes triomphales,
Mahon assiégé de nos jours,
Par le rival de Bing rétablit notre gloire,
Et de son fort démantelé,
Vit notre escadre et la victoire
Entrer dans son port ébranlé.

O fortune ! tu te signales,
En abaissant par intervalles
Les peuples même les plus fiers !
En différens climats que d'attaques fatales
Ont flétri de nouveau nos couronnes rostrales !
Que de cyprès attestaient nos revers !
En vain, le zèle de nos villes
Avait prodigué les trésors,
Pour reconstruire sur nos bords
D'autres citadelles mobiles,
Nos vaisseaux, masses inutiles,
Sous la lime du tems périssaient dans nos ports;
L'art des Forbins et des Tourvilles
N'aiguillonnait plus nos efforts;
Dans nos chantiers la hache oisive
N'osait y façonner les pins
Devant la puissance attentive
De nos ambitieux voisins;
Presque endormis sur nos destins,
Et nous formant de vains fantômes,
Nous avions laissé voir à l'insulaire ardent
L'emblême de ses trois royaumes,
Dans les trois pointes du trident.

Pour nous, sur les deux mers un plus beau jour se lève,
Nous avons saisi les instans,
Un corps d'édifices flottans,
Dans nos ports étonnés magiquement s'achève;
Et des rivages magellans
Jusque sous le char des Pleïades,
Nos vaisseaux commandés par de nouveaux d'Estrades,

Vogueront désormais libres, indépendans,
Et ne pourront plus dans nos rades
Être enchaînés que par les vents.

Où sont ces vains esprits, dont l'indiscrète audace
Ou le jugement trop léger,
Au poste où tu nous sers, te croyait étranger ?
Le sage est ce qu'il veut, et s'instruit par sa place.
Tel fut le grand Colbert; à ton nouvel emploi
D'une sphère étrangère il passa comme toi :
Toujours égal à sa fortune,
Il soutint d'un bras éprouvé,
Le fardeau qu'une main commune
Aurait à peine soulevé.

Toi, qui du code maritime
Viens d'enlever par d'heureux changemens,
La rouille que le tems imprime
Aux plus utiles réglemens,
C'est sur l'autel de la patrie
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te présente un pur encens;
Un autre en un plus long ouvrage,
Errant de rivage en rivage,
Eût chanté de nos ports les honneurs renaissans;
Eût couronné de fleurs l'ancre de l'espérance,
Eût peint la liberté le front ceint de lauriers,
Attachant de ses mains la corne d'abondance
Aux poupes des vaisseaux guerriers;
Moi présageant les jours propices,
Que de ton ministère amènent les prémices,

J'ai craint par trop de vers d'abuser de ton tems ;
Et j'ai mesuré mes accens,
Non sur le prix de tes services,
Mais sur celui de tes momens.
Puissent de la paix florissante,
Les rameaux être conservés
Sous la sauve-garde imposante
De nos pavillons relevés !
Puisse l'heureux trident, dominateur de l'onde,
Dont tant de peuples sont jaloux,
N'en asservir aucun et les secourir tous,
Et servir d'équilibre aux intérêts du monde !

A UNE FEMME DE LETTRES,

EN LUI ENVOYANT UN SAC A OUVRAGE AVEC DES AIGUILLES.

A nos chants, Sapho, tu présides;
Du dieu des vers le luth savant
Est entre tes doigts plus souvent
Que l'aiguille des Minéïdes,
Et je t'offre un faible présent
Que tu sais bien qu'on ne fait guères,
Qu'à tout ce peuple féminin
Qui pour pupitre sous sa main
N'eût jamais que des chiffonnières,
Dont le front coquet seulement
Ne ceint point ces vertes couronnes
Qu'au Parnasse tu vas cueillant,
Et dont l'éclat est plus brillant
Que les parures si mignonnes
Et les chapeaux du *Trait-Galant*;
Mais tu sais aussi que la fille
Du puissant cerveau de Jupin,
Aux heureux travaux de l'aiguille
Plus d'une fois prêta sa main;
Tu sais combien cet art divin
Charma la jalouse déesse,
Jusqu'où son orgueil indigné
Qu'on eût égalé son adresse,
Porta sa fureur vengeresse

Sur l'industrieuse Arachné;
Tu sais qu'à la sœur de Progné,
Aux plus affreux tourmens livrée,
L'aiguille, au défaut de la voix,
Servit d'interprète autrefois
Contre les crimes de Térée.
C'est elle qui, pendant dix ans,
Tint Pénélope en exercice,
Et malgré la longueur du tems,
Cette arme funeste aux galans,
Sauva l'honneur du sage Ulysse.
Il est cent chefs-d'œuvres épars
Que l'aiguille à nos yeux étale;
Ses travaux sont au rang des arts,
Du pinceau l'aiguille est rivale.
Pour les dieux elle eut des appas:
Dans tes loisirs qu'elle te serve,
Tu seras quelquefois Pallas,
Mais tu seras toujours Minerve.

A JULIE.

La fille d'Auguste, dit-on,
Célèbre autrefois sous ton nom,
Brûla pour le galant Ovide,
Et celui-ci trop peu secret,
Suivant sa vanité pour guide,
Banni par lettre de cachet,
Au fond des déserts de Scythie,
Alla finir sa triste vie
Pour n'avoir pas été discret.
Moi, dans l'ardeur qui me domine,
Près de ta friponne de mine
Je n'ai point ce risque à courir;
Nous pouvons tous deux nous chérir,
Et sans craindre qu'on le remarque,
Donner à nos feux libre cours;
Empereur, prince, ni monarque
N'ont rien à voir dans nos amours;
Aussi veux-tu que je t'adresse
Quelques fleurettes dans mes vers,
Mais je sais peu, je le confesse,
Faire parade de mes fers,
C'est toujours par délicatesse
Que j'ai peu chanté ma maîtresse;
Et c'est offenser, selon moi,
Celle à qui l'on donna sa foi,
Que de divulguer sa tendresse.
Le myrte redoute le vent,
Arbre d'amour et de mystère,
Il veut un abri tutélaire,

Et ne vivrait guère en plain champ.
On peut pardonner à Catulle,
A Gallus, Properce et Tibulle,
D'avoir tant publié leurs feux,
Leur indiscrétion charmante
Nous a valu ces vers heureux
Qui, semés de tendres aveux,
Ainsi qu'une source abondante,
Du fond de leur cœur amoureux
Coulaient sous leur plume élégante;
Et j'aime mieux en vérité,
Même cette publicité
Qu'ils donnaient jadis à leur flamme;
En ornant du nom de leurs dames
Leurs hymnes chauds de volupté,
Que cette réserve traîtresse
Des vains rimeurs de notre tems,
Dont les hommages transparens
Laissent deviner leur Lucrèce,
Qui de sang-froid parlent d'ivresse,
De feux et de transports brûlans;
Auteurs et galans par manie,
Encore enfans par le génie,
Mais amans déjà vétérans:
Tous ces Narcisses demi-chauves,
Qui n'ont vécu qu'en des alcoves,
Si l'on en croit à leurs écrits,
Et dont les frivoles esprits
Font si souvent gémir la presse,
En l'honneur de leurs rendez-vous,
Feraient mieux pour eux et pour nous
De n'ennuyer que leur maîtresse.

ENVOI

ENVOI D'UN SOUVENIR.

Dimanche est jour de repos ;
Mais de vous, jeune Climène,
Un sourire, un seul propos
Trouble plus d'une semaine.

Lundi, c'est lune, dit-on ;
Tout ce qu'on perd de raison
Chez elle est mis en fiole ;
Qui vous voit, de vous raffole :
Oh ! que ce minois divin
Doit remplir le magasin !

Mardi, Mars, dieu des alarmes,
Toujours armé, furieux :
L'Amour a bien d'autres armes,
Et sa forge est dans vos yeux.

Mercredi, Mercure ; il eut
Un emploi de complaisance,
Dont peu d'estime il reçut :
De la renommée, en France,
Il s'est fait le substitut.
Chaque mois, le dieu voyage,
Il embouche le clairon ;
En faveur de votre nom
Il publiera mon hommage.

Jeudi, Jupiter ; il fit
Ses caravanes sur terre ;

En cygne, en or, en tonnerre
Le galant se travestit;
Il trompa toutes les belles;
Mais voyant vos traits si doux,
Mortelles comme immortelles,
Il eût tout quitté pour vous.

Vendredi, jour de Vénus,
Jour plus chéri qu'aucun autre;
Mille attraits vous sont échus:
Jour de Vénus est le vôtre.

Samedi, jour du sabbat,
Fête dans la synagogue:
Mais tenez galant sénat,
Il sera bien plus en vogue.

BOUTADE A MONSIEUR B***.

Sage manqué, mortel loyal,
Plein d'honneur et d'inconséquence;
De bonhomie et de jactance;
Tête exaltée et cœur égal;
Homme sans ordre, homme sans heure;
Mais ami de tous les instans;
Censeur éclairé, que ne leurre
Aucun phébus, ni faux brillans;
Enthousiaste de Montagne,
Quelquefois rival de Regnier,
Comme le Vieux de la montagne;
Sans être brigand ni sorcier,
Que fais-tu seul à la campagne?

A travers champs suivant ton chien;
Vas-tu dans le cerveau d'un lièvre,
Lancer le plomb qui manque au tien?
Dominé par une autre fièvre;
Fièvre chaude à redoublement,
Faisant ta prison de ton gîte,
Laisserais-tu croître en rimant,
Sur ton menton barbe d'ermite?
Mais non: des volages échos,
Si j'en crois la voix indiscrète,
La ferme, en son agreste enclos,
T'a fait guetter quelque fillette
Et tu caches dans ta retraite
Ton Amarillis en sabots.

*

Toutefois, c'est trop te repaître
De ce goût bizarre et nouveau,
C'est trop jouer du chalumeau
Avec ta passade champêtre;
Garde-toi bien de t'endormir
Sur des jouissances si douces;
Même à la ferme on sait trahir;
Un Lubin de cinq pieds six pouces,
D'ici pour toi me fait frémir.
Pour être trompé bien en forme,
Il ne te faut, sans beaucoup d'art,
Qu'un cotillon dansé sous l'orme,
En ton absence, et sur le tard.

Hé! d'ailleurs, que dire à ta belle,
Que lui dire le long du jour?
Iras-tu descendre pour elle
Du Parnasse à la basse-cour,
Mettre ton Pégase à l'attache
Tout à côté de ses dindons,
Et tirer le lait de sa vache?
Iras-tu par vaux et par monts,
Prendre pour elle la houlette,
Garder et compter ses moutons,
Comme Apollon fit ceux d'Admète?
Dieu des vers et de la santé,
Apollon, aux bords de l'Amphryse,
Si tard qu'il se fût annuité,
Vêtu de l'immortalité,
Ne craignait le vent ni la bise.
Laisse ta brunette au teint bis,

Et revole vers nos coquettes,
Que depuis trois mois, dans Paris,
Tu fais jeûner de tes fleurettes.
Leur babil de grâce est pourvu,
Leur folie inspire la joie;
Toutes du moins ont-elles vu
Autre chose que tirer l'oie.
Au bout de quarante printems,
De ton aveu, ce n'est plus l'âge
De prétendre à maîtresse sage,
Ni de brûler de feux constans.
Ainsi, plus que quadragénaire,
Si le tems, sur le doux mystère,
Ne te dit point encore : holà;
Va, rien ne t'est plus salutaire
Qu'une caillette à falbala,
Qui déraisonne, pour te plaire,
Selon tes vœux et par-delà.
Tu connais bien certaine veuve
Aimable, et qui te plaisait fort?
Veuve, d'une espèce assez neuve,
Car feu son mari n'est pas mort.
Le volage, hors de la France,
A pris autre femme, autre amour,
Et, pour l'hymen qu'il recommence,
Suit la confession d'Ausbourg,
En vertu de son inconstance.
Pour notre Ariane nouvelle,
Elle a bien su se détacher
De l'époux qui rompt avec elle,
Et sur la cime d'un rocher

Ne pleure point son infidèle :
Jeune encore, avec de beaux yeux,
Elle est en fonds contre un volage,
Redevient libre, et de son mieux
Adoucit l'ennui du veuvage.
O des belles amant bannal !
Reviens, mais reviens au plus vite ;
Chez cette belle où je t'invite,
Et non dans le Palais-Royal,
Ni sous ce Parnasse à lanternes (*),
Où ne figure pas trop mal
Tout l'essaim des talens modernes.

(*) Le café appelé le Caveau.

A MADEMOISELLE DE ***,

QUI AVAIT L'HABITUDE DE VEILLER.

Hé ! quoi, des heures de repos
Faire des veilles meurtrières,
Et fouler aux pieds des pavots
Qui devraient couvrir vos paupières !
Vous fiez-vous à vos vingt ans ?
Ou, lasse de vos agrémens,
Dans votre nocturne manie,
Voulez-vous sous un œil éteint
Remplacer les fleurs d'un beau teint
Par la pâleur de l'insomnie ?
Hélas ! sur les ailes du tems,
La beauté s'envole assez vite !
Ne précipitez point sa fuite
Par des caprices imprudens.
Héro veillait, mais pour attendre
Le jeune et fidèle Léandre,
Qui bravait un ciel obscurci
Et l'onde en courroux, pour se rendre
A son tête-à-tête chéri.
Pénélope faisait aussi
De ses nuits l'entier sacrifice,
Attendant toujours son Ulysse,
Objet de son tendre souci.
Mais vous qui, malgré la couronne
Dont les grâces vous ont fait don,
Semblez vivre dans l'abandon

Des droits que la beauté vous donne ;
Vous dont l'esprit se passionne,
Non le cœur ; vous enfin, dit-on,
Qui n'attendez jamais personne,
Quel est donc ce travers nouveau ?
Vénus, aux couleurs si vermeilles,
N'a point choisi pour son oiseau
Le hibou, triste amant des veilles.
Au sommeil laissez-vous gagner ;
Car, de votre couche déserte,
C'est trop long-tems vous éloigner,
Et de vos nuits en pure perte,
L'Amour commence à s'indigner.
Il venge l'affront qu'on lui cause :
Optez donc, et dès aujourd'hui
Ou dormez lorsque tout repose,
Ou veillez quelquefois pour lui.

A MONSIEUR DE MONTEYNARD.

Non, ces farouches insulaires,
Du Génois jadis tributaires,
Et que nos armes ont vaincus,
Les Corses, qui d'un cœur sincère
Rendent à ton grand caractère
Les hommages qui lui sont dus,
Ne sont point des peuples vulgaires,
Puisqu'ils ont senti tes vertus :
La justice et l'honneur t'animent,
Voilà tes premiers droits sur eux.
Né bienfaisant et généreux,
Tu les combattis, ils t'estiment.
Dans leur impatiente ardeur,
Du haut de leurs rochers sauvages,
Leurs cris élancés vers nos plages,
T'ont demandé pour gouverneur.
Ton roi, d'une main libérale,
Veut joindre à ce titre flatteur
Les dons que la fortune étale,
Et qu'exige un nouvel honneur.
Mais, ô vertu sublime et rare !
L'intérêt public est ta loi,
Tu restreins les dons de ton roi (*) ;

(*) Le roi voulait affecter 60,000 liv. au gouvernement de l'île de Corse ; M. de Monteynard pria le roi de les réduire à moitié.

Tu n'es point de ce siècle avare:
Quelque poste où tu sois placé,
Sur tous les cœurs ainsi tu règnes
Par ce cœur désintéressé
Pur comme l'or que tu dédaignes.
L'envie a respecté ton nom,
En tout lieu ta gloire est semée,
Les cent voix de la renommée
Sont pour toi seul à l'unisson.

A MONSIEUR LE COMTE

DE BIELINSKI.

J'ai su que la main de la Parque,
Pour trancher vos jours les plus beaux,
Entr'ouvrant ses affreux ciseaux,
Vous allait jeter dans la barque
Du nocher des bords infernaux.
Un dieu qui prend pitié de l'amitié fidèle,
Et savait de quels traits mon cœur serait percé,
Vous a sauvé de la cruelle,
Et le péril était passé
Lorsque j'en appris la nouvelle.
L'air de Dantzick est trop peu sain pour vous,
Après le climat de la France.
Pourquoi changer de résidence?
Vous étiez si bien parmi nous!
La scène de nos ridicules,
Tant de beaux esprits en patins,
Et nos grands faiseurs d'opuscules,
Nos efféminés paladins,
Nos abbés à bonne fortune,
L'après-souper dans nos jardins,
La médisance au clair de lune;
Nos soldats faisant du filet;
Des hommes-femmes le caquet;
Tant de vétérances pagodes
Ne respirant que le plaisir,

A l'affût de toutes les modes,
Et jurant de ne point vieillir;
Nos intrigans, ou de la ville,
Ou du Parnasse, ou de la cour,
Tout cela divertit, tout cela chaque jour
Fait faire à l'étranger digestion facile;
Quand jeune et sage, et malin comme vous,
Il sait rire du monde et s'amuser des fous.
Revenez donc où l'on vous aime,
Et qu'une chaise à la Dalême
Vous ramène au plutôt d'un Etat démembré,
Où tant de discorde subsiste,
Et sépare le royaliste
D'avec le fier confédéré!
Vos climats désormais vous rendraient cacochyme.
Hé! pouvez-vous balancer un moment?
Comte, c'est de l'amusement
Qu'on vous propose pour régime.

A MONSIEUR LE MARQUIS
DE SAINT-MARC.

A la franchise militaire,
A la science du bon ton,
Au talent si rare de plaire,
Tu joins l'art d'orner la raison;
Le Parnasse est ta garnison,
Et la lyre t'est familière
Autant que le fut l'esponton.

A ce spectacle où Polymnie
Voit lutter les opinions (*),
Où le fiel de la zizanie,
En l'honneur de nos Amphions,
Est versé pour libations
Sur les autels de l'harmonie,
Ta Melpomène en gantelets,
D'attitude chevaleresque,
Offre des siècles bannerets
L'histoire vive et pittoresque.

Sans les gloires du magasin,
Sans ces radieuses momies
Qui descendent d'un ciel serein
Sur des nuages à poulies;
Sans éclairs à l'esprit-de-vin,

(*) Allusion aux querelles de la musique.

Sans vols boiteux le long d'un cable;
Sans les diables et sans les dieux;
Et tout l'attirail de la fable,
Tu sais intéresser nos yeux;
Notre esprit, notre âme encore mieux;
Par un action véritable.

C'est ton Apollon martial
Qui vient nous ouvrir la carrière
De l'Opéra national,
En même tems que la barrière
De cette lice meurtrière
Où Raimond abat son rival (*).

As-tu posé cette trompette ?
Comme guerrier, comme poëte;
Tu chantes l'essor glorieux
De ce belliqueux la Fayette,
Jeune Hector qui part sans adieux;
Et court dans un autre hémisphère;
Jaloux de signaler son nom,
Offrir son bras auxiliaire
Aux républicains de Boston.

Autre image plus pacifique !
Tu te plais à dresser aux mœurs
Un nouveau théâtre comique
Orné de hochets et de fleurs.
Tes scènes simples et morales;
Un dialogue à sentiment;

(*) Dans l'opéra d'*Adèle de Ponthieu*.

Forment bien mieux le peuple enfant
Que les leçons collégiales,
Ou les gloses catéchismales
De la béguine d'un couvent.

Ainsi, vainqueur du ridicule
Que nos vicieux du bel air,
Par jalousie et sans scrupule,
Jettent sur l'auteur noble et fier
Dont la plume avec avantage
Sert les droits de l'honnêteté,
Tu poses sur ton moindre ouvrage
Le cachet de l'utilité.

L'AVEUGLE DE PALMIRE.

ACANTE dans Palmire, au matin de ses ans,
Hélas! avait perdu le plus cher de nos sens;
Une lymphe épaissie autour de sa paupière,
Fermait languissamment ses yeux à la lumière:
Acante cependant aimait, était aimé.
A blesser par la vue, Amour accoutumé,
Changea de traits. Aimer sans voir, l'exemple est rare;
Mais être aveugle et plaire est encor plus bizarre;
A l'aveuglement près, le jeune Acante est beau;
Et tel on peint l'Amour quand il porte un bandeau.
Eglé, de tous ses pas la fidèle compagne,
Le guidait par la main, soit que dans la campagne
Il errât avec elle à l'ombre des palmiers,
Soit que de ses voisins il cherchât les foyers;
Le besoin qu'il avait d'un secours si propice
Attachait près de lui sa jeune conductrice;
Consolé, presqu'heureux dans un si grand malheur,
Le bras qui le soutient fait palpiter son cœur;
Il soupirait pourtant. Ne point voir ce qu'on aime,
Se sentir comme absent en sa présence même!
Eglé, comme on le croit, se donnait plus d'un soin,
S'enquérait du remède, et le cherchait au loin;
Quelquefois gravissant les montagnes voisines,
Peut-être, disait-elle, errant sur ces collines,
Peut-être sous mes pieds je foule en ce moment
L'herbe dont la vertu guérirait mon amant.
Voyait-elle d'un roc jaillir une eau limpide?

Hasardant

Hasardant du rocher la descente rapide,
Elle tendait un vase au passage des flots,
Et sur les yeux d'Acante elle épanchait ces eaux.

Cependant un bruit court que, dans le voisinage,
Un vieillard a paru de retour d'un voyage;
Qu'un végétal de l'Inde apporté par ses mains,
A la clarté du jour rouvrait les yeux éteints:
De quel zèle animée et de quelle espérance
Eglé court du vieillard implorer l'assistance!
Vous rendriez la vue! une herbe a ce pouvoir!
Ah! si vous me servez; si mon amant peut voir;
C'est moi qui vous devrai le bonheur de ma vie.
Je pourrai, lui dit-il, contenter votre envie.
C'était dans ces beaux jours où l'astre des saisons,
Dégagé des frimas qui voilaient ses rayons;
Lui-même à nos regards découvrant l'œil du monde,
Répand sur l'univers sa lumière féconde,
Fait circuler la sève, et dans les végétaux
Porte des sucs plus prompts à soulager les maux.
Sous de jeunes palmiers, auprès d'un cèdre antique,
Se dessine une enceinte, un asile rustique;
Le vieillard se rendra sous cet ombrage frais;
Acante avec Eglé vient dans ce lieu de paix.
Sur un tertre couvert de mousse et de verdure,
Amphithéâtre orné des mains de la nature,
Des filles du canton un essaim empressé,
Avec un doux tumulte à l'envi s'est placé.
Devant cette assemblée ingénue et riante,
Acante vient, paraît, et languit dans l'attente.
Eglé part et s'élance: Ah! dit-elle au vieillard,

A vos soins généreux laissez-moi prendre part ;
Autant que je le puis, qu'au moins je contribue
A rendre à mon amant le bienfait de la vue ;
Ces sucs, dirai-je un jour, c'est moi qui les filtrai,
J'en deviendrai plus chère aux yeux que j'ouvrirai.
Le vieillard attend tout de l'herbe bienfaisante,
Et quelque chose aussi des doux soins d'une amante :
Pour recevoir le suc dans cette herbe caché,
Le visage en arrière, Acante s'est penché ;
De ses doigts délicats, goutte à goutte elle exprime
Sur de débiles yeux l'herbe qui les ranime ;
Long-tems de la paupière elle humecte le tour ;
Enfin le jeune Acante allait revoir le jour :
Mais la mère d'Eglé, mère tendre et sévère,
La tirant à l'écart : Tu sais si tu m'es chère ;
Te voir heureuse, Eglé, voilà mes premiers vœux :
Mais redoute un peu plus un penchant dangereux ;
Tu te crois adorée, et sur quelle assurance ?
L'amour, ma chère Eglé, n'est que la préférence ;
Ton amant au hasard s'est rangé sous tes lois,
Et, privé de la vue, il n'a pu faire un choix.
Mais veux-tu l'éprouver ? tu ne tarderas guères ;
Mêle-toi, sur ce tertre, à ces jeunes bergères :
L'amour doit l'éclairer sur un choix aussi doux,
Va donc, qu'il te devine, il sera ton époux.
Dans le groupe enchanteur la voilà confondue,
Acante entrevoyait, il recouvre la vue ;
Acante ouvre les yeux, il ne cherche qu'Eglé :
Quel spectacle imprévu frappe son œil troublé !
Mille objets ravissans, mille grâces naïves
Tiennent de ses regards les prémices captives.

Tel un parterre orné du mélange des fleurs,
Etale à notre vue et confond leurs couleurs.
Tant de jeunes beautés charment les yeux d'Acante,
Et dans aucune encore il ne voit son amante;
Il observe, il approche; un de ces doux objets,
Au passage arrêtait ses regards inquiets ;
Sa vue est en suspens, son âme est interdite,
Dieux! se dit-il, est-ce elle ? Il s'alarme, il hésite;
Prends garde, Acante, Eglé reçut en vain ta foi,
Si ton œil se méprend, elle n'est plus à toi;
Ton cœur ne la voit pas, ton amante fidèle,
Si tu la méconnais, te pardonnera-t-elle ?
Acante en soupirant regarde vers les cieux:
Grands dieux ! s'il faut la perdre, ah ! refermez mes yeux.
Sur ces jeunes objets pleins de charme et de grâce,
Son œil irrésolu passe encor et repasse ;
Enfin à des regards où le trouble et l'amour,
Et la crainte et l'espoir se peignaient tour-à-tour,
Ah ! c'est elle, et soudain il vole à son amante,
Il tombe à ses genoux.... chère Eglé! cher Acante!

SUR LA PAIX DE 1763.

Paix céleste, paix desirée,
Toi qui de l'âge d'or consacras les beaux jours ;
Reviens, mais reviens pour toujours ;
Le prix des biens n'est que dans leur durée.
Fille de la raison et de l'humanité,
Mère de l'abondance et de la sûreté,
Le commerce t'attend pour verser ses richesses ;
La France a besoin de tes dons,
Tu vaux bien mieux que ces prouesses
Qui désolent la terre et que nous admirons.
De l'Europe change la scène,
Referme à double tour les portes de Janus ;
Que la Tamise, et le Tage, et la Seine
Ne portent plus au dieu de la liquide plaine
Que des flots amis en tributs.
Assez dans leurs grottes humides
L'effroi glaça les nymphes de l'Oder ;
Trop long-tems le bord du Weser
Fut hérissé de piques homicides.
Et des champs de Cassel, Cérès aux cheveux blonds,
Sous le char du dieu Mars vit fouler les moissons ;
Trop de sang répandu sur des rives fécondes,
Teignit les ports de l'Inde et les mers des deux mondes.
Charles, George et Louis, en de plus doux projets,
A ces lauriers sanglans que donne la victoire,
Vont préférer le rameau de la paix,
Et l'intérêt public aux fureurs de la gloire.

Vous, Choiseul, Grimaldi, Nivernois et Bedfort,
Des rois votre génie a préparé l'accord,
Vous méritez l'honneur d'éteindre leur tonnerre
Et de signer pour eux le bonheur de la terre.

Mois de mai, mois si plein d'appas,
Epoque où nos guerriers partaient pour les combats,
Tu ne revenais point sans semer les alarmes;
Mères, épouses, sœurs se plaignaient au destin;
Sur les fleurs qui paraient leur sein,
Le sentiment faisait tomber des larmes.
Tout est changé; ton doux retour
N'afflige plus la nature et l'amour;
Plus de tristes adieux, et les présens de Flore
Ne seront plus mouillés que des pleurs de l'Aurore.

LA VERTU

SOUS LA SAUVE-GARDE DE LA MUSIQUE.

Atride est nommé chef des princes de la Grèce,
Qui courent d'Ilion briser la forteresse ;
Le nom de roi des rois, l'ardeur des matelots,
Tout le presse à l'envi de traverser les flots ;
Toutefois au moment de tenter sa conquête,
Un sentiment secret l'importune et l'arrête.
La reine est belle, il l'aime, il va s'en séparer,
De mouvemens jaloux il se sent dévorer :
Dans la guerre, après tout, quel intérêt l'engage ?
L'honneur de Ménélas qu'une parjure outrage.
Ira-t-il, du sien même abandonnant le soin,
S'exposer à l'affront qu'il court venger au loin ?
Comment mettre en repos sa tendresse jalouse ?
Il place un surveillant auprès de son épouse ;
Il part. Egyste espère, et bientôt à sa cour
Ne peut plus contenir un violent amour.
Grande reine, dit-il, j'aime ; c'est une offense,
Un crime à m'attirer toute votre vengeance ;
L'orgueilleux Ixion n'osa pas plus que moi,
Lui qui de Junon même osa tenter la foi ;
Lui qui s'était flatté, dût-il d'un coup de foudre
Dans ses embrassemens être réduit en poudre,
De séduire le cœur de la reine des cieux,
Et de boire un moment dans la coupe des dieux.
Mais de vos yeux sur moi punirez-vous le crime ?

Déjà de mon amour quand je suis la victime,
Quand, sûr de vous déplaire en déclarant mon feu,
Je n'ai pu sur ma bouche arrêter mon aveu.
Ce qu'il craint, il l'éprouve, et la reine sévère
Accable de dédain cet amant téméraire;
Mais il est jeune, adroit, il échappe aux témoins,
Il s'empresse en silence, il sait perdre des soins;
Que dis-je? il ne perd rien. La reine est moins farouche:
Aimer, c'est trop encor; mais la pitié la touche:
C'est beaucoup pour Egyste, et vainqueur du dédain,
Il se flatte déjà d'un triomphe prochain;
Il en est loin encòr: Clytemnestre balance,
Lui ravit tour-à-tour et lui rend l'espérance;
Lorsqu'il pense toucher au myrte le plus beau,
Une invisible main écarte le rameau:
La veille il a trouvé Clytemnestre sensible;
Le lendemain tout change, il la trouve inflexible:
Il découvrit enfin quel rare surveillant
Agamemnon près d'elle avait mis en partant.
Par d'austères accords cet Argus harmoniste
Défendait sa vertu des attaques d'Egyste,
Et de l'amour confus tous les traits repoussés,
Sans force autour de lui retombaient émoussés.

A MADAME LA COMTESSE

DE GRISMONDI,

DONT J'AI TRADUIT QUELQUES SONNETS ITALIENS.

Jeune et charmante ultramontaine,
Et si brillante et si peu vaine
Des dons que le ciel vous a faits;
Le traducteur le moins stérile
Ne peut pas plus rendre les traits
De votre esprit vif et facile,
Que le peintre le plus habile
Ne peut exprimer vos attraits.
C'est rarement qu'avec succès
Dans l'art de traduire on s'exerce;
Les langues perdent au commerce,
Leurs échanges sont au rabais.
Le copiste le plus fidèle
Est, pour le lecteur dégoûté,
Semblable à l'amant maltraité,
A qui sa dame trop cruelle
Tient moins compte, plus elle est belle,
De sa vaine fidélité.
Pour vous que les Muses inspirent,
Dont au jour les beaux yeux s'ouvrirent
Dans ce territoire des arts,
Berceau de Virgile et du Tasse;
Quoique j'aye un nom au Parnasse
Qui m'ait attiré vos regards,

Quoique surtout votre suffrage
Ait enorgueilli mon courage,
Laure nouvelle, ô Grismondi!
N'est-ce pas être trop hardi
Que de toucher à votre ouvrage?
Faite pour orner l'Hélicon,
Trop oisive par modestie,
Lorsqu'une douce fantaisie
Vous amène au sacré vallon,
De quel favori d'Apollon
N'exciteriez-vous pas l'envie?
Qui lit vos vers pleins d'harmonie
Se sent toucher profondément
Par mille grâces naturelles,
Dont n'approchent que rarement,
Avec leurs phrases les plus belles,
Nos merveilleux à sentiment.
Parlez-vous d'ardeurs mutuelles?
Est-ce d'ingrats que vous rêvez?
L'Amour a tiré de ses ailes
La plume dont vous écrivez.

A MONSIEUR TROCHEREAU,

COMMISSAIRE DE LA MARINE.

SAGE, si fou des beaux écrits
De la Grèce et de Rome antique,
Toi dont les clartés font la nique
A nos plus huppés érudits,
Tu commences à n'y voir guère,
Pour avoir trop à la lumière
Lu ce poëte plein de feu,
Chantre d'Achille le colère;
Permets que je te gronde un peu
D'un fanatisme littéraire.
Cet Homère, à qui tu fis vœu
D'adoration si sincère,
Perdit, je ne sais à quel jeu,
De son vivant, son luminaire:
Veux-tu ressembler à ton dieu?
L'expérience en est commune,
Ce Bélisaire ambitieux,
Pour être épris de la fortune,
Comme elle, fut bientôt sans yeux.
Ah! supprime tes doctes veilles,
Et que ce poëte attachant,
Si rempli de rares merveilles,
Perde son charme au jour tombant.
Pour moi, si jamais je dois être
Un quinze-vingt de mon canton,

Ce ne sera de la façon
De Virgile ni de son maître ;
J'en jure ici ce dieu fripon ,
Que j'ai servi toute ma vie :
Plein d'une douce fantaisie ,
J'aime bien mieux pâlir souvent ;
Sur quelque livre bien vivant ,
Papier fin , jolis caractères ,
Que de passer les nuits entières ,
Pour ne m'aveugler qu'en savant.

DISCOURS

PRONONCÉ

A UNE ACADÉMIE D'HOMMES ET DE FEMMES.

RIANT Lycée, ô toi qui passes
Tous les autres en agrémens,
C'est dans ton sein que les talens
Sont reçus au scrutin des grâces.
Que de plaisir joint aux honneurs
Rendra ce séjour délectable,
Que le tems autour de son sable,
Doit voir entrelacer de fleurs !
Au lieu de ces salles sans glaces,
Au vieux vitrage, aux vieux lambris,
Où l'élite des beaux esprits
Trois fois la semaine prend place,
Nous aurons de brillans salons,
Où partout, sous diverses faces,
Par vos portraits toujours mouvans,
Entre quatre murs transparens,
Je verrai répéter vos grâces :
Au lieu des bureaux imposans,
Dont l'appareil scientifique
Embarrasse la salle antique
De tous nos modernes savans ;
Ce sera sur des chiffonnières
Qu'on feuilletera les Buffons,

Comme on écrira des chansons
Et des vers à la Deshoulières.
Au lieu des fauteuils à grands dos,
Où, devant un vocabulaire,
Merveille n'est qu'au bruit des mots
S'assoupisse plus d'un confrère,
Faute de voir quelques Saphos
Dont le minois et les propos
Chassent la vapeur somnifère,
Pour nos entretiens, nous aurons
Des ottomanes, des bergères,
Où jamais nous ne dormirons.
Et quant aux immortels jetons ;
Oh ! nous ne les envierons guères ;
Belles, auprès de vous s'asseoir,
Vous adorer, quoiqu'en silence,
Enfin, vous entendre et vous voir ;
Est-il plus beau droit de présence ?

LES ACCIDENS.

CHER Damon, qui reçus des cieux
Les meilleurs lots de cette vie,
Force de corps, esprit joyeux,
Et par dessus ces dons heureux,
Quelques grains de métromanie,
Tu sais que pour avoir dans le métier des vers
Cueilli de ces lauriers qui restent toujours verts,
Je fus mordu serré par la dent de l'envie;
Sa fureur est dans l'ordre, elle rampe, elle mord :
Chacun sa tâche ; il faut remplir son sort.
Mais les chiens, race débonnaire,
N'avaient pas encor fait la guerre
Aux enfans du sacré vallon ;
Et voilà cependant que sans respect du nom,
Jean-Jacques renversé par terre,
S'est vu presque jeté sur les bords infernaux
Par un danois de brusque allure,
Qui s'entendait, j'en fais gageure,
Avec le dogue aux trois museaux :
Et voilà qu'à l'auteur d'Emile
De ce côté fâcheux mon destin m'assimile.
Maudits soient ces deux chiens, comme l'arbre fatal,
Qui, loin de suivre Horace aux doux sons de sa lyre,
Tombe sur ce mortel que Calliope inspire,
Et pense l'envoyer au manoir infernal.
Hélas ! à l'improviste arrive ainsi le mal ;
L'accident le plus proche est à trop de distance

Pour qu'on puisse le prévenir,
Et le ciel qui de l'avenir
Nous refusa la connaissance,
Nous laisse pour toute science,
Expérience et souvenir.
Faut-il si haut s'en plaindre, et prendre tant d'alarmes ?
Je n'en crois rien, l'avenir est couvert:
Qu'importe ? on y gagne, on y perd.
Les maux prévus pourraient épargner quelques larmes,
Les biens prévus aussi n'auraient point tant de charmes:
Et toujours d'un côté la fortune nous sert.
Être borné par ta nature,
Si tu ne peux voir en avant,
Du coup qui te menace en cette nuit obscure,
Si tu ne peux sentir le vent,
Toutefois n'en vas pas conclure
Que tu dois vivre à l'aventure,
Et des dés du hasard te servir trop souvent.
Au défaut de la prévoyance,
Qui placerait les momens dans ta main,
Sur le chemin du tems pour sonder le terrain,
Prends le bâton de la prudence.
Cependant, sans trop t'appuyer,
Il pourrait ou rompre ou plier.
Prudence humaine que l'on fête,
N'est point une patronne, à bien l'apprécier,
Qui nous doive tourner la tête :
On a beau la tenir pour personne de poids,
Ainsi que l'espérance, elle trompe par fois.
L'étourdi, dans sa course agile,
Quelquefois même l'insensé,

Se sauve d'un sable mobile,
Où, malgré sa marche tranquille,
Périra le sage enfoncé.
Homme si faible et si fragile,
Qui heurtes cent périls semés de tous côtés,
Ne crains trop, ni trop peu; fuis les extrémités.

A

A M. MERARD DE SAINT-JUST.

Dans tes vers légers et coulans,
Où l'oreille sent peu la lime,
Où la tendre amitié s'exprime,
Et t'exagère mes talens;
Tu me nommes roi du Parnasse;
Mais à cette sublime place,
Ami, cesse de me porter,
Et laisse-moi la renommée
Dont j'avais su me contenter;
Un peu plus ou moins de fumée
Est-ce de quoi se tourmenter?
D'ailleurs, suffit-il de l'estime
Pour enchaîner l'attention?
Ne sais-tu pas comment on prime
Dans la commune opinion?
Il est des qualités requises
Qui font bien plus que les talens.
Pour être illustre dans ce tems,
Il faut des torts et des sottises,
Des ridicules avérés,
Et des impudences notoires,
Quelques arrêts diffamatoires
Pour des écrits peu mesurés:
Sans l'esclandre, sans le scandale,
Le moyen d'avoir un grand nom!
Le ruisseau dans sa marche égale,
Fuyant à travers un vallon,

A-t-il un cours qui le signale
Comme le torrent vagabond
Dont la chute souvent fatale
Détruit l'espoir de la moisson ?
L'uniformité de conduite,
Sans équipée et sans écarts,
Quel que puisse être ce mérite
N'attirera point les regards.
Hé ! depuis près de trente années
Qu'au monde lettré je naquis,
Quelles scènes ai-je données
Par mes mœurs ou par mes écrits ?
Par des critiques partiales
Trop aveuglément irrité,
M'a-t-on vu répondre aux cigales
Dont l'Hélicon est infecté,
Et du poëte au ton des halles
Faire descendre la fierté ?
Sous une exclusive bannière
Privilégié bel-esprit,
Ai-je signé le formulaire
Chez les cabales en crédit ?
Pour de littéraires fredaines
Le gouvernement en courroux
M'a-t-il fermé sous les verroux
De la Bastille ou de Vincennes ?
Ou pour de plus graves sujets,
Essuyant de justes outrages,
Le mai de la cour du Palais
A-t-il vu flamber mes ouvrages ?
Alors de tout commerce exclus,

Et soit en fuite, soit en cage,
L'oubli n'est plus votre apanage;
Et sitôt qu'on ne vous voit plus,
On vous en voit bien davantage.
Qu'aux talens les travers soient joints,
La célébrité (c'est l'usage)
S'attache à vous par tous les points.
Mais le talent qui met ses soins
A ne montrer qu'un esprit sage,
Marquera toujours moitié moins.
Même une ambition coupable,
Sans mélange d'aucun talent,
Vous rend presque recommandable
Au vulgaire sans jugement.
Hé ! voyez ce fou d'Erostrate,
Qui de son existence ingrate,
Las de souffrir l'obscurité,
Et pour se munir à son aise
D'un brevet d'immortalité
Vient brûler le temple d'Ephèse :
En vain un arrêt prononcé
Ordonne qu'à jamais on taise
Le nom d'un pareil insensé,
A l'univers ce secret pèse.
Au public il n'importe point
Par quelle voie on s'accrédite,
L'occuper, voilà le grand point :
Il vous blâme, mais il vous cite :
Vous vous multipliez alors,
Et vous vivez dans la mémoire,
Tant le bruit qu'on fait au dehors

*

Par les excès, ou par les torts,
Est l'équivalent de la gloire !
C'est à ce public à genoux
Devant ceux même qu'il méprise ;
Que l'on doit ce fonds de sottise
Toujours en valeur parmi nous.
Quant à moi que jamais n'entête
L'odeur d'un encens avili,
Qui ne fais cas que de l'honnête,
Dût-il ne mener qu'à l'oubli,
C'est sans nul regret que je m'ôte
Plus d'un moyen d'être cité,
Et que je demeure à mi-côte
Du mont de la célébrité :
Mais dans le littéraire empire ;
Si je sais plaire aux bons esprits ;
Si je te plais, si tu me lis,
C'est la seule vogue où j'aspire.

A LYDIE.

Quelle apparition soudaine !
Après dix ans je te revoi,
Toi qu'une plage américaine
Sépara si long-tems de moi :
Ce n'est plus toi, c'est pourtant toi.
Durant une si longue absence,
Le fuseau, le même fuseau
Qui tournait pour ma décadance
Te paraît d'un charme nouveau :
C'est lorsque déjà demi-sage,
Des illusions du bel âge
Je songe moins à m'aveugler,
Qu'à travers et les vents contraires,
Et les écueils, et les corsaires,
Tu reviens pour m'ensorceler
De tes prunelles assassines,
De ton sourire et de l'émail
D'un double rang de perles fines
Entre tes lèvres de corail ;
Le tems qui me montre ta grâce,
Et m'en cacha l'accroissement,
Semble avoir supprimé l'espace
Par où d'un âge à l'autre on passe
Toujours imperceptiblement :
Telle une rose qui, la veille,
A peine était bouton naissant,
La nuit, pendant que tout sommeille,

En secret s'épanouissant,
Des pleurs de l'Aurore embellie,
Au matin tout-à-coup fleurie,
Surprend l'œil agréablement.

Mais de tes traits quand tu me blesses,
Quel droit ai-je sur tes appas?
Tu me prodigues tes caresses,
Et ne te jettes dans mes bras.
Mon bonheur m'enivre et m'étonne;
Me voir aimé dans mon automne,
Aimé d'un objet de vingt ans,
Sous le myrte que je moissonne,
Plus heureux que dans d'autres tems
Je ne le fus sans la couronne
La plus belle de mon printems.
Pardonne, je crains, je frissonne,
Bientôt un plus jeune que moi
Viendra me ravir tes tendresses
Et ces heures enchanteresses
Que je viens passer avec toi:
Et ta flamme une fois éteinte,
Malheur plus grand que les rigueurs,
Sans avoir plus droit à la plainte
Que je n'en eus à tes faveurs,
Moi, dont tu faisais les délices,
Je n'aurai pas dans mon tourment
Même le vain soulagement
D'accuser ton cœur d'injustices,
Et de mettre ton changement
Sur le compte de tes caprices.

L'ACCORD DES ARMES ET DES LETTRES.

ODE.

Peuple qui ne connais que les arts ou la guerre,
Séparer ces objets, c'est passer sur la terre :
Veux-tu, de l'univers attachant les regards,
Y fixer ta durée, ou marquer ton passage ?
Ente d'une main sage
Le laurier des neuf sœurs sur les palmes de Mars.

A peine on se souvient et du Parthe et du Scythe ;
Mais on vante la Grèce et Rome qui l'imite,
Leur nom, vainqueur du tems, ne peut être oublié,
Et la science unie au grand art de Bellone,
Est la double colonne
Sur qui ce souvenir est encor appuyé.

O toi, dieu des guerriers, éloigne la mollesse ;
Muses, à votre tour, écartez la rudesse :
Minerve, qui préside aux combats comme aux arts,
Vous trace, ô nations, de ses mains immortelles
Deux sentiers parallèles,
La route du génie, et celle des hasards.

Malheur au peuple altier qui ne suit que Bellone,
Avec tous ses lauriers, lui-même il se moissonne ;
Il tonne, il disparaît, il ne faut qu'un revers :
Malheur au peuple encor distrait par la science
Du soin de sa défense,
Assoupi dans les arts, il se réveille aux fers.

Des sciences en vain l'Egypte fut la mère,
Son règne eût peu duré sans la vertu guerrière :
Le Nil, sous Sésostris, fit respecter ses eaux,
Penché plus fièrement sur son urne féconde,
Plus en spectacle au monde,
Quand le laurier de Mars s'enlace à des roseaux.

Rome au tems des consuls, maîtresse de la terre,
De ses mains sur les rois lance au loin le tonnerre ;
Sa gloire ne brillait que sur ses étendards :
Mais d'un nouvel éclat ce peuple se décore,
Quand il sait joindre encore
Le lierre de Virgile aux palmes des Césars.

Souvent aux mêmes jours les grands hommes naquirent,
Et les divers lauriers tous ensemble fleurirent.
L'élite des humains parut aux mêmes lieux,
Semblable sur la terre à ces sphères immenses,
Qui malgré leurs distances,
S'attirent dans l'espace et partagent les cieux.

Tel Epaminondas brille avec Démosthène,
Malherbe sous Henri, Corneille avec Turenne ;
Sous le vainqueur du Rhin, que d'illustres moissons !
Que de divers talens, de clartés réunies,
De héros, de génies !
La gloire se fatigue à graver tant de noms.

C'est peu, c'est peu de voir la France ambitieuse,
Se montrer à la fois guerrière et studieuse,
On ne se borne point à forcer des remparts :

Ce n'est point seulement la guerrière science
Unie à la vaillance,
C'est Vendôme ou Condé cultivant les beaux-arts.

Ainsi les arts, du Pinde honorables transfuges,
Ont trouvé dans les camps des amis et des juges,
Quelquefois des rivaux. Tel ce héros du nord,
Sur les bords de la Sprée, a su toucher la lyre,
Et plein d'un beau délire,
De Mars et d'Apollon il a signé l'accord.

Enfans de la victoire, il vous faut des Orphées;
Le clairon cède au luth autour de vos trophées;
Combien en eût détruit le tems injurieux,
Si les savantes sœurs de leur main vengeresse,
Ne repoussaient sans cesse
Le voile de l'oubli prêt à tomber sur eux!

Achille se survit par la voix qui le chante:
Homère était muet sans les héros qu'il vante.
Point de fameux exploits, point de sublimes sons;
Le suprême génie et la vertu guerrière,
Dans leur noble carrière,
Se prêtent à l'envi de communs aiguillons.

Ce n'est point sous des rois asservis par des maires,
Que renaît la science inconnue à nos pères,
C'est sous un roi guerrier qu'elle sort du tombeau.
Cette gloire était due à des mains triomphantes,
De fonder sous des tentes
Aux arts ressuscités un empire nouveau.

Nations, un laurier se flétrit sans un autre:
De deux genres de gloire osez former la vôtre.
Vrai symbole d'un peuple instruit et redouté,
L'aigle porte la foudre, et sa prunelle altière
Fixe encor la lumière
Dans les plaines du vide et de l'immensité.

LA POLITIQUE.

Il est un antre sourd que nul écho n'habite,
Retraite à la lumière, au tumulte interdite;
La Politique y veille, un voile sur le sein,
Un masque sur le front, un compas à la main:
L'intérêt, l'œil en feu, s'agite, erre autour d'elle;
Le mystère attentif la couvre de son aile:
Cet antre obscur, profond, par des chemins étroits,
Par de longs souterrains mène au palais des rois;
C'est par là qu'en secret soufflant l'esprit d'intrigue,
La Politique ourdit les trames de la brigue,
Qu'entre les souverains, des coups inattendus,
D'un bras lent, mais plus sûr, sont portés ou rendus;
Par elle en des traités où l'intérêt enchaîne,
On quitte la cuirasse, et l'on garde la haine:
D'un beau dehors par elle un forfait revêtu
Se nomme art de régner, raison d'état, vertu.
Ici, filles des rois, forçant vos destinées,
Elle écarte l'amour de vos grands hyménées,
Et sous le diadème elle a souvent caché
Le cyprès des ennuis à vos fronts attaché.
Ailleurs son vain fantôme est pris pour elle-même,
Et sauvant avec art l'honneur du diadème,
Elle offre aux yeux trompés par des ressorts de cour,
Ce qui n'est que l'effet d'une intrigue d'amour.
Tantôt flattant pour nuire, elle sait par des fêtes,
Préparer sourdement les publiques tempêtes;

Tantôt pour imposer de tyranniques lois,
De la religion elle emprunte la voix.

Où court, le glaive en main, ce mortel fanatique ?
Par lui, si je l'en crois, le ciel tonne et s'explique ;
Il ravage, il détruit : quels fondemens cruels
Pour un trône nouveau, pour de nouveaux autels !
Conducteur de chameaux, quel étonnant prestige,
En roi législateur, en maître, en dieu l'érige !
Le glaive a-t-il tout fait ? Non, quelqu'en soit l'effort,
Pour se déifier, c'est son moindre ressort ;
Il connaît les humains : voilà son art suprême ;
Les passions qu'il flatte, et non l'effroi qu'il sème,
Font tomber l'Arabie aux pieds de Mahomet.
Conquérant, il vainquit ; politique, il soumet.

De ces grands changemans, si mon âme surprise,
S'élance de la Mecque aux bords de la Tamise,
Qu'y verrai-je ? un tyran du nom de protecteur,
Devant la liberté, couvrant l'usurpateur :
Austère ambitieux, tartufe sanguinaire,
Meurtrier de son roi, qu'à l'Anglais il défère ;
Couvrant sa cruauté de la religion ;
Redouté de l'Europe autant que d'Albion :
Des esprits qu'il ménage impérieux arbitre ;
Roi d'autant plus puissant qu'il n'en prend point le titre.
Météore effrayant ! quel est ton dernier sort ?
Cromwel, de mille éclairs le ciel s'arme à ta mort :
Mais tu n'attires point de tempête civile,
Tu meurs, comme Sylla, dans le sein de ta ville.

Le seul que l'on ait vu, sous le voile des lois,
D'une leçon pareille épouvanter les rois.

Quoi ! le crime et la fourbe ! est-ce ainsi que l'on règne ?
Non, cet art monstrueux, que tout grand cœur dédaigne,
Du pouvoir souverain est l'exécrable abus.
Rome, jusqu'à Tarquin, régna par les vertus :
Indocile consul, Varron, quand tu ramènes
Les restes fugitifs des légions romaines,
Dans son abaissement, conservant sa hauteur,
Le sénat te reçoit comme un triomphateur.

Auguste de son règne ensanglante l'aurore :
On conspire, il punit, et l'on conspire encore.
Quel frein mettre aux complots, comment vivre et régner ?
Sa politique heureuse est de tout pardonner.
Clément, il affermit, bien mieux que sanguinaire,
Le colosse ébranlé du pouvoir arbitraire :
Dès qu'il est vertueux, le peuple est désarmé ;
Dès qu'il est bienfaisant, l'empereur est aimé.
Vous, demi-dieux mortels, sous le nom de couronnes,
Et vous en qui l'État doit trouver ses colonnes ;
Votre génie en vain surprend tant de secrets,
Prévient tant de desseins, pèse tant d'intérêts :
Voulez-vous être grands, soyez vrais et sincères ;
Gardez-vous d'imiter les Séjans, les Tibères,
Tant d'autres oppresseurs, dont la main tour-à-tour,
Portait ses coups dans l'ombre, ou frappait au grand jour ;
Monstres, dont la science indignement profonde,
Fut la honte du trône et le fléau du monde.
Qu'importe un art qui brille en opprimant l'État ?

Les feux d'un incendie ont ce funeste eclat.
Sans souiller le dépôt de la toute-puissance,
Sachez porter le sceptre et tenir la balance.
Rois, agissez en rois, sans manéges honteux :
Visir, sers tes sultans, mais l'honneur avant eux.
La prudence n'est point la sœur de l'artifice :
La splendeur des États n'est que dans la justice.
Pour le bien de la terre, établis par les cieux,
Ayez l'ambition de ressembler aux dieux;
Leurs desseins sont voilés sans être moins augustes,
Soyez profonds comme eux, mais comme eux soyez justes.

A M. ***

Mais qui te fait juger, dis-moi,
Que la gloire est ma dulcinée
Et toute autre maîtresse ainsi surbordonnée
Aux goûts impérieux dont je subis la loi ?
Tout entier à la poésie,
Des seules muses entêté,
Je serais dans ma frénésie,
Criminel de lèze-beauté !
C'est à ce sexe fait pour plaire
Me dénoncer légèrement,
Qui dit poëte, dit amant ;
Le Parnasse pour nous relève de Cythère.
Sans sortir de ce mont divin,
Pour te prouver que tu t'abuses,
Et qu'aimer est notre destin,
Ne vois-tu pas qu'on fit les muses
Toutes du sexe féminin ?
Que les sciences les plus belles,
Que les arts même les plus doux
Peut-être avaient besoin de visages femelles
Pour fixer nos regards, pour enchaîner nos goûts ?
J'ai d'une muse bouquetière
Dédaigné, j'en conviens, d'exercer le talent ;
Je n'ai point d'un berger porté la pannetière
Avec toute l'attirail galant ;
Mais pour avoir peu parlé de tendresse,
Pour n'avoir publié, même en mes plus beaux jours,

Ni la liste de mes maîtresses,
Ni le journal de mes amours,
En aimé-je donc moins, et mieux qu'en vains discours
Cette moitié de nous, que Platon crut divine,
Et qui règne en effet, lorsque l'autre domine ?
Plus la Parque sur son rouet,
Tourne à la hâte mes journées,
Plus le sexe a pour moi d'attrait
Et d'ascendant sur mes années.
De mon été j'ai passé les ardeurs,
Mes sens ne sont plus sous la ligne,
Et peut-être en suis-je plus digne
D'aimer ces objets enchanteurs.
La jeunesse en ses goûts volages,
Trop fière de ses avantages,
Montre dans ses amours plus d'ardeur que de soins;
Brûle sans cesse, en aime moins,
Ne met nul prix à l'espérance,
Nul frein à ses desirs, court à la jouissance,
Et dans ses transports absolus
Reçoit comme une redevance
Toutes les faveurs de Vénus.
Dans l'automne, autre mœurs, peut-être autre avantage;
D'une belle le moindre accueil,
Un sourire, un simple coup-d'œil
Captive aussitôt notre hommage.
Plus de droits, tout est grâce, on jouit des refus,
Les plaisirs sont bien mieux connus,
Bien mieux sentis par un cœur sage,
Un brin de myrte flatte plus

Qu'une

Qu'une entière moisson n'a fait dans un autre âge.
Ainsi ce sexe aimable obtient nos premiers vœux,
Et sur un cœur sensible en tout tems eut l'empire;
Je sens qu'il faut pour être heureux,
Mourir d'amour! non, c'est trop dire;
Mais du moins mourir amoureux.

A M. DE ***,

T. D. L. D. G.

DIGNE fils d'un homme de bien ;
Moins proconsul que citoyen,
Qui dans ses principes sublimes
Abhorrant les lâches maximes
Et des Verrès et des Rufins,
Dans Ausch crut bien servir le prince
D'être père de la province
Dont on lui commit les destins,
Et de ses fonds, pour la patrie,
Si louable dissipateur,
Du public heureux bienfaiteur ;
Laisse une mémoire chérie,
Reste de soi le plus flatteur.
Toi dans qui revit un tel père,
Avec ses vertus et son cœur,
Tu n'es point l'homme au front sévère
Qui d'avance par le calcul,
Ridé comme un octogénaire,
Hors de son cabinet est nul :
Loin de cette enveloppe aride,
Doué de ce coup d'œil rapide
Par qui seul tout devient aisé ;
Au dessus des hommes vulgaires,
Toi seul auras apprivoisé
Le sombre démon des affaires :

Si les mots durs et rebutans
D'états au vrai, d'acquit-patens,
Si plus d'un autre mot farouche
Est sous ta plume ou sur ta bouche,
De ce barbare Calepin,
Tu sais corriger le technique,
En y mêlant le sel attique
Dont ta tête est le magasin.
Une bienveillance facile
Prime entre tes autres vertus;
Tu respires pour être utile;
Tu donnes une âme à Plutus.
L'amabilité sociable
Range les esprits sous ta loi;
Oh! combien il est agréable
D'avoir à traiter avec toi!
Cette femelle rechignée,
A qui tout objet paraît gros,
Avec sa mine refrognée,
La minutie est consignée
A la porte de tes bureaux.
Ta sagacité reconnue
Aplanit tous les embarras;
Les délais, aux pieds de tortue,
Ne se traînent point sur tes pas.
Telle est l'humeur et les manières
D'un esprit qui n'est point borné
Aux connaissances financières;
Mais qui naquit pour les lumières,
Et que les Grâces ont orné.
J'ai lu, relu ces vers faciles

Que t'a dicté le sentiment,
Et que j'oppose fièrement
Pour égide à tous mes Zoïles,
A plus d'un pamphlet peu succinct;
Contre ma Veuve jalousée,
Que quelques taches sur le teint
A tes yeux n'ont point déprisée.
Des esprits semblables au tien,
Ni dénigrans, ni fanatiques,
Sont notre plus ferme soutien
Contre les assauts des critiques.

AUX MANES DE DORAT,

MORT LE JOUR DE LA REPRISE DE LA VEUVE DU MALABAR.

O mon ami ! tu meurs : perte hélas pressentie,
Sans pouvoir en être affaiblie !
Tu meurs ! dieu quel coup je reçoi !
Dans quel jour ! époque inouie !
Dure fatalité qui s'attache à ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie !
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire :
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire,
Et de ce cœur qui fut à toi ?
La peine et le plaisir, telle est la loi commune,
S'étaient toujours suivis, précédés tour à tour.
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Etouffé sous mon infortune.
Quelle joie en mon âme eût pu trouver accès ?
Mon laurier.... Qu'ai-je dit ? la tige en est flétrie,
J'en ai vu sortir ton cyprès.
J'ai bu la céleste ambroisie
Dans le vase amer des regrets.
Ami, je te cherchais d'un œil involontaire
A ce spectacle où tu cueillis
La palme du Célibataire

En dépit de tes ennemis,
A ce théâtre, où ton suffrage,
Si loin des mouvemens jaloux,
Eût au succès de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux:
Mais tu meurs: d'épaisses ténèbres
La scène s'est pour moi couverte en un moment;
Au lieu de l'applaudissement,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres;
Au lieu de jouir, j'ai frémi,
La douleur a rempli mon âme,
Et sans plus voir les pleurs qu'on versait à mon drame,
J'ai détourné les miens vers l'urne d'un ami.
Hé! quel mortel, ô gloire! épris de ton phosphore
Par la publique voix aux cieux fût-il porté,
Dans les pertes du cœur pourrait sentir encore
Un mouvement de vanité?
Ami, tel qu'on en trouve un à peine entre mille
Digne de ce nom si flatteur,
Triste objet d'un regret stérile,
Que tu vas manquer à mon cœur!
Sois mon Quintilius; oui, dans un tel malheur,
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Du chantre d'Abailard ta muse encore en deuil
Achevait de graver des vers sur son cercueil,
Et la parque dès lors te marquait pour descendre
Dans les abîmes du tombeau,
Et je devais sitôt te rendre
Ce que tu fis pour Colardeau:
Né comme lui pour prêter tant de charmes
Aux arts, à la société,

Comme lui jeune encor, dans ta course arrêté,
Tu devais nous rouvrir une source de larmes.
Aussi fécond qu'Ovide, et souvent son rival,
Dans qui te verra-t-on renaître ?
En grâces, où trouver ton maître ?
En honnêteté, ton égal ?

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE;

PASTOR CUM TRAHERET.

Le berger ravisseur d'une épouse perfide,
L'entraînait avec lui sur la plaine liquide :
Neptune sort des flots,
Et d'un coup de trident calmant les airs et l'onde,
Dans cette paix profonde,
Le menace en ces mots :

Tu cours vers tes foyers sous un sinistre augure ;
Coupable séducteur d'une beauté parjure :
Qu'oses-tu hasarder ?
Vois-tu contre Priam et contre son empire
La Grèce qui conspire
Pour la redemander ?

Déjà l'égide au bras, déjà le casque en tête,
Pallas du haut d'un char au carnage s'apprête :
Quel deuil suit ses fureurs !
Que de sang va payer ta criminelle joie !
Et qu'aux veuves de Troie
Tu prépares de pleurs !

Fais flotter avec art ta blonde chevelure :
[illegible] nus dont tu tiens ta parure,

Tu comptes vainement :
Un jour, hélas ! trop tard, le sang et la poussière
De ta tête adultère
Souilleront l'ornement.

Nonchalamment penché sur ta couche timide,
Tu croiras échapper à la lance homicide,
Aux javelots, aux feux,
Et les doigts sur ton luth, dans un cercle de femmes,
Tu charmeras leurs âmes
Par des sons langoureux.

Mais toujours la vengeance est sur les pas du crime :
Ne vois-tu pas Ajax poursuivre sa victime,
Punir ta trahison ?
Teucer de Salamine et le fils de Laërte
Jurent avec ta perte
Celle de ta maison.

Crains Stenelus, dont l'œil vaut le bras intrépide
Par qui d'un char roulant sur un axe rapide
Les coursiers sont conduits ;
Crains Nestor, Mérion et surtout Diomède :
La fureur le possède ;
Il se montre, et tu fuis.

Tel un cerf hors d'haleine, oubliant l'herbe tendre,
Au seul aspect du loup qui cherche à le surprendre,
S'enfuit aux antres sourds :
Au devant des périls est-ce ainsi que tu voles,

Amant brave en paroles,
Auprès de tes amours?

Atride offense Achille, et grâce à sa colère,
Déplorable Ilion, ta chute se diffère,
Sûre, après ces délais :
Oui, tu tombes enfin; quelques hivers encore,
Et la flamme dévore
Tes tours et tes palais.

HOROSCOPE

A MADAME DE BOISROGER.

L'AVENIR est lettre close,
On n'en rompt point le cachet ;
Cependant si chaque effet
Doit correspondre à la cause,
Ce poupon couleur de rose,
Aussi joli que l'amour,
Et qui de vous tient le jour,
Doit en tenir autre chose.
Votre esprit plus vif que doux,
Est franc comme volontaire ;
Votre fils aura de vous
Même esprit, même art de plaire,
Et votre ardeur dans ses goûts.
Vous n'en ferez, que je pense,
Ni chanoine irrégulier,
Ni superbe financier,
Ni ronfleur à l'audience ;
Vers les hasards entraîné,
Tant le plumet a de charmes !
Il voudra porter les armes :
En tems de guerre il est né.
Dans ses langes trop gêné,
Déjà las, je le parie,
De se voir empaqueté,
Malgré sa vivacité,

Comme une triste monie,
Il agite son hochet
De l'air dont un jour en salle,
Sa main déjà martiale
S'escrimera du fleuret.
Ce n'est à faux que j'augure
Qu'en cet âge de raison,
Où la tête est si peu mûre,
Pétulant, mais le cœur bon,
Il fera par aventure,
Tapage à la garnison;
Charmera par sa tournure
Les cornettes du canton,
Et bien pourvu d'inconstance,
Les trompera sans façon,
En vertu de l'ordonnance.

A MON AMI BILLARD,

SUR SON OISIVETE.

Hé bien! es-tu donc las d'écrire ?
Et de ton amer encrier
Tu ne tires donc plus de ces traits de satire
Où tu m'as vu me récrier ?
Je t'ai vu le vengeur des vrais fils d'Uranie,
Aux cabales du jour donnant un démenti,
Chasser du temple du génie
Plus d'un célèbre intrus placé par un parti;
Et courageux Iconoclaste,
De ces idoles du faux goût,
Aux yeux du sot enthousiaste
Ne laisser aucune debout.
J'aime le ton fougueux de tes mercuriales;
Je me plais à t'entendre, agitant tes esprits,
D'une voix de tonnerre enflant tes amygdales,
Nous réciter tes vers du feu dont tu les fis.
Laisse crier au goût tant de froids pédagogues,
Nos poëtes de sens rassis;
La verve, la chaleur qui monte à tes esprits
Sont les atômes analogues
Qui m'attachent à tes écrits.
Mais avec le talent dont nous sommes épris,
Pourquoi donc mettre ton étude
A hérisser tes meilleurs vers
De mots surannés qu'a couverts

La mousse de la désuétude ?
— Mais ils sont justes! — Soit. — Expressifs ! — J'en conviens.
— Mais Régnier, Rabelais, s'en servaient avec grâce.
— Ces mots sont de leur siècle, il faut qu'on les leur passe ;
Après deux cents ans, toi, tu viens :
De leurs expressions sépare leur morale.
Veux-tu parler comme eux ? fais-donc en même temps
Découper sous ton nez la moustache royale ;
Chausse soulier carré, quoiqu'on le porte ovale.
L'usage est une loi, tout change avec les ans :
Au moyen d'une digue, autrefois Tyr fut prise ;
Est-ce ainsi dans nos jours qu'elle serait conquise ?
Employons-nous la fronde, et les faux sous un char ?
Notre mode est-elle à la guerre
La même qu'au tems de César ?
L'art d'un moine en nos mains a remis un tonnerre ;
Est-ce avec le bélier qu'on battrait Gibraltar ?
Rapproche-toi de notre âge,
Pour les termes gaulois prends un peu moins d'amour.
La clarté tient au mot d'usage :
Celui qu'on n'entend plus devient un abat-jour ;
Garde ton feu, ton style, et change à ton langage.
Chacun suit son attrait, le pamphlet est le tien ;
Censeur amer, mais ferme ami du bien,
Tu n'attaques point la personne ;
L'honneur est comme l'œil, il se blesse d'un rien.
Tu n'en veux qu'aux écrits qu'un bel esprit pomponne :
Au sentiment que l'on raisonne,
A ce philosophique argot
Dont notre langue s'empoisonne,
Aux vers maniérés, au faux goût en un mot:

Mais quand ton démon te gouverne,
D'aucun terme vieilli ne te laisse tenter ;
Et par les froids rimeurs te sentant irriter,
Entre en colère à la moderne.

L'ÉVENTAIL.

A MADAME DE ***.

Dans le tems des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous appeler les zéphyrs,
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

LE NOUVEAU PARADIS.

Délicieuse verdure,
Des bois aimable parure,
Sous ton ombre un chœur d'oiseaux,
Par leur douce mélodie,
Vient à notre âme engourdie
Donner des ressorts nouveaux.
O la belle matinée!
L'astre du jour se levant,
Luit majestueusement
Sur la terre illuminée;
De ses feux vivifians
Les agréables prémices,
Les influences propices,
Sont le charme de mes sens.
Assis près de Juliette,
Je crois être transporté
Dans le séjour enchanté
De félicité parfaite,
Qu'Adam avait habité.
Quel bonheur pur m'environne!
Non, je ne changerais pas
Pour la plus belle couronne
Juliette et ses appas.
Dans ce bois inaccessible
A l'inconstance, aux dégoûts,
Nature, amour, ont sur nous
Versé de leur main paisible
Tout ce qu'ils ont de plus doux.

A mes desirs tout succède,
Grâce à leurs dons réunis,
Par l'une enfin je possède,
Et par l'autre je jouis.

A MADAME LA MARQUISE DE M**,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Grâces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis panche;
Ce succès n'est pas nouveau:
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

EPITRE

A MADAME DE VERMENOUX,

SUR LES INSOMNIES.

Au fond du bois le plus sombre
Dont les rayons du soleil
N'ont jamais pu percer l'ombre,
Est le séjour du Sommeil;
Edifice assez peu vaste,
Obscur et simple manoir,
Tel qu'il sied au dieu sans faste,
Qui de jour se fait peu voir:
La porte qu'on fit battante,
Sur le gond tourne sans bruit,
Au bas croît belle-de-nuit,
Et quelque herbe assoupissante;
Sur les murs est dessiné
Le loir au somme adonné,
L'animal des Pyrénées,
Qu'un montagnard hébêté
L'hiver apporte emboîté,
Et sur la fin des journées
Montre en curiosité.
Qu'on jette plus loin la vue,
Dans ce château des vieux tems,
Tout de son long étendue,
Paraît au fond la statue

Du Grec qui dormit trente ans (*).
C'est dans ces lieux pacifiques
Que du Sommeil j'approchai ;
Je le vis le front caché
Sous des feuilles narcotiques,
Et nonchalamment couché.
Dieu du calme solitaire,
Lui dis-je dans ses rideaux,
De la mort on te dit frère ;
J'entends comparer à faux
Ta baguette salutaire,
A sa redoutable faux.
Toi frère d'une furie !
Elle au visage si laid,
Toi de couleur si fleurie ;
Elle objet d'antipathie,
Toi chéri comme on la hait :
Elle de mœurs si barbares,
Toi d'un commerce si doux :
Elle détruit, tu répares,
En quoi vous ressemblez-vous ?
Le dieu se mit à sourire,
Et son cœur parut flatté.
C'était l'instant de lui dire :
Souffres-tu, dieu souhaité,
Que la plus chère mortelle
A son aide en vain t'appelle,
Et nuit et jour sans repos,
N'ait que sa gaîté fidèle

(*) Epiménide.

*

Pour tout soutien dans ses maux ?
Ce n'est le tout que de plaire,
Encor faut-il reposer.
Me veux-tu favoriser ?
Fais-la dormir nuit entière :
Tu ne peux me refuser.
Hélas! quand tu nous retranches
Notre dose de pavots,
La fatigue des nuits blanches
Du jour trouble le repos :
Le plus sain, le plus dispos
Ne peut long-tems te combattre ;
Tu viens enchaîner ses sens ;
Etre pensans, non pensans,
Sur deux pieds comme sur quatre,
Volatiles ou rampans,
La nature est uniforme,
Et parmi tant de vivans
Il faut que tout être dorme.
Mais ce ton sentencieux,
Grave, moral, ennuyeux,
Sur toi, Vermenoux, opère ;
Il opère sans efforts,
Oui, je t'y surprends, tu dors ;
Ce que plus d'un somnifère,
Amande couleur de lait,
Gouttes d'éther n'ont pu faire,
Mes vers ici l'auront fait,
Je le crains et je l'espère.

LE SIÉGE DE CALAIS,

ROMANCE.

Par Edouard, roi d'Angleterre,
Calais bloqué,
Se voyait confisqué ;
La faim, cousine de la guerre,
Met aux abois
Les plus riches bourgeois :
Pour tout festin,
Même pour pain,
Dans ce coin de la terre,
Les ossemens pétris,
Les souris
Partout étaient servis.

Indigné de leur résistance,
Le prince anglais
Leur envoie un exprès :
Livrez, dit-il en diligence,
A votre choix,
Trois paires de bourgeois ;
Ou bien mon roi
Semant l'effroi,
S'en va dans sa vengeance,
A grands coups de canon
Patapon,
Vous mettre à la raison.

Eustache, pour sauver la place,
Avec transport
Se dévoue à la mort;
Les deux Wissans suivent sa trace,
Puis avec eux
Trois autres généreux.
Ils partent tous,
Portant aux cous
La funeste filasse,
Mais de ce nœud d'horreur
Leur grand cœur
Fait un cordon d'honneur.

Hé, qui pourrait compter les larmes
Tombant de l'œil
Des habitans en deuil;
L'Anglais lui-même en ces alarmes,
Le cœur navré
Se sent tout pénétré;
Tant, ô vertu!
L'on est vaincu
Malgré soi par tes charmes!
Edouard obstiné,
Roi mal né,
Seul n'en est point gagné.

Ils allaient périr, quand la reine
Vole aux genoux
De son barbare époux:
Quoi, dit-elle, tout hors d'haleine,
Bons citoyens

Mourir comme vauriens !
Se lamentant
Elle fit tant,
Que touché de sa peine,
Le roi vit tout son tort;
Le remord
Contremanda la mort.

Depuis qu'une reine si bonne
Sut enseigner
Comment il faut régner,
Peut-on priver de la couronne
Les jolis fronts
Qui portent des pompons ?
Ah ! la bonté,
L'humanité
Sied si bien sur le trône ;
Plus sensible que nous,
Sexe doux,
Ma voix sera pour vous.

COUPLETS

CHANTÉS

EN L'HONNEUR DE M. LE PRINCE DE CONDÉ,

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE DE FRIEDBERG.

AIR de l'opéra du *Seigneur Bienfaisant :*
Laissons aux amans leur tendresse.

Il revient ce jour si prospère
Des succès d'un jeune héros :
Messieurs, vous l'avez tous vu faire,
Chantez avec moi ses travaux.
La majorité pour la gloire
Ne s'acquérait qu'avec le tems :
Emancipé par la victoire,
Il est héros à vingt-cinq ans.

De ses éclatantes prouesses,
Quels plus illustres monumens
Que ces beaux drapeaux tout en pièces
Qu'il sut ravir aux Allemands !
Ses exploits, dignes de mémoire,
Sont sur ces lambeaux de satin
Mieux gravés des mains de la gloire
Qu'ils ne le seraient sur l'airain.

Parmi le belliqueux vacarme,
Le sang, la poussière et les feux,
Que les périls avaient de charmes
Et sur ses pas et sous ses yeux !
Non, à peine l'expérience
Aux cheveux blancs, au front ridé,
Eût donné plus de confiance,
Que l'ardeur du jeune Condé.

Mois fécond qui mûris la vigne,
Tu seras cher à nos neveux;
Condé vint au jour sous ton signe,
Sous ton signe il se rend fameux.
De fleurs formons-lui des couronnes;
Honorons-le par la gaîté,
Et le bon vin que tu nous donnes
Ne le buvons qu'à sa santé.

ROMANCE

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

A METTRE EN MUSIQUE.

Ecoutez-moi, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs :
Apprenez, amans infidèles,
La peine due aux suborneurs.

Luci, des filles de Vincennes
Etait la plus riche en attraits ;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas! des peines trop cuisantes,
Hélas! un amoureux souci
Vint ternir les roses naissantes
Sur le teint vermeil de Luci.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courbait les lis d'un jardin,
De ces lis elle était l'image,
Et déjà penchait vers sa fin.

Par trois fois retentit la cloche
Dans le silence de la nuit,
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie et s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle,
Luci comprit tout aisément :
Aux filles en pleurs autour d'elle,
Elle dit ces mots en mourant :

Chères compagnes, je vous laisse;
Une voix semble m'appeler,
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'ingrat que j'avais cru sincère,
Sans pitié me donne la mort;
Une plus riche a su lui plaire :
Moi qui l'aimais! voilà mon sort.

Ah! Lubin! ah! que vas-tu faire?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi;
Et toi que son cœur me préfère,
De ses baisers détourne-toi.

Dès le matin en épousée,
A l'église il te conduira;
Mais, homme faux, fille abusée,
Songez que Luci sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse,
Que l'ingrat me rencontre alors
Lui dans son bel habit de noce,
Moi couverte du drap des morts.

Elle expire : on creuse sa fosse,
Et l'époux les rencontre alors,

L'un dans son bel habit de noce,
Et l'autre sous le drap des morts.

Que devient-il ? son cœur se serre ;
Un froid mortel vient le transir :
Qu'a-t-il vu ? Luci qu'on enterre,
Et Luci qu'il a fait mourir.

Il tombe : chacun se disperse,
L'épouse fuit loin de ce deuil :
L'amant baigné des pleurs qu'il verse
Reste collé sur le cercueil.

Vaine et tardive repentance !
Pleurant ses premières amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son amante fidèle
Les bergers l'ont porté, dit-on ;
Et Lubin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes,
Deux à deux les amans constans
S'en viennent l'orner de guirlandes
Au retour de chaque printems.

Vois cette pierre, amant volage,
Et crains un semblable destin ;
Avant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Lubin.

A MADEMOISELLE FANIER,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR du vaudeville de Rose et Colas.

En dépit de l'hiver et des vents,
Dont la fureur ravage la terre,
L'amour nous ramène le printems,
Et de fleurs tient pour vous une serre;
Il vous les prodigue à foison
Dans la plus charmante des fêtes,
Nous voyons régner où vous êtes
Toujours la belle saison.

Il est des fleurs d'un plus doux parfum,
Mais il faut aussi qu'elles soient choisies ;
Sans quoi c'est un présent bien commun,
Qui vaut moins que l'herbe des prairies.
Apollon cueille ces bouquets,
Et souvent il en fait cachette ;
Mais pour vous toujours il nous prête
La clef des divins bosquets.

Mes amis, tous les vers sont charmans,
Du moment qu'ils nous parlent d'elle,
Le nom d'Alexandrine en nos chants
Donne à l'air une grâce nouvelle ;
Mais quand on vante ses façons,
Ses beaux yeux, sa taille légère
Et surtout son talent de plaire,
Ce ne sont point des chansons.

A MA FEMME,

LE JOUR DE NOTRE MARIAGE.

AIR : Le connais-tu, ma chère Eléonore?

TA jeune main me tresse une couronne
Qui me ramène aux plus beaux de mes ans;
Ainsi souvent il est plus d'un automne
Dont les beaux jours valent ceux du printems.

C'était pour toi que ma muse était fière
De ces lauriers cueillis au Malabar;
Je te portais ma gloire toute entière,
Et j'enchaînais le parterre à ton char.

Au fond du cœur je garderai la flèche
Dont tes regards m'ont blessé sans retour.
La faux du tems facilement s'ébrèche
Contre les traits du véritable amour.

LES HABITANS DE GONESSE

A MONSIEUR DE MACHAULT.

Air : Amis, chantons à pleine voix.

Non, non, les terres, les châteaux,
Les fiefs comptés par douzaine,
Et tous les droits seigneuriaux
Ne sont qu'une pompe vaine :
Vous avez les cœurs pour vassaux,
Voilà le plus beau domaine.

Nos greniers seront toujours pleins,
Grâce à votre vigilance ;
Nous verrons vos heureuses mains
Remplissant notre espérance,
Changer nos ailes de moulins
En cornes d'abondance.

LA ROSIÈRE DE LOUVILLE.

Air : Ton humeur est, Catherine.

A propos de l'allégresse
Et des jeux de ce séjour,
N'est-ce donc pas de la Grèce
Qu'on nous parlait l'autre jour ?
Mais alors mainte couronne
Ne se donnait qu'aux talens,
Et c'est aux mœurs que se donne
La rose ici tous les ans.

La jeune et sage bergère,
Sûre d'un si beau feston,
Pourra bien ne dormir guère
En attendant le fleuron;
Mais à la fête, dût-elle
Avoir l'œil un peu battu,
Elle sera la plus belle
Sous le prix de la vertu.

Petits et grands, tout l'accueille,
Chacun se dit : la voilà ;
Et la rose qu'elle cueille
Jamais ne se fanera.
La couronne de sagesse
Qu'en ce jour elle reçoit,
Est un titre de noblesse
Sous le chaume de son toit.

Quand

Quand son triomphe s'apprête,
Peut-on voir, sans être ému,
L'arc de fleurs qui, pour la fête,
A sa porte est suspendu ?
Et ce drapeau qu'on arbore,
Qui semble par sa blancheur,
De celle que l'on honore
Représenter la candeur ?

Par les mœurs et par l'exemple,
La première du hameau,
On la traite dans le temple
Mieux qu'en dame de château.
Un bruit de guerre sonore
Lui fait au dehors la cour,
Son cœur bat de joie encore
Long-tems après le tambour.

COUPLETS

POUR LA FÊTE DE MADAME DE V***.

Air des *Trois Fermiers :* C'est bien doux (*bis*) de s'aimer de même.

Dès le matin, un si beau jour
S'est annoncé par le tonnerre,
Ainsi qu'il annonce à la terre
Que le printems est de retour.
Fille des dieux, son air l'atteste (*bis*),
Il lui faut (*bis*) un courrier céleste (*bis*).

Ah ! qu'à bon droit en plein été
On a placé ce jour de fête !
Le soleil échauffe ma tête
Au gré de mon cœur enchanté ;
Mais de votre vive prunelle (*bis*)
Quel midi (*bis*) vaut une étincelle (*bis*) ?

Plutôt la vigne au bois tortu
Redressera son vert branchage,
Plutôt le cygne au blanc plumage
De noir paraîtra revêtu,
Que de celle qui nous engage (*bis*),
De nos cœurs (*bis*) s'efface l'image (*bis*).

Une noce a son lendemain,
Et votre fète en est bien une,
Je sens moi seul l'ardeur commune
Qui mit chacun hier en train.
Recevez donc, belle Germaine (*bis*),
Ce couplet (*bis*) pour dernière antienne (*bis*).

COUPLETS

CHANTÉS A LA SUITE D'UN PROVERBE TIRÉ DU CONTE DE LA FONTAINE, LE SAVETIER ET LE FINANCIER,

POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***.

Air : Adieu donc, dame Françoise.

Vive, viv' dame Françoise,
Que tout le hamiau chérit,
Si c'couplet n'est pas bian dit,
Qu'on ne nous cherche pas noise;
Car c'est le cœur qui le fit,
Et le cœur vaut bien l'esprit.
Vive, viv' dame Françoise,
Que tout le hamiau chérit.

Drès dimanche, à la Croix Verte,
J' m'enivrons à sa santé,
Lundi çà s'ra répété,
Mardi, boutique déserte;
Y n' faut rien faire à moitié,
Dût l' village aller nu-pié,
Drès dimanche, à la Croix Verte,
J' m'enivrons à sa santé.

Rien ne baille de la peine,
Tout n' dépend que du sujet;

Pour un troisième couplet
Est-c' q' j'manquerions d'haleine,
Nous qui buvons tout d'un trait ?
Hé morgué le voilà fait.
Rien ne baille de la peine,
Tout n' dépend que du sujet.

LA VUE BASSE ET L'OREILLE DURE.

Entre Damon, un peu court de visière,
Et Lisidor qui n'entend que fort peu,
Certain plaisant étant assis naguère,
A leurs dépens voulut se faire un jeu :
A notre aveugle il fait mainte grimace,
Qui divertit le sourd malicieux;
Puis se moquant du pauvre sourd en face,
Amuse ainsi notre homme aux mauvais yeux :
L'un rit de l'autre, et le tiers rit des deux.

A MADAME VESTRIS,

LE JOUR DE SAINTE ROSE, SA FÊTE.

Prends un arc, un sceptre, une armure (*);
Prends un thyrse, un crêpe ou des fers,
Tu plais également dans ces rôles divers,
Par les charmes de l'art et ceux de la nature;
Oui, quels que fussent tes destins,
Rose, ta gloire était certaine,
Et tu serais la reine des jardins,
Si tu n'étais pas Melpomène.

(*) Madame Vestris a joué avec beaucoup de succès un rôle de guerrière dans la tragédie des *Chérusques*.

A MADEMOISELLE DOLIGNY,

JOUANT LE ROLE D'ADÉLAIDE DANS *L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR.*

DANS le rôle d'Adélaïde
Et si touchant et si candide,
Dont pour toi l'auteur a fait choix ;
Doligny, c'est à ta personne
Qu'on applaudit depuis un mois ;
Puis-je t'offrir quelque couronne
Après celle que tu reçois ?
Chez toi la vertu suit la grâce,
Hé ! quel triomphe est plus brillant,
Quand le lis des mœurs s'entrelace
Avec la palme du talent !

VERS DE SANNAZAR,

SUR LA VILLE DE VENISE.

VIDERAT Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem et toti ponere jura mari;
Nunc mihi Tarpeias quantumvis, Jupiter, arces,
Objice, et ista tui mœnia Martis, ait,
Si pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque,
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

TRADUCTION.

NEPTUNE contemplait, de son domaine antique,
La cité qui commande à l'onde adriatique :
Vante moins, Jupiter, cette ville de Mars,
Et ce fier Capitole, orgueil de tes regards,
Préfère encor le Tibre aux mers que je maîtrise,
Mais arrête tes yeux sur Rome et sur Venise,
Et dis en comparant les merveilles des deux :
L'une est l'effort de l'homme, et l'autre l'est des dieux.

A MONSIEUR DE VILLEPATOUR,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'ARTILLERIE.

A travers bombes et grenades,
Toi qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un si grand renom,
Toi pour qui le bruit du canon
Vaut les plus belles sérénades;
Tu reviens du pays flamand,
D'inspecter ces bronzes funestes,
Pires que les foudres célestes,
Et que tu braves si gaîment:
Mais c'était là pour ton courage
Un amusement trop léger;
Tu n'as point couru de danger,
Tu n'as pas fait un bon voyage.

Quoi donc? ne te suffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire,
Et que chacun ait en mémoire
Tes prouesses dans les combats?
De tes travaux opiniâtres
Mons et Fribourg sont les théâtres,
Philincausen vit ta valeur,
Et tu portes sur ton visage
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.

Noble ennemi des flatteries,
Brave et loyal Villepatour,
A ton roi tu ne fis la cour
Qu'en présence des batteries;
De ta gloire unique artisan,
Habile autant dans les batailles,
Que tu fus mauvais courtisan,
Ton nom seul allait à Versailles.
C'est à toi, digne chevalier,
Si renommé par tes services,
Que sied bien ce cordon guerrier,
Plus brillant sur des cicatrices;
Aux secrets d'un art destructeur,
Initié dès ta jeunesse,
Tu conserves dans la vieillesse,
Le feu de ta première ardeur.
Vienne le cours des ans rapide
Flétrir ce front si belliqueux,
Empreint des foudres homicides,
Près de ces sillons glorieux,
On ne verra jamais les rides.

L'IMPOT DE FORTUNE.

Cette déité si légère,
Qui du sort des humains se joue aveuglément,
Leur envoie un double émissaire,
L'occasion et l'accident;
L'une vient à nous la première,
De son passage il faut saisir l'instant:
L'autre, de traîtresse manière,
Nous suit sans bruit et nous surprend:
L'une nous échappe souvent;
A l'autre nous n'échappons guère.
Pour moi, je puis braver la déesse au bandeau,
Son caprice et sa perfidie:
Qu'elle ride son front, qu'ensuite elle sourie,
Et puis se fâche de nouveau,
Je passe volontiers sur sa bizarrerie,
Et je sauve ainsi mon repos;
J'ai pour système dans la vie
D'envier peu les premiers lots;
Trop sûr que plus l'enchanteresse
Dans son perfide sein nous berce et nous caresse,
Plus il faut craindre ses retours,
Que dans une quinte subite,
De ses propres bienfaits la cruelle s'irrite,
Que le malheur est prêt à fondre sur nos jours;
Ah! le mieux c'est qu'elle m'oublie,
Et même lorsque dans mes vœux
Son caprice me contrarie,

Je me dis, du bonheur il préserve ma vie :
J'étais perdu s'il m'eût fait plus heureux.
Ainsi ses moindres dons sont mieux à mon usage,
Les maux n'en sont pas si voisins :
Moins de joie et moins de chagrins,
Voilà la devise du sage.

Vivent les contrariétés,
Je les reçois comme piqures,
Qui nous exemptent des blessures
Que nous font les adversités :
Hé! qu'un malaise nous survienne,
Quelque rhume, quelque migraine,
C'est dispense de maux plus grands ;
Une incommodité légère,
Un accès de fièvre éphémère
Consuma quelquefois des levains dévorans,
Et trompa la faux meurtière.

Toi qui dis, un tel est heureux,
Qu'en sais-tu ? dans son cœur vois-tu ce qui se passe ?
Sais-tu ce qui manque à ses vœux ?
Privation équivaut à disgrâce :
Nul n'est heureux en tout, nul n'est heureux long-tems,
Point de faveur du sort gratuite ni complète,
Quiconque la reçoit, l'achète.
Dans le triste cours de nos ans,
Le malheur, de tout tems, fut un impôt par tête ;
A qui, pour l'éviter, présenter sa requête ?
L'un s'élève aux honneurs, l'asthme vient l'oppresser
Sous le cordon qui le décore ;

L'autre que l'intérêt dévore
Court les deux mers pour amasser;
Il a triplé ses fonds aux comptoirs d'Amérique;
Il ignore les traits que le sort lui gardait;
Il revient, il débarque, un procès l'attendait.
Cet autre est dans l'éclat de la faveur publique,
Son nom brille partout de gloire environné;
Et sans relâche infortuné,
Son cœur nourrit le ver d'un chagrin domestique.
Ce mortel exempt de souci,
Vieux favori de la fortune,
Qui semblait être jusqu'ici
Excepté de la loi commune,
Trouve près de son terme un abîme imprévu;
Son fils le déshonore, il gémit d'être père;
De la rigueur du sort le voilà convaincu,
Et sous le poids de sa misère,
Il s'écrie : ah ! j'ai trop vécu.
Mais les plus grands malheurs sont ceux que l'on mérite :
N'armons pas contre nous notre propre conduite,
D'un ciel en feu la foudre part,
Elle gronde et tombe au hasard,
Et nous irions sur nous l'attirer dans sa chute !
Le sage aux coups du sort comme un autre est en butte,
Mais plus qu'un autre échappe à sa malignité;
Il présente peu de surface,
Le plus qu'il le peut il s'efface,
Le trait vole et passe à côté.
Quand aux autres malheurs qu'à l'humaine nature
Attacha la nécessité,
Que sert un frivole murmure,

Puisque nul n'en est exempté ?
Trop sûrs que le bonheur est de mauvais augure ;
Quand la fortune entre chez nous,
Recevons-la comme simple visite,
En nous attendant à sa fuite,
Et plus souvent à son courroux ;
Songeons, durant le calme ainsi que dans l'orage ;
Que d'entières prospérités,
Que d'entières calamités,
Sont rarement notre partage ;
Que les biens ont leur alliage,
Et les maux leurs indemnités.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES POËMES

ET

PIÈCES FUGITIVES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POËMES.

	Pages.
Les Fastes, ou les Usages de l'Année.	1
Chant Ier.	*Ibid.*
Chant II.	13
Chant III.	23
Chant IV.	33
Chant V.	43
Chant VI.	53
Chant VII.	69
Chant VIII.	79
Chant IX.	88
Chant X.	102
Chant XI.	112
Chant XII.	127
Chant XIII.	140
Chant XIV.	151
Chant XV.	164
Chant XVI.	177

Pages.
La Peinture. 201
Chant Ier. *Ibid.*
Chant II. 220
Chant III. 235
La Tendresse de Louis XIV pour sa famille. 267
L'Empire de la Mode. 271
Le Commerce. 275
Les Hommes unis par les Talens. 279
Eloge de la Sincérité. 283
L'Utilité des Découvertes faites dans les Sciences et dans les Arts, sous le règne de Louis XIV. 287

PIÈCES FUGITIVES.

Epitre au Sommeil. 292
Au cardinal du Perron. 295
Le Lever du Soleil. 299
*A madame D***, sur la mort de son fils, âgé de huit ans.* 301
A une petite Fille de quatre ans, qui se plaisait avec moi dans sa jeunesse. 304
Epitre à M. Sedaine, architecte et poëte. 306
*Epitre à M. ***, qui, après avoir été au service, avait obtenu un bon de fermier-général.* 308
La Mort de César, traduction libre de Virgile. 313
Epigramme. 315
A M. le duc de Duras, qui venait de recevoir l'ordre de la Toison d'or. Ibid.
Epitre à M. le chevalier de Sauvigni. 317
Vers sur une Montre à secondes. 320
A M. le baron de Scheffer, sénateur de Suède,

sur

Pages.

sur l'édit de proscription qu'il a fait rendre contre les Ustensiles de cuivre. 322
*A M.***, qui me demandait des Vers pour les mettre en musique.* 324
Les Rives du Cher. 326
A Hortense. 332
A S. A. S. Monseigneur le prince de Lambale, sur son mariage. 333
A mademoiselle Canavas, célèbre Chanteuse, qui avait obtenu, en Angleterre, la liberté de six prisonniers français. 335
A M. le Président de Lamoignon. 338
*A M. R***, qui m'avait adressé des Vers.* 340
A madame Elie de Beaumont. 341
Sur la Nouvelle Année. 343
Vers présentés à S. M. le roi de Danemarck au nom d'une Danoise. 345
A M. Dorat, à l'occasion du poëme de la Peinture. 347
A madame de Vermenoux. 350
Le Serin. 353
*A madame de L***, sur de mauvais Vers à sa louange.* 355
Sur le Mercure de France. 356
A M. l'abbé Boscovitz, sur son poëme des Éclipses. Ibid.
Sur la Maladie de Mesdames. 357
Sur le Rétablissement de la Marine. 361
A une Femme de lettres, en lui envoyant un sac à ouvrage avec des aiguilles. 365
A Julie. 367

Pages.

Envoi d'un Souvenir. 369

*Boutade à M. B***.* 371

*A Mademoiselle de ***, qui avait l'habitude de veiller.* 375

A M. de Monteynard. 377

A M. le comte de Bielinski. 379

A M. le marquis de Saint-Marc. 381

L'Aveugle de Palmire. 384

Sur la Paix de 1763. 388

La Vertu sous la sauve-garde de la Musique. 390

A madame la comtesse de Grismondi, dont j'ai traduit quelques sonnets italiens. 392

A M. Trochereau, commissaire de la marine. 394

Discours prononcé à une Académie d'hommes et de femmes. 396

Les Accidens. 398

A M. Mérard de Saint-Just. 401

A Lydie. 405

L'Accord des Armes et des Lettres, ode. 407

La Politique. 411

*A M. ***.* 415

*A M. de ***.* 418

Aux Mânes de Dorat, mort le jour de la reprise de la Veuve du Malabar. 421

Traduction libre de l'ode d'Horace : Pastor cum traheret. 424

Horoscope à madame de Boisroger. 427

A mon ami Billard, sur son oisiveté. 429

*L'Eventail, à madame de ***.* 431

Le Nouveau Paradis. 432

Pages.

*A madame la marquise de M.***, sur le gain d'un procès.* 433

Epître à madame de Vermenoux, sur les Insomnies. 434

Le Siége de Calais, romance. 437

Couplets chantés en l'honneur de M. le prince de Condé, pour l'anniversaire de la bataille de Friedberg. 440

Romance imitée de l'anglais, à mettre en musique. 442

A mademoiselle Fanier, le jour de sa Fête. 445

A ma Femme, le jour de notre Mariage. 446

Les habitans de Gonesse à M. de Machault. 447

La Rosière de Louville. 448

*Couplets pour la Fête de madame de V***,* 450

Couplets chantés à la suite d'un proverbe tiré du conte de la Fontaine, le Savetier et le Financier, *pour la Fête de madame de ***.* 452

La Vue basse et l'Oreille dure. 453

A madame Vestris, le jour de Sainte Rose, sa Fête. 454

*A mademoiselle Doligny, jouant le rôle d'Adélaïde dans l'*Antipathie de l'Amour. 455

Vers de Sannazar sur la ville de Venise, et leur traduction. 456

A M. de Villepatour, inspecteur-général de l'artillerie. 457

L'Impôt de la Fortune. 459

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page.	Ligne.	
viij,	1,	plus il y aurait, *lisez* plus il y avait.
Pages.	**Vers.**	
15,	15,	la martre, *lisez* la marte.
24,	26,	spectables, *lisez* spectacles.
44,	6,	spectables, *lisez* spectacles.
50,	29,	sur le laurier voulait, *lisez* sur le laurier voulais.
170,	7,	les baroos, *lisez* les barons.